LES

FEMMES

QUI FONT DES SCÈNES

LES

FEMMES

QUI FONT DES SCÈNES

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

CHARLES MONSELET

Format grand in-18

L'ARGENT MAUDIT	1	vol.
LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES.	1	—
LES FOLIES D'UN GRAND SEIGNEUR.	1	—
LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES.	1	—
LES GALANTERIES DU XVIII[e] SIÈCLE.	1	—
M. DE CUPIDON	1	—
M. LE DUC S'AMUSE.	1	—
LES ORIGINAUX DU SIÈCLE DERNIER.	1	—

CLICHY. — Imprimerie Maurice LOIGNON, et C[ie], rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

FEMMES

QUI

FONT DES SCÈNES

PAR

CHARLES MONSELET

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865

PRÉFACE

Vous êtes marié, très-marié, mon cher;
Personne plus que moi ne vous en félicite.
Parmi les gens heureux en tous lieux on vous cite.
Voulez-vous rire un peu — des autres — par bel air?

Ma muse, grâce au ciel, est une des plus folles;
On ne la comprend guère au delà de Paris.
Vous lisez cependant les choses que j'écris;
C'est que vous demeurez tout juste à Batignolles.

Si je vous dédiais cet ouvrage sans fiel?
Pourquoi pas? — Mais alors silence à votre femme!
J'y raille doucement un sexe pour lequel
Je suis toujours tout prêt à vendre ma pauvre âme.

C'est l'œuvre d'un esprit qui, revenu du *Lac*,
Toujours trompé, se croit de plus en plus sagace;
Un obscur descendant du rayonnant Boccace;
Un séïde à tous crins de Mahomet-Balzac.

Balzac est ce grand maître en malice émérite,
L'éclaireur sans pitié de ceux qu'on va dupant,
L'Astolphe qui ricane où Joconde s'irrite,
Le damné confesseur des filles du serpent

C'est ce témoin narquois perché sur leurs faiblesses,
Comme un faune égrillard qui guette un couple amant,
Et qui, derrière un arbre, épiant leurs caresses,
Entre deux longs baisers jette — un éternuement!

J'ai peut-être trop lu les *Contes drôlatiques*,
Et les ai lus trop tôt, je dois en convenir.
La moquerie a pris mes instincts poétiques,
Et, me voyant ému, m'a dit : — Ça va finir?...

Depuis, je vais riant des femmes que j'adore,
Sûr qu'on me le rend bien, qu'on me l'a bien rendu,
Et qu'on me le rendra plus d'une fois encore.
Donc, sauvons mon esprit, si mon cœur est perdu!

LES

FEMMES QUI FONT DES SCÈNES

Lecteur, — si tu as souffert par les femmes, et je te crois assez intelligent pour cela, tu retrouveras dans ces quelques lignes un écho de tes souffrances.

Lectrice, — si tu as été injuste, cruelle et stupide, ce qui t'est certainement arrivé plus d'une fois, tu rougiras au tableau de tes égarements.

Les femmes qui font des scènes sont nombreuses, et les scènes qu'elles font sont d'une variété infinie.

Je ne me suis attaché qu'aux scènes purement classiques, à celles qui se reproduisent chaque jour, dans les mêmes circonstances et avec les mêmes mots.

Il m'a suffi d'écouter et de noter.

J'ai donné souvent le beau rôle à l'homme, cela va sans dire; je l'ai placé dans son jour le plus avantageux; je l'ai éclairé de toutes les lueurs de l'innocence, — parce qu'il est temps de réagir contre le parti pris de madame George Sand.

I

La scène dans la rue.

LA FEMME. Qui est-ce que tu salues?

LE MARI. C'est un camarade de collége, avec sa femme.

LA FEMME. Tu l'appelles?

LE MARI. Bompart.

LA FEMME. Ce n'est pas vrai!

LE MARI. Je te jure...

LA FEMME. Si c'était vrai, tu m'aurais déjà parlé de lui.

LE MARI. J'ai six cents camarades de collége; je n'ai pas pu te parler d'eux tous.

LA FEMME. Et tu dis que c'est sa femme, ce petit chiffon qui est avec lui?

LE MARI. Sans doute. — Ne te retourne donc pas comme cela...

LA FEMME. Çà, une femme mariée, çà?

LE MARI. Le mariage luit pour tout le monde.

LA FEMME. Pourquoi essayer de me faire prendre le change, Alphonse?

LE MARI. Quel change?

LA FEMME. Cette femme n'est pas la femme de ton ami; cela saute aux yeux. C'est une de tes anciennes maîtresses.

LE MARI. Allons, bon!

LA FEMME. Ose soutenir le contraire : je t'ai vu changer de couleur en l'apercevant.

LE MARI. Par exemple!

LA FEMME. Je ne t'aurais pas cru capable, moi étant à ton bras, de saluer une n'importe qui.

LE MARI. Mais je t'affirme...

LA FEMME. Du reste, je ne t'en fais pas mon compliment : de gros yeux, de grands pieds, et quelle tournure! Un sac de pommes de terre!

LE MARI. Caroline...

LA FEMME. C'est une indignité! Laissez-moi; je veux rentrer seule.

LE MARI. Es-tu folle?

LA FEMME. Voyons, laissez-moi, vous dis-je. Qu'est-ce que cela vous fait que je m'en aille? Vous serez plus libre pour aller retrouver cette personne. Croyez-vous que je n'ai pas surpris le coup d'œil qu'elle vous a lancé? Me prenez-vous pour une aveugle ou pour une sotte? Il fait là un joli métier, votre ami.

LE MARI. Oh!

LA FEMME. Je ne sais qui me retient d'aller souffleter cette effrontée.

LE MARI. Tu l'étonnerais, pour le moins.

LA FEMME. Après un an de mariage, Alphonse, je n'attendais pas cela de toi!

LE MARI, perdant patience. — Mais quoi? mais quoi? mais quoi?

LA FEMME. Encore si tu avais un reproche à me faire! Mais y a-t-il un mot, un seul, à dire sur ma conduite?

LE MARI, faisant signe à un cocher de coupé. — Cocher, êtes-vous libre? (A sa femme) Monte là-dedans ou je t'assassine!

II

La scène de la lettre.

LA FEMME. Vous sortez, mon ami?

LE MARI. Oui, mon amie.

LA FEMME. Vous n'attendez pas le facteur?

LE MARI. Le facteur doit être passé maintenant.

LA FEMME. Comment le savez-vous?

LE MARI. Je le sais parce qu'il est midi et demi.

LA FEMME. Il n'avait rien pour moi?

LE MARI. Probablement, puisqu'on ne vous a rien remis.

LA FEMME. Ni... pour vous?

LE MARI. Pas davantage. A moins que la femme de chambre n'ait oublié... Voulez-vous que je la sonne?

LA FEMME. C'est inutile. N'obligez pas vos gens à mentir. Vous avez reçu une lettre.

LE MARI. — Parbleu! voilà la première nouvelle que j'en ai.

LA FEMME. Vous avez reçu une lettre, vous dis-je.

LE MARI. Ma chère amie, le temps me presse, et

je crains fort de ne plus trouver maître Panchost à son étude. Adieu, mon Adèle ; à tantôt, mon trésor.

LA FEMME. Montrez-moi cette lettre.

LE MARI. Encore ? Mais quelle lettre ? Je n'ai pas de lettre.

LA FEMME. Je vous ai vu la serrer dans la poche de votre habit, là...

LE MARI. De ce côté ?

LA FEMME. Oui.

LE MARI. Eh bien, vous avez mal vu, ma chère, voilà tout.

LA FEMME. Je ne vous demande pas à la lire ; je ne veux que la voir.

LE MARI. L'un est aussi impossible que l'autre.

LA FEMME. Vous me refusez ?

LE MARI. Tyranniquement.

LA FEMME. Dites-moi seulement d'où elle vient ?

LE MARI. De votre cerveau, petite tête folle et aimée.

LA FEMME, fondant en larmes. Ah ! que je suis malheureuse !

III

La scène de la brosse.

« Du temps que j'étais en garnison à Versailles, — me racontait mon ami Franolle, — j'avais une maîtresse préférée qui venait, de Paris, me voir tous les huit jours. C'était chaque fois de longues et chaudes scènes, d'autant plus singulières qu'elles ne portaient pas à faux, comme la plupart des scènes. Elle se posait en face de moi, les bras croisés, disant : « — Il est venu une brune pendant mon absence ! » ou bien : « —Il est venu deux blondes ! » Et elle devinait juste. Moi, j'étais confondu.

« A la fin, j'eus le mot de cette énigme par mon *ordonnance*, qui la surprit un jour occupée à éplucher minutieusement ma brosse à tête, pour y découvrir un de ces longs fils bruns ou blonds sur lesquels elle basait avec certitude ses accusations, — puisque je portais les cheveux ras. »

IV

La scène après minuit.

LUI, un peu gai; fredonnant. *Buena sera...* Docteur Barbe-à-l'eau... docteur Barque-à-l'eau! Bon soir, mignonne; pas encore couchée?

ELLE. Oui, vous êtes dans un bel état; regardez-vous, je vous y engage.

LUI. Me regarder, moi? Jamais! Je crains trop le sort de Narcisse.

ELLE. Et votre chapeau? Depuis quand est-ce qu'on se coiffe de cette manière?

LUI. Mon chapeau penche un peu, c'est vrai. Tout penche en ce monde. — Tu es belle!

ELLE. S'il est permis de rentrer à des heures semblables! Où vous êtes-vous fourré, je vous le demande? Votre redingote est toute blanche.

LUI. On démolit tant dans ce Paris! (Il s'assied.)

ELLE. Vous allez défoncer le divan. Vous feriez mieux d'aller vous coucher. Vous mettez de la boue par tout le tapis.

LUI. Joue-moi sur le piano un air de Cimarosa.

ELLE. Et vous vous dites artiste! Est-ce avec de telles mœurs qu'on peut prétendre à ce titre élevé?

LUI. Bah! pour quelques flacons défaits en bataille rangée! — Tout s'est fort aristocratiquement passé, je t'assure. D'ailleurs, tu vois, il me reste encore la légèreté dans la démarche, la souplesse dans les mouvements, la grâce dans le geste... (Il heurte un meuble.)

ELLE. Mais faites donc attention; vous allez tout casser ici.

LUI. Ne veuillez voir en cela, ma belle, qu'un prétexte honnête pour renouveler votre mobilier. — Palsambleu! la jolie phrase! — Ah! ma Thérèse, que je t'aime!

ELLE. Vous me faites horreur.

LUI. Je te fais horreur?... *horresco referens*... reviens de ce funeste sentiment.

ELLE. Je vous défends de m'approcher! je vous considère comme un monstre!

LUI. Ne disons pas de mal des monstres :

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

J'ai pour moi l'opinion du législateur du Parnasse... Les monstres sont fort bien portés aujourd'hui. — Mais pourquoi te tiens-tu à une lieue de moi? Viens t'asseoir, mon idole, sur ce cuir américain.

ELLE. Vous allez partir, n'est-il pas vrai?

LUI. Tu vas voir comme je vais partir. (Il commence à ôter ses bottines.)

ELLE. O mon Dieu! que vous ai-je fait, pour que vous m'ayez jeté sous les pas de cet homme!

LUI. *Mignonne, allons voir si la rose...*

ELLE. Mais vous n'avez donc ni cœur ni dignité? Le premier vagabond venu est au-dessus de vous par les sentiments. Entendez-vous?

LUI. J'entends.

ELLE. Si vous n'étiez que méprisable, mais vous êtes ignoble! On ne se dégrade pas à plaisir, comme vous faites. Vous sentez le vin!

LUI. Forcé de l'avouer.

ELLE. Quand donc m'enverrez-vous la mort? ô mon Dieu!

LUI. Te reste-t-il encore de cet excellent thé de la caravane?

ELLE. Ne me parlez pas! Ne me parlez pas!

LUI. D'abord, vous allez me faire le plaisir d'élever moins la voix. Ensuite, si vous exigez de moi une réponse à peu près sensée, écoutez. J'éprouve sans doute beaucoup de satisfaction à boire de bonnes choses, et en grande quantité, puisque, malgré les indispositions qui en sont le résultat, je recommence tous les jours. J'ai connu le vin avant de vous connaître. Il m'a consolé avant vous. Cessez donc de lutter contre une affection aussi ancienne, — et ne refusez pas de me préparer une tasse de thé, avec un nuage de lait, comme dans *le Caprice*, de Musset

V

La scène du bouquet.

A madame Cheneau, à Saint-Pierre-les-Hauteaux, par Auxerre (Yonne.)

« Ma chère maman,

» Je suis aux cent coups de ne pouvoir pas t'envoyer tout de suite l'argent que tu me demandes par ta lettre du 28 de ce mois. Le blanchissage ne va pas, parce que le monde n'est pas encore revenu de la

campagne. Madame Philippe, qui est pourtant une brave femme et le cœur sur la main, n'a pas pu m'avancer une semaine; elle m'a dit d'attendre à mercredi. Attendre avec une petite fille et ne faire que des demi-journées! Ça ne serait rien encore, si j'avais de la santé; mais les reins ont recommencé à me faire mal, et avec çà des étouffements qui me durent quelquefois toute la nuit.

» La petite devient bien gentille, excepté qu'il lui est venu des feux sur la figure depuis huit jours; mais le pharmacien m'a dit qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, que cela passerait tout seul. Je crois que c'est la nourriture; Céline n'aura pas un bon estomac, elle aime mieux manger son pain sec qu'avec du hareng ou des radis noirs. Elle me dit d'envoyer des baisers à sa bonne grand'maman de Bourgogne, qu'elle ira voir au printemps prochain. Elle a bon cœur et ne se plaint jamais, quoique la pauvre enfant en ait souvent l'occasion. A la Saint-Charles, elle aura huit ans : c'est tout mignon, un corps blanc comme la neige. J'avais peur qu'elle ne fût nouée; mais, depuis sa dernière maladie, elle s'est bien développée; c'est une grande fille, à présent. Elle aura

tes yeux, mais, pour le reste, son père tout craché; et cette ressemblance me met souvent les larmes aux yeux, comme tu penses. Alors, je lui dis : « Céline, » va jouer en bas. »

» A propos de son père, j'ai eu une bien malheureuse idée le mois dernier. Tu sais que je ne peux pas m'habituer à l'abandon de cet homme qui m'a tant aimée et que j'ai vu pleurer si souvent à mes genoux. J'ai beau me faire une raison, c'est plus fort que moi. J'ai donc eu l'idée d'habiller la petite en bouquetière et de lui acheter des violettes; je lui avais mis sur la tête le petit bonnet que tu lui as envoyé au premier de l'an, et c'était le coiffeur qui avait arrangé ses cheveux; mais, depuis, je les ai fait couper, car elle en avait trop et çà la fatiguait. Enfin, elle était jolie à croquer, et tu aurais ri de voir ses petites coquetteries déjà.

» Nous sommes sorties toutes deux à trois heures, et nous avons été nous poster dans le faubourg Saint-Honoré. J'avais choisi un beau temps. Quand j'ai vu la porte cochère s'ouvrir, et lui tout seul dans sa voiture, j'ai dit vite à Céline de courir dans l'avenue Marigny et de lui présenter toutes ses violettes en disant : « C'est de la part de Louise ! »

» Elle savait bien sa leçon, la petite futée! elle a fait arrêter la voiture; il a pris son bouquet avec étonnement et lui a donné un louis. De loin, je le regardais; j'avais la bouche dans mon mouchoir. En rentrant chez nous, j'ai dit à la petite : « Ce sera pour ta » bourse, ma chérie. »

» Ah bien, oui! la misère!... Le surlendemain, il a fallu changer la pièce.

» Mais voilà le pire, ma chère maman. J'ai voulu recommencer onze jours après. Madame Philippe avait bien voulu, cette fois, me prêter une robe claire à sa fille, qui est de l'âge de la mienne. J'ai attendu une heure dans l'avenue. « Tiens! le voilà! » lui ai-je dit, pendant que mon cœur sautait et m'étouffait. Elle a couru comme l'autre fois; elle criait, elle tendait ses fleurs; mais le cocher l'avait reconnue, et il ne voulait pas arrêter. La petite y a mis de l'entêtement; elle a cramponné ses pauvres doigts à la portière, elle s'est accrochée et a vidé ses fleurs dans la voiture. Je lui criais : « Reviens! reviens! » C'est peut-être çà qui lui a perdu la tête. En lâchant, elle est tombée sur le pavé et s'est fait au front une bosse grosse comme le poing. Elle n'a pas souffert sur le moment;

mais il lui prend quelquefois des douleurs qui doivent venir de là. M. Herel, notre voisin, m'a recommandé de soigner çà, parce que, dit-il, il pourrait bien lui venir un dépôt.

» Tu le vois, nous ne sommes pas nées sous une bonne étoile, maman. Du reste, cette chère Céline n'a pas de rancune; et même, en portant la main à sa pauvre petite tête et en se plaignant, elle me parle de son papa, qu'elle trouve bien beau et bien habillé. Ah! si elle l'avait connu il y a six ans! il était bien plus beau encore. Quelquefois je me demande si je n'ai pas eu des torts envers lui, mais je ne trouve rien. Que Dieu lui pardonne!

» Mercredi, je ferai tout mon possible pour t'envoyer sept francs par la poste; tâche que cela te conduise jusqu'à la fin du mois. Voici l'hiver, où tout va doubler : il va falloir de la chandelle et du feu. Mes meubles sont restés rue des Barres-Saint-Paul, en garantie des deux derniers termes; je les retirerai en donnant des à-compte, à tant par mois. La petite couche par terre, ce qui n'est pas bon pour elle. Enfin, il ne faut pas se désespérer.

» Je ferme ma lettre en t'embrassant de tout mon

cœur, et Céline aussi, qui fait sa prière chaque soir pour sa grand'mère.

» Ta fille dévouée,

» LOUISE CHENEAU.

» A présent, rue des Moineaux, 1 ; adresse tes lettres à M. Vidry, marchand de charbon, pour remettre à Madame Cheneau. »

LA PREMIÈRE BONNE

I

Prologue.

LE MARI. Décidément, il faut que nous prenions une bonne, ma chère amie.

LA FEMME. Crois-tu, Antonin?

LE MARI. Cela est indispensable; tu te fatigues trop, il n'y a pas de bon sens!

LA FEMME. J'apprécie le sentiment qui t'inspire, et je t'en remercie. La vérité est qu'il y a beaucoup à faire ici, sans que cela paraisse. Mais réfléchis bien, mon ami. Nous avons pu nous en passer jusqu'à présent; et l'économie...

LE MARI. Mon ministère m'a augmenté de 300 fr.; je ne puis mieux employer cette somme qu'à te procurer un peu de soulagement. Prenons une bonne.

LA FEMME. Eh bien, prenons une bonne.

II

Ouverture du concours.

Le choix de la bonne — chose importante et grave ! dura trois semaines environ.

On était difficile.

On voulait une bonne comme il n'en existe pas, comme il n'en existera jamais. La bonne chef-d'œuvre ! La bonne idéale ! La bonne phénomène !

On s'adressa d'abord à toutes les connaissances ; les connaissances se récusèrent.

On eut alors l'idée d'en commander une en province, avec un mouvement neuf ; solidité et moralité garanties.

On écrivit en Alsace, en Bourgogne, en Champagne, en Auvergne même.

Les fabricants demandèrent un temps et un argent considérables.

Il fallut recourir aux bureaux de placement.

Plus de cinquante bonnes défilèrent devant — la femme ; — aucune ne lui convint, cela va sans dire.

C'est pourquoi, au bout de trois semaines, elle prit la première venue.

. . . . . Voyez, à la nuit tombante, ces deux jeunes filles qui sortent d'un misérable hôtel garni, et qui tiennent, chacune par une extrémité, une vieille malle recouverte d'un cuir déchiré et pelé. Elles traversent tout Paris en portant cette malle, s'arrêtant de temps en temps pour se reposer ou pour changer de bras.

C'est la bonne, accompagnée d'une de ses amies, qui se rend chez ses maîtres.

III

Allocution de la femme à la bonne.

— Ma fille, la maison n'est pas dure, mais il y a de quoi s'occuper. Je m'en vais vous dire en quoi consistera votre travail ; écoutez-moi bien, afin que je n'aie plus besoin d'y revenir. D'abord, j'entends que vous soyez levée tous les jours à six heures ; être matinale entretient la santé. Vous commencerez par faire la salle à manger, ensuite les chaussures. Monsieur salit beaucoup. Vous battrez ses habits sur le

palier et vous nettoierez mes robes à la fenêtre. Nous déjeunons à neuf heures, parce qu'il faut que Monsieur soit à dix heures à son ministère; nous nous contentons des restes du dîner et d'un plat, soit d'œufs, soit de légumes. Après déjeuner, vous aurez à faire la chambre à coucher; vous n'épousseterez pas les étagères : il y a des choses très-susceptibles; ce soin me regarde. Vous aurez une demi-heure pour vous habiller; je n'aime pas la coquetterie, mais je veux que l'on soit toujours propre. Votre tablier devra vous durer deux jours. Une fois habillée, vous vous occuperez du dîner. Je descendrai tout à l'heure avec vous, afin de vous faire connaître les fournisseurs. Nous sommes assez regardants, Monsieur et moi, pour la nourriture. Tous les jeudis, le pot-au-feu; tous les dimanches, le gigot de mouton ou une volaille. Il est rare que nous ayons du monde à dîner plus de deux ou trois fois par mois. Nous avons du vin en cave et du charbon. On nous monte l'eau et le pain. Vous voyez qu'il y a bien des petites douceurs. Par exemple, vous savonnerez et vous repasserez une fois par semaine; vous frotterez tous les jours. Il faudra aussi que votre cuisine soit lavée chaque soir

avant de vous coucher ; ne remettez jamais la vaisselle au lendemain, c'est un très-mauvais système. Quand vous aurez un moment de loisir dans la journée, vous aiguiserez les couteaux, vous entretiendrez les boutons de porte, vous nettoierez les peignes. Je ne peux pas souffrir qu'une bonne reste sans rien faire, la bouche ouverte comme b, a, ba. Le soir, vous raccommoderez le linge. Vous aurez un jour de sortie par mois. Je n'ai pas besoin de vous recommander la modestie au dehors; si j'apprenais que vous ayez mis le pied dans un bal public, je vous renverrais sur-le-champ. Je n'aime pas votre nom de Joséphine ; vous vous appellerez Marie. Toutes les bonnes s'appellent Marie. Évitez de vous lier avec les autres domestiques de la maison ; ne vous familiarisez pas avec le concierge, et n'entrez dans sa loge que le moins possible. Ah ! j'oubliais ! vous vous coucherez sans chandelle, de peur des incendies. C'est tout. — Je crois que vous vous plairez beaucoup ici, ma fille.

IV

Description de la bonne. — Plan, coupe et élévation.

Une belle bonne! — Et comme taillée dans un chêne de Picardie! Cinq pieds trois pouces! Rouge comme un brugnon! Fraîche comme marée! Des cheveux pommadés avec du beurre! — Des *estomacs* à faire loucher saint Antoine! Des bras continuellement troussés jusqu'à l'aisselle, invitation à la lessive! Les mains d'Hyacinthe! Le pied de Charlemagne! Pesante en sa marche comme un régiment! Aimant désordonnément les rubans rouges! Sensible aux galanteries des garçons bouchers! Une de ces créatures que les libertins dégagés de tous préjugés ne craignent pas d'appeler *une femme sérieuse!*

Signes particuliers : Couchant avec ses bas et n'ayant jamais de rêves.

V

Exposition. — A table.

LE MARI. Tiens! ce n'est pas mauvais, ce petit fricot-là!

LA FEMME. Tu n'es pas difficile. Quand c'était moi qui faisais la cuisine, tu ne trouvais rien de bon. (Moment de silence.)

LE MARI, complaisamment. Il y a un peu trop d'ail.

LA FEMME. Ah! je le savais bien! — Marie!

LA BONNE. Vous m'avez appelée, madame?

LA FEMME. D'abord, je vous ai recommandé de dire : Madame m'a appelée?

LA BONNE. Madame m'a appelée, madame?

LA FEMME. A quoi pensez-vous donc, ma fille? Votre ragoût empeste l'ail! Monsieur ne peut pas le manger.

LE MARI. Je ne dis pas cela; seulement...

LA FEMME. Ce n'est que dans les gargottes que l'on fourre de l'ail à tout propos.

LA BONNE. Je n'en mettrai plus, madame.

LA FEMME. Je ne vous dis pas de ne plus en mettre; vous allez d'un extrême à un autre; je vous dis d'en mettre moins.

LA BONNE. Oui, madame.

LA FEMME. Enlevez cela!

LE MARI, essayant de protester. Mais, je n'ai pas fini...

LA FEMME. Enlevez cela, et apportez le rôti. (La bonne sort.) Où as-tu donc la tête? Est-ce que je n'ai pas vu le moment où tu allais me contredire devant cette fille?

LE MARI. Puisqu'elle a promis de ne plus mettre autant d'ail!

LA FEMME. Ah bien! si tu te mets sur le pied de donner raison à ta domestique, tu auras fort à faire; je ne te dis que ça.

LE MARI. Mangeons.

(Le rôti passe, sans soulever d'observation de part ni d'autre. Vient le dessert, puis le café.)

LA FEMME, à la bonne. Vous pouvez dîner à présent, Marie. Apportez-moi le pain, que je vous en coupe un morceau.

LA BONNE. Voilà, madame.

LA FEMME. Donnez-moi votre verre, que je vous verse du vin.

LA BONNE. Oui, madame. (La bonne sort).

LE MARI, à la femme. Oh!... Tu n'as pas honte de lui mesurer ainsi son boire et son manger?

LA FEMME. Cela se fait partout. Ah çà! d'où sors-tu donc?

LE MARI. C'est vrai; cela ne me regarde pas, et je n'y entends rien. (Il se frotte les mains.) Ma foi! je suis enchanté d'avoir pris une bonne!

VI

Deuxième journée. — Retour du bureau.

LE MARI. Bonjour, Lucie; bonjour, ma petite femme. Ouf! quelle journée! Cette circulaire nous a donné un mal... Figure-toi que Laffitot étant malade, toute sa besogne m'est retombée sur le dos. Je suis harrassé, je n'y vois plus.

LA FEMME. Tu ne sais pas... la bonne...

LE MARI. Laisse-moi m'asseoir.

LA FEMME. Elle a cassé une tasse.

LE MARI. Diable!

LA FEMME. Comme c'est amusant! Mais je la lui retiendrai sur son mois.

LE MARI. Oh! pour une tasse... Cette fille ne l'a pas fait exprès.

LA FEMME. Tant pis! cela lui apprendra à faire plus d'attention une autre fois.

LE MARI. Tu serais bien aimable de me donner mes pantoufles. Excuse-moi, chère belle; mais en vérité, je ne me tiens pas.

LA FEMME, appelant. Marie! Donnez les pantoufles à Monsieur.

LE MARI. Bah! ce n'est pas la peine... Elles sont sous le lit, je les vois d'ici. (Il va les chercher.)

LA FEMME. Alors, à quoi sert d'avoir une bonne?

LE MARI. Approche-toi, et apprends une grande nouvelle. Il est question de moi au ministère comme sous-chef. — Ah! — Je ne voulais pas le croire; mais le secrétaire général m'a fait demander deux fois aujourd'hui dans son cabinet. Deux fois! Il m'a beaucoup questionné, sans en avoir l'air. Il paraît que Rollin doit bientôt prendre sa retraite, car...

LA FEMME. Et ce lit! comme c'est fait en dépit du bon sens!... Ah! la pauvre fille a fort à apprendre!

VII

Intermède.

LE MARI, à la femme. Que tu es gentille, ce soir ! Cette coiffe de nuit te donne un petit air lutin auquel on ne saurait résister.

LA FEMME. N'as-tu pas remarqué comme notre sucre va vite ?

LE MARI. Non. Je trouve à ton regard un éclat nouveau, un... Est-ce donc maintenant la mode de saupoudrer ses yeux avec de la poudre de diamant ?

LA FEMME. Autrefois, une livre nous faisait trois jours.

LE MARI. Embrasse-moi.

LA FEMME. Laisse donc, tu es impatientant ! On ne peut pas causer raison avec toi une minute.

LE MARI. Il y a temps pour tout, Lucie. L'heure du couvre-feu est sonnée; tout dort dans la nature; seul, mon amour...

LA FEMME. Quel homme, mon Dieu ! quel caractère ! Après cela, si cela t'amuse d'être volé !

LE MARI, éteignant la lampe. Il y a de la poésie dans l'air, ce soir...

LA FEMME. Demain, je compterai les morceaux.

VIII

Formation du drame.

LE MARI, accrochant à la fenêtre un petit miroir pour se faire la barbe. Marie, mon eau chaude!

LA BONNE. La voilà, monsieur.

LE MARI. Merci. (La bonne sort.)

LA FEMME. Tu la regardes beaucoup, ta bonne.

LE MARI, laissant tomber son rasoir. Hein!

LA FEMME. Elle est belle fille.

LE MARI, haussant les épaules. Autre chose, à présent!

LA FEMME. Et il y a des hommes si peu délicats!

LE MARI. O mon Dieu!

LA FEMME. Des gens que le torchon ne rebute pas...

LE MARI, continuant de se raser. Va toujours.

LA FEMME. Antonin, n'essaie pas de jouer la comédie avec moi; tu sais que cela ne mord pas. Veux-tu que je te prouve que je sais tout?

LE MARI. Ah oui! par exemple. — Mais prends garde de me faire couper.

LA FEMME. Eh bien, le fruitier t'a vu causer hier matin avec ta bonne, dans la rue.

LE MARI. Ah bah!

LA FEMME. Le nieras-tu?

LE MARI. Je m'en garderai bien. Le fruitier est un voyant.

LA FEMME. Ainsi, tu as causé avec Marie?

LE MARI. Je n'ai pas causé avec elle, je lui ai parlé; c'est bien différent.

LA FEMME. Dans la rue?

LE MARI. Dans la rue. Je lui ai dit de m'acheter un autre blaireau pour ma barbe; tous les poils du mien s'en vont. Vois plutôt.

IX

Crise suprême.

Dans l'alcôve. Trois heures du matin. Le mari ronfle.

LA FEMME, éclatant tout à coup en sanglots. — Oh! oh! oh!

LE MARI, réveillé en sursaut. Lucie, qu'as-tu? Ma bonne amie, que t'arrive-t-il? Est-ce que tu te trouves mal?

LA FEMME. J'en étais sûre!

LE MARI. Sûre de quoi! Attends, je me lève. Où sont les allumettes? C'est une attaque de nerfs, probablement.

LA FEMME. Ne me touchez pas! ne me touchez pas!

LE MARI. Eh bien, non; mais qu'est-ce que tu éprouves, ma chère femme? réponds-moi, c'est Antonin, c'est ton mari...

LA FEMME. Devais-je m'attendre à cette indignité!

LE MARI. A quelle indignité? Tu as un peu de délire... Je vais te faire du tilleul, veux-tu? Cela ne sera rien.

LA FEMME. Monstre!

LE MARI. Qui est-ce que tu traites de monstre?

LA FEMME. Tu oses le demander?

LE MARI. Certainement.

LA FEMME. Tout à l'heure, pendant que tu rêvais, ne t'ai-je pas entendu prononcer le nom de ta bonne: Marie?

LE MARI. Ah! (Il regarde fixement sa femme; puis, à

peine vêtu d'un caleçon, il se précipite hors de la chambre à coucher, un bougeoir à la main.)

X

Dénoûment.

LE MARI, entrant comme une bombe dans le cabinet de la bonne. Ma fille, levez-vous sur-le-champ! m'entendez-vous?

LA BONNE, se dressant sur son séant. Quoi qu'il y a? Est-ce le feu ou les voleurs?

LE MARI. Levez-vous tout de suite et allez-vous-en!

LA BONNE. Que je me lève! à cette heure-ci! Bien sûr, vous êtes malade, notre maître...

LE MARI. Voilà vingt francs, voilà trente francs, voilà cinquante francs. Faites votre malle et partez. Ne perdez pas une minute. Vous êtes la plus brave fille du monde, un trésor pour la cuisine. Mais que voulez-vous? ma femme s'est imaginé... Ce n'est pas ma faute. Je vous trouve affreuse, moi; je n'y vais pas par quatre chemins. Mais elle a cela dans l'idée. Allez-vous-en, je vous prie. Vous ne voudriez pa

être la cause d'un malheur. Attendre à demain! Ah bien! je préfère vous aller chercher une voiture. Voyons, ma fille, soyez raisonnable...

LA BONNE. Voilà, monsieur, je me lève. C'est bien extraordinaire tout de même.

LE MARI. Oui, oh! oui. Mettez-vous à ma place, j'ai besoin de mon repos. Passez votre jupe, je tourne le dos. Tous les jours, l'enfer! Il vaut mieux que vous vous en alliez. Ma femme est ridicule, injuste, je le sais bien, mais c'est ma femme...

LA BONNE. Ah! c'est qu'il ne faudrait pas qu'elle s'avisât de dire quelque chose sur mon compte! Elle trouverait à qui parler, oui-dà!

LE MARI. Là, maintenant, vos bottines. Quand vous passeriez quelques œillets... Dépêchez-vous! Je vais dire au portier qu'il vous ouvre. Allez!...

LA FEMME, accourant. Elle ne s'en ira pas avant que j'aie visité sa malle!

IL Y AURA

DES FEMMES CHARMANTES

I

A Monsieur Marc Ducerneau, à Paris.

» Mon cher Marc,

» Paul a perdu son pari avant-hier soir. Je l'avais bien dit : c'était absurde ! A peine avait-il fait soixante pas dans l'avenue des Champs-Élysées, les yeux bandés, qu'il est allé donner du pied contre le trottoir. Nous étions quinze à le suivre. Les ser gents de ville, indifférents, avaient l'air de dire : « Nous la connaissons ! »

» C'est jeudi prochain que Paul s'exécute, et nous invite à manger les cinquante louis en question à la *Maison Dorée*. On compte sur toi. Ne va pas inventer des prétextes d'affaires ou de moralité pour

manquer à ce rendez-vous solennel. A notre âge, le plaisir est la seule chose sérieuse; *consacrons-lui nos jours!* (Bis.)

» Donc, à jeudi, rendez-vous au Cercle, à sept heures, militairement. — *All right!*

» Ton vieux complice,

» ONÉSIME HÉBERT.

» P. S. *Il y aura des femmes charmantes.* »

II

Coup de foudre.

C'était la première fois que madame Ducerneau osait se permettre de décacheter une lettre adressée à son mari. Mais elle avait été tourmentée, la veille, par des pressentiments; elle avait rêvé « d'eau trouble, de chat et d'oculiste, » ce qui, selon les livres sybillins, correspond à une série d'événements funestes. Alors, elle s'était portée à cet acte inouï d'audace conjugale. Il faut avouer qu'elle n'avait pas de chance.

Je manque de la science dramatique nécessaire pour rendre la douleur et l'indignation de madame Ducerneau... Que devait-elle faire?

Elle pensa d'abord, et tout naturellement : 1° à anéantir cette impudente invitation.

Mauvais!

2° A la mettre soudainement sous les yeux de M. Ducerneau, en enfermant toute sa colère dans le « Qu'en dis-tu ? » de *Manlius*

Mauvais! mauvais!

Après avoir hésité entre plusieurs partis, madame Ducerneau se décida à recacheter cette lettre, à la replacer parmi les autres, — et à *voir venir* son mari.

III

Partie poétique — En déjeunant

MADAME.

As-tu lu ton courrier, ce matin, mon ami?

MONSIEUR.

Certainement. Pourquoi ?

MADAME, dissimulant.

Goûte donc ce salmi.

MONSIEUR.

Ah! tu me fais songer qu'Eugène, en sa dernière,
De tous ses compliments me charge pour ta mère.

MADAME.

Eugène?

MONSIEUR.

Oui.

MADAME, avec intention.

C'est bien Eugène?... c'est le nom?...

MONSIEUR.

C'est Eugène, te dis-je; es-tu malade?

MADAME.

Non.

MONSIEUR.

Il va tout à fait mieux; et de son mariage
L'affaire est terminée à son grand avantage.

MADAME, amèrement.

Une affaire!

MONSIEUR.

La noce a lieu le mois prochain.
Ainsi, prépare-toi, Mathilde, dès demain;
Car les fêtes seront sans doute éblouissantes.

MADAME, l'observant.

Surtout, *il y aura...*

MONSIEUR.

Quoi?

MADAME.

Des femmes charmantes !

MONSIEUR, avec tranquillité.

Certes ! C'est pour le quinze, et nous en approchons.

MADAME, à part.

J'étouffe !

MONSIEUR.

Fais-moi donc passer les cornichons.

IV

Le grand jour. — Ce que l'on appelle la scène filée

MADAME. Tu sors, mon ami ?

MONSIEUR. Comme d'habitude, mon amie.

MADAME. Et tu vas...

MONSIEUR. Au cercle, tout bonifacement. (Il boutonne ses gants.)

MADAME. Au cercle ?

MONSIEUR. Adieu, chère belle.

MADAME. Au moins, rentreras-tu de bonne heure ?

MONSIEUR. A l'heure accoutumée, aux environs de minuit.

MADAME. Pas avant ?

MONSIEUR. Avant, peut-être. Adieu.

MADAME. Écoute, Marc.

MONSIEUR. Quoi?

MADAME. Sacrifie-moi cette soirée.

MONSIEUR. Quel caprice!

MADAME. Un caprice, tu l'as dit. Reste avec moi.

MONSIEUR. Si je reste, qu'est-ce que nous ferons?

MADAME. Eh bien, nous causerons au coin du feu; nous parlerons du passé, de ce passé où tu m'aimais tant.

MONSIEUR. C'est cela, nous aurons l'air de jouer de l'Octave Feuillet.

MADAME. Le grand mal!

MONSIEUR. Ce n'est pas un crime, je le sais bien. Mais j'ai besoin d'aller à mon cercle; c'est là que je fais toutes mes affaires, tu ne l'ignores pas.

MADAME. Hélas!

MONSIEUR. Allons, sois gentille; je ne tarderai pas à revenir, je te le promets.

MADAME. Tu es bien pressé.

MONSIEUR. Le besoin d'air, de mouvement...

MADAME, comme si quelque chose se brisait dans son cœur. Marc!

MONSIEUR. Quoi encore?

MADAME. Attends une minute.

MONSIEUR. Eh bien ?

MADAME. Tu es habillé avec un soin tout particulier.

MONSIEUR. Pas plus que les autres jours.

MADAME. Mais si : je te trouve plus de recherche, plus de...

MONSIEUR, avec complaisance. Cette nuance de pantalon est assez heureuse, en effet.

MADAME. Ta cravate a quelque chose de dérangé. Approche.

MONSIEUR. Me voici.

MADAME, le serrant violemment au cou, avec explosion. IL Y AURA DES FEMMES CHARMANTES ! ! !

V

Suite de la scène XIe.

MONSIEUR. Aïe ! aïe !... au secours !... à moi ! Ouf !

MADAME. Fourbe ! hypocrite ! lâche ! traître ! misérable ! effronté ! parjure ! infâme ! monstre ! scélérat ! libertin ! infidèle ! perfide ! menteur ! trompeur ! coureur ! débauché !... Ah ! que je suis malheureuse ! (Elle tombe sur un canapé en sanglotant.)

MONSIEUR, se remettant. Quelle poigne !

MADAME. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

MONSIEUR, sévère. Me ferez-vous l'honneur de de m'apprendre le motif d'une agression d'un goût si contestable ?

MADAME. O duplicité !

MONSIEUR, impatienté. Duplicité ou non, le motif, madame ?

MADAME, se redressant. Mais n'avez-vous donc pas assez entendu ? IL Y AURA DES.....

MONSIEUR, se frappant le front. La lettre d'Onésime !

MADAME. Oui, de votre digne complice !

MONSIEUR, avec un admirable sang-froid. C'était donc pour aujourd'hui ? Je l'avais absolument oublié.

MADAME. Pas de feinte, monsieur ! Ayez au moins le courage de votre ignominie.

MONSIEUR. Je n'aurai le courage de rien du tout. Comment ! c'est pour cela que tu te livres sur moi à des tentatives d'homicide par strangulation ?

MADAME. Nieras-tu qu'on t'ait écrit ?

MONSIEUR. Non, certes. Je ne peux pas empêcher les imbéciles de m'écrire. Mais je nierai que j'aie répondu.

MADAME. Il t'attend cependant ce soir.

MONSIEUR. Qui?

MADAME. Cet Onésime.

MONSIEUR. Qu'il attende, parbleu!

MADAME. Voudrais-tu me faire croire, par hasard, que tu n'allais pas à ce rendez-vous?

MONSIEUR. Le ciel m'écrase si j'en avais la moindre intention!

MADAME, indécise. Marc! Marc!

MONSIEUR. Je te le jure... et la preuve.... (Il déboutonne ses gants.)

MADAME, avec élan. Tu restes?

MONSIEUR. Sans effort.

MADAME. Merci, oh! merci!

MONSIEUR. Octave Feuillet soit avec nous! (Ils s'embrassent tendrement.)

VI

L'auteur a des remords

Eh bien, non, non!

Cela ne passera pas ainsi!

Laissez-moi! laissez-moi!

Je veux parler!

Je parlerai, au risque de détruire tout l'intérêt que j'ai pu répandre sur ce petit drame intime!

Je dévoilerai ce mari, capable d'avoir surpris la sympathie de quelques âmes candides!

LE REPAS EN QUESTION AVAIT EU LIEU LA VEILLE.

Il avait été avancé d'un jour, sur la demande d'un des convives forcé de quitter Paris.

M. Marc Ducerneau s'y était montré d'une gaieté folle : il avait dansé un pas de caractère sur la table, aux applaudissements de mademoiselle Trompette et de mademoiselle Brindisi, — deux femmes charmantes.....

LA GRUE

I

Amène une de tes amies

ALPHONSE, à Jeanne. Amène une de tes amies, dimanche prochain.

JEANNE. Pourquoi?

ALPHONSE. Parce que Cathala viendra passer la journée avec nous. Il m'a écrit pour m'annoncer son arrivée à Paris après-demain. Le pauvre garçon s'ennuie à crever dans son tribunal de province; c'est une fête lorsqu'il peut s'échapper pendant deux ou trois jours. Amène une de tes amies.

JEANNE. Mais laquelle? Tu sais que je ne vois pas beaucoup de femmes.

ALPHONSE. Une bonne enfant. Cathala n'est pas si

exigeant, parbleu! Nous irons dîner à quatre à la campagne. Tu aimes cela. Nous mangerons des petits plats, nous ferons des bouquets. Cathala est un bon. Nous nous amuserons.

JEANNE, réfléchissant. Si j'amenais Hermance?...

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est qu'Hermance?

JEANNE. Oh! tu ne la connais pas. Une belle fille, élancée, avec des cheveux couleur de paille, mais très-bien. Elle n'a pas une toilette à tout casser, mais ce qu'elle a sur elle est toujours soigné.

ALPHONSE. Eh bien, amène Hermance.

II

Où la grue se pose.

ALPHONSE, à Cathala. Encore un cigare, mon cher Cathala?

CATHALA. Merci, plus tard... Ecoute! je crois qu'on monte l'escalier; ce sont sans doute ces dames.

ALPHONSE. Eh non! le rendez-vous est pour deux heures, et il est à peine une heure et demie.

CATHALA, consultant sa montre. Une heure quarante s'il te plaît.

ALPHONSE. Quelle impatience ! Sais-tu que tu es redevenu junévile en diable ?

CATHALA. Que veux-tu ? J'ai eu le temps de me refaire des illusions à Agen. J'ai soif des Parisiennes, telles que nous les représentent vos livres et vos dessins. Quels démons de grâce et d'esprit, hein ! dis, dis ?

ALPHONSE. Oui, il y en a.

CATHALA. Oh ! toi, tu les coudoies trop chaque jour pour les admirer avec sincérité, comme nous autres provinciaux.... Ah ! pour le coup, je ne me trompe pas, il y a de la soie dans l'escalier....

Entrent Jeanne et Hermance. Hermance est plus grande qu'on l'a annoncé, plus blonde aussi. Ses cheveux sont ébouriffés sous un chapeau élevé. Elle porte une robe dite *Princesse*, haute de taille, étroite de ventre et traînante par derrière. Sur un de ses bras, elle tient un petit brimborion de chien havanais, dont on n'aperçoit ni les yeux, ni la tête, ni les pattes, ni la queue.

JEANNE. Monsieur Cathala, comment allez-vous ?.... Bon Dieu, comme vous engraissez ! Je ne vous aurais pas reconnu !.. Mon petit Alphonse, embrasse-moi là, au-dessus de l'œil, ni trop haut, ni trop bas, à cause de la poudre de riz... Je t'ai réservé un petit rond.

CATHALA. Ces Parisiennes !

JEANNE. Messieurs, permettez-moi de vous présenter ma chère Hermance, une de mes meilleures amies, que j'ai pris la liberté d'amener.

CATHALA. Une telle liberté équivaut à une bonne fortune pour nous.

HERMANCE. Ça n'était donc pas convenu ?

JEANNE, bas à Hermance. Tais-toi donc ?

ALPHONSE, bas à Jeanne. Pourquoi a-t-elle apporté un chien ?

JEANNE. Ah ! demande-le-lui.

ALPHONSE, bas à Cathala. Comment la trouves-tu ?

CATHALA. O mon ami ! adorable ! idéale ! que je te suis reconnaissant !

JEANNE, bas à Hermance. Comment le trouves-tu ?

HERMANCE. Ça m'est égal. (Le chien se manifeste par quelques grognements.) Mirza, voulez-vous rester tranquille ? Qu'est-ce que nous n'avons donc, la belle fifille à sa mémère ?

CATHALA. Votre petite chienne s'appelle Mirza, madame ? C'est un bien joli nom, un nom turc.

HERMANCE. Non, monsieur ; elle me vient d'une dame de la rue de Chabrol.

ALPHONSE. Eh bien, mesdames, si nous nous con-

sultions pour choisir l'endroit où nous irons dîner ?

JEANNE. Ah ! oui !

CATHALA. Oh ! allons à Asnières ! à Asnières ! N'est-ce pas, mesdames, qu'il n'y a qu'Asnières ?

ALPHONSE. On ne va pas à Asnières le dimanche.

JEANNE. Il y a trop de monde, et c'est trop près.

HERMANCE. Et puis, Georges n'aurait qu'à y être ! (Jeanne tousse pour étouffer cette remarque.)

CATHALA. Je propose alors Bougival.

ALPHONSE. En France ? C'est bien encombré. Moi, je vote pour Meudon, ou le bois de Fleury.

HERMANCE. Ah ! non.

TOUS. Pourquoi ?

HERMANCE. Emile est au fort. (Ce mot jette un froid, comme dirait Giboyer. On se regarde.)

ALPHONSE. Cela devient embarrassant. (Bas à Jeanne.) Elle a peut-être des connaissances jusque dans les arbres de Robinson !

JEANNE. J'ai une idée. Allons à Sérizy-lès-Voyou.

CATHALA. Où est cela ?

JEANNE. C'est sur le chemin de fer de Lyon.

HERMANCE. Oh ! les chemins de fer ! j'en ai une peur... Je n'ai de confiance que dans celui de Saint-

Germain, parce qu'un de mes frères y est employé.

CATHALA. Va pour Saint-Germain ! Saint-Germain-en-Laye, sa forêt, sa terrasse, ses fritures ! Partons avec enthousiasme.

ALPHONSE. Laissons-nous le chien ? La portière en aura le plus grand soin.

HERMANCE. Laisser Mirza ! jamais de la vie ! Entends-tu, Mirza ? Ils veulent t'abandonner, les vilains ! Embrasse vite ta maîtresse ; encore, encore...

CATHALA. Mais elle est tout à fait mignonne, cette petite bête ; elle nous amusera infiniment. Partons.

III

Vol de la grue

En forêt. Jeanne et Alphonse marchent en avant ; Hermance et Cathala les suivent à quelque distance.

CATHALA. Lisez-vous beaucoup, mademoiselle ?

HERMANCE. Oh oui ! j'achète le *Pour tous* toutes les semaines. C'est-à-dire que je préfèrerais me passer de je ne sais quoi plutôt que de me passer de mon *Pour tous*.

CATHALA. Hermance, c'est un nom bien char

mant! il donne tout de suite envie d'aimer la personne qui le porte!

HERMANCE. Oh! ce n'est pas mon nom... je m'appelle Imilie.

CATHALA. Emilie?

HERMANCE. Non, Imilie.

CATHALA. Eh bien, ma chère Imilie... Décidément j'aime mieux vous appeler Hermance.

HERMANCE. Allez-y. Vous êtes comme Jules, vous.

CATHALA. Qu'est-ce que c'est que Jules?

HERMANCE. Un grand toqué, qui ne sait pas dire un mot de sérieux. Il est dans les contributions.

CATHALA. Hermance, laissez-moi vous aimer. (Il cherche à lui prendre la main.)

HERMANCE. Vous allez vous faire mordre par Mirza.

CATHALA. Si nous déposions le chien à terre? Cela lui ferait peut-être du bien de marcher...

HERMANCE. Oh! non, il salirait ses pattes, ses belles petites pattes blanches. Voyez donc!

CATHALA. Laissez-moi vous aimer, Hermance.

HERMANCE. Qu'est-ce que je traîne derrière moi? Je parie que c'est encore une branche morte qui s'est accrochée à ma robe.

CATHALA. Attendez, je vais vous en débarrasser. Oh! le joli pied!

HERMANCE. Il me fait bien souffrir, allez. J'ai un cor que j'ai oublié de tailler avant de sortir.

CATHALA, réprimant une grimace. Pauvre chérie! Mais vous ne répondez point à ce que je vous dis?

HERMANCE. Vous ne me dites que des bêtises.

CATHALA. Des bêtises! N'avez-vous donc jamais aimé, Hermance?

HERMANCE. Si... mais il m'en a cuit.

CATHALA. Ah! (A part.) Il y a, dans la langue française, des métaphores ignobles.

HERMANCE, après un moment de silence. Quel métier faites-vous, vous?

CATHALA. Un métier assez mélancolique : je suis substitut en province.

HERMANCE. Substitut?... Et qu'est-ce que vous vendez?

CATHALA, stupéfait. Ce que je... (Riant.) Ah! bon, c'est une farce... je comprends... oui, oui. Je vends des épices.

HERMANCE. Gagnez-vous beaucoup?

CATHALA, s'arrêtant, et la regardant en face. Merci...

cela dépend. (A part.) Elle a de l'originalité, au moins.

HERMANCE. Mais avancez donc; vous restez là planté comme le terme. Je ne vois déjà plus nos amis, nous finirons par les perdre.

CATHALA. A se perdre on se retrouve, dit un proverbe. Pourquoi ne nous perdrions-nous pas un peu tous les deux?

HERMANCE. Oh! vous êtes énervant!

CATHALA. Quelle taille d'abeille!

HERMANCE. Monsieur, je vous prie de ne pas m'insulter? Si j'ai consenti à venir à la campagne, c'est à cause de Jeanne que je connais depuis longtemps.

CATHALA. Eh! qui songe à vous insulter, ma chère enfant! Vous me plaisez, j'essaye de vous le dire aussi poliment que possible; tout cela est fort simple. Nous nous sommes réunis pour nous égayer; je tâche d'être gai. Asseyons-nous sous ces beaux tilleuls.

HERMANCE. Pas de ça, Lisette!

CATHALA. Pourquoi?

HERMANCE. Parce qu'il y a trop de petites bêtes dans l'herbe, et que j'ai peur des petites bêtes.

CATHALA. Il y en de si jolies pourtant!

HERMANCE. Tenez, vous ne cherchez qu'à me contrarier. Rejoignons Jeanne et Alphonse.

CATHALA. Comme vous voudrez.

IV

Le repas de la grue.

Un restaurant à Saint-Germain-en-Laye.

UN GARÇON. Mesdames et messieurs, nous n'avons plus un seul cabinet de libre pour le moment; mais entrez dans cette salle où il n'y a qu'une table d'occupée. Vous y serez fort bien. (Bas, en désignant un groupe de cinq ou six jeunes gens.) Ces messieurs auront bientôt fini.

ALPHONSE. Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement! Cathala, charge-toi du menu.

CATHALA. Mesdames, qu'aimez-vous?

HERMANCE. Avez-vous un parfait, garçon?

LE GARÇON. Certainement, madame.

HERMANCE. Et du maquereau?

LE GARÇON. Du maquereau aussi... Mais pour commencer, quel potage?

HERMANCE. Oh ! je n'y tiens pas.

JEANNE. Dis donc, nous y tenons, nous. Une purée Crécy, garçon

HERMANCE. Et un tapioka pour Mirza.

CATHALA, qui a écrit un menu. Mesdames, voulez-vous vous en rapporter à moi ? Je crois que vous n'aurez pas à vous repentir de cette marque de confiance. Tenez, garçon, et vivement

JEANNE. A présent, plaçons-nous. Monsieur Cathala à côté d'Hermance.

CATHALA, à Hermance. Qu'avez-vous, mademoiselle ? Vous semblez contrariée...

JEANNE. Qu'as-tu, en effet ?

HERMANCE, à demi-voix. Ce sont ces messieurs de la table, là-bas, qui ont l'air de me regarder en riant.

CATHALA, se levant. Croyez-vous.

JEANNE. Mais non ! mais non ! tu es folle ! Ils ne s'occupent pas de toi. Monsieur Cathala, rasseyez-vous donc.

HERMANCE. Je t'assure...

JEANNE. Est-ce qu'on n'a pas le droit de rire en dînant, maintenant ? Tu verras bien si nous nous gênons, nous, tout à l'heure !

ALPHONSE, bas, à Jeanne. Ah çà, elle n'est pas amusante, ton amie. (Le garçon apporte le potage.)

HERMANCE. Garçon, vous me donnerez un bol pour Mirza... elle n'aime pas manger dans les assiettes.

ALPHONSE. Comment? est-ce que le chien va dîner avec nous.

HERMANCE. Mais oui, sur mes genoux, comme cela. Montre ta petite langue rose, Mirza! C'est mon enfant, monsieur. (Le dîner continue.)

CATHALA, à Hermance. Vous offrirai-je du vin?

HERMANCE, qui ne cesse d'avoir les yeux fixés sur l'autre table. Oh! cette fois...

CATHALA. Qu'est-ce qui arrive encore?

HERMANCE. Je suis bien sûre que ce monsieur m'a désignée du doigt en se moquant.

CATHALA. Lequel?

HERMANCE. Celui qui a la cravate bleue.

JEANNE, vivement. Je te dis, Hermance, que tu rêves... je ne sais pas où tu as la tête aujourd'hui!

CATHALA. Allons, il faut en finir. (Il se lève et se dirige vers l'autre table.)

JEANNE. Monsieur Cathala!

ALPHONSE. Cathala! qu'est-ce qui te prend donc?

CATHALA, à un jeune homme. Monsieur... madame prétend que vous la regardez avec une obstination inconvenante.

LE JEUNE HOMME, étonné. Je vous affirme, monsieur, que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

CATHALA. Cependant, monsieur...

LE JEUNE HOMME. Ah! monsieur, après ma déclaration, c'est votre insistance qui devient déplacée.

ALPHONSE. Reviens donc, Cathala!

UN AUTRE JEUNE HOMME, à Cathala. Mais oui, vous nous ennuyez.

CATHALA, faisant un geste immédiatement arrêté par le premier jeune homme. Vous devez savoir la valeur de vos paroles, monsieur. (Échange de cartes.)

ALPHONSE, à Hermance. Il n'y a pas de bons sens, madame, à soulever des scènes pareilles pour des niaiseries!

HERMANCE. Alors, il faut me laisser mépriser par les premiers venus? Je vous remercie de l'intention. (Alphonse hausse les épaules.)

CATHALA, revenant. Voyons, Alphonse, cela ne te regarde pas. Ma petite Hermance, ne pleurez pas.

HERMANCE. Non, je suis de trop ici; je préfère m'en aller.

ALPHONSE, à part. Le diable m'emporte si je la retiens!

HERMANCE. Monsieur Alphonse a bien su me faire sentir ma position.

ALPHONSE, à part. Bon! est-ce qu'elle va essayer aussi de me brouiller avec Cathala?

CATHALA, à Hermance. Vous resterez, ma chère. (A Jeanne et à Alphonse.) Et vous, mes amis, vous allez me faire le plaisir de vider vos verres, où le vin commence à s'éventer...

L'ordre se reconstitue peu à peu, surtout lorsque les jeunes gens de la table voisine abandonnent la place. La diversité des flacons amène la gaieté. Hermance fait goûter de tous les plats à Mirza. Le champagne est accueilli avec une bruyante faveur.

JEANNE. Vous saurez, messieurs, qu'Hermance a une voix délicieuse. Il faut qu'elle chante quelque chose.

CATHALA et ALPHONSE. Ah! oui! oui!

HERMANCE. C'est que j'ai mangé des artichauts crus ce matin, et je crains...

CATHALA. Bah! bah! ça ne fait rien.

HERMANCE. Alors voulez-vous entendre l'*Écuyer du roi de Sicile*, ou bien *Ernest, éloignez-vous ?*

TOUS. *Ernest, éloignez-vous !*

HERMANCE. Elle est toute nouvelle.

Partez, Ernest, partez, je vous en prie !
Mon cœur est faible et craint votre pouvoir.
Je vous aimais, et par coquetterie
J'ai trop longtemps méconnu mon devoir.
Oui, près de vous, j'aurais pu être heureuse;
De mon bonheur vous vous montrez jaloux.
Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse !
Éloignez-vous, Ernest, éloignez-vous !

ALPHONSE. Ah ! très-bien !

HERMANCE. Messieurs, en chœur au refrain !

ALPHONSE. Fichtre ! nous n'aurions garde d'y manquer.

TOUS.

Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse !
Éloignez-vous, Ernest, éloignez-vous !

ALPHONSE. Crapule d'Ernest !

HERMANCE. Deuxième couplet, messieurs. Je crois que je l'ai pris un peu haut.

CATHALA sombre, à part. Si jolie !

HERMANCE. On ne change pas d'air.

Vous le savez, mon mari vient d'apprendre
Qu'il est trompé par moi, qu'il aime tant!
Au saint autel, ah! laissez-moi me rendre;
Je dois me rendre ou m'enfouir au couvent...

ALPHONSE, roulant sous la table. Non non! assez! assez!

CATHALA, à Jeanne. Qu'est-ce qu'a donc Alphonse?

HERMANCE, à Jeanne. La musique fait trop d'impression à votre époux. Je vais passer au dernier couplet.

JEANNE. Oui, c'est cela.

HERMANCE. Ce n'est plus la femme qui parle.

Deux mois plus tard, dans la sainte chapelle,
Aux doux accords des cantiques pieux,
Sœur Amélie, aussi pâle que belle,
Prenait le voile et prononçait ses vœux.
Le même jour, étendu sur la pierre,
Ernest mourait à la maison des fous,
Et murmurait, en fermant la paupière :
Éloignez-vous, de grâce, éloignez-vous!

TOUS.

Et murmurait en fermant la paupière :
Éloignez-vous, de grâce, éloignez-vous!

ALPHONSE. se débattant. Ernest était mon ami... J'ai

mérité son sort... je demande à faire des révélations!

JEANNE. Reviens à toi, Alphonse.

ALPHONSE. A la condition qu'on fera boire du champagne au chien! Je demande que le chien boive du champagne?— Evohé!

La fête continue. Onze heures sonnent. On se hâte de regagner le chemin de fer.

V

La grue au nid.

Une chambre à coucher. Meubles recouverts de perse. Le portrait lithographié de Lacressonnière.

HERMANCE, à Cathala. M'aimerez-vous toujours, au moins?...

CATHALA. Parbleu!

MA FEMME M'ENNUIE

I

C'était un jeune homme très-doux.

Seulement il avait quelques idées fixes.

Il ne pouvait souffrir ni le vent, ni la grêle, ni les grosses chaleurs, ni les grands froids, ni les enfants à table, ni les opérettes, ni les embarras de voitures.

C'était moins un original qu'un délicat.

Il comprenait la vie à sa manière ; il se la représentait comme un beau jardin, rempli de lumière et de parfums, avec de larges parties d'ombre et des perspectives infinies, égayé de mille chansons d'oiseaux (rien des perroquets !), traversé d'eaux vives, et couronné d'un ciel blanc et bleu, — le ciel des hommes doux.

On l'appelait Francis.

Il était riche; il semblait devoir être heureux, et il l'aurait été infailliblement sans un accident qui vint l'en empêcher tout à coup.

Il se maria.

II

Ce fut comme qui dirait un plongeon dans l'océan Parisien, le pire des océans.

Il piqua une tête à la hauteur de la Mairie du deuxième arrondissement, et il disparut.

Au bout de six mois seulement, on le revit à la surface du boulevard des Italiens, — mais pâle, verdi, vaseux, souillé d'algues, amaigri et incommensurablement mélancolique...

Sa première sortie fut pour le club, où l'on hésita à le reconnaître.

— Francis !

— Allonc donc !

— Pas possible !

— Mais si fait !

Puis, parmi tous ces jeunes gens, il s'en trouva un qui eut l'héroïque candeur de lui décocher ces sept mots en pleine poitrine :

— Donnez-nous des nouvelles de votre femme ?

Francis répondit simplement, de l'air souriant d'un gentleman à qui l'on scie une jambe :

— Ma femme m'ennuie.

III

Ce jour-là, il joua et perdit quinze mille francs au baccarat.

C'était la première fois qu'il touchait une carte.

A partir de cet instant, ce jeune homme si doux donna dans tous les plaisirs et dans toutes les turbulences. Il loua à l'année le char de la fantaisie et le lança à travers toutes les ornières.

Lui, qui avait toujours enveloppé les courtisanes d'une insouciance et d'un mépris sans égal, il s'enquit des plus fameuses et des plus chères.

On lui en indiqua plusieurs.

Il les harnacha et les empanacha d'une façon exces sive, et il se montra avec elles dans les endroits les plus voyants, devant Tortoni, dans les avant-scènes des théâtres de vaudeville, aux courses d'Iffisheim. Il les fit souper à toute heure, il les excita à être inso-

lentes et insupportables, et souvent elles dépassèrent son désir.

L'étonnement fut général.

Il arrivait quelquefois qu'un de ses amis l'abordait au sortir d'une orgie, harassé, débraillé, les yeux brûlés, les mains tremblantes.

— Qu'avez-vous, mon cher Francis? et dans quel état vous trouvé-je? Il faut qu vous ayez quelque chagrin inconnu. Répondez.

Francis demeurait les yeux attachés au sol, et il finissait par dire :

— Ma femme m'ennuie.

IV

Il se décida à voyager.

Ce n'était pas qu'il aimât les voyages.

Au contraire.

Il fit comme tous les gens qui se déplacent rarement : il alla au bout du monde.

Là, comme il se trouvait sur le sommet d'une très-haute montagne et qu'il bâillait à un magnifique lever de soleil, il se vit soudain nez à nez avec un

savant, membre correspondant de l'Institut, envoyé en mission extraordinaire pour étudier je ne sais quelle matière rocheuse.

Il le salua fort poliment.

Le savant, qui reconnut ce jeune homme si doux pour l'avoir rencontré dans les meilleurs salons de Paris, ne put retenir une exclamation.

— Vous ici!

— Comme vous voyez, dit Francis.

Le savant eut l'esprit traversé par un soupçon: flairait un émule, un concurrent.

— Peut-on vous demander dans quel but vou êtes ici? lui demanda-t-il avec un accent inquiet.

— Oh! mon Dieu, c'est bien simple, répondit Francis.

— Ah!

On était à trois mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le savant retenait sa respiration.

Francis, ne voulant pas prolonger plus longtemps son anxiété, laissa tomber cette parole:

— Ma femme m'ennuie.

V

Or, un matin qu'il souffrait d'un cor au pied, il envoya chercher un pédicure.

Le pédicure arriva.

Francis lui tendit la jambe, et s'étendit silencieusement dans un vaste fauteuil.

Le pédicure, tout en déployant sa trousse et en tâtant le pied, voulut causer, comme font un assez grand nombre de pédicures.

— Voilà une callosité, monsieur, — essaya-t-il de dire, — qui doit vous occasionner de vives souffrances, surtout pendant les changements de température.

Mais lui, pensif, se contenta de répondre au pédicure :

— Vous allez vous taire, n'est-ce pas ?

Le pédicure, un peu troublé, baissa la tête et se mit à l'œuvre.

Tout à coup, l'acier, guidé par une main mal assurée, entama la chair vive.

Francis poussa un rugissement.

Il retira précipitamment sa jambe; de l'autre, il sauta vers un secrétaire ouvert, y prit un revolver et brûla la cervelle au pédicure.

Une seconde avait suffi à la perpétration de ce drame de cabinet, qui n'excita aucune émotion dans le quartier.

Le bris du pédicure passa pour une explosion de gaz.

Dire que Francis éprouva quelque regret de ce forfait, ce serait beaucoup s'avancer, mais, à coup sûr, il en éprouva un certain embarras.

Le cadavre d'un pédicure est toujours gênant.

Après avoir mûrement réfléchi pendant un quart d'heure, il prit le parti de l'emballer fort proprement dans une caisse (peut-être lésina-t-il sur les aromates) et de l'expédier au chemin de fer de l'Est, par la petite vitesse.

VI

On traduisit Francis en cour d'assises.

Il y apporta sa physionomie indifférente.

Toutefois, l'appareil de la justice humaine parut exciter sa curiosité.

Il examina avec une profonde attention les juges, le public, les gendarmes, comme s'il n'eût pas été là pour son propre compte, — prenant souci des moindres épisodes, d'une porte qui grince, d'un greffier qui se lève, d'un juré qui fait passer un papier à son voisin.

La lecture de l'acte d'accusation le ramena au sentiment de sa situation.

Un éclair d'intérêt brilla dans ses yeux lorsqu'il s'entendit traiter de bête fauve, de chacal, et comparer aux scélérats les plus consommés.

Il s'oublia au point d'en frissonner lui-même.

Son avocat, qui appartenait à la nouvelle école du barreau, c'est-à-dire à l'école mondaine, essaya de rejeter tous les torts sur la victime. Il prétendit que le pédicure avait été l'agresseur, et que son client n'avait fait qu'user de son droit de légitime défense.

— La vue de son sang lui aura tourné la tête, dit-il ; il a pu croire à un guet-apens, s'imaginer que sa blessure était mortelle. Se voyant attaqué par le fer, il a riposté par le feu. Quoi de plus naturel ? Vous en auriez fait autant à sa place, messieurs !

Il y eut plusieurs signes de dénégation parmi les jurés.

— Si! si! continua l'avocat, en insistant; on ne se laisse pas charcuter de sang-froid. Je prétends même qu'il faut considérer comme un bonheur le trépas purement accidentel de ce pédicure, de ce maladroit, de cet empirique. Qui nous affirmera que ce bourreau n'avait point estropié déjà un nombre considérable d'individus? Combien d'autres n'en eût-il pas mutilés encore! Il eût fini par décimer notre belle France sous son outil homicide. Mon client a purgé l'humanité d'un monstre. Et voilà pourtant celui contre lequel vous avez voulu prononcer une peine. Vous n'y pensez pas!...

Ce système ingénieux ébranla quelques jurés mais il était écrit que Francis devait gâter toutes ses affaires.

Lorsque le président « qui avait dirigé les débats avec une lucidité merveilleuse, » lui adressa la phrase consacrée, dernière perche tendue aux criminels :

— Accusé, n'avez-vous rien à ajouter pour votre défense?

Il répondit, en levant les yeux au ciel, comme un ange qui aurait fait un mauvais coup :

— Ma femme m'ennuie!

VII

Il fut condamné à mort.

Cela ne parut pas l'affecter outre mesure.

Il conserva sa présence d'esprit et sa douceur jusqu'au dernier moment, ce qui est le propre des grands coupables.

Il se refusa à toutes les visites, afin d'éviter les attendrissements; et, en fait de consolation suprême, il se contenta philosophiquement de la compagnie du concierge de la prison, avec lequel il avait obtenu la permission de jouer au piquet.

Le jour de l'exécution, il mangea de bon appétit la classique aile de volaille, et but les trois-quarts d'une bouteille de vin de Bordeaux, — prise derrière les fagots.

Après quoi, les cheveux *rafraîchis*, il se mit en route pour la place publique, par un petit soleil de printemps.

Ses regards, qu'il ne cessa de promener sur la foule pendant le trajet, le convainquirent du sentiment unanime de réprobation dont la société était animée contre lui.

Arrivé au lieu de destination, il monta tranquillement l'escalier.

Une fois sur la plate-forme, il voulut parler au peuple; mais les aides exécuteurs l'en empêchèrent, et l'on n'entendit que ces mots immédiatement tranchés par le couperet :

— Ma fem...

LA ROSIÈRE

PERSONNAGES :

LA ROSIÈRE.	LE FRÈRE.
LE PÈRE.	LE TAMBOUR.
LA MÈRE.	UNE VOIX DU CIEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un village aux environs de Paris. — Le théâtre représente une pauvre chambre.

LE PÈRE, LA MÈRE.

LE PÈRE, soucieux. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir depuis deux jours ?

LA MÈRE. Qui ça ?

LE PÈRE. Notre vache.

LA MÈRE. Un peu d'échauffement, peut-être. Espérons que cela ne sera rien.

LE PÈRE. Faudrait la montrer à M. Maillard, le vétérinaire.

LA MÈRE. Oui, tu as raison; il faudra aller demain chez lui... Mais aujourd'hui, ne pensons qu'au bonheur de voir couronner notre Thérèse.

LE PÈRE. C'est donc aujourd'hui?

LA MÈRE. Eh! tu le sais bien, mon homme.

LE PÈRE. Ce n'est pas dommage; je commence à être ennuyé de toutes ces allées et venues dans notre maison.

LA MÈRE. Mais c'est pour le bien de ta fille.

LE PÈRE. La prime de trois cents francs, oui...

LA MÈRE. Et l'honneur donc!

LE PÈRE. L'honneur, l'honneur, ce n'est pas ça qui guérira notre vache. (Il retombe dans sa rêverie.) Elle rechigne sur tout, ce n'est pas naturel.

LA MÈRE. Une rosière dans notre famille!

LE PÈRE. Pauvre Biquette...

LA MÈRE. Elle s'habille en haut, aidée par la vieille mademoiselle Chuquet, la tapissière. Tu verras comme elle est belle. Chère enfant! c'est le premier beau jour de sa vie. (Le père se lève.) Ne t'impatiente pas, Bertrand, la cérémonie n'est que pour dix heures.

LE PÈRE, avec agitation. Je me moque de la cérémonie ! je te parle de notre vache, et je dis comme ça que c'est n'avoir pas de cœur que d'attendre à demain, quand on peut aujourd'hui procurer du soulagement à cette bête. — Donne-moi ma veste.

LA MÈRE. Pour quoi faire ?

LE PÈRE. Pour aller chez M. Maillard, et l'amener avec moi voir Biquette.

LA MÈRE. Attends au moins à ce tantôt. Tu ne seras pas de retour assez à temps pour donner le bras à ta fille.

LE PÈRE. Son frère l'accompagnera.

LA MÈRE. Auguste ? Où veux-tu que j'aille le chercher à présent ?

LE PÈRE. Enfin, tu feras comme tu pourras. Mais je ne connais que la justice : notre vache est notre vache, et je n'aime pas à voir souffrir personne. Je vais chez M. Maillard.

LA MÈRE, suppliante. Bertrand !

LE PÈRE. Veux-tu que je te dise ? Eh bien, toi, tu as toujours eu le cœur sec. (Il sort.)

LA MÈRE, seule. Qu'est-ce qu'il a dit ? J'ai mal entendu, ce n'est pas Dieu possible... Voici mon fils !

SCÈNE II

LA MÈRE, LE FRÈRE, dix-huit ans environ; pâle comme sa blouse. Il entre silencieusement et va au buffet.

LA MÈRE. Trois jours sans rentrer? Où étais-tu?

LE FRÈRE. Je travaillais au pont.

LA MÈRE. La nuit aussi? (Le frère ne répond pas). Comme tu as chaud, mon cher fils! viens ici que je t'essuie la figure.

LE FRÈRE. Finis donc.

LA MÈRE. Tu sais, mon ami, le bonheur qui nous est arrivé...

LE FRÈRE. Où est le vin?

LA MÈRE. Ta sœur a été nommée rosière.

LE FRÈRE, haussant les épaules. Qué malheur!

LA MÈRE. Tu penses si j'ai remercié le bon Dieu! Notre Thérèse, la plus sage de la commune!

LE FRÈRE. C'est flatteur pour les autres.

LA MÈRE. Tu vas mettre ta redingote; je t'ai repassé une chemise.

LE FRÈRE. A cause? Je ne m'habille pas le dimanche, c'est trop commun.

LA MÈRE. Mais il faut que tu conduises ta sœur la mairie.

LE FRÈRE. Qu'est-ce qui a dit ça ?

LA MÈRE. C'est M. Bersalotte, l'adjoint, qui est venu hier chez nous.

LE FRÈRE. C'est tout ce qu'il paye ? (Il prend sa casquette et se dispose à sortir.)

LA MÈRE. Auguste ! où vas-tu ?

LE FRÈRE. Jouer au tonneau.

LA MÈRE. Ne fais pas affront à ta sœur ; accompagne-la, je t'en prie.

LE FRÈRE. Merci ! Pour qu'on m'embête encore au chantier, comme on fait depuis trois jours. J'en ai assez, des rosières.

LA MÈRE. Oh ? mon fils, un si grand honneur...

LE FRÈRE. Laisse donc ; de la comédie en bâton !

LA MÈRE. Auguste, mon cher enfant, va mettre ta redingote.

LE FRÈRE. Eh ! je l'ai vendue.

LA MÈRE. Ah !

LE FRÈRE. Adieu, maman. (Il sort.)

LA MÈRE, un moment interdite. Allons je n'ai pas le temps de pleurer.

SCÈNE III

LA MÈRE, LA ROSIÈRE.

LA ROSIÈRE. Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc, maman? Voilà une heure que je t'appelle. Tu n'entends jamais quand on a besoin de toi.

LA MÈRE, en extase. Belle comme une reine!

LA ROSIÈRE. Ma robe a craqué à l'épaule; il a fallu y faire un point. Comme c'est agréable!

LA MÈRE. Cela ne se voit pas, je t'assure... Mais embrasse-moi donc, ma Thérèse!

LA ROSIÈRE. Voyons, ne me touche pas; tu vas toute me salir. Où est papa?

LA MÈRE. Il est sorti.

LA ROSIÈRE. Et Auguste?

LA MÈRE, embarrassée. Auguste aussi.

LA ROSIÈRE. Tous les deux! Qui est-ce qui m'accompagnera alors?

LA MÈRE. Dame!... moi, mon enfant.

LA ROSIÈRE. C'est pour rire, n'est-ce pas?

LA MÈRE. Il faut bien que ce soit quelqu'un, puisque ton père et ton frère...

LA ROSIÈRE. Et avec quoi t'habilleras-tu ? Tu n'as seulement pas de bonnet à te mettre.

LA MÈRE. J'ai ma robe verte.

LA ROSIÈRE. Elle est propre, ta robe verte ! Tu veux donc me faire honte ?

LA MÈRE. Ma chère fille, on sait que nous ne sommes pas riches ; c'est connu.

LA ROSIÈRE. C'est connu ici ; mais il viendra beaucoup de monde de Paris. Qu'est-ce qu'on dirait en te voyant à côté de moi ?

LA MÈRE. On dirait que je suis ta mère. Une mère n'a pas besoin de coquetterie.

LA ROSIÈRE. Tu crois cela ? Non, maman, reste. Il est nécessaire qu'il y ait quelqu'un pour garder la maison.

LA MÈRE. Mais je veux te voir couronner, moi !

LA ROSIÈRE. Je t'apporterai ma couronne. Je te la donnerai. Tu pourras la serrer dans ta commode.

LA MÈRE, joignant les mains. Je t'en prie...

LA ROSIÈRE. Sois raisonnable ; cela ne se peut pas.

(On entend les cloches.)

LA MÈRE. Ah ! j'ai ma robe de noce !

LA ROSIÈRE. Je l'ai donnée l'autre jour à la petite

5.

Maria pour sa première communion. Est-ce que je ne te l'avais pas dit?

LA MÈRE. Tu... as donné ma robe de noce?

LA ROSIÈRE. Une guenille!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE TAMBOUR, AMIES DE LA ROSIÈRE.

LE TAMBOUR. Serviteur, la compagnie. Mademoiselle Thérèse Hallut, c'est pour vous prévenir comme cela que voilà vos amies qui viennent vous chercher, vu qu'il est l'heure.

LA ROSIÈRE. Vous êtes bien honnête, monsieur Laflême. Je suis prête ; mais vous nous ferez le plaisir de vous rafraîchir, n'est-ce pas? Ces demoiselles aussi. — Bonjour, Flore; bonjour, Annette. — Maman, donne des verres.

LA MÈRE. Oui, tout de suite.

LE TAMBOUR, après avoir bu, à la mère. — Eh bien, madame Hallut, êtes-vous assez heureuse!

SCÈNE V

Le théâtre change. — Tableau rustique. — Les rues sont tendues de grands draps blancs ; les chemins sont jonchés d'herbes odorantes et de fleurs : coquelicots, bluets. — Tout le monde aux fenêtres. — Une rumeur annonce que le cortége sort de la mairie et se dirige vers l'église.

CORTÉGE DE LA ROSIÈRE.

Le tambour de la commune.

Le garde champêtre, sabre nu.

Dix jeunes filles, vêtues de blanc, formant la haie.

Une enfant de cinq ans, portant une couronne de roses sur un coussin de velours.

La rosière.

La rosière de l'an précédent.

Monsieur le maire.

Monsieur l'adjoint au maire.

Deux pompiers.

Les notables de l'endroit.

Des coups de fusil et des détonations d'artifices signalent l'entrée du cortége dans l'église.

SCÈNE VI

Le soir. Une tente ornée de drapeaux tricolores, avec cette inscription : BAL MOREL.

UN EMPLOYÉ DU BAL. En place! en place, pour le quadrille!

UN PAYSAN. Viens, Denise.

UNE PAYSANNE. Je veux bien ; où est Marie? (Criant.) Marie! ici! viens donc!

L'EMPLOYÉ. Un vis-à-vis! un vis-à-vis!

UN COUPLE. Voilà! (On se place. La musique joue. Le frère de la rosière, ivre, traverse les groupes.)

UN DANSEUR. Hé! faites attention.

LE FRÈRE. De quoi?

UN PAYSAN. Tiens, c'est Auguste. Oh! là, là, Auguste!

UN AUTRE. Est-ce que ta sœur va bientôt venir?

LE FRÈRE. Colle-moi la paix avec ma sœur...

VOIX DIVERSES. Voilà la rosière! Vive la rosière! (On monte sur les banquettes.)

UN PARISIEN. C'est là une rosière? Je demande la tête de Florian!

UNE PARISIENNE. Elle a des gants de coton.

L'EMPLOYÉ. En place! en place!

UN ZOUAVE, s'approchant de la rosière. Mademoiselle, vous m'avez promis un quadrille?

LA ROSIÈRE. Le second, oui, monsieur; je danse celui-ci avec M. Maillard. — Mais qu'est-ce que vous avez à la joue? du sang...

LE ZOUAVE. Oh! ce n'est rien; une égratignure... Un polisson qui se permettait des plaisanteries sur vous...

LA ROSIÈRE. Sur moi?

LE ZOUAVE. Soyez tranquille, mademoiselle, je viens de lui donner son compte; il en a pour huit jours de lit. — Tenez, le voilà qu'on emporte.

LA ROSIÈRE. Ah! mon Dieu! c'est mon frère!

M. MAILLARD. Mademoiselle Thérèse, le quadrille commence. Votre main, s'il vous plaît?

LA ROSIÈRE. C'est juste, monsieur Maillard. (Elle danse.)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

La chambre de la scène première. — La mère, seule, assise sur une chaise et pleurant.

UNE VOIX DU CIEL. Humble femme, il est tard; les

bruits s'éteignent dans le village; tu as travaillé toute la journée; tes genoux tremblent de fatigue; la lassitude est peinte sur ton visage; il est tard. Cesse de pleurer, ou plutôt endors-toi dans tes larmes; cherche un apaisement dans le sommeil, pauvre cœur meurtri. Oublie et pardonne; oublie les lâchetés et les ingratitudes; pardonne aux goujats et aux méchants. Endors-toi en priant : tes douleurs cesseront bientôt, et tu seras glorifiée alors pour tout ce que tu auras souffert. — Saintes fleurs du peuple, tristes fronts courbés dans la poussière, Dieu vous voit et vous bénit; il sait vos insomnies en attendant l'époux enivré et brutal; il compte vos supplications au fils détourné et farouche. Vous êtes les âmes naïves, vous êtes les âmes tendres à qui une éternité d'amour est promise. Endors-toi, pauvre mère, endors-toi, et je te ferai voir en rêve la couronne qui t'attend, ainsi que la robe étoilée dont tu seras revêtue le jour où tu monteras au ciel! (La mère s'endort.)

LA BAGUE

SCÈNE PREMIÈRE

Il est quatre heures de l'après-midi. Le théâtre représente le boudoir de madame de Monbazon, belle femme de quarante ans.

Mme DE MONBAZON. En vérité, mon Georges, il faut que je vous aime bien pour oublier ainsi tous mes devoirs d'épouse. Oh! laissez-moi cacher ma rougeur dans votre sein!

SON GEORGES. Cachez, cachez.

Mme DE MONBAZON. Vous semblez préoccupé, mon Georges? Qu'est-ce qui peut mettre ainsi un pli à votre front! O mon Dieu? un malheur plane sur vous, peut-être!

SON GEORGES. Mais non, mais non.

Mme DE MONBAZON. C'est que, voyez-vous, un rien m'effraie, pauvre femme que je suis! Je vous aime tant!

SON GEORGES, à part. Et Adèle qui m'attend chez moi à quatre heures et demie.

Mme DE MONBAZON. Que vous êtes beau, mon Georges! que vous êtes distingué! Il n'y a que vous pour savoir porter une cravate rose. Je veux vous en envoyer une douzaine.

SON GEORGES. Pas de frais, voyons, pas de frais. (A part.) Quatre heures vingt!

Mme DE MONBAZON. Vos regards se portent toujours sur la pendule. Je finirai par croire que mon Georges a un rendez-vous.

SON GEORGES. Un rendez-vous?... oui, un rendez-vous d'affaires, avec mon banquier, qui demeure au Gros-Caillou. Ainsi permettez...

Mme DE MONBAZON. Qu'avez-vous donc fait de la montre que je vous ai donnée?

SON GEORGES. Est-ce que je ne l'ai pas sur moi? Elle sera restée accrochée... auprès de mon lit.

Mme DE MONBAZON, soupirant. Allez à votre rendez-vous, mon ami, à votre rendez-vous... d'affaires. Oh! si c'était une femme qui vous attendît?

SON GEORGES. N'y a pas de danger.

Mme DE MONBAZON. Si quelque rivale tentait de

vous arracher à mon amour!... je ne sais pas ce que je lui ferais. Vous ne me connaissez pas encore, voyez-vous! Mais où mon esprit va-t-il s'égarer?... Vous n'aimez que moi, et vous n'aimerez jamais que moi, n'est-il pas vrai, mon noble Georges?

SON GEORGES. Naturellement.

Mme DE MONBAZON. Georges est à son Herminie, comme Herminie est à son Georges!

SON GEORGES, à part. Oh! il y a des dents nouvelles à la scie. (Haut.) Adieu.

Mme DE MONBAZON. Attendez! Georges, c'est aujourd'hui le 8 novembre.

SON GEORGES. Eh bien?

Mme MONBAZON, avec émotion. Cette date ne vous dit-elle rien?

SON GEORGES. Je croyais être au 9.

Mme DE MONBAZON. Oublieux! C'est l'anniversaire de notre liaison... de notre coupable liaison.

SON GEORGES. Pas possible!

Mme DE MONBAZON. Acceptez cette bague en souvenir d'un jour qu'il n'est plus en notre pouvoir d'effacer de notre existence.

SON GEORGES. Une bague?

Mme DE MONBAZON. Oh! bien simple... Je veux vous la passer au doigt. Si elle ne peut nous fiancer devant les hommes, qu'elle nous fiance au moins devant Dieu!

SON GEORGES, à part. Je n'éviterai pas une scène d'Adèle.

Mme DE MONBAZON. Et maintenant, partez, Georges; allez à vos occupations. Je ne prétends pas être un obstacle dans votre vie; je ne veux pas qu'on dise : « Cette femme a brisé l'avenir de ce jeune homme. » Ah! c'est que je ne vous aime pas d'un amour égoïste, moi! Vous reviendrez samedi, à la même heure.

SON GEORGES. J'aurais mieux aimé lundi.

Mme DE MONBAZON. Pourquoi?

SON GEORGES. Oh! pour rien... Va pour samedi. Mais votre mari?

Mme DE MONBAZON. Ne craignez rien; je l'éloignerai, comme toujours.

SON GEORGES. A samedi donc. Adieu, ma belle comtesse. (Sortie.)

Mme DE MONBAZON, le regardant s'éloigner par la fenêtre. Qu'il est gracieux, mon Georges! qu'il a l'air comme il faut!

M. DE MONBAZON, entrant dix minutes après. Bonjour, chère amie. Il n'est venu personne pendant mon absence?

Mme DE MONBAZON. Si fait... ce jeune homme qui désire tant vous voir... M. Georges Mac'Interlop.

M. DE MONBAZON. C'est étrange! Voilà dix-huit mois que ce monsieur a une lettre de recommandation pour moi, et il n'est pas encore parvenu à me la remettre.

Mme DE MONBAZON, indifféremment. Vous vous croisez toujours.

SCÈNE II

Il est cinq heures et demie de l'après-midi. Le théâtre représente la chambre de Georges dans un hôtel garni de deuxième ordre. Adèle, jeune blanchisseuse des environs, s'y trouve seule en ce moment.

GEORGES, entrant, tout essoufflé. Je te jure qu'il n'y a pas de ma faute, mon Adèle! Ouf!

SON ADÈLE. Merci! je te retiens, toi. Une heure de retard! Que dira ma maîtresse de magasin!

GEORGES. Si tu savais que de courses j'ai faites! J'en suis *esquinté*.

SON ADÈLE. Avec cette toilette de notaire et ces souliers de bal? Tiens, regarde-moi, tiens, tiens! (Elle hausse les épaules.)

GEORGES. J'ai été à l'enterrement d'un de mes amis.

SON ADÈLE, chantonnant. *Trou la trou, trou la trou...* Si tu avais été à l'enterrement, tu sentirais le vin. — Approche ta tête, s'il vous plaît. — Et ton mouchoir? Pouah! Monsieur se met du musc à présent, comme les vieilles femmes.

GEORGES, à part. Le parfum préféré d'Herminie! Profanation!

SON ADÈLE. Tu sais bien pourtant que je t'ai défendu de te servir d'autre chose que du Bully.

GEORGES. C'est vrai; je ne le ferai plus; pardonne-moi, ma petite Adèle.

SON ADÈLE. Non; tu n'es pas gentil; tu me traites comme la première venue. — Vois, nous sommes au commencement de l'hiver, et tu n'as pas encore retiré mon manteau de chez la mère Trudaine.

GEORGES. Eh bien, et moi, ai-je retiré ma montre? — Voyons, viens m'embrasser, mon loulou. (Il lui prend les mains, et chercher à l'attirer sur ses genoux.)

SON ADÈLE. Aïe! tu me fais mal... Qu'est-ce qui

me blesse donc?... Tiens, tu as une nouvelle bague!

GEORGES, à part. Pincé!

SON ADÈLE. Mais c'est un brillant!

GEORGES. Allons donc! une modeste pierre...

SON ADÈLE. Attends que je l'essaie... Elle me va comme si on m'avait pris mesure. Merci, Georges!

GEORGES. Pas de bêtises! Rends ça tout de suite.

SON ADÈLE. Eh bien, quoi? Du strass, tu peux bien m'en faire cadeau. Ne dirait-on pas?

GEORGES. C'est la bague de ma mère!

SON ADÈLE. Connu! Pourquoi ta mère ne la porte-t-elle pas, sa bague?

GEORGES. Elle me l'a confiée pendant vingt-quatre heures pour y faire graver...

SON ADÈLE. Son chiffre; encore connu! — Je sais un graveur qui ne te prendra pas cher. Adieu; il faut que je rentre au magasin.

GEORGES. Veux-tu bien me rendre cette bague?

SON ADÈLE. Madame doit être dans tous ses états. Je suis aussi sûre d'attraper un savon que deux et deux font quatre... Ce sera ta faute. (Elle arrange ses cheveux devant un miroir.)

GEORGES. Mon petit chat, sois raisonnable; tu ne veux pas que je me fâche?

SON ADÈLE. Si; je voudrais voir ça. (Elle se dirige vers la porte.)

GEORGES, lui barrant le passage. Adèle... une fois, deux fois!... de bonne volonté!

SON ADÈLE. Non! (Elle court à travers la chambre.) Tu me casseras plutôt le doigt... Aïe!... je vais crier... Georges! Eh bien, je te la reporterai demain... bien sûr!

GEORGES. Bien sûr?

SON ADÈLE. Mais lâche-moi! Oh! le monstre! j'ai le poignet tout bleu. (Elle gagne la porte.) C'est égal, ta bague a fait mon caprice! (Elle se sauve.)

GEORGES, la poursuivant. Adèle!

SON ADÈLE, dans l'escalier. Écris ton linge; je l'enverrai chercher.

GEORGES, seul. Après tout, tant pis pour la Mombazon! Je trouverai une excuse.

SCENE III

Il est six heures et demie. Le théâtre représente l'arrière-boutique de madame Trudaine, marchande à la toilette.

ADÈLE, *entrant*. Êtes-vous seule, mère Trudaine?

Mme TRUDAINE. Oui, mon petit pruneau; qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

ADÈLE, *ôtant la bague de son doigt*. Combien ça vaut-il, ça?

Mme TRUDAINE. Peste! ma fille, tu ramasses maintenant de ces petits cailloux-là? Je t'en fais mon compliment. L'amidon va bien, à ce que je vois.

ADÈLE. Combien? combien?

Mme TRUDAINE. Écoute, ma petite, ne joue pas la finesse avec moi; je connais ton jeu comme si je te l'avais taillé. Tu sors de chez le bijoutier, et tu sais son prix.

ADÈLE. Eh bien, après? quel mal y a-t-il à cela?

Mme TRUDAINE. C'est que le prix de maman Trudaine n'est pas tout à fait celui du bijoutier.

ADÈLE. Mais enfin, qu'est-ce vous en offrez, vous?

Mme TRUDAINE. A cause de toi, mon chéri, j'irai jusqu'à cent francs.

ADÈLE, remettant la bague à son doigt. Prenez donc garde d'attraper un effort

Mme TRUDAINE. Ah ! je sais bien, nous préférerions traiter avec le bijoutier, qui est plus généreux, plus large. Mais le bijoutier est curieux ; il veut tout savoir, les tenants et les aboutissants ; il exige des papiers, et quelquefois il ne paie qu'à domicile. Tandis que maman Trudaine ne demande rien du tout ; elle est glissante, elle...

ADÈLE. Mais, dites donc, cette bague vient de mon Georges !

Mme TRUDAINE. Oh ! alors, c'est bien simple ! Que ton Georges t'accompagne chez le bijoutier. (Moment de silence.)

ADÈLE, embarrassée. Ainsi, nous ne faisons pas affaire, mère Trudaine ?

Mme TRUDAINE. Je n'ai pas dit cela, mon bibi.

ADÈLE. Cent francs ! Ce n'est pas même le prix du Mont-de-Piété !

Mme TRUDAINE. Voyons, entendons-nous. Tu me dois douze francs pour l'engagement de ton manteau,

n'est-ce pas? Bien. Huit francs pour ta robe écossaisse. Douze et huit font vingt. Plus, quatre-vingts francs pour la montre de ton homme. Voilà déjà tes cent francs.

ADÈLE. Oui, mais...

Mme TRUDAINE. Laisse-moi finir. Je te rends le manteau, la robe et la montre. Ensuite... tu vas voir si je suis gentille... je te donnerai un joli chapeau, qui n'a pas été porté deux fois, et que je dois aller chercher tout à l'heure avec d'autres choses, chez Élisa Spiralifère, ma meilleure pratique. De plus, tu pourras choisir deux paires de bottines parmi celles que j'ai ici. J'espère que je fais bien les choses!

ADÈLE. Et cinquante francs d'argent.

Mme TRUDAINE. Ah! non.

ADÈLE. Je m'en vais, mère Trudaine.

Mme TRUDAINE. Mais, méchante enfant, tu ne me laisses aucun bénéfice.

ADÈLE. Qu'est-ce que ça me fait?

Mme TRUDAINE. Trente francs, et tais-toi.

ADÈLE. Non.

Mme TRUDAINE. Eh bien, va-t'en; j'aime mieux ça.

ADÈLE. Allons, quarante ; voici la bague.

Mme TRUDAINE, la prenant. Les diamants ne sont plus à la mode; c'est d'un goût détestable aujourd'hui. — Je vais te chercher tes nippes. — Et ton petit enfant, comment va-t-il?

ADÈLE. Toujours en nourrice à Saint-Denis, mère Trudaine; il n'a pas été bien portant, ces jours-ci.

Mme TRUDAINE. Ce sont les dents.

SCÈNE IV

Il est minuit passé. Le théâtre représente un salon particulier d'un restaurant du boulevard, où la célèbre Élisa Spiralifère soupe avec quelques-unes de ses amies.

UN GARÇON, entrant. M. le marquis de Beffaria demande à présenter ses hommages à ces dames.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph, nous vous avons défendu de laisser entrer aucun homme ici. Présentez nos excuses à M. le marquis, et dites-lui de nous ficher la paix.

BLANCHE, CAMILLE, ERNESTINE. C'est cela; pas d'hommes! pas d'hommes!

NANCY. Cha tient trop de plache!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph ! un parfait !

CAMILLE. Joseph ! des *impériales !*

BLANCHE. Joseph ! une carafe frappée !

ERNESTINE. Joseph ! le café ! les liqueurs ! la chartreuse !

NANCY, au piano. *Mon arrêt, descends du ciel ?.... Venez tous, c'est une fê...ê...ê...te !*

TOUTES. Non ! non ! non !

CAMILLE, à Élisa Spiralifère. Oh ! le joli diamant ! Depuis quand l'as-tu ?

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Depuis ce soir.

CAMILLE, tristement. Tu as de la chance, toi.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Je l'ai acheté à ma revendeuse.

CAMILLE. Cher ?

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Je ne sais pas ; nous sommes en compte.

BLANCHE, à Ernestine. Je n'ai jamais compris le javanais.

ERNESTINE. Que tu es bête !

NANCY. Pas à moi, ces dents-là ! Regarde donc. (Elle mâche la griffe à sucre.)

ERNESTINE. Je te parie de casser cette autre assiette au même endroit.

BLANCHE. Je te parie que non! — Mesdames, taisez-vous donc; on ne s'entend pas casser les assiettes!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph! (Elle attire le garçon dans un coin du salon.) Vous viendrez chez moi demain matin avec l'addition.

LE GARÇON. Très-bien, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. A onze heures.

LE GARÇON. Oui, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous insisterez pour être introduit. Il y aura peut-être un monsieur chez moi.

LE GARÇON. Madame peut compter sur la façon discrète...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous êtes un serin. Vous parlerez très-haut, au contraire. Vous direz que vous me rapportez cette bague, que je vous ai laissée en nantissement. Prenez-la, avez-vous compris, cette fois?

LE GARÇON. Oui, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ce n'est pas dommage. Allez maintenant, et envoyez-moi chercher du tabac turc!

LE GARÇON, hésitant. Madame...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Quoi?

LE GARÇON. C'est qu'il y a dans le corridor le jeune M. de Chalossé qui sollicite la faveur...

ÉLISA SPIRALIFÈRE, sévèrement. Encore, Joseph !

TOUTES. A bas les hommes !

SCÈNE V

Le lendemain. Il est onze heures du matin. Le théâtre représente la chambre à coucher d'Élisa Spiralifère, chez qui M. de Monbazon se trouve en visite.

M. DE MONBAZON. Encore, si j'étais certain de votre amour, Élisa !

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Pouvez-vous en douter, Paul, après tous les sacrifices que j'ai faits pour vous !

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant. Madame...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Qu'est-ce qu'il y a, Victoire ?

LA FEMME DE CHAMBRE. C'est...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Parle. Tu sais bien que je n'ai pas de secrets pour M. le comte.

LA FEMME DE CHAMBRE. Eh bien, madame, c'est un garçon de la *Maison Dorée*.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ah ! oui, je sais ce que c'est. Fais-le entrer.

M. DE MONBAZON, avec étonnement. La *Maison Dorée* ?...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. N'allez-vous pas être inquiet déjà ? C'est pourtant bien simple. Hier soir, en sortant des Variétés, j'ai invité trois ou quatre de mes bonnes amies à manger un morceau. Nous avons sucé des crevettes et bu deux doigts de tisane. Une orgie ! J'avais oublié mon porte-monnaie ; j'ai laissé la première chose venue, c'est sans doute cela que ce garçon me rapporte.

M. DE MONBAZON. Toujours évaporée ! (Entrée du garçon.)

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ah ! c'est vous, mon ami. (A M. de Monbazon.) Paul, donnez donc dix louis, je vous prie.

M. DE MONBAZON, faisant la grimace. Dix louis de crevettes ! diable !

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Dix ou onze, je ne sais pas. Avez-vous votre papier, garçon, votre note... comment appelez-vous cela ?

LE GARÇON. Voici, madame, avec la bague.

M. DE MONBAZON, après s'être exécuté. Voyons cette bague. Elle est gentille, oui, elle est gentille.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. La voulez-vous ?

M. DE MONBAZON. Qu'est-ce que vous voulez à la place ?

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous le savez bien, gros vilain... le cachemire... Hein?

M. DE MONBAZON. Oh! oh!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous n'en mourrez pas, chéri.

M. DE MONBAZON, *mettant la bague dans sa poche.* Encore, si j'étais certain de votre amour, Élisa!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Pouvez-vous en douter, Paul, après tous les sacrifices que j'ai faits pour vous!

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

Même jour. Il est midi et demi. Le théâtre représente le boudoir de madame de Monbazon. Même décoration qu'à la première scène.

M. DE MONBAZON. Bonjour, chère amie. Vous allez bien? Allons, tant mieux. A propos... vous me reprochez toutes mes préoccupations, mon manque de galanterie. Je veux vous prouver aujourd'hui que j'ai été sensible à vos reproches. Permettez-moi de vous offrir ce bijou.

Mme DE MONBAZON, *avec stupeur, à part.* Ma bague!!!

LES INVITEURS

PERSONNAGES :

CAZENAVE, *de Toulouse* (1).
ROUCOUMILLE, *id.*
DIOMÈDE, *id.*
MOI, *de Paris, personnage de convention.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un café, à Paris. Les quatre personnages ci-dessus y sont groupés autour d'un bol de punch, après un dîner excellent. Les têtes sont un peu échauffées.

CAZENAVE. Comment ! vous ne connaissez pas Toulouse ?

(1) Il me fallait une ville de province pour les besoins de cette esquisse. Je n'ai pas choisi Toulouse, de préférence à une autre, avec l'intention de ridiculiser spécialement ses habitants ; je l'ai prise précisément parce que je ne la connais pas, que je n'y suis jamais allé, espérant échapper de la sorte à des suppositions de satire trop directe. (*Note de l'auteur.*)

MOI. Non, monsieur, à mon grand regret.

CAZENAVE. Est-ce possible! — Dis donc, Roucoumille ; monsieur n'a jamais vu Toulouse.

ROUCOUMILLE. Oh!!!

CAZENAVE. Il faut absolument que vous nous fassiez l'honneur de venir y passer quelque temps.

ROUCOUMILLE. Vous ne pouvez pas vous en dispenser.

DIOMÈDE. Vous n'avez pas le droit de vivre sans connaître Toulouse. — Garçon! un autre bol de punch!

CAZENAVE. Nous serons heureux de vous y offrir une hospitalité qui ne soit pas trop indigne de vous.

MOI. Merci, messieurs, merci...

CAZENAVE. Nous ne sommes que de petites gens auprès de vous autres Parisiens, mais enfin, quand nous voulons nous mêler de faire les choses... N'est-ce pas, Roucoumille?

ROUCOUMILLE. Fiez-vous à Cazenave : il sait traiter son monde.

MOI. Je suis aussi touché qu'embarrassé de ces témoignages de cordialité.

DIOMÈDE. Eh bien, vous seriez bien bon d'y mettre

des façons; on voit bien que vous ne nous connaissez pas. — A votre santé !

MOI. A la vôtre, monsieur. (On choque les verres, et l'on boit.)

CAZENAVE. Voyons, quand venez-vous à Toulouse ?

ROUCOUMILLE. Oui, quand partez-vous ? dites-nous ça.

MOI. Mais... je ne sais pas... aussitôt que je le pourrai.

ROUCOUMILLE. Pourquoi pas tout de suite ?

CAZENAVE. C'est justement la saison des bécassines.

MOI. Cela m'est impossible en ce moment.

DIOMÈDE. Allons, faites un sacrifice. Que diable ! vous n'êtes pas tellement retenu à Paris !

MOI. Mais si, je vous assure. Tout ce que je peux vous promettre, pour répondre à vos charmantes instances...

CAZENAVE. Ah !

DIOMÈDE. Ecoutons !

MOI. C'est d'aller à Toulouse le printemps prochain.

ROUCOUMILLE, d'un ton désappointé. Dans six mois !

CAZENAVE. Au moins, est-ce une affaire bien entendue ?

DIOMÈDE, *sur un air de basse*. Bien convenue?

MOI. Oh! j'y engage ma parole.

ROUCOUMILLE. A la bonne heure! Vous verrez une ville comme vous n'en avez jamais vue.

DIOMÈDE. Ce n'est pas Paris... c'est autre chose.

CAZENAVE. Je me charge de vous montrer toutes nos curiosités; et nous n'en manquons pas!

DIOMÈDE. Moi, les monuments ne sont pas mon fort, mais je vous ferai manger d'un poisson unique au monde, et boire d'un certain vin... Dis donc, Roucoumille, le vin de l'avocat!

ROUCOUMILLE. Ah! oui! le vin de l'avocat!

CAZENAVE. Oh! le vin de l'avocat!

DIOMÈDE. Il faudra le mener aussi chez le père Morel, un restaurant de *Clémence Isaure*. C'est là qu'on fait de bons repas.

CAZENAVE. Nous lui ferons faire la connaissance de Constantin.

ROUCOUMILLE. C'est une idée!

CAZENAVE. Vous verrez un bon garçon, sans pose, tout franc, tout rond... pas bête cependant.

DIOMEDE. Qui, bête? Constantin! Je crois bien qu'il n'est pas bête!

BOUCOUMILLE. Un peu braque, par exemple. Il arrivera chez vous sans chapeau, ou avec un soulier d'une façon et l'autre de l'autre.

DIOMÈDE. Je vous présenterai à notre cercle. Le président sera heureux de vous accueillir.

MOI. En vérité, messieurs, vous me comblez.

BOUCOUMILLE. Êtes-vous amateur d'opéra?

MOI. Jusqu'au délire!

BOUCOUMILLE. Nous avons une troupe comme il n'y en a pas deux. Le ténor est un peu faible; mais la basse... c'est ça.

DIOMÈDE. Nous n'aimons que les basses, à Toulouse.

CAZENAVE. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer, je vous en réponds.

MOI. J'en suis convaincu.

DIOMÈDE. Et les femmes, donc! Vous nous en direz des nouvelles. Quels yeux! quels cheveux! Et comme c'est établi! — Hein! les femmes, Cazenave?

CAZENAVE. Oui, Clara, la maîtresse à Peyrolle.

BOUCOUMILLE. Et Clotilde, celle au commandant!

DIOMÈDE. Laisse donc! ta Clotilde a quatre dents fausses.

CAZENAVE. Pour une belle femme, parlez-moi de Mariette, qui tient un magasin de modes! Je veux que nous organisions une partie avec elle...

MOI. Messieurs, messieurs, je suis marié!

CAZENAVE. Bah! bah! une fois à Toulouse vous nous appartenez. Nous sommes une petite bande de lurons; nous avons un commissaire de police dans notre manche... — Mais vous ne pourrez rien voir en huit jours. Il faut nous rester un mois.

ROUCOUMILLE. Deux mois!

DIOMÈDE. Tout l'été!

MOI. Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

CAZENAVE. Mais quoi? Est-ce que vous ne vous reposez point quelquefois? Est-ce que vous ne prenez jamais de vacances?

MOI. Si fait; je tâcherai...

CAZENAVE. Ah ça! pas de bêtise! Vous savez que vous descendez chez moi, et que vous y demeurerez tout le temps de votre séjour.

MOI. Oh! pour cela, je ne peux accepter.

CAZENAVE. Ce serait me faire un véritable affront, à moi et à mes amis, que d'aller à l'hôtel.

ROUCOUMILLE. Certainement

DIOMÈDE. D'abord, il n'y en a pas un de passable à Toulouse.

CAZENAVE. Je vous installerai dans une jolie petite chambre, au deuxième étage. Il y a une très-belle vue. Vous serez là entièrement chez vous; vous pourrez sortir et rentrer quand vous voudrez; personne ne vous dérangera.

MOI, ébranlé. Mais c'est moi qui vous dérangerai.

CAZENAVE. Cessez. Je vous attends du premier au quinze mai.

MOI. Eh bien, vous l'emportez, mon cher monsieur, mon cher...

CAZENAVE. Appelez-moi Cazenave tout court, vous me ferez plaisir.

MOI. Oui, mon cher Cazenave, je cède à tant d'urbanité; j'irai à Toulouse, et je descendrai chez vous. — Messieurs, soyez témoins de l'engagement solennel que j'en prends; j'ai éprouvé trop de plaisir dans votre compagnie pour ne pas désirer de me retrouver avec vous le plus tôt possible. — A votre santé encore, messieurs, et au revoir à Toulouse!

TOUS LES QUATRE, unissant leurs verres, comme dans une fin d'acte. A Toulouse!

DEUXIÈME PARTIE

Une rue, à Toulouse.

MOI, un sac de voyage à la main, interrogeant un passant. M. Cazenave, s'il vous plaît?

LE PASSANT. Quel Cazenave? Il y a cent cinquante Cazenave à Toulouse.

MOI. Diable! (Après quelques minutes d'irrésolution, il se met bravement à la recherche de son Cazenave; vers la fin de la journée il en a FAIT soixante-quinze. Il s'adresse, pour le soixante-seizième, à une femme du peuple.) M. Cazenave, s'il vous plaît!

LA FEMME. C'est bien facile; vous voyez ce puits qui fait le coin de la petite place, à côté du marchand de balais? Eh bien, c'est la seconde rue en tournant sur votre droite, après la boutique des demoiselles Fabrègue, dans la maison du menuisier, l'étage au-dessus de M. Subleyras le fils.

MOI. C'est limpide. (Il arrive à la maison indiquée, monte deux étages, et sonne à une porte percée d'un guichet.

UNE DOMESTIQUE, ouvrant le guichet. Que voulez-vous, vous?

MOI. Voir Cazenave et m'asseoir!

LA DOMESTIQUE. Comment vous nomme-t-on?

MOI. J'aurais préféré lui faire une surprise...

(Il donne sa carte; la domestique referme le guichet, et le laisse sur le palier.)

MOI. Précieuse rusticité des mœurs de la province!

LA DOMESTIQUE, revenant au bout de dix minutes, et rouvrant le guichet. Vous êtes bien seul?

MOI. Tiens! cette idée!

LA DOMESTIQUE. Entrez. (Elle l'introduit dans un salon.

CAZENAVE, survenant, froid, embarrassé, parlant à demi voix. Monsieur, veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre.

MOI, les mains tendues. Cher monsieur... Enfin!.. j'ai cru que je ne vous trouverais jamais!

CAZENAVE. J'avais d'abord mal lu votre nom sur votre carte; mais j'ai fini par me rappeler... Nous nous sommes vus si peu de temps!...

MOI. Cela m'a suffi pour me souvenir continuellement de votre courtoisie. Aussi, vous voyez, je suis fidèle à ma promesse. (Montrant son sac de voyage.) Où puis-je déposer ceci?

CAZENAVE. Mais... où vous voudrez... sur le premier meuble venu.

MOI. Cet excellent Cazenave! Pas changé; toujours aussi bonne mine... Je vous aurais reconnu entre mille Cazenave. (Riant.) Il est tellement ému qu'il oublie de m'offrir une chaise. Ma foi! sans façon, je l'accepte! (Il s'assied.)

CAZENAVE, avec un rire forcé. Ah! ah! — Et... peut-on vous demander, au risque d'être indiscret, ce qui vous amène à Toulouse?

MOI. Hein? — Ce qui m'amène à... Ah? oui, oui, oui... je comprends... Elle est bonne! — Ce qui m'amène à Toulouse? (Feignant un grand sang-froid.) Je ne sais pas. (Sur un ton joyeux.) Farceur de Cazenave!

CAZENAVE. Où êtes-vous descendu?

MOI. Je ne suis pas descendu; je vous dis que j'arrive.

CAZENAVE. Dans ce cas, je vous recommande l'hôtel des *Colonies*; c'est ce que nous avons de moins mal.

MOI, stupéfait. Ah! l'hôtel des...

CAZENAVE. Ou celui des *Quatre-Sœurs*. La table d'hôte y est préférable.

MOI. Je vous sais gré de ce renseignement.

CAZENAVE. En toute autre circonstance, je me serais

fait un plaisir de vous offrir un logement ; mais nous sommes si petitement, si petitement... Et puis, j'ai la tante de ma femme qui est venue demeurer chez nous depuis six semaines.

MOI. Pas un mot de plus, Cazenave ; je n'ai jamais prétendu être un gêneur. Vous savez quelles ont été mes résistances à ce sujet. L'hôtel des *Quatre-Sœurs* fera parfaitement mon affaire ; je vous dirai même plus : cette nouvelle combinaison me met à mon aise.

CAZENAVE. J'en suis ravi.

DIOMÈDE, *entrant*. Comment vas-tu, Cazenave, mon vieux ?

MOI. Monsieur Diomède ! — Parbleu ! la place m'est heureuse !

CAZENAVE, *à Diomède*. Est-ce que tu ne remets pas ce monsieur !

DIOMÈDE. Attends donc...

CAZENAVE. C'est monsieur N..., de Paris, avec qui nous avons soupé un soir... tu sais bien... et avec Roucoumille.

DIOMÈDE. Bah ! C'est étonnant comme ma mémoire s'en va ! Enchanté néanmoins de vous revoir, monsieur... — Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

MOI, à part. Lui aussi !

DIOMÈDE. Quelle diantre d'affaire peut vous avoir conduit dans notre trou ?

MOI. Un trou ?

DIOMÈDE. Eh oui! morbleu! et de la pire espèce. (Il se jette sur un canapé.)

MOI. Vous ne disiez pas cela, il y a six mois; Cazenave non plus. A vous entendre, Toulouse...

CAZENAVE. Ah ! Toulouse est bien changée !

DIOMÈDE. Changée du tout au tout.

CAZENAVE. Le commerce est mort.

MOI. Bon ! il reste encore les monuments, les bons repas, les femmes charmantes, le théâtre... — Vous me mènerez chez le père Morel, au restaurant de *Clémence Isaure*.

DIOMÈDE. Le père Morel ?... Ah oui ! — Mais c'est qu'il est retiré; il a cédé son fonds.

MOI. Eh bien, nous irons chez son successeur. Je ne tiens pas au père Morel, moi; je ne tiens qu'à ses fourneaux. Vous m'avez aussi prôné un vin dont je veux boire : le vin de l'avocat.

DIOMÈDE. Hum ! il ne doit pas lui en rester beaucoup.

MOI. Nous boirons le reste. — Oh! j'ai votre programme gravé dans la tête, et je ne vous ferai grâce d'aucun article. Lequel des deux me présente au cercle?

CAZENAVE. Ce sera Diomède, car moi, je n'y mets presque plus les pieds, autant dire.

DIOMÈDE. Le cercle!... Moi, présenter quelqu'un au cercle! Il y a bel âge que je les ai tous envoyés coucher... un tas d'imbéciles, de serins!

MOI. Je vois qu'il faudra que je me rabatte sur le théâtre.

CAZENAVE. il est fermé.

MOI. Fermé!

DIOMÈDE. Est-ce qu'il y a un théâtre possible à Toulouse? Est-ce qu'on vient à Toulouse pour aller au théâtre!

MOI. Mais dites donc, si je suis venu à Toulouse, c'est parce que vous m'avez engagé à y venir, entendez-vous!

DIOMÈDE. Une fichue idée que nous vous avons donnée là.

MOI. Allons, allons, vous êtes des sournois; vous hésitez et vous vous consultez avant de me recevoir

dans votre confrérie. Rassurez-vous, je suis un drille de votre trempe, et je ne trahirai pas vos secrets. A Issoudun, j'aurais été un des plus hardis compagnons de la Désœuvrance ; à Toulouse, je ferai merveille dans votre bande de lurons.

DIOMÈDE. Ah bien, oui! notre bande! dissoute, mon cher monsieur, dissoute. Nous nous couchons maintenant à neuf heures.

MOI, incrédule. — Mariette aussi?

DIOMÈDE. Quelle Mariette?

MOI. Vous savez bien... qui tient un magasin de modes.

DIOMÈDE. Il n'y a plus de Mariette pour moi. Il n'y a plus de veilles; il n'y a plus rien. C'est fini.

MOI. Comment? fini!

DIOMÈDE. Je ne bois plus, je ne mange plus, je me soigne. Voyez-vous, les bons dîners, les noces, tout cela c'est de la duperie. On y laisse sa peau à ce jeu-là. (Tirant sa montre.) Cinq heures! Je vais prendre mon huitième bouillon aux herbes. Rien ne vaut cela, monsieur, rien! vous y viendrez comme les autres. Adieu, Cazenave. (Il sort.)

CAZENAVE, après un moment de silence. Il a raison.

MOI. Il a raison ?

CAZENAVE. Oui. C'est bon, à vous autres, Parisiens, cette vie de dissipation. C'est votre élément.

MOI, à part. Des injures, par-dessus le marché. (Prenant son sac de voyage.) Adieu.

CAZENAVE. Je vous retiendrais bien à dîner, si je n'avais pas aujourd'hui ma belle-mère, qui est loin d'être gaie, la pauvre femme. Mais il faudra que vous me donniez un jour...

MOI. Vraiment ?

CAZENAVE. Lorsque vous repasserez par Toulouse...

LE PHOTOGRAPHE

La scène est chez un photographe, — célèbre, cela va sans dire, — ils le sont tous. Le théâtre représente la salle de pose ; plusieurs objectifs sont dressés çà et là, menaçants comme une batterie. Sur une estrade, un fauteuil sculpté, frangé, en velours vert ; — à côté, une colonne en bois ; — une toile de fond, figurant un paysage italien. Des livres et des vases de fleurs encombrent une table recouverte d'un tapis, qui tombe jusqu'à terre. Il est midi et demi ; le soleil boude, comme un associé mécontent. — Au lever du rideau, le photographe, habillé à l'instar d'un premier rôle de l'Ambigu, joue aux cartes avec un de ses apprentis.

L'APPRENTI. Je demande.

LE PHOTOGRAPHE. Combien?

L'APPRENTI. Quatre.

LE PHOTOGRAPHE. En voilà quatre. (A un domestique qui se présente.) Est-ce qu'il y a beaucoup de monde au salon?

LE DOMESTIQUE. Six personnes, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Sont-elles inscrites?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Ont-elles donné des arrhes?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Fais-les attendre.

LE DOMESTIQUE. C'est qu'elles attendent déjà depuis une heure.

LE PHOTOGRAPHE. Donne-leur à feuilleter les collections, dans ce cas.

LE DOMESTIQUE. Je les leur ai données, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Même la *Galerie des rois de France?*

LE DOMESTIQUE. Même la *Galerie.*

LE PHOTOGRAPHE. Et *l'Album du Notariat* aussi?

LE DOMESTIQUE. Ah! non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Étourdi! le plus beau fleuron de ma couronne! Va vite leur faire admirer *l'Album du Notariat.* (Sortie du domestique. A l'apprenti.) Nous disons...

L'APPRENTI. Le roi.

LE PHOTOGRAPHE. Que le diable t'emporte!

L'APPRENTI. Valet de trèfle.

LE PHOTOGRAPHE. Atout... atout... Conçois-tu quelque chose à la rage qu'ont tous ces individus de faire faire leur portrait?

L'APPRENTI. Inexplicable.

LE PHOTOGRAPHE. Il n'ont donc pas de miroir chez eux pour s'y regarder tant que cela leur plait! (Au domestique, qui se représente.) Encore?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, ce n'est pas ma faute. On se plaint.

LE PHOTOGRAPHE. Bah! murmures flatteurs de ma renommée grandissante... Il fallait annoncer que j'étais avec les ambassadeurs du Pic de Ténériffe. Qu'est-ce que tu as à la main?

LE DOMESTIQUE. C'est la carte d'une demoiselle qui insiste pour être introduite tout de suite.

LE PHOTOGRAPHE. Folle naïveté!

LE DOMESTIQUE. Elle prétend qu'elle vous est recommandée par M. Jules Prével.

LE PHOTOGRAPHE. Diable! M. Jules Prével, une influence, une tête de lettre! Passe-moi cette carte : « Mademoiselle Acacia, artiste dramatique. »

L'APPRENTI. Joli nom.

LE PHOTOGRAPHE. S'est-elle fait inscrire à l'avance?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. A-t-elle donné des arrhes?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Fais-la entrer. (A l'apprenti.) Toi, misérable *apprentif*, au laboratoire!

LE DOMESTIQUE. Par ici, mademoiselle.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! la drôle d'odeur!

LE PHOTOGRAPHE. Détestable, en effet... C'est du collodion... quelque chose d'infect, et qui s'attache aux vêtements. Il faut huit jours pour s'en débarrasser.

MADEMOISELLE ACACIA. Ah! mon Dieu!

LE PHOTOGRAPHE. N'en croyez pas un mot. — Tiens! mais je vous ai vue quelque part.

MADEMOISELLE ACACIA. Au théâtre.

LE PHOTOGRAPHE. Au théâtre, je veux bien : je ne suis pas méchant, moi. A quel théâtre?

MADEMOISELLE ACACIA. Vous savez : rue de la Tour-d'Auvergne.

LE PHOTOGRAPHE. Il y a donc un théâtre rue de la Tour-d'Auvergne?

MADEMOISELLE ACACIA. Voyons, vous n'allez pas me faire poser?

LE PHOTOGRAPHE. Si... en pied.

MADEMOISELLE ACACIA. A la bonne heure! Promettez-moi de me faire aussi bien que mon amie Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Clémentine qui?

MADEMOISELLE ACACIA. Eh bien, Clémentine. Vous ne connaissez donc rien?

LE PHOTOGRAPHE. Je ne connais pas Clémentine, voilà tout.

MADEMOISELLE ACACIA. J'ai sa carte sur moi, tenez.

LE PHOTOGRAPHE, *jetant un coup d'œil dédaigneux sur la carte.* Cela ne sort pas de *nos ateliers*. Ensuite, mademoiselle, nous n'aurons pas beaucoup d'efforts à vous faire aussi jolie que votre amie.

MADEMOISELLE ACACIA. Vrai?

LE PHOTOGRAPHE. Surtout si vous consentez à poser dans le même costume qu'elle.

MADEMOISELLE ACACIA. C'est bien comme cela que je l'entends... dans mes costumes de théâtre.

LE PHOTOGRAPHE. De théâtre, puisque vous le voulez. Est-ce que vous en avez plusieurs?

MADEMOISELLE ACACIA. Je le crois bien! C'est moi qui joue les fées dans les revues, les lutins dans les

ballets, les sylphes dans les féeries, les pages dans le drame, les jockeys dans le vaudeville...

LE PHOTOGRAPHE. Je vois cela d'ici, sans jumelles. Mais alors, vous allez entrer dans cette chambre, à côté.

MADEMOISELLE ACACIA. Pour quoi faire?

LE PHOTOGRAPHE. Pour vous habiller.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! il n'y a qu'à ôter.

LE PHOTOGRAPHE. Raison de plus. Vous trouverez là une toilette garnie.

MADEMOISELLE ACACIA. Y a-t-il une pomme d'api?

LE PHOTOGRAPHE. Une pomme d'api elle-même... avec une boîte à couleurs.

MADEMOISELLE ACACIA. Peste! vous faites bien les choses, vous.

LE PHOTOGRAPHE. En avez-vous pour longtemps?

MADEMOISELLE ACACIA. Trois secondes! Changement à vue! — Pourquoi cette question?

LE PHOTOGRAPHE. C'est que je vous demanderai la permission d'expédier une ou deux têtes de bourgeois, en vous attendant.

MADEMOISELLE ACACIA. Autant de têtes que vous voudrez: je ne suis pas plus pressée que cela.

LE PHOTOGRAPHE. Car je ne dois pas vous céler que je vous ai fait passer avant un secrétaire de ministre et deux agents de change.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! des agents de change! On les connait tous, mon photographe. J'ai leur tableau dans ma chambre à coucher.

LE PHOTOGRAPHE. Des agents de change ou des banquiers, je ne sais pas au juste. Enfin, des gens excessivement bien. — Vous ferez sonner le timbre quand vous serez prête. (Mademoiselle Acacia entre dans une chambre voisine. Il appelle le domestique.) Domitien!

LE DOMESTIQUE. Monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Introduis les clients... par ordre alphabétique.

LE DOMESTIQUE. Les clients sont partis, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Comment, partis? Depuis quand? Et de quel droit?

LE DOMESTIQUE. Ils se sont impatientés.

LE PHOTOGRAPHE. Bravo, c'est une réclame magnifique; ils vont se plaindre partout.

LE DOMESTIQUE. Il y en avait de furieux.

LE PHOTOGRAPHE. Je ne redoute pas la réclame au

ballets, les sylphes dans les féeries, les pages dans le drame, les jockeys dans le vaudeville...

LE PHOTOGRAPHE. Je vois cela d'ici, sans jumelles. Mais alors, vous allez entrer dans cette chambre, à côté.

MADEMOISELLE ACACIA. Pour quoi faire?

LE PHOTOGRAPHE. Pour vous habiller.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! il n'y a qu'à ôter.

LE PHOTOGRAPHE. Raison de plus. Vous trouverez là une toilette garnie.

MADEMOISELLE ACACIA. Y a-t-il une pomme d'api?

LE PHOTOGRAPHE. Une pomme d'api elle-même... avec une boîte à couleurs.

MADEMOISELLE ACACIA. Peste! vous faites bien les choses, vous.

LE PHOTOGRAPHE. En avez-vous pour longtemps?

MADEMOISELLE ACACIA. Trois secondes! Changement à vue! — Pourquoi cette question?

LE PHOTOGRAPHE. C'est que je vous demanderai la permission d'expédier une ou deux têtes de bourgeois, en vous attendant.

MADEMOISELLE ACACIA. Autant de têtes que vous voudrez: je ne suis pas plus pressée que cela.

LE PHOTOGRAPHE. Car je ne dois pas vous céler que je vous ai fait passer avant un secrétaire de ministre et deux agents de change.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! des agents de change! On les connaît tous, mon photographe. J'ai leur tableau dans ma chambre à coucher.

LE PHOTOGRAPHE. Des agents de change ou des banquiers, je ne sais pas au juste. Enfin, des gens excessivement bien. — Vous ferez sonner le timbre quand vous serez prête. (Mademoiselle Acacia entre dans une chambre voisine. Il appelle le domestique.) Domitien!

LE DOMESTIQUE. Monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Introduis les clients... par ordre alphabétique.

LE DOMESTIQUE. Les clients sont partis, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Comment, partis? Depuis quand? Et de quel droit?

LE DOMESTIQUE. Ils se sont impatientés.

LE PHOTOGRAPHE. Bravo, c'est une réclame magnifique; ils vont se plaindre partout.

LE DOMESTIQUE. Il y en avait de furieux.

LE PHOTOGRAPHE. Je ne redoute pas la réclame au

ballets, les sylphes dans les féeries, les pages dans le drame, les jockeys dans le vaudeville...

LE PHOTOGRAPHE. Je vois cela d'ici, sans jumelles. Mais alors, vous allez entrer dans cette chambre, à côté.

MADEMOISELLE ACACIA. Pour quoi faire?

LE PHOTOGRAPHE. Pour vous habiller.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! il n'y a qu'à ôter.

LE PHOTOGRAPHE. Raison de plus. Vous trouverez là une toilette garnie.

MADEMOISELLE ACACIA. Y a-t-il une pomme d'api?

LE PHOTOGRAPHE. Une pomme d'api elle-même... avec une boîte à couleurs.

MADEMOISELLE ACACIA. Peste! vous faites bien les choses, vous.

LE PHOTOGRAPHE. En avez-vous pour longtemps?

MADEMOISELLE ACACIA. Trois secondes! Changement à vue! — Pourquoi cette question?

LE PHOTOGRAPHE. C'est que je vous demanderai la permission d'expédier une ou deux têtes de bourgeois, en vous attendant.

MADEMOISELLE ACACIA. Autant de têtes que vous voudrez: je ne suis pas plus pressée que cela.

LE PHOTOGRAPHE. Car je ne dois pas vous céler que je vous ai fait passer avant un secrétaire de ministre et deux agents de change.

MADEMOISELLE ACACIA. Oh! des agents de change! On les connait tous, mon photographe. J'ai leur tableau dans ma chambre à coucher.

LE PHOTOGRAPHE. Des agents de change ou des banquiers, je ne sais pas au juste. Enfin, des gens excessivement bien. — Vous ferez sonner le timbre quand vous serez prête. (Mademoiselle Acacia entre dans une chambre voisine. Il appelle le domestique.) Domitien!

LE DOMESTIQUE. Monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Introduis les clients... par ordre alphabétique.

LE DOMESTIQUE. Les clients sont partis, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Comment, partis? Depuis quand? Et de quel droit?

LE DOMESTIQUE. Ils se sont impatientés.

LE PHOTOGRAPHE. Bravo, c'est une réclame magnifique; ils vont se plaindre partout.

LE DOMESTIQUE. Il y en avait de furieux.

LE PHOTOGRAPHE. Je ne redoute pas la réclame au

courroux. — Pourtant, cela me gêne à l'heure qu'il est; voilà justement le soleil qui se lève : un jour superbe! Il faudrait utiliser ce météore, comme dirait un vaudevilliste. (Jetant les yeux sur son domestique.) Domitien!

LE DOMESTIQUE. S'il vous plaît, monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Ai-je fait ton portrait?

LE DOMESTIQUE. Vingt-sept fois, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. En vérité?

LE DOMESTIQUE. Je suis exposé à tous les coins de rue du quartier, debout, assis, tête nue, en casquette, avec mon plumeau, sans mon plumeau, avec ma culotte de peluche, de face, de trois-quarts...

LE PHOTOGRAPHE. C'est que tu as, en effet, une très-belle tête de serviteur. Allons, mets-toi là, et profitons du soleil.

LE DOMESTIQUE. Quoi! monsieur serait encore assez bon?...

LE PHOTOGRAPHE. Oui, je serai encore assez bon. — Diables de clients!

LE DOMESTIQUE. Cela fera la vingt-huitième fois.

LE PHOTOGRAPHE. Bah! bah! je te retiendrai cela sur tes gages.

LE DOMESTIQUE. C'est que si cela était égal à monsieur, moi je ne tiens pas beaucoup à avoir un nouveau portrait.

LE PHOTOGRAPHE. Eh bien, je te le ferai pour rien. Depêchons.

LE DOMESTIQUE, *grognant.* Mon ouvrage n'avance pas pendant ce temps-là...

MADEMOISELLE ACACIA, *sortant de la chambre, en maillot et en jupe de gaze.* Là, me voilà ! Suis-je bien ? (*Apercevant le domestique, et riant.*) C'est çà votre agent de change ?

LE PHOTOGRAPHE, *embarrassé.* Non, c'est mon domestique. Je faisais une étude... de queue-rouge. N'est-il pas vrai qu'il a une bonne tête de Jocrisse ? — Tu peux te retirer, mon garçon.

LE DOMESTIQUE, *indigné.* Jocrisse ! (*Il sort.*)

MADEMOISELLE ACACIA. Comment me trouvez-vous ?

LE PHOTOGRAPHE. Pas mal.

MADEMOISELLE ACACIA. Est-ce que je ne suis pas assez décolletée ?

LE PHOTOGRAPHE. Oh ! si, si.

MADEMOISELLE ACACIA. Ma jupe est peut-être un peu longue... je vais la raccourcir.

LE PHOTOGRAPHE. Non pas! non pas! Diantre! c'est déjà furieusement court comme cela.

MADEMOISELLE ACACIA. Elle est coupée sur le modèle de celle de Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Ah! c'est une garantie. — Et puis, d'ailleurs, nous mettrons au bas : « Mademoiselle Acacia, dans le rôle de... de...

MADEMOISELLE ACACIA. De Trilby.

LE PHOTOGRAPHE. De Trilby... cela sauve tout. Essayons l'attitude, à présent.

MADEMOISELLE ACACIA. Je vais me mettre à cheval sur une chaise, comme Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Fi! vous n'y pensez pas!

MADEMOISELLE ACACIA. Aimez-vous mieux que j'aie un pied à terre et l'autre posé sur cette table?

LE PHOTOGRAPHE. De pis en pis. Pourquoi pas tout de suite faire : *Portez armes* avec votre jambe?

MADEMOISELLE ACACIA. Tout de même.

LE PHOTOGRAPHE. Ou le grand écart?

MADEMOISELLE ACACIA. Je peux essayer.

LE PHOTOGRAPHE. Ma chère belle, ne sortons point des bornes de l'anacréontisme; laissons à Vénus sa ceinture...

MADEMOISELLE ACACIA. Laissons les roses aux rosiers. Cependant je ne peux pas rester droite comme un piquet.

LE PHOTOGRAPHE. Comme un piquet, non, mais comme un arbrisseau flexible. Voyons, montez sur ce tremplin; arrondissez le bras gauche par-dessus votre tête, d'une façon provocante; et, de votre main gauche, pincez votre jupe à la façon des danseuses espagnoles. Là! Appuyez votre tête entre ces deux branches de fer. Oui. Laissez-moi juger de l'effet à distance. Très-bien! Renversez un peu le corsage. Parfait! Est-ce assez Trilby, ô mon Dieu!

MADEMOISELLE ACACIA. Où faut-il que je regarde?

LE PHOTOGRAPHE. Du côté de la porte. Ne craignez pas de forcer l'expression. (Il va à son objectif.) Oh! que c'est bien comme cela!

MADEMOISELLE ACACIA. Dites donc, il n'est pas chargé?

LE PHOTOGRAPHE. Laissez-moi tranquille... Moins de jupe, lâchez un peu de jupe.

MADEMOISELLE ACACIA. Êtes-vous donc amusant avec votre voile noir sur la tête!

LE PHOTOGRAPHE. Pas de plaisanterie.

MADEMOISELLE ACACIA. Puis-je remuer les yeux?

LE PHOTOGRAPHE. Tant que cela vous fera plaisir; mais vous ne ferez plus aucun mouvement quand je dirai : Stope!

MADEMOISELLE ACACIA. Ne me regardez pas, vous allez me faire rire.

LE PHOTOGRAPHE. Y êtes-vous?

MADEMOISELLE ACACIA. Attendez. Il me prend une douleur au cœur.

LE PHOTOGRAPHE. Bon!

MADEMOISELLE ACACIA. Cela passe.

LE PHOTOGRAPHE. Ne parlez plus. Une, deux, trois... stope! (Quelques secondes s'écoulent.)

MADEMOISELLE ACACIA, tressaillant. Hein?

LE PHOTOGRAPHE. Chut.

MADEMOISELLE ACACIA, entre ses dents. Oh!

LE PHOTOGRAPHE, frappant du pied. Là, voilà que vous avez tout fait manquer!

MADEMOISELLE ACACIA. Écoutez donc j'avais des fourmis dans les mollets. (Elle saute à bas de l'estrade.)

LE PHOTOGRAPHE. Comme c'est agréable!

MADEMOISELLE ACACIA. Et votre branche de fer dans les oreilles, croyez-vous que c'est agréable aussi!

Et puis quoi? Nous allons recommencer, mon petit photographe, voilà tout.

LE PHOTOGRAPHE. Voilà tout! Lorsqu'il y a plus de quinze personnes qui attendent dans l'antichambre!

MADEMOISELLE ACACIA. Connu!... Fume-t-on chez vous?

LE PHOTOGRAPHE. Parbleu!

MADEMOISELLE ACACIA. Alors, passez-moi le pot à tabac.

LE PHOTOGRAPHE. C'est une idée. (Ils roulent des cigarettes.)

MADEMOISELLE ACACIA. Dites-donc, mon petit photographe, est-ce que vous me mettrez dans un grand cadre, sur le boulevard?

LE PHOTOGRAPHE. Certainement.

MADEMOISELLE ACACIA. En belle compagnie?

LE PHOTOGRAPHE. Splendide!

MADEMOISELLE ACACIA. Ah! quel bonheur! (Elle vient s'asseoir à côté de lui.) Voulez-vous être gentil, gentil, gentil?... Placez-moi à côté d'un général.

LE PHOTOGRAPHE. Un général?

MADEMOISELLE ACACIA. C'est un caprice. Clémentine est à côté d'un député.

LE PHOTOGRAPHE. On tâchera de se procurer un général. (Jetant sa cigarette.) Allons, recommençons.

MADEMOISELLE ACACIA. Déjà! que c'est ennuyeux!

LE PHOTOGRAPHE. Au fait, l'heure est bien avancée, le soleil baisse, et je suis rompu de fatigue. Remettons la séance. — Ah! la journée a été rude!

MADEMOISELLE ACACIA. Quand faudra-t-il que je revienne?

LE PHOTOGRAPHE. Eh bien, mais... ce soir... Entre dix et onze heures.

MADEMOISELLE ACACIA, pudiquement. Monsieur...

LE PHOTOGRAPHE. Je vous ferai à la lumière électrique.

IL SAIT OU EST LE CADAVRE

I

Tout est là : savoir où est le cadavre.

Et quand on le sait, on est le maître de la situation.

Ah ! c'est une jolie langue que le parisien, et qui pour la plupart des habitants de nos fertiles provinces n'est pas sans rapport avec le tibétain. De nos jours, elle a été singulièrement enrichie par Gavarni, par les acteurs, par les ouvriers typographes et par quelques condamnés à mort.

Pourtant, il ne faut pas confondre le parisien pur avec l'argot.

L'argot crée des mots ; — le parisien se contente des mots créés ; il vit en bonne intelligence avec les dictionnaires français, et ne procède que par images.

Mais quelles images !

Tropes-clowns! Métaphores plus soudaines et plus hardies que des danseuses espagnoles! Comparaisons saisies de vertiges! Hyperboles qui ont dû s'épanouir dans un coup de foudre, comme la fleur de l'aloès.

Et adjectifs de toutes les couleurs!

Une illumination générale de la grammaire!

C'est en langue parisienne qu'on dit :

Avoir son plumet, — pour : être gris.

Attraper un papillon de guinguette, — pour : recevoir un coup de poing.

Lâcher la rampe, — pour : se laisser mourir.

Avaler un enfant de chœur, — pour : boire un verre de vin rouge.

Et *Il sait où est le cadavre*, — pour : il connaît un secret.

II

Qu'il y ait une histoire sinistre sous ces paroles, on ne peut pas en douter. Seulement, les renseignements me manquent — ainsi que pour cette autre locution, qui m'a souvent fait rêver : « *Croquer le marmot.* »

Il est évident qu'il y a eu autrefois un marmot de croqué par quelqu'un qui s'impatientait.

Ça, revenons à notre cadavre.

Il y a des cadavres de toutes sortes et de toutes dimensions : des cadavres bien embaumés dans des cercueils de cèdre ; de jolies momies ornées de bandelettes élégantes ; des cadavres poétiques enfin, — comme la tête de cet amant qu'une femme des contes de Boccace enterre dans un pot de fleurs.

Il y a aussi des cadavres horribles, défigurés, crispés, que le coup de pelle d'un paysan expose soudainement au grand jour, et qui n'ont d'autre linceul qu'un haillon taché de sang...

III

Francbeignet se présente chez un riche négociant.

Francbeignet a une cravate jaune et un large pantalon; il mâche un cigare éteint.

Un garçon de bureau, qui lit le *Pays* dans un fauteuil de cuir, devant un pupitre, le toise et lui dit :

— Monsieur n'y est pas.

— Tu as vu cela, toi? réplique Francbeignet avec un air goguenard.

Et, d'un revers de main, envoyant le *Pays* au plafond, il ajoute :

— Tu vas me faire l'amitié d'annoncer à ton maître que son ami Francbeignet a besoin de le voir sur-le-champ. Entends-tu? son cher petit Francbeignet.

Le garçon de bureau, abasourdi, se lève et accomplit la commission.

Francbeignet est immédiatement introduit auprès du négociant.

— Tu vas bien, Édouard? lui dit Francbeignet en se jetant sur un canapé.

— Oui... Qui... Que me veux-tu?

— Oh! presque rien.... Tu est fort bien logé ici, sais-tu? Jolie vue... le mouvement du port... Combien paies-tu cela?

Le négociant feint de remuer une masse considérable de papiers.

— Si tu es occupé, dit Francbeignet, je reviendrai.

— Non, non! réplique vivement le négociant; je suis tout à toi.

— Tes affaires vont comme sur des roulettes, à ce que j'entends répéter par tout le mond. je tent féli-

cite. D'ailleurs, tu mérites ton bonheur; tu as toujours été très-actif, très-habile, très...

Le négociant s'agite sans répondre.

— Où mets-tu les allumettes? continue Francbeignet, en se levant et en cherchant par la chambre.

Quand il en a trouvé une, et quand il a essayé de rallumer son tronçon de cigare charbonné :

— Ah! ça tu ne me demandes pas ce que je fais, moi? s'écrie-t-il.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais!

— Je suis à la tête d'une entreprise magnifique, mon cher! Je dirige une usine de décortication de haricots, à la Villette... j'anoblis le soissonnais; je réhabilite un légume estimable, en lui enlevant ce vernis de ridicule sous lequel le préjugé l'a tenu étouffé trop longtemps.

— Ah!

— La chance m'a souri à mon tour; d'ici à deux ans j'aurai deux cent mille francs. Mais pour faire face aux premières éventualités, j'ai besoin de dix mille francs... que je viens te demander, mon bon Édouard.

Le bon Édouard saute sur son siége, de façon à en rompre tous les élastiques,

— Dix mille francs! répète-t-il.

— Dix ou douze, comme tu voudras, dit Francbeignet insensible à cette expérience de galvanisme.

— Es-tu fou?

— Peut-être bien... sans le savoir.

— C'est impossible, dit sèchement le négociant.

— Oh! je suis sûr du contraire! dit Francbeignet, essuyant tranquillement du revers de la main la poussière qui est au bas de son large pantalon.

— Comment cela?

— Tu ne veux pas que je te fasse l'injure de m'adresser ailleurs, je suppose.

— Mais...

— Non, cela ne serait pas décent.

— Où veux-tu que je les prenne, ces dix mille francs? dit le négociant en levant les bras vers l'Éternel.

— Dame!... où as-tu pris les autres, répond Francbeignet.

Le négociant emprunte les tons d'un parfait à la pistache.

— Te souvient-il de nos farces d'autrefois? dit Francbeignet; que d'imagination tu avais en ce temps-là! les bons tours que tu savais inventer! Et cette certaine nuit, chez...

Francbeignet n'achève pas.

Dix billets de banque sont tombés dans sa main.

Il sait où est le cadavre.

IV

— Je te chasserai, maraud! glapit un petit vieillard, écumant de colère et trépignant dans un salon décoré pompeusement.

Le maraud, qui est un valet de chambre, demeure indifférent et immobile.

— Je te ferai périr sous le bâton, faquin!

Le faquin se contente de hausser imperceptiblement les épaules.

— Je te livrerai à la justice, pendard!

Le pendard ébauche un sourire et compte les boutons de sa veste.

— Va-t'en! dit le vieillard à bout de forces.

Le valet de chambre, comme s'il n'avait pas entendu, se dirige vers une armoire, et l'ouvrant, il dit :

— Monsieur le comte mettra-t-il aujourd'hui son corset bleu-de-ciel ou son corset amarante?

Le vieillard pousse un cri étouffé.

Le valet de chambre poursuit :

— Monsieur le comte a reçu ce matin deux nouvelles perruques; laquelle des deux faudra-t-il lui essayer?

Le vieillard va fermer la porte.

Le valet de chambre dit :

— Monsieur le comte ne se souvient plus que mademoiselle Éléonore vient le voir dans deux heures, et qu'il n'a pas encore commencé sa toilette.

Le vieillard tend vers lui ses mains suppliantes.

Le valet de chambre dit :

— Monsieur le comte oublie sans doute qu'il m'a chassé.

Le vieillard tombe à genoux...

Le valet de chambre ne s'en ira pas, il ne s'en ira jamais.

Il sait où est le cadavre.

V

Dans une des tribunes de l'hippodrome de la Marche, une jeune femme est assise. C'est une des

plus séduisantes reines d'un monde de dissipation, d'élégance et d'amour. Elle est admirablement jolie, admirablement vêtue. Ses yeux ont de l'esprit. Elle a un nom aussi célèbre que ceux des chevaux qu'elle regarde courir.

Derrière elle, mais formant un groupe à part, se tiennent quelques jeunes gens à la mode, riant et pariant.

Arrive un gandin au milieu d'eux, un gandin heureux de sa personne, bruyant, chauve, portant aux bas-côtés des joues une paire démesurée de buissons flavescents qui semblent deux commencements d'incendie, habillé comme un garçon coiffeur qui voudrait faire rire ses camarades, c'est-à-dire couvert d'un paletot aussi court qu'un gilet de flanelle, le menton scié par un col d'un métal inconnu, l'œil clignotant, la bouche entr'ouverte.

Voici les paroles que laisse échapper ce gandin, d'une voix singulièrement claire :

— Bonjour... bonjour... Comment va? Je viens du pesage. On ne fera rien aujourd'hui, je l'ai dit à Mackensie. Qu'est-ce que vous faites là? Est-ce qu'il y a des femmes? les connaît-on? d'où cela sort-il?

Si vous voyez Jeanne, ne lui dites pas que je suis ici : elle me cherche partout pour me casser son éventail sur la figure. Avec qui est donc Frédéric... là-bas, oui?.. Ce n'est pas possible, le voilà remis avec Mathilde! A propos, avez-vous quelque chose d'arrangé pour ce soir? Je suis parti hier après le quatrième acte; j'ai soupé avec Anna et les deux Chambuy-Roufflet; Anna a été étourdissante, elle a eu des mots... A qui dis-tu bonjour! Bah! la petite Lucie? elle va bien depuis cet hiver. Moi, je n'en peux plus! je suis dégoûté des femmes, je ne veux plus qu'on m'en parle. Je ne sais vraiment pas comment j'existe depuis quelque temps en menant un train pareil! Tout autre que moi serait sur les dents. Il faut avoir une santé de fer comme j'en ai une...

Tout à coup, la jeune femme qu'il n'a pas encore vue se retourne vers lui, en montrant un visage moqueur.

Le gandin rougit et perd la parole.

On le presse en vain de continuer, il rompt la conversation, il cesse de se vanter de sa santé de fer.

Elle sait où est le cadavre.

VI

Le grand critique s'est enveloppé dans sa grande robe de chambre, et il s'est préparé à écrire son grand article pour son grand journal.

Un de ses amis (l'avant-dernier) entre, et se penche sur son papier.

— Quelle est la victime d'aujourd'hui ? demande-t-il.

— Une victime de troisième choix, dit le grand critique, en essayant de sourire sans se compromettre; *un jeune!*

— De la chair fraîche?

— Oh! presque crue... un réaliste! Il est temps de réagir contre une école superficielle et simplement grossière. M. Constantin Goëmon a osé m'envoyer son nouveau roman : *le Couteau ébréché, scènes de la vie d'abattoir.*

L'ami se gratte le nez.

— Je venais justement vous recommander M. Goëmon, dit-il.

— J'en suis fâché, répond le grand critique; mais il

sera égorgé avec son propre couteau, et il n'aura que ce qu'il mérite.

— C'est pourtant un jeune homme agréable, laborieux, modeste; je le connais intimement, et j'avais espéré...

— Son roman est mauvais et obtient du succès; Goëmon est condamné.

— Est-ce votre dernier mot ?

— Parbleu !

— Alors, tant pis pour vous ! dit l'ami.

— Qu'entendez-vous par ces mots ? demande le grand critique étonné.

— J'entends que M. Goëmon est décidé à vous rendre la pareille; il a ses entrées dans plusieurs journaux, et il peut vous faire un fort ridicule parti. Vous avez l'épiderme sensible, à ce que je crois me rappeler ?

— Je l'avoue; je n'ai jamais pardonné à M. de Chateaubriand de m'avoir traité en petit garçon; et Balzac est rayé pour moi du nombre des vivants depuis quelques plaisanteries malséantes.

— Goëmon ne vous épargnera guère.

— Bon ! menaces d'enfant ! quelles sont ses armes ?

— Il a découvert sur les quais un péché de votre jeunesse, un petit livre burlesque, passablement compromettant, signé de vous et intitulé : *Cocorico*.

— *Cocorico !* s'écrie le grand critique ; cela est faux ! J'en ai fait rechercher et détruire tous les exemplaires.

— Pas tous, puisque Goëmon en a un ; je l'ai vu, vous dis-je.

— O mon Dieu ! murmure le grand critique.

— Et il est déterminé à en publier des extraits, dont le ton scandaleux contrastera étrangement avec la solennité de vos articles actuels.

— Des extraits de *Cocorico !* il faut l'en empêcher !

— N'est-ce pas ?

— A tout prix !

— Alors... dit l'ami, en replaçant sous ses yeux le volume de son protégé.

Le grand critique soupire et ne répond pas

Constantin Goëmon peut être tranquille : il ne sera pas abîmé par le grand critique.

Il sait où est le cadavre.

LA SYMPHONIE DU BANQUET

Le grand salon des Provençaux. Une table magnifiquement servie. Soixante convives recrutés dans le Paris très-connu et très-mêlé : représentants de l'industrie, de l'art, de la dissipation. Éclairage à outrance. On vient d'annoncer que le dîner est servi ; tout le monde se place.

Andante

— A côté de moi, monsieur Billeron. Vous, Édouard, ici, si vous voulez bien.

— Tiens, Vermot ! Il faut des circonstances comme celle-ci pour te rencontrer. Je ne te demande pas comment tu te portes. Mâtin ! le ventre d'un homme arrivé. Change donc de couvert avec Alphonse. Que nous causions, au moins.

— Vous cherchez votre nom ? Je crois l'avoir vu à l'autre bout de la table.

— Ah ! merci.

— Sept heures moins le quart; et l'invitation était pour six heures. Comme c'est agréable!

— Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher!

— Ça me fait que c'est jour des Italiens, et que je serai obligé de partir à neuf heures.

— Bon! voilà Lambert. Hé! Lambert, par ici, par ici. Il est myope comme Augustine Brohan.

— Oh! mille pardons, monsieur, je vous ai heurté.

— Ce n'est rien.

— Lequel? celui qui a la cravate blanche?

— Non; l'autre qui est chauve et qui se tourne vers nous à présent.

— Ah! je le vois. C'est le baron de Mondénard, un homme très-distingué; il est de tous les conseils de surveillance.

— Monsieur, il reste trois couverts inoccupés; faut-il les enlever?

— Non, laissez-les; on viendra peut-être.

— Je me félicite du hasard qui m'a rapproché de vous, monsieur; il y avait bien longtemps que je désirais faire votre connaissance.

— Monsieur...Croûte au pot ou printanier?

— Croûte au pot.

— On a fait 68 80 ; quant aux actions de chemins de fer, calme complet. Printanier.

— Madame va bien ?

— Vous êtes trop bon. Elle va à merveille. Printanier, garçon. Elle se plaint, comme moi, de ne plus vous voir. Vous êtes rare comme les beaux jours.

— Si vous saviez combien j'ai eu d'affaires depuis deux mois ! Croûte au pot.

— Je n'ai pas cet honneur, non, monsieur. Je suis artiste.

— Ah ! artiste... peintre, peut-être ?

— Non, monsieur. Voulez-vous avoir la complaisance de me passer le menu, qui est auprès de vous ?

— Comment donc !

— J'espérais l'avoir aujourd'hui, messieurs. Il m'avait même promis de la manière la plus formelle. Mais il vient de m'écrire à l'instant pour s'excuser. Il paraît qu'il a perdu une de ses maîtresses.

— Ou qu'une de ses maîtresses l'a perdu.

— Oh ! un mot ?

— Déjà ? au potage !

— Qu'est-ce que Martinet a dit ?

— Si vous craignez de vous trouver dans un cou-

rant d'air, monsieur le baron, nous pouvons changer de place.

— Du tout, du tout, je vous remercie ; je suis fort bien là.

— Ne faites pas de façons, au moins.

— Dis donc, Vermot, j'ai un voisin qui remue perpétuellement sa jambe gauche. Cela me promet de l'agrément pendant le dîner.

— Mords-le.

— Docteur, vous avez l'air inquiet. Est-ce qu'il vous manque quelque chose? Donnez donc les sauces anglaises au docteur. Pardonnez-moi, mon cher; c'est ce gros bouquet de fleurs qui m'empêchait de vous apercevoir. Otez cela, garçon; ces fleurs, oui. Là, c'est cent fois mieux comme cela ; on se voit au moins. Alphonse, je te recommande le docteur ; c'est une de nos belles fourchettes.

— Dites plutôt une fourche.

— Et quel gobelet !

— Messieurs, vous me rendez confus, en vérité.

— Sauce genevoise?

— Oui, sauce genevoise.

— Je suis venu uniquement pour faire plaisir à

Gigomer, qui est mon camarade de collége ; car les grands dîners n'ont aucun attrait pour moi. La soupe et le bouilli, je ne connais rien au-dessus de cela. Voilà des kramouski qui sont délicieux.

— Musicien, peut-être?

— Non, monsieur, non. Je ne suis pas musicien.

Scherzo

— Ce silence annonce la faim du monde.

— Martinet, vous êtes incorrigible.

— A la porte, Martinet!

— Comment appelez-vous ce vin, garçon?

— Du château-larose, monsieur.

— Çà, du château-larose? Vous voulez plaisanter sans doute. Il n'y a pas deux maisons à Paris où l'on puisse boire du château-larose. Vous comprenez bien, garçon, que ce n'est pas à moi qu'il faut conter de ces choses-là. J'ai été au Château-Larose, je sais ce qu'on y récolte.

— Oh! il est assommant, ce monsieur. Sais-tu qui c'est?

— Moi? jamais de la vie!

— Dans le principe, je ne dis pas non... Mais

Gaëte ne pouvait pas tenir plus longtemps; c'était impossible. Admettons une minute, seulement une minute, comme vous le désirez, que la solution soit entre nos mains. Très-bien! Voilà donc la solution entre nos mains. C'est un grand pas, je l'avoue; tout est là, je le sais. Mais après? après?

— Après, tout va de soi; l'intervention se reconstitue.

— Sur quelles bases, s'il vous plaît? Vous me feriez plaisir de me dire sur quelles bases.

— Étienne? Cinquante ans, lui? Allons donc! Étienne n'a pas plus de quarante-cinq ans. Quarante-six, au maximum. Je dois le savoir, puisque nous avons quitté Rouen tous les deux la même année. J'avais alors... dix-huit mois de plus que lui. Mon calcul est donc parfaitement juste, et je le disais bien : si Étienne a quarante-cinq ans, c'est tout le bout du monde.

— Les Bordelais s'en vont!

— Par où!

— Vois-tu, Vermot, la *Revue des Deux Mondes* est le seul endroit où l'on vous apprenne à ne pas vous compromettre. Une fois, j'y ai apporté une nou-

velle commençant par : « Il faisait jour. » Je l'ai remportée parce que l'on exigeait cette variante diplomatique : « Il n'était pas impossible qu'il fît jour. »

— Je te trouve bon ! Pourquoi veux-tu que je m'étonne de la vogue de ces filles-là ? Je m'étonnerais bien davantage de la vogue d'une honnête femme. L'étonnement est la plus aristocratique des sensations, que diable ! et je n'en suis pas prodigue.

— Brasseur est magnifique. La pièce, c'est lui ; çà ne signifie rien, mais c'est sublime.

— Théâtre ou lanterne magique, pour moi, je n'y fais pas de différence. Ce sont deux arts aussi primitifs l'un que l'autre. Il n'y a qu'une question de boîte plus ou moins vaste...

— Mais Shakspeare ?

— Quel admirable romancier il aurait fait !

— Cela vous serait-il égal, monsieur, de ne pas agiter ainsi votre jambe gauche ? Je ne saurais vous dire à quel point ce mouvement m'est désagréable.

— Excusez-moi, monsieur ; cela est d'autant plus involontaire que, moi non plus, je ne peux pas souffrir ce mouvement chez les autres.

— Est-ce sain, docteur ?

— Quoi ? ces quenelles de volaille aux truffes ? Rien de plus sain.

— Elle n'a ni gorge, ni épaules, ni cheveux. De jolies dents si vous voulez, mais voilà tout.

— Et la jambe?

— Plus qu'ordinaire.

— Eh! là-bas, dans le coin? de quoi causez-vous donc? Plus haut, s'il vous plait!

— Messieurs, il s'agit de l'honneur d'une femme...

— Oh! oh! Ah! ah! Prrrrt! Ksss!

— Je vous ferai remarquer, monsieur le baron, que vous ne buvez pas. Votre verre est toujours plein.

— Mais vous vous trompez ; je bois énormément au contraire; vous me faites faire des excès aujourd'hui.

— La photographie, Edouard? La photographie! Attends vingt-cinq ans, et tu m'en diras des nouvelles.

— Attendre vingt-cinq ans? Je suis prêt.

— Mes amis, disons du mal des femmes autant que vous voudrez, mais n'en disons pas de l'amour. Ah! j'ai bien aimé, j'aime encore, et je sens que j'aimerai toujours, comme le troisième compagnon de la ballade d'Uhland.

— Diable ! l'heure du lyrisme a sonné ; faisons frapper le champagne.

— Moi, je n'aime plus depuis sept ans ; mais ce n'est pas ma faute, parole d'honneur ! Mon cœur est dans le *statu quo*. J'attends un coup de sympathie, sans le chercher, par exemple.

— Nous te comprenons ; tu es en congé militaire, et tu attends qu'on rappelle ta classe.

— Si nous rappelions quelques grands crus, classe de 1811 ?

— Édouard est peut-être dans le vrai.

— S'il n'est pas dans le vrai, il est à coup sûr dans le vin.

— A bas les concetti !

— Je ne me plains pas outre mesure d'avoir été souventes fois trompé par les femmes ; cela ne m'a jamais étonné, et cela m'a toujours instruit. Il arrive un âge où l'on se trouve savoir par cœur le conte de *Joconde*, sans l'avoir étudié. Après tout, c'est un charmant conte, où la jeunesse, la poésie et l'expérience font un assez bon ménage... pour le temps.

— Bah ! bah ! ta philosophie n'est qu'une duperie. A d'autres le rôle de patient ! Pour ma part, j'ai tou-

jours eu le soin, et je l'ai encore, de rendre aux femmes blessure pour blessure, œil pour œil, dent pour dent... et ainsi de suite.

— Ainsi de suite est un mot léger. Je le fusille!

— Demandez à Lucienne, à Emma, à Armande, si elles n'ont pas gardé un douloureux souvenir de mes flèches? Interrogez Juliette, Fanny, Olympe, Ernestine...

— Tais-toi, grand fat; tu me fais l'effet du marchand de mort-aux-rats, avec sa perche.

— Vous dites, garçon?

— Clos-vougeot!

— Ça, du clos-vougeot! ça? ça? Montrez-moi le bouchon.

— Pardieu! voilà un animal qui a le don de m'agacer, et je ne veux pas qu'il l'ignore plus longtemps. Monsieur...

— Tais-toi donc, Alphonse; allons!

— Non; c'est plus fort que moi. Monsieur... oui, vous, monsieur... c'est étonnant comme vous ressemblez à Jud!

— Comment l'entendez-vous, monsieur?

— En bien; oh! en très-bien!

— Accordez-moi, monsieur, de trouver votre plaisanterie au moins singulière.

— Je vous l'accorde, monsieur.

— Allons, Alphonse, sois raisonnable.

— Comment appelez-vous donc ce monsieur, qui a le verbe si haut?

— Faisan ou bécassines?

— Bécassines, garçon; et faisan aussi. Alors, monsieur, vous êtes sculpteur?

— Non, monsieur, je ne suis pas sculpteur.

Allegro

— Gustave Doré est un grand peintre!

— Gustave Doré n'est qu'un dessinateur qui a de la main.

— Ah çà! on n'entend que vous, là-bas! Est-ce que vous n'avez pas encore de champagne? Garçon! prenez donc soin de ces messieurs.

— Toi?

— Moi!

— Ils prennent ça pour du champagne! J'en hausse les épaules, vraiment. De quelle marque, ce champagne, garçon? Vous allez voir; je connais le cham-

pagne, moi. Je suis passé deux fois à Épernay. De quelle marque?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Qu'est-ce que je vous disais?

— Bon! voilà M. Jud qui refait des siennes? Hé, monsieur Jud! Il n'y a donc que vous en France qui ayez le privilége de boire du bon vin?

— Je ne vous parle pas, monsieur.

— Je l'espère bien. Je ne vous en accorderais pas la permission.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

—De grâce, monsieur, faites attacher votre jambe gauche, je vous en supplie!

— Comment! est-ce que je la remue encore?

— Tenez, regardez, en ce moment même...

— Tu crois que l'on fera un petit lansquenet?

— Oui, j'ai demandé à Julien. Dans le salon bleu du troisième étage. J'ai joliment besoin de me refaire.

— Messieurs... messieurs!!

— Quoi? qu'est-ce qui se passe?

— Un peu d'attention, messieurs. Martinet demande la parole. Parlez, Martinet.

— Mon Dieu, messieurs, c'est bien simple. Je crois

ne remplir ici que l'office d'un écho, en portant un toast qui est dans la bouche de tout le monde...

— Hein ! Vermot, quelle littérature !

— Messieurs, à la santé de notre excellent amphitryon Julien de Gigomer !

— Bravo ! bravo ! hourra ! A Julien ! à Gigomer ! à Gigomer de Julien ! Hou ! Psitt ! Ohé ! Tends donc ton verre, là-bas ! Et toi, Alphonse ? A Julien ! au clergé ! à la magistrature ! à l'armée de terre et de mer ! aux sénéchaleries ! Non ! non ! A Julien, au seul Julien Au Julien des boudoirs ! Vive Julien !

— Réponds, à présent, Julien.

— Tu ne peux pas te dispenser de répondre. Julien va répondre. Chut !

— Messieurs...

— Quelques paroles bien senties ; vas-y, mon bonhomme.

— Messieurs et amis... je vous remercie profondément d'avoir bien voulu accepter...

— Parfait !

— Allons, c'est indécent ! Silence ! Taisez-vous ! Ça ne se fait pas, ces choses-là ! Laissez-le parler ? Chut ! chut !

— ... D'avoir, bien voulu accepter mon accept... non, mon invitation. Vous avez prouvé une fois de plus.

— Deux fois de plus!

— Trois fois de plus!

— Quatre fois de plus!

— Zut! vous êtes tous des crétins! Je bois à la santé de Georgette. Voilà mon opinion.

— Julien n'a jamais été aussi beau que ce soir.

— Je vote un ban pour Julien.

— Adopté! Un ban pour Julien! Pan, pan, pan... pan, pan... pan, pan, pan, pan... pan!!

— Ces messieurs me paraissent un peu partis.

— Je suis de votre avis. M. de Gigomer a invité beaucoup d'artistes; cela se voit.

— Peut-on fumer?

— Si l'on peut fumer? Je crois bien! D'abord, moi, je me trouverais mal si je ne fumais pas. Il faut que je fume avant tout.

— Laissez-moi alors vous offrir ce cigare. Sentez-moi ça. Deux ans de boîte!

— Quel vacarme!

— Tu m'ennuies; cela me plaît ou me déplaît! Eh bien, cela me déplaît.

— Un gilet perdu !

— Non ; le champagne ne tache pas.

— Messieurs... messieurs... on réclame un peu de silence. M. Lucien Formel va nous chanter le *Voyage aérien*, de Nadaud.

— Toujours donc ? Je demande : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

— Nadaud, un charmant garçon.

— D'accord ; mais le *Voyage aérien*, j'en ai assez. C'est l'école du bon sens en ballon; Godard regrettant papa et petite sœur, et demandant : Cordon, s'il vous plaît.

— Comment ! vous nous quittez, baron ?

— Masquez ma retraite. Je suis attendu à dix heures, à une séance du comité de surveillance de l'Orphelinat des casernes; vous comprenez, je ne peux pas y manquer.

— *J'ai rompu le dernier lien...*

— Ainsi, vous voulez bien me permettre, monsieur le baron, de vous faire ma petite visite, après-demain mercredi ?

— Mercredi, c'est convenu. Apportez vos huit mille francs. Adieu. Avant midi ! car à midi un quart, vous ne me trouveriez plus.

— *Et dans l'immensité je plane... aane... aaaane!*

— Ah! bravo! bravo! délicieux! exquis!

— Tiens-moi les poignets ou je vais faire un malheur.

— Silence donc! Au deuxième couplet.

— Le deuxième couplet!

— Au moins, donne-moi à boire! Verse-moi quelque chose... de l'eau forte, tout ce que tu voudras... pourvu que je n'entende pas ce scélérat!

— *Bonjour mes sœurs, bonjour ma mère... èère... èèèère.*

— *Bis! bis! bis* au dernier!

— Messieurs, vous êtes priés de vouloir bien passer au salon pour prendre le café.

EXAMEN DE CONSCIENCE

D'UN HOMME DE LETTRES

---

§ Ier

Invocation

O Vérité! déesse sans toilette et sans rouge, viens m'aider à découvrir mes fautes les plus cachées! Darde un rayon de ton miroir ovale dans l'escalier tournant de ma conscience! Fais, ô Vérité! que je retrouve l'endroit où mes pas ont trébuché, le jour où ma langue a failli, l'heure à laquelle les anges du ciel ont détourné de moi leur face! Je veux m'immoler sur ton autel, Vérité, et offrir, comme un exemple funeste à mes confrères, le tableau de mes défaillances et de mes égarements!

§ II

par pensées, par paroles, par actions et par omissions

CONTRE LE PROCHAIN : Avoir émis des doutes sur la probabilité de la candidature de M. Michel Delaporte à l'Académie française.

Avoir parié que le *Vasco de Gama,* de M. Meyerbeer, ne serait pas joué avant quinze jours, ce qui peut porter un préjudice considérable aux intérêts du directeur de l'Académie impériale de musique.

Avoir détenu plus longtemps que de raison un exemplaire de *Catherine d'Overmeire* qui m'avait été prêté, et avoir de la sorte privé M. Ernest Feydeau de lecteurs plus avides que moi.

M'être endormi, — avec un billet de faveur, — aux *Troyens*.

CONTRE MOI-MÊME : N'avoir pas craint de me montrer en public avec une barbe et des gants de la veille, ce qui est de nature à discréditer la profession à laquelle je suis plus fier qu'heureux d'appartenir.

Avoir souvent mieux aimé relire Balzac que d'écrire pour gagner ma vie.

M'être senti profondément découragé après le succès de la reprise de *Jocko.*

Avoir donné des entorses à la grammaire. (Combien de fois?)

III

Sur les sept péchés capitaux

PAR PARESSE : En négligeant d'aller voir les *Rameneurs,* de M. Paul Siraudin.

En feignant une maladie afin d'être dispensé d'aller entendre M. Eugène Pelletan au Cercle de la rue de la Paix.



PAR ENVIE : Avoir envié la sémillance et les bonnes fortunes d'Émile Solié.

Avoir fait semblant de ne pas reconnaître, sur le boulevard, M. Louis Énault ,bien que ses riches fourrures me crevassent l'œil.

Avoir maugréé contre les trente-deux éditions des *Trente-deux duels de Jean Gigon,* en songeant à l'édition unique de mes *Mélodies intimes.*

Avoir supputé les droits d'auteur de la *Mariée du Mardi-Gras*, et être tombé dans une rêverie profonde.

*
* *

Par avarice : Économisé quinze centimes par soirée, en n'achetant pas *le Pays*.

Refusé deux mille francs à Fernand Desnoyers.

Joué le vermouth au domino, en cent cinquante liés, avec le même, plutôt que de le lui offrir magnifiquement.

Par orgueil : M'être trouvé beau.

M'être trouvé grand.

M'être trouvé digne.

Avoir désiré immodérément la croix du Mérite d'Ernestine de Saxe.

M'être fait photographier tour à tour par Nadar, par Pierre Petit, par Disdéri, par Thierry et par Carjat.

N'avoir été satisfait d'aucune de ces épreuves.

*
* *

Par colère : M'être laissé emporter au point de traiter M. Ernest Legouvé d'écrivain de deuxième ordre.

Avoir levé la main sur le buste de Casimir Delavigne, dans le foyer de la Comédie-Française.

Avoir envoyé des témoins à M. de La Rounat, le soir de la reprise d'*Une fête sous Néron*.

***

Par gourmandise : Avoir cherché dans le chambertin et dans le saint-marceaux l'oubli de mes engagements sacrés envers le journal *le* **********.

Avoir fait la noce (voir le dictionnaire de M. Lorédan Larchey) avec mon ami Philibert Audebrand.

***

Par luxure : Être allé six fois au *Pied-de-Mouton* ; y avoir prêté les yeux à des danses immodestes et l'oreille à des chants dissolus.

Avoir arrêté ma pensée, en y prenant plaisir, sur la possibilité d'arriver à la conquête de Léonie Trompette.

§ IV

Acte de contrition

Quelle confusion pour moi de tomber toujours dans les mêmes fautes, si souvent, si facilement, et après avoir tant de fois promis de ne les plus commettre ! Ah ! que la chair est faible, l'esprit aussi, la plume aussi ! Mais aussi combien le travail de l'imagination est peu rétribué ! Il y aurait sans doute un moyen d'éviter les sources et les occasions du péché : ce serait de renoncer absolument à la littérature et à ses pompes. Pour ma part, je ne demande pas mieux.

LES VÉTÉRANS DE CYTHÈRE

§ Ier

Défilé

Une nombreuse armée que celle-là !

Un cortége pour lequel ce ne serait pas assez du fusain excessif de Daumier et du crayon coquettement impitoyable du sieur Chevalier, dit Gavarni !

Des têtes ! des ventres ! toutes les obésités du Céleste-Empire ! des maigreurs à la don Quichotte ! des crânes évadés de chez les tourneurs d'ivoire ! des apoplexies cravatées de batiste ! des chairs sanglées à l'abdomen ! des rhumatismes en pantalon collant ! des bronchites faisant la bouche en cœur ! toutes les coquetteries sur toutes les infirmités ! des diamants à des doigts de squelette ! des regards en coulisse dans des yeux éraillés ! des voix insinuantes filtrant à travers des palais d'argent ! des corsets plus compliqués

qu'un drame de Bouchardy! des ressorts invisibles! des énergies de deux heures, de trois heures, d'une nuit!

En avant, marche!

Toute la colonne s'ébranle, grotesque et douloureux spectacle, guidée par un Cupidon invalide, auquel il ne reste rien d'entier, comme un maréchal de Rantzau, — pas même le cœur!

§ II

Entre deux pastilles de Vichy

Toute vieillesse qui n'est pas discrète m'apparait comme une monstruosité.

Un aimable vieillard, soit; mais rien de plus.

Pas de tabatière à double fond!

Pas de gaudriole au dessert!

Pas de menton pincé, surtout!

Du moment qu'un vieillard croit aux propriétés de la truffe, aux vertus du céleri; qu'il s'adonne aux coulis incendiaires, qu'il achète une lorgnette de ballet grosse comme sa tête, cet homme entre immédiatement dans les vétérans de Cythère.

§ III

Aphorismes et discours familiers aux vétérans de Cythère

« Je connais les femmes, Dieu merci!

« Ce n'est pas à moi qu'on peut en remontrer!

« Sur vingt femmes assiégées, il y en a toujours dix-neuf de vaincues: retiens bien cela, mon neveu.

« A la grenadière, morbleu! voilà comment il faut les traiter!

« A ton âge, quand on est jeune et bien *tourné*, est-ce qu'on est fait pour payer les femmes! Allons donc!

« Cette petite brune, vois-tu, mon garçon, si je m'en étais mêlé, dans mon temps, j'aurais voulu qu'elle fût à moi dans les vingt-quatre heures.

« Eh! eh! un tendron de quinze ans, — il n'y a plus que cela qui puisse me réveiller aujourd'hui... »

Reprenons un à un ces blasphèmes, et exprimons-en tout ce qu'ils contiennent de sottises et d'impossibilités.

« *Je connais les femmes, Dieu merci!* »

Tu ne connais rien du tout, vieil imbécile. Est-ce qu'on connaît les femmes! est-ce qu'on connaît les hommes! est-ce qu'il y a une expérience! Si je veux bien te comprendre, connaître les femmes, cela veut dire pour toi : se méfier de toutes les femmes. Je te vois, assis dans un salon et balançant une jambe où la souffrance veille comme un perpétuel et inutile avertissement ; chaque jeune personne qui passe, — maintien réservé, front noble, œil limpide, — tu la flétris aussitôt d'un grossier soupçon. Voilà ce que tu appelles ta science, professeur d'impureté!

« *Ce n'est point à moi qu'on peut en remontrer!* » Tu crois cela? La première pécore qui va te regarder, te sourire d'une certaine façon, et qui te jettera au nez une énorme flatterie, celle-là fera de toi tout ce qu'elle voudra, mon bon ; celle-là recommencera avec toi, scène par scène, l'éternelle comédie du baron Hulot.

« *Sur vingt femmes assiégées, il y en a toujours dix-neuf de vaincues ; retiens bien cela, mon neveu.* »

Assiéger, — faire le siége, — une femme est une citadelle, — autant d'images favorites des vétérans de Cythère, qui les ont rapportées du premier Empire ; autant de fanfaronnades, destinées exclusivement à étonner les lycéens.

« A la grenadière, morbleu ! voilà comment il faut les traiter. »

Même ordre d'idées, avec la brutalité en plus, quelque chose qui se rapproche du viol, la lutte, la main sur la bouche, les cordons de sonnette arrachés, un gracieux tableau !

« Voilà comment il faut les traiter !

A moins pourtant qu'ils ne soient traités eux-mêmes à la façon de ce prince russe, qui s'était enfermé avec sa maîtresse pour la cravacher, et qui fut cravaché par elle. A la grenadière, morbleu !

« A ton âge, quand on est jeune et bien tourné, est-ce qu'on est fait pour payer les femmes ? Allons donc ! »

De plus en plus joli!

Il faut croire cependant que, depuis *Faublas*, les choses sont un peu changées; car aujourd'hui l'homme, si jeune qu'il soit, qui ne paye pas une femme galante, est flétri d'un nom pire que celui de voleur.

Mais les vétérans de Cythère n'y regardent pas de si près. Rien n'égale leur cruauté, quand il s'agit de faire triompher leur vanité.

Aimables vauriens! délicieux chenapans!

Canailles!

« *Cette petite brune, vois-tu, mon garçon, si je m'en étais mêlé, dans mon temps, j'aurais voulu qu'elle fût à moi dans les vingt-quatre heures!* »

Passe pour la fatuité, on en peut rire; la caricature de Potier, dans le *Ci-devant jeune homme*, est arrivée jusqu'à nous.

« *Eh! eh! un tendron de quinze ans, il n'y a plus que cela qui puisse me réveiller aujourd'hui!* »

Pour ce qui est du *tendron*, je demanderai la permission d'aborder un paragraphe spécial.

§ IV

Du tendron et des conteurs d'autrefois

Je ferai remonter la faute jusqu'à La Fontaine et à Boccace, ces corrupteurs de tant de charme et d'esprit.

Les premiers, ils ont appelé l'innocence — *un gibier.*

Leur œuvre est pleine de moines et de fillettes, festoyant à qui mieux mieux.

Écoutez-les ; ils vous feront croire que rien n'est plus naturel, lorsqu'on rencontre Lise ou Nanette au fond d'un bois, que de — chiffonner leur collerette.

Cela s'appelle aussi de l'Anacréontisme.

Pourquoi les gardes champêtres ont-ils si peu de lecture !

Les vétérans de Cythère ont pris au pied de la lettre les préceptes de La Fontaine ; ils ont fait plus, ils les ont transformés en paroles d'Évangile. Ils seraient hommes à lire naïvement, devant la cour d'assises, pour leur défense : *Comment l'esprit vient aux filles* ou *la Clochette.*

Je parcourais l'autre jour avec stupeur un de ces recueils échappés aux loisirs d'un homme soi-disant sérieux. Je tombai sur le couplet suivan

A madame et à mademoiselle N..., *qui me demandaient de les comparer au printemps et à l'été.*

Rose, du printemps est l'image;
Elle a sa riante fraîcheur.
Hébé, sous son charmant visage,
Versait le nectar enchanteur.
Comme un bouton qui vient de naître
Brillent ses appas séduisants.
Puissé-je lui faire connaître
Le doux emploi de ses quinze ans!

Pour de telles infamies débitées en vers, on n'a que des sourires et des applaudissements.

Essayez de dire la même chose en prose, toute la famille vous fera sauter par les fenêtres!

Et elle aura bien raison.

§ V

Fresque destinée à couvrir les murs du temple de Cottyto.

La fresque court, immense, racontant tous les ca-

prices, toutes les inventions des vétérans de Cythère.

Il y en a qui se couvrent d'une peau de dogue et qui marchent à quatre pattes — *devant celles qu'ils aiment* — en aboyant.

Il y en a qui tendent leur chambre de noir, qui allument des cierges, qui se couchent dans un cercueil, et qui font chanter le *De profondis* — par Cydalise.

Il y en a qui s'habillent en bébé et à qui il faut absolument donner la bouillie, — sinon leurs larmes et leurs cris dureront jusqu'au matin.

Il y en a qui courent, éperdus, et qui sautent sur les meubles, poursuivis par les fanfares d'un cor de chasse.

La fresque court, immense, racontant tous les délires, toutes les habitudes des vétérans de Cythère.

Celui-ci veut rester coloriste quand même; il se pare de plumes de paon, et le voilà qui fait la roue.

Celui-ci est ingénieux, il a de la littérature : il va trouver le matin sa bien-aimée, il lui remet un morceau d'éloquence érotique, qu'il a laborieusement composé, et qu'elle devra apprendre par cœur et lui réciter le soir.

Celui-ci apposte un domestique avec un pistolet chargé.

Celui-ci se contente de moins : d'une chevelure à natter, d'une paire de bottines à cirer...

La fresque court, immense, racontant les déviations de l'intelligence humaine, les désordres, les folies des vétérans de Cythère.

Elle se continue, tantôt compassée et minutieuse comme les séries d'Hogarth, d'autres fois sombre et malsaine comme les cauchemars de Goya.

Elle ne s'arrête ni devant les hontes, ni devant les étidités, ni devant les férocités; — elle plonge dans l'impossible.

Nous ne pouvons la suivre.

VI

Le châtiment

Je veux vous dire la fin d'un vétéran de Cythère, assurément l'un des plus aimables et des plus spirituels, de Bernard, ou plutôt de Gentil-Bernard, comme l'avait rebaptisé Voltaire. A soixante-trois ans, le sémillant auteur de l'*Art d'aimer* courait en-

core les bonnes fortunes; plus que personne, il croyait aux Eglé, aux Phrosine, aux Zélide, aux Delphire, aux Agatilde, aux Claudine qu'il avait chantées. Un matin qu'il sortait du boudoir de l'une d'elles, après s'y être couronné d'un nombre trop considérable de myrtes, (il est heureux que nous ayons le style mythologique pour exprimer ces choses-là), Gentil-Bernard alla se présenter au lever de madame d'Egmont. « Mon poëte, lui dit-elle, puisque vous voilà, vous allez écrire pour moi à madame de T*** et la remercier d'une invitation qu'elle m'adresse. » Bernard s'assied, mais il paraît égaré. « Eh bien, qu'avez-vous donc, mon cher Ovide? — Madame... excusez-moi... — Comment, dit-elle, vous ne sauriez écrire ce billet? — Madame... madame... — Vous m'étonnez; je n'imagine pas qu'il faille votre talent pour une semblable misère. » Mais Bernard ne répond point; la plume demeure entre ses mains; il regarde; la volonté l'abandonne; il n'a plus conscience de lui-même; il n'est pas fou, il est hébété. On le ramène chez lui.

Depuis cette heure, Gentil-Bernard n'a plus traîné qu'une existence idiote; on le conduisait à la comédie,

il n'y comprenait rien et n'y reconnaissait personne; on lui récitait ses propres vers, peine inutile! Le poëte n'avait pas survécu à l'homme. De loin en loin seulement, il relevait sa tête appesantie, et promenant autour de lui un regard respectueux, presque craintif, il répétait comme un perroquet : « Que dit le roi?... Comment se porte madame la marquise de Pompadour? »

§ VII

Autre variété de châtiment

Encore n'est-ce rien que cela; c'est un exemple du genre gracieux, après tout. Mais il faut entendre un de mes amis, ancien clerc de notaire en province, raconter de sa voix calme l'histoire d'une déchéance bien autrement effrayante. Le clerc de notaire se met en route un matin pour aller communiquer des papiers de famille à M. H..., riche, très-riche propriétaire, — et vieux garçon. Il arrive devant une maison de belle apparence. Il franchit le perron. Des valets badinent entre eux, et lui répondent à peine. Il traverse des antichambres, il parcourt des salles

de billard, des galeries, il ne rencontre personne. Un bruit de musique le guide cependant; il avance, il pousse une porte..., mais il la referme aussitôt, comme s'il venait d'être frappé d'un éblouissement. Le clerc de notaire a vu un spectacle indescriptible : plusieurs personnes exécutant une danse sans nom, — où M. H... se distinguait par ses bondissements.

Quinze minutes après cette vision, M. H..., froid, compassé, tout de noir vêtu, faisait mander le clerc de notaire dans son cabinet, et causait gravement avec lui d'intérêts et de procédure.

Au bout de dix ans environ, le clerc achetait l'étude de son patron et devenait notaire à son tour. En feuilletant des dossiers, il retrouvait le nom de M. H..., et, comme il avait justement besoin de sa signature, il se décida à aller lui faire une seconde visite. — La maison de campagne n'offrait plus l'animation d'autrefois; les domestiques insolents et joyeux étaient partis; il n'en restait plus qu'un, lequel hocha la tête quand le notaire demanda à parler à M. H... « Vous feriez mieux de vous en retourner tout de suite, monsieur, » lui dit-il. Il fallut que le notaire insistât. Le vieux domestique l'introduisit alors dans

cette même chambre où il avait vu M. H..., dix ans auparavant, et où il l'aperçut triste, amaigri, blanchi, étendu sur un fauteuil. « Voilà, monsieur, votre notaire qui veut vous faire signer quelque chose, » dit le vieux serviteur. M. H... ne bougea pas; son regard errait dans le vague. « Monsieur, monsieur, c'est votre notaire. » Pas de réponse. « Oh! je vais bien le faire entendre! » Le domestique se dirigea vers une armoire, et l'ouvrant, il en tira une petite poupée, à laquelle il fit semblant de donner le fouet. M. H... avait suivi tous ses mouvements avec une incroyable anxiété; ses yeux lancent la flamme, ses lèvres remuent. « Eh! eh! eh! » fait-il en riant du rire du crétin.

Le notaire s'était enfui, épouvanté.

POURQUOI

L'ON AIME LA CAMPAGNE

I

UN SPÉCULATEUR, marchant dans la rosée, un cigare à la bouche.

Quel bois ravissant, élégamment planté, plein d'ombre et de jeux de lumière! Je le ferai abattre.

Comme on respire ici un air pur!... Une usine serait merveilleusement placée auprès de ce cours d'eau.

Une fabrique de noir animal, peut-être.

Et ce point de vue! ce village dans le fond, tout baigné de vapeurs! ces maisonnettes cramponnées au flanc du coteau! le rose des tuiles et le bleu du ciel.

J'ai rarement trouvé de site plus pittoresque. Si le nouveau chemin de fer le coupe en deux, ma fortune est faite.

Qu'il est doux de fouler un tapis de mousse!...

UN BOUTON D'OR, à demi écrasé. Aïe! prenez donc garde!

LE SPÉCULATEUR. Excellent terrain d'ailleurs; il faudra que je le fasse étudier.

Mesurons la distance qu'il y a d'ici à la route. (Il tire un mètre de sa poche.)

UNE FAUVETTE, à un pinson. — Voyez-vous ce qu'il fait?

LE PINSON. Il marche, le dos courbé.

LE SPÉCULATEUR. Cinq, six, sept... sept mètres... et vingt-trois centimètres.

J'aime la campagne, je l'avoue.

Ce n'est plus qu'à la campagne qu'on peut encore faire des affaires.

II

UN MALADE, au seuil d'une étable, tenant une tasse de lait, et se bouchant le nez.

Pouah! — J'aime la campagne parce qu'elle me fait du bien; mais attendez que je sois mieux portant, et vous verrez avec quel plaisir je retournerai sur le boulevard.

UN CHOU. Ingrat!

UN COCHON. Mal élevé!

LE MALADE. Des végétaux stupides! des animaux ignobles! des hommes qui vous regardent de travers, et des femmes qui disent : *J'avons!*

Voilà pourtant ce que les poëtes ne cessent de *célébrer* depuis que le monde est monde!

UN COQ. Cet infirme!

UN CANARD. Je vais l'éclabousser d'un coup d'aile.

LE MALADE. Je sais bien..., le lait naturel, les œufs sortant de la poule. Parbleu! sans cela, est-ce que je consentirais à m'enterrer tout vivant?

Les médecins m'ont envoyé au vert. Je suis au vert. Je n'avais pas le choix des couleurs.

J'aime la campagne, comme on aime une maison de santé. (Il avale une tasse de lait) Pas autrement.

III

DEUX AMOUREUX, vingt-cinq ans et dix-huit ans, brun et blonde, bras entrelacés, en forêt.

L'AMOUREUX. Je t'aime, Valentine!

L'AMOUREUSE. Paul, je t'aime!

L'AMOUREUX. Ce sentier touffu est inaccessible aux rayons du soleil. Laisse-moi dénouer les rubans de ton chapeau de paille.

L'AMOUREUSE. Tu as défait tous mes cheveux; je dois être affreuse maintenant.

UNE TOURTERELLE. Comme ils sont gentils!

LES PETITES CLOCHETTES BLEUES. Bonjour! bonjour! bonjour!

L'AMOUREUSE. Où me conduis-tu, Paul?

L'AMOUREUX. Je ne sais; mais qu'importe! Le chemin des amoureux est toujours devant eux.

L'AMOUREUSE. Alors, pourquoi quitter le chemin fréquenté?

L'AMOUREUX. Je cherche une place pour nous reposer, ma charmante.

L'AMOUREUSE. Je ne suis pas fatiguée...

LA TOURTERELLE. Par ici! par ici! l'allée à droite, en descendant vers les saules; vous trouverez ce qu'il vous faut.

L'AMOUREUX. Viens, chère belle; nous avons tant de choses à nous dire.

L'AMOUREUSE. Crois-tu?

UN COQUELICOT, à demi-voix. Mais rougis donc!

L'AMOUREUSE. Ces branches ont failli me déchirer la joue. C'est égal; c'est bien beau la campagne, n'est-ce pas, mon Paul?

L'AMOUREUX. J'aime la campagne!

ENSEMBLE. Nous aimons la campagne, parce qu'on y sent mieux son cœur battre; parce que les aveux y fleurissent naturellement sur les lèvres; parce que les serments sont faits pour être prononcés sous le ciel et dans les parfums!

Nous aimons la campagne, parce que la campagne c'est le désert. (Un bruit semblable à un baiser.)

UN LÉZARD. C'est étonnant; ceux-là ne me font pas fuir.

IV

DES BOURGEOIS, tout en sueur, leurs habits sous le bras, ployant sous des paniers de victuailles.

Vive la campagne! Vive l'herbe! Vive les moutons! Vive la joie et les pommes de terre en fleur!

Arrêtons-nous dans cet endroit, qui nous semble très-favorable pour manger un morceau.

N'est-ce pas, madame Menesson?

N'est-ce pas, monsieur Douillard?

Avec les châles de ces dames, que nous accrocherons aux branches des arbres (pas les dames, les châles; hi! hi! hi!) nous nous préserverons du soleil.

Allons, Charlot, mets la nappe, pendant que nous allons déballer les provisions...

UNE ROSE SAUVAGE. Fi! quelle société! D'où cela sort-il?

UN COUCOU. J'ai longtemps habité une cage, rue Saint-Denis; je crois que je reconnais une de ces figures-là.

LES BOURGEOIS. Dépêchons-nous! dépêchons-nous! Ohé! les autres, arrivez donc!

Fichtre! le pâté s'est cassé en route, et la charcuterie a crevé le papier.

C'est égal, les morceaux en sont bons.

Il n'y a pas de plaisir sans peine, la brigue-dondaine!

Nous n'avons que trois assiettes, elles seront pour les dames; honneur au beau sexe!

Quant aux verres, puisque nous les avons oubliés, ma timbale d'argent servira pour tout le monde; nous ne sommes pas dégoûtés les uns des autres.

LE COUCOU. Oui, j'en reconnais un ; voilà le passementier qui fait le coin de la rue du Ponceau.

UN BLUET. Oh! cette grosse maman qui s'assied sur moi!... Adieu le jour!

UN HANNETON. On dit que je suis sans malice. J'ai bien envie de me laisser choir dans leur salade.

LES BOURGEOIS. Mangeons! mangeons! mangeons Nous aimons la campagne, parce que la campagne fait trouver le saucisson meilleur.

Buvons! buvons! Nous aimons la campagne, parce que la campagne communique au vin un petit goût *suret* qui est plein de charmes.

Vive la campagne!

LE COUCOU. Je les reconnais tous.

V

UN HOMME BARBU, couvert d'une blouse, un gourdin la main, sur la route de Poissy-lès-Bestiaux.

La belle nuit ! — Le ciel et la terre ne forment plus qu'une vaste tache d'encre ; la lune, ma digne complice, s'est creusé une retraite impénétrable au milieu des nuages épaissis.

Seules, quelques étoiles clignotantes tiennent conseil au fond de l'étang.

Mais, avant une heure, le brouillard les aura recouvertes de sa trame glacée.

La belle nuit! — Et le joli *trimar!*

UN PEUPLIER. J'ai frémi sans savoir pourquoi.

UN ROSSIGNOL. Le son de cette voix me fait peur. Distinguez-vous quelque chose?

UN LINOT. Non. Il faudrait nous procurer du feu.

UN VER-LUISANT. Du feu? Voilà!

L'HOMME BARBU. Tous les bruits s'apaisent un à un; on n'entend, par intervalles, que le vent qui s'engouffre et se débat dans les buissons noirs, et le roulement des charrettes attardées.

C'est par ce chemin creux que doit passer le riche Mancheron, qui a vendu aujourd'hui plusieurs paires de bœufs au marché de Poissy, et qui porte son argent dans sa ceinture.

J'aime la campagne.

Je l'aime surtout à l'heure de minuit, l'heure discrète, l'heure du recueillement...

UN HIBOU. Hou! Hou! Houch!

L'HOMME BARBU. J'ai cru que c'était lui... Comme ce Mancheron est lent à venir !

Pourvu qu'on ne cherche pas à le retenir au *Grand Café*. Tout serait perdu.

Mais non ; c'est un homme rangé, et qui n'a pas l'habitude de coucher hors de chez lui, — ce dont je le loue hautement.

Patientons un peu, en respirant l'air de la campagne.

J'aime la campagne.

On ne peut plus *exercer* tranquillement qu'à la campagne. (On entend le trot d'un cheval ; l'homme barbu se précipite au-devant.)

La bourse ou la vie !

VI

UN VAUDEVILLISTE, errant dans les environs de la Celle-Saint-Cloud, l'air préoccupé.

Non, pas ici.... je serais trop en vue.

Inclinons plutôt du côté de ce petit fourré.

UN PIVERT, interrompant ses coups de bec contre un arbre. Que veut cet homme-là ?

UN MERLE. Son air n'est pas méchant.

UNE ALOUETTE. Fuyons! il a deux miroirs sur les yeux!

LE MERLE. Eh non! c'est une paire de lunettes.

LE VAUDEVILLISTE. J'aime la campagne.., moi, que l'on prend pour un sceptique et pour un corrompu.

AIR de *la Famille de l'Apothicaire.*

Comme tant de sages vantés,
Je raffole de la campagne.
Pour fuir l'air impur des cités,
Souvent je me mets en campagne.
Au théâtre, par mon effort,
Je suis fier de mainte campagne.
Si ce couplet n'est pas très-fort,
Qu'on me pardonne... A la campagne!

Oh! oui, j'aime la campagne! (Jetant les yeux autour de lui.)

LE MERLE. Il tient du papier à la main.

UN MOINEAU. Moi qui ai passé mon enfance dans le jardin du Palais-Royal, je sais ce que c'est : c'est un journal.

LE VAUDEVILLISTE. Hâtons-nous; mes instants sont précieux.

Je suis seul... bien seul...

LE

SAMARITAIN DU BOULEVARD

Faire du feston, — c'est, en style bachique, vaciller sur ses jambes et dessiner avec icelles de bizarres arabesques sur le pavé des rues.

Or, dans la nuit du premier mai de cette année, le rédacteur d'un journal plus grand que nature *faisait du feston* sur le trottoir du boulevard des Italiens. Il sortait d'un banquet où le patriotisme de chaque convive avait été mesuré au nombre des toasts. M. X... (c'est le rédacteur en question) avait porté des santés à tout le monde. Aussi avait-il fini par se noyer dans son verre, entre deux et trois heures du matin...

L'état d'enthousiasme de ses collègues empêcha que de prompts secours lui fussent portés.

Il fut charrié par des flots de champagne jusqu'à la hauteur de Tortoni. Là, l'heure avancée ne per-

mettant pas de réveiller le chef de cet établissement pour lui demander une chaise, M. X..., après s'être mis vainement à la recherche d'un banc, se décida à confier à l'asphalte le secret de sa lassitude.

Il s'assit sur le trottoir.

Il y avait une demi-heure environ que l'éminent publiciste savourait les douceurs du repos, dans l'attitude d'un homme qui prend un bain de siége, lorsque quelqu'un lui frappa sur l'épaule, en lui demandant avec intérêt — ce qu'il faisait là.

M. X... répondit vaguement par une strophe du *Lac*, laquelle clapotait dans sa mémoire pêle-mêle avec des détritus de premier-Paris.

LE PASSANT. Allons, l'ami, il faut se lever, voilà le matin... hop!

M. X... *Que le bruit... des rameurs... qui frappaient en cadence... les flots... les flots har... harm... harmon...*

LE PASSANT. C'est bon, c'est bon, je vois ce que c'est; vous avez votre *cocarde*. Eh! mon Dieu! il n'y a pas de mal à cela.

M. X... Ma... cocarde? monsieur, je n'ai jamais varié.

LE PASSANT, le prenant par-dessous les épaules. Qui est-ce qui vous parle de cela! Voyons, tenez-vous droit; un peu de confiance.

M. X... Confiance! confiance...

LE PASSANT. Dans quel état vous avez mis votre gilet! Vous étiez avec des femmes, hein?

M. X... Sécurité! sécurité...

LE PASSANT. Ne craignez pas de vous appuyer sur moi. Là, maintenant, dites-moi votre adresse.

M. X... Pourquoi à Vincennes?

LE PASSANT. Pauvre homme! La marche va dissiper cela.

Le journaliste politique finit par se rendre aux offres affectueuses du passant : il accepta son bras, et balbutia un nom de rue, avec un numéro.

Ce n'était qu'à quelques pas du boulevard.

Tous deux se mirent en route, cahin-caha, historiant le pavé désert à la façon des merveilleux dentelliers de Belgique, l'un entraînant l'autre, celui-ci retenant celui-là, aventuriers nocturnes à la recherche de l'équilibre. Quelquefois, le nouveau bon Samaritain voulait essayer une harangue, mais un soubresaut de son compagnon le faisait sauter hors de sa

période; et force lui était alors de concentrer toute son attention sur les périls de leur itinéraire.

Enfin, on arriva. Il était temps. Le journaliste avait pris des tons verts. Sur le seuil de sa porte, il tenta de figurer un sourire et, avec mille précautions, il parvint à assembler les syllabes suivantes, qu'il proféra sans accident :

— Merci... merci. Je suis M. X***, rédacteur du journal le***. Venez me voir. Je vous donnerai des billets de spectacle... Bonsoir.

On suppose qu'avec l'aide de son concierge, M. X... réussit à gravir son escalier, dont la spirale lui parut avoir ce soir-là les proportions démesurées de la flèche de Strasbourg.

Au bout d'une semaine, l'officieux passant, venant à lire une affiche de théâtre, se souvint de l'invitation de M. X..., et alla le trouver au bureau du journal. M. X... ne le remit pas du tout, — mais pas du tout.

LE PASSANT. C'est moi, monsieur, qui, dans la nuit du premier mai, ai eu le plaisir de vous ramener chez vous.

M. X..., passant par toutes les nuances du prisme, et s'inclinant. Ah!... monsieur...

LE PASSANT. Je conçois que vous ne me reconnaissiez point ; vous étiez alors...

M. X... Oui, j'étais... je sortais de chez des amis de collége... Je vous suis d'ailleurs fort reconnaissant. Qui me vaut l'honneur de votre visite ?

LE PASSANT. Vous avez eu la bonté de me promettre des billets de spectacle.

M. X... Mais comment donc ! Tout ce que vous voudrez. Je suis aise de pouvoir être agréable à un aussi galant homme que vous. Voulez-vous des places d'Opéra-Comique, de Théâtre-Français, de Variétés ? Je suis lié avec tous les directeurs, et un simple mot de moi suffira.

LE PASSANT. Eh bien, l'Opéra-Comique.

M. X... Très-bien. Une loge, n'est-ce pas ? Oui, une loge.

Le passant se retira émerveillé. De son côté, le rédacteur en chef, que cette apparition avait un moment troublé, se rassura, et crut, par cette politesse, s'être débarrassé d'un témoin désagréable. Mais le rédacteur comptait sans la tenacité du bon Samaritain, qui revint à la charge quelques jours après, —

et puis encore, — et puis deux ou trois fois dans la même semaine.

Il objectait son goût immodéré pour l'art dramatique.

Ces visites réitérées et qui lui rappelaient un incident trivial finirent par devenir insupportables à M. X..., qui essaya de s'y soustraire. Le bon Samaritain s'en aperçut, et, un jour que le garçon de bureau lui refusait l'entrée du cabinet de la rédaction, il dit à haute voix :

— Annoncez l'homme de la nuit du premier mai !

Cette phrase mélodramatique eut son effet immédiat ; il fut introduit auprès de M. X..., et il en obtint quatre fauteuils pour le *les Bouffes-Italiens*. A l'heure qu'il est, le bon Samaritain est de toutes les premières représentations. Sa place est la meilleure de la salle.

O journalistes égarés, Dieu vous garde du bon Samaritain !

UN RÉVEILLON

I

A deux heures du matin, le réveillon qu'Idoménée, peintre en renom, offrait à ses amis et amies entrait dans sa période d'exaspération joyeuse.

La table avait la beauté d'un champ de bataille, après la victoire. Je voudrais employer une comparaison moins connue; mais on n'a pas encore trouvé mieux. Ruines somptueuses, les pâtés aux plaies béantes, les terrines à moitié vidées, les gigots sanglants jusqu'à l'os, les jambons aux riches marbrures, les bouteilles à tous les coins de l'horizon — et principalement les squelettes de deux énormes dindes, sentant le Périgord à plein nez, — tout attestait que l'engagement avait été rude, la lutte opiniâtre.

A présent, les vainqueurs, c'est-à-dire les convives,

s'abandonnaient et se plongeaient dans de bruyants délires ; — c'était le *sac*, après le triomphe. Le bruit remplaçait tout et tenait lieu de tout ; on ne parlait plus, on criait, on hurlait, on aboyait, on chantait. On chantait ! Quelques invités perfides rampaient déjà vers le piano. C'était l'heure où les femmes cessent de dire à leurs amants : « Ne bois donc pas tant que cela ! »

II

Comme toujours, il y avait là un individu qui nourrissait la folle prétention de dominer l'orgie et de la diriger. Ce n'était pas Idoménée, ce n'était pas l'amphitryon ; rendons-lui cette justice. C'était le sculpteur Berhard. Je ne dirai rien du sculpteur Berhard, si ce n'est qu'il était arrivé absolument gris, — gris comme un fiacre, pour parler le langage du XVIII[e] siècle.

On pardonna à cet excès de zèle ; mais le sculpteur Berhard puisa dans la bienveillance générale une initiative et un entrain qui lui firent perdre toute mesure. Il se livra à des écarts que justifie à peine l'usage de la terre glaise. Il mouilla d'un baiser emporté

l'épaule d'une voisine, sur laquelle il n'avait d'autres droits que ceux que la nature inscrit dans son code de feu. Il s'obstina à demander des nouvelles du bagne à un substitut miraculeusement rasé et cravaté. Jaloux de la supériorité incontestée des voyageurs de commerce, il échafauda les uns sur les autres trois cornets de champagne et but celui du milieu sans effleurer les autres. Il fit tenir deux couteaux, fichés dans un bouchon, en équilibre sur le rebord du goulot d'une bouteille. Il proposa de soulever avec les dents la table surchargée de tous les plats; repoussé sur ce point, il tenta de se réfugier dans la chorégraphie et voulut danser un pas de caractère, les yeux bandés; — mais, devant la parfaite indifférence de l'assemblée, il dut s'abstenir, par un effort de dignité.

Alors, allant s'asseoir dans un coin de l'atelier, par terre, la tête entre les doigts, le sculpteur Berhard se répandit en gémissements inarticulés, qui ne furent remarqués de personne.

III

Ce fut à ce moment qu'une femme parla de partir. Elle s'était rappelé tout à coup qu'elle avait une

robe moins fraîche que les robes des autres femmes présentes. Comment cette proposition imprévue rallia en quelques minutes la majorité, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Il y a des mots qui font fortune, sans qu'on sache pourquoi. Partir! cela sembla un plaisir nouveau à ces gens saturés de plaisirs.

— Ah! oui, partons! s'écrièrent-ils avec l'expansion de l'ingratitude.

Quelques-uns, les extatiques, les discoureurs, essayèrent de protester; ils furent entraînés par le courant.

— Il faut donc aussi que je m'en aille! soupira Idoménée. Ah! que je suis bête! je suis chez moi...

On chercha les vêtements, qui gisaient un peu partout, sur des cadres retournés, au pic des chevalets.

— Hommes de peu de foi! grommelait le sculpteur Berhard, bourgeois craintifs, miliciens urbains!

Et il fredonnait :

Ils étaient quatre
Qui voulaient s'esbattre;
Ils étaient trois
Qui ne le voulaient *pous!*

— Allez-vous-en, sycophantes, cagous et rifodés!

Racca sur vous et sur tous ceux de votre race ! Recevez ma mal...

— ... édiction ! acheva Idoménée.

— Je veux vous éclairer, continua Berhard. Parbleu ! je n'ignore pas que le dictionnaire dit : « Éclairez à ces personnes, » et non « éclairez ces personnes ; » mais je ne reconnais pas l'autorité du dictionnaire. Tout être intelligent porte son dictionnaire en soi. Qui me soutiendra que je ne travaille pas à la formation de la langue ? Idoménée, un candélabre.

— Candélabre ?

— Oui ; flambeau à branches. Il me plaît de reconduire ces drôles et ces pécores.

— Ah ! dites donc ! fit le substitut se regimbant.

— Tais-toi ! répliqua Berhard, l'enlaçant par la taille, tu es la reine du bal...

Le sculpteur Berhard s'était, en effet, emparé d'un candélabre ; et, à travers les plus périlleux festons, (voir l'article précédent) il se mit en devoir d'escorter les partants.

Sur le palier, un trébuchement plus accentué fit trembler sa main, et les bougies laissèrent tomber une pluie brûlante qui occasionna des cris terribles dans l'escalier.

— Bah ! bah ! cela n'est rien : du papier de soie et un fer à repasser...

Il rentra dans l'atelier.

IV

On se compta ; on était six, six hommes, pas davantage. Encore ne fallait-il pas faire entrer en ligne de compte un photographe qui s'était trouvé mal dès les radis.

— Eh bien, six ! s'écria Berhard ; on dira plus tard les six, comme on disait les dix à Venise, les cent vingt-trois à Mazagran !... Messieurs, messieurs, mon crâne se fendille ; une idée brise mon masque étroit... Laissons ces lâches représentants d'une époque atrophiée se coucher dans leur linceul provisoire d'acajou ! Nous, derniers rejetons des grandes races, sachons demeurer debout !

— Debout ? balbutia Idoménée, oh !

— Est-ce absolument indispensable ? interrogea Célestin.

Berhard poursuivit, avec une éloquence qu'il ne

s'était pas connue jusqu'alors, et qui aurait bien étonné les sculpteurs ses confrères :

— Il nous reste des victuailles pour plusieurs jours, le bœuf fumé est en nombre, la réserve du Cliquot n'a pas donné. Messieurs, messieurs, j'ai une proposition à vous faire : enterrons-nous sous les débris de cette civilisation vermoulue ; ne sortons plus d'ici ; faisons chacun notre testament en faveur du dernier survivant...

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Émile à Célestin.

— Survivant.

— Jetons la clef de cette salle dans le torrent qui coule au bas de cette fenêtre, reprit Berhard.

— Pas de torrent, dit Idoménée.

— Tu crois ?

Berhard courut à la porte, la ferma à double tour, et envoya la clef à travers les carreaux de l'atelier.

— Eh ! s'écria Idoménée secoué par le bruit, je ne t'ai jamais vu comme cela. Au moins, ne casse rien.

— A présent, plus de salut ! dit Berhard, la fuite est impossible. Testons !

— Testons, soit, répondit le poëte Armand ; mais je ne possède rien, que puis-je léguer ?

— Ta pauvreté... à la société moderne !

— Très-joli, mâchonna Célestin, très-joli et très-profond !

— Où sont les plumes ? demanda Berhard.

— Ne peut-on tester avec un pinceau ? objecta Idoménée.

— Moi, j'exige un notaire, dit Émile ; je ne crois à rien de légal sans un officier public ; et encore, e veux qu'il apporte ses panonceaux.

— Émile a raison, appuya le poëte.

— Voyons, ne perdons pas de temps à ergoter, messieurs, dit Berhard, qui était parvenu à mettre la main sur une feuille de papier et sur un crayon. Avez-vous assez de confiance en moi pour me charger de la rédaction de cet acte suprême ?

— Certes !

Berhard trempa gravement son crayon dans un pâté, et traça ce qui suit :

V

Nous soussignés, hommes d'art et de sentiment, victimes révoltées d'un siècle parâtre, nous avons

résolu d'éteindre notre existence dans le réveillon de 1863. — 1864 nous inspire de la méfiance.

« Qu'on accuse tout le monde de notre mort !

« On cherchera peut-être les instruments de notre destruction ; si on ne les retrouve pas, c'est que nous les aurons dévorés.

« Au cas où, malgré nos prévisions et nos précautions, quelqu'un d'entre nous aurait le mauvais goût de demeurer vivant, ce papier devra le mettre en possession immédiate et absolue de tous nos biens.

« Nous ne voulons pas être plaints ; cela nous serait même particulièrement désagréable. En nous traitant de mécréants, on est certain de réjouir nos mânes ; nous en rirons doucement sous les ombrages élyséens.

« Adieu, Paris ! Nous renonçons sans effort à tes joies banales, à tes succès toujours si chèrement achetés. — En ce qui me concerne, j'avais rêvé l'Institut. S'il est vrai que les vœux d'un mourant sont sacrés, qu'il me soit permis de désigner Bonnivet pour mon successeur.

« Nous ne verrons pas l'achèvement du boulevard La Fayette, non plus que les ballons dirigeables.

« Nous permettons aux femmes qui nous ont aimés de se livrer à une abondante coupe de cheveux sur nos individus.

« Fait libre et de bonne foi, à Paris, le 25 décembre 1863. »

Lorsqu'il s'agit de faire signer cette pièce, le sculpteur Berhard se heurta à de sérieuses difficultés : le peintre Idoménée ne savait plus combien son nom comportait de voyelles ; le compositeur Célestin avait oublié son paraphe ; le poëte Armand offrait sa croix de Dieu.

— C'est égal ! dit Berhard en allant clouer au mur ce document avec un poignard. — Et maintenant, mangeons !

— Mangeons ! répétèrent machinalement les artistes.

Le festin recommença.

Mais, cette fois, ce fut le festin des ombres. Les yeux ne distinguaient plus, les mains ne sentaient plus. Emile se piquait le nez avec sa fourchette, tandis qu'Idoménée cherchait une cuisse de volaille tombée dans son gilet. Alors, il se passa quelque chose d'analogue à la retraite de Russie. De temps en temps, un convive vaincu par la fatigue penchait mollement la

tête, s'affaissait sur sa chaise, et glissait sans bruit sous la table. Ils disparurent tous ainsi successivement.

Au dehors, la pluie tombait et le vent s'engouffrait dans les carrefours.

VI

Le lendemain matin, vers dix heures, le domestique d'Idomenée, à qui son maître avait donné la permission de minuit, entra avec une seconde clef dans l'atelier et trouva les *six* profondément endormis, dans des attitudes de la décadence.

Il contempla un instant ce spectacle en silence, et murmura d'un ton narquois :

— Le meilleur tableau de monsieur !

LES IMMORTELS

La scène se passe à l'Académie française. Les Quarante sont au nombre de vingt-huit. Un coup de sonnette du Président annonce que la séance est ouverte.

LE PRÉSIDENT.

Immortels, garde à vous! Nous sommes rassemblés
Pour donner un exemple aux écrivains troublés,
Et choisir un esprit dont la grâce lutine
Remplace ici l'auteur de *Michel et Christine.*
Le scrutin est ouvert.

M. DUPIN.

Nommez les candidats.

LE PRÉSIDENT.

Vous les connaissez tous. Jamais meilleurs soldats
Ne vouèrent leur vie à la littérature :
C'est Mazères, sorti d'une sous-préfecture ;

Doucet, chef de bureau, je dis des plus charmants,
Et Cuvillier, nourri dans les commandements.

(On rit)

M. SAINTE-BEUVE.

Cela ne fait que trois.

M. VITET.

Et les autres ?

M. PONSARD.

J'observe
Que l'on oublie Autran, venu de la Réserve.

M. JULES SANDEAU.

Et Feuillet, débarqué de Saint-Lô ce matin.

M. DE FALLOUX.

Et Gratry !

LE PRÉSIDENT.

Voici l'urne, et j'ouvre le scrutin.

M. PONSARD, murmurant deux vers de Lucrèce

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit servir à la lampe nocturne...

M. LEBRUN, lisant dans un journal la liste des académiciens actuels.

Je suis toujours fâché qu'on divulgue nos noms :
On ne sait pas alors combien nous étonnons.

Chez nous trop de clarté nuit à notre prestige.
Qu'ailleurs, sur d'autres fronts, la lumière voltige ;
Les ténèbres vont bien aux vieillards d'Ossian.

M. NISARD,

Votez-vous pour Doucet?

M. LEBRUN

Votez-vous pour Autran?

M. VIENNET, à part.

Autran, Doucet, ces noms sentent le romantisme,
Et je vais les frapper de mon juste ostracisme.

M. DE BROGLIE, à part.

Pas un duc! tous bourgeois!

M. SAINTE-BEUVE.

Qu'avez-vous donc, Mignet?

M. MIGNET, bas.

Comment écrivez-vous Doucet?

M. SAINTE-BEUVE.

Comme Poucet.

M. DE FALLOUX, à M. Mérimée.

Ainsi, vous revenez de voyage, confrère,
Et sans avoir passé par ma Guittanaumière! (1)
Quel malheur! vous auriez pu voir mon dernier porc;

(1) Un des domaines de M. Falloux, aux environs d'Angers.

Il surpasse tous ceux de Saintonge et d'York.

M. DE LAMARTINE, rêveur.

Deux louis! quarante francs! somme insignifiante !
Remboursable en deux ans...

M. DE FALLOUX.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. MÉRIMÉE.

Il chante !

LE PRÉSIDENT, dépouillant le scrutin.

Je vais compter les voix de chaque concurrent :
Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran.

M. DE LAPRADE.

Bravo! la Cannebière a le pas sur le Louvre.

LE PRÉSIDENT.

Pas encore; voici ce que l'urne découvre :
Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet.

M. DUPIN.

Point de majorité!

M. DE LAPRADE,

Si l'on recommençait?

LE PRÉSIDENT.

Il le faut bien.

M. VIENNET.

Ceci me rappelle une fable
Que je fis autrefois dans un cas tout semblable,
Et dont le titre alors parut piquant et neuf :
Le Cirage vernis et le Cirage à l'œuf.
En voici le début : « Une paire de bottes,
Un jour, au boulevard, passaient, vierges de crottes
Il faisait cependant de la pluie et du vent... »

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Viennet, plus tard ; votons auparavant.

M. VIENNET, à part.

Le goût des vers se perd dans ma belle patrie !

LE PRÉSIDENT.

Nous n'aboutirons pas ; dépêchons, je vous prie.
Huissier, distribuez les boules.

M. DE LAPRADE, à M. Patin

Oui, mon cher,
Un article excellent, dans *le Temps* d'avant-hier.
On veut qu'à l'Institut nous accordions des places
Aux femmes de talent.

M. PATIN.

Fauteuils, voilez vos faces !

M. DE SACY.

Un semblable projet doit plaire à Legouvé.

M. LEGOUVÉ.

En effet; autrefois mon père l'a rêvé.
Par les femmes toujours notre âme fut ravie;
Elles jonchent de fleurs le chemin de la vie,
Et mêlent sur nos fronts, dans leurs jeux ingénus,
Aux lauriers d'Apollon les myrtes de Vénus.

M. AMPÈRE.

Soit, mais qu'à George Sand nous ouvrions nos portes,
Vous verrez des bas-bleus s'avancer les cohortes,
Et madame Ancelot, et la comtesse Dash...

M. MIGNET, bas, à M. Sainte-Beuve.

Comment écrivez-vous Autran?

M. SAINTE-BEUVE.

Avec un *h*.

LE PRÉSIDENT.

Vous n avez pas voté, monsieur de Lamartine.

M. DE LAMARTINE, rêveur.

J'ai bien vingt mille amis...

M. NISARD.

Dans son rêve il s'obstine.

LE PRÉSIDENT.

Le scrutin est fermé. Messieurs, à votre rang.

(Lisant.)

Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran.

M. PONSARD.

Cela s'annonce bien pour lui.

M. THIERS.

Je m'émerveille

En voyant triompher l'école de Marseille.

LE PRÉSIDENT, lisant.

Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet.

M. JULES SANDEAU.

Toujours même chanson !

M. DE FALLOUX.

Toujours même verset !

M. PONSARD.

Cette obstination où l'on veut voir un crime,
De notre conscience est l'effort légitime,
Et c'est de notre voix faire trop peu de cas,
Que pouvoir espérer ne la disputer pas.

M. SAINTE-BEUVE, à part.

O docte prosaïsme et rime dérisoire !

M. VIENNET.

L'incident me remet une fable en mémoire :
Il s'agit d'un corbeau dans les airs folâtrant,
Et tenant en son bec un fromage odorant.
Un renard dont le nez flaire à travers la plaine,
Survient en cet instant...

M. DE PONGERVILLE.

Mais c'est du La Fontaine !

M. VIENNET.

Ah ! pardon !

M. AMPÈRE, à M. de Lamartine.

Votez-vous ?

M. DE LAMARTINE.

Est-ce que j'en connais
Un seul !

M. AMPÈRE.

Votez toujours, votez donc...

M. DE LAMARTINE, impatienté.

Des chenets !

LE PRÉSIDENT.

Il n'importe, messieurs ; recommençons encore.

M. PONSARD.

Votons jusqu'à demain !

M. NISARD.

Votons jusqu'à l'aurore!

M. THIERS.

Certes, ce n'est pas nous qui céderons d'un cran.

(Douze tours de scrutin se succèdent, amenant toujours le même résultat. Les académiciens finissent par céder au sommeil.)

CHŒUR DES DOUCETIENS, marmottant.

Doucet! Doucet! Doucet!

CHŒUR DES AUTRANIENS, de même.

Autran! Autran! Autran!

LE

TURC ET LE GRENADIER

I

J'admire les magasins d'aujourd'hui, mais je regrette les boutiques d'autrefois. Je le dis comme je le pense, autant en artiste qu'en homme déjà vieillissant. Les magasins sont hauts, vastes, clairs, tant que vous voudrez; — les boutiques étaient basses, petites, obscures; et, malgré cela, les boutiques avaient quelque chose d'accort et d'honnête; c'était comme une rangée de commères le long des rues. Elles prêtaient les motifs les plus pittoresques à la peinture, et la plupart d'entre elles faisaient rêver du jeune Poquelin. O mes chères boutiques!

Les magasins d'aujourd'hui sont loin de cette bonhomie; vous chercheriez vainement chez eux quelques traces de caractère national. Ils sont construits et décorés à la façon de Pompéi mon ami, ou de l'Alhambra. Les moins riches se distinguent par des

outrecuidances spéciales. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare de lire au fronton d'un magasin puritainement peint de noir ces mots en lettres lapidaires : MODES. Pas autre chose. Que si vous essayez de plonger un regard curieux à travers la mousseline des rideaux, vous n'apercevez qu'un canapé de velours, et sur ce canapé une femme en cheveux qui lit un volume. D'ailleurs, pas le moindre chiffon. Voilà le magasin de modes d'aujourd'hui ; — combien je lui préfère la boutique de modes d'autrefois, qui offrait un si réjouissant assemblage de rubans de toutes les couleurs, et où de nombreuses jeunes filles, un œil à leur ouvrage et l'autre à la rue, étaient occupées à coiffer des *marottes* ou têtes de carton ! — La *marotte*, encore une chose disparue !

II

Je regrette les boutiques, et je regrette aussi les enseignes des boutiques. Les unes n'allaient pas sans les autres. Je parle de l'enseigne originale, allégorique, compliquée, appelant à son aide la sculpture ou la serrurerie. Je parle des *Barbes d'or*, des *Tours d'argent*, des *Chats noirs*, des *Saint-Esprit*, des

Bons coings, des *Paniers fleuris*, des *Puits d'amour*, des *Verts galants*, de tous ces caprices qui étaient la poésie de l'ancienne boutique. Aujourd'hui, on se passe volontiers de l'enseigne, que l'on trouve de mauvais goût; on écrit simplement : *Félix, pâtissier*, là où on aurait écrit jadis : *Au Flan couronné*. — Qui me rendra les vieilles enseignes, hélas! Il y en avait de naïves, et ce n'étaient pas celles que j'aimais le moins. Le bois y jouait un grand rôle; le bois se pliait à tous les attributs. Des saucissons en bois, balancés par le vent, invitaient à entrer chez les charcutiers; des gants en bois et des bas en bois d'une longueur interminable, disaient l'industrie des bonnetiers; les chapeliers étalaient des chapeaux en bois de diverses formes, depuis les demi-lunes démesurées des généraux de l'Empire, jusqu'aux élégants chapska des lanciers polonais.

III

Parmi ces boutiques et ces enseignes de la vieille roche, on remarquait encore, il y a une douzaine d'années, deux débits de tabac, l'un situé rue de

l'Ancienne-Comédie, — l'autre rue Fontaine, à quelques pas de la barrière Pigalle. Tous les deux avaient à leur porte une de ces statuettes en bois colorié, haute de deux pieds environ, dont la mode était fort répandue dans le dernier siècle et au commencement de celui-ci. La statuette du débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie représentait un Turc : — celle de la rue Fontaine figurait un Grenadier.

Il me faudrait un style en bois pour décrire convenablement ce Turc en bois et ce Grenadier en bois.

Le Turc de la rue de l'Ancienne-Comédie avait un turban comme tous les Turcs, une pelisse comme tous les Turcs, des babouches comme tous les Turcs; — et, comme tous les Turcs, il fumait dans un long narghilé, avec toute la superbe et toute l'indolence que peut comporter la sculpture sur bois. Le vermillon, l'indigo et l'or étaient semés à profusion sur sa petite personne; il rappelait les plus beaux Turcs du théâtre Feydeau; et, tout entier à son narghilé, il ne s'apercevait pas même du rôle de portier qu'il remplissait, — tant sont grandes la majesté et l'indifférence orientales!

Le Grenadier de la rue Fontaine, d'une date plus

moderne, avait un bonnet d'ours comme tous les grenadiers, des moustaches comme tous les grenadiers, des guêtres comme tous les grenadiers ; — et, comme tous les grenadiers, il fumait dans une pipe noire. Il était d'ailleurs très-bien ficelé dans sa mignonne taille de bois, l'air crâne, la poitrine effacée, les pieds en dehors. Héros bon enfant, il ne lui déplaisait pas de monter la garde à la porte d'un bureau de tabac, après avoir vu brûler le Kremlin.

IV

A l'époque dont nous parlons, vivait un acteur qui jouait à l'Odéon et qui demeurait à Montmartre. Ce fait paraîtra peut-être singulier, et j'avoue que je ne suis pas en mesure de l'expliquer. Je l'appellerai Restout, pour cacher son véritable nom, sous lequel il a plutôt laissé une réputation de bohême et de mystificateur que de bon comédien.

Restout descendait régulièrement tous les jours la rue Fontaine, pour arriver une demi-heure après dans la rue de l'Ancienne-Comédie. A force de faire ce trajet, il avait fini par se préoccuper extraordinairement du Grenadier, qui l'attendait chaque matin au

port d'armes, comme pour le saluer, et du Turc, dont le regard oblique le suivait jusque sur la place de l'Odéon. Ces deux bonshommes en bois tenaient une place énorme dans sa vie ; il en rêvait même éveillé ; et le soir, en jouant la comédie, il croyait les apercevoir dans la salle, — le Grenadier au parterre et le Turc à l'avant-scène.

Un jour, avant l'heure de la répétition, Restout, qui était, comme je l'ai dit, un mystificateur, entra dans le débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie, lequel était tenu par deux vieilles gens, le mari et la femme. La femme seule se trouvait au comptoir.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir? lui demanda-t-elle.

— Madame, dit Restout, je désirerais acheter votre Turc.

— Monsieur plaisante sans doute.

— Non, madame, je suis fort sérieux.

— Notre Turc n'est pas à vendre, dit-elle.

— Je suis disposé à y mettre le prix que vous fixerez, continua Restout.

La marchande le regarda, et comme il s'exprimait

avec une parfaite politesse, elle appela son mari qui se chauffait les pieds dans l'arrière-boutique.

— Mon ami, voilà monsieur qui veut acheter notre Turc.

Le mari répéta machinalement sans comprendre :

— Notre Turc?

Et lorsqu'il eut compris, il répondit sèchement, en faisant mine de rentrer dans son arrière-boutique :

— Non, non.

— J'en offre cent francs, se hâta de dire Restout.

— Nous ne vendons pas notre Turc, grommela le vieillard.

— Deux cents francs!

— Non, non.

— Deux cent cinquante!

A ce chiffre, la femme tourna les yeux vers son mari.

Celui-ci, s'adressant à Restout :

— Je sais bien, monsieur, dit-il, que ce prix est au-dessus de la valeur de notre Turc; mais nous tenons à cette figure, nous y sommes accoutumés; c'est notre enseigne depuis quarante ans; tout le quartier la connaît, et il nous semblerait faire une mauvaise action en nous en séparant.

— Pourtant, trois cents francs... articula Restout.

— Mais enfin, monsieur, s'écria le marchand, pourquoi voulez-vous acheter notre Turc ?

— C'est bien simple. Je collectionne ce genre de curiosités. J'ai déjà réuni plus de quatre-vingts personnages en bois ayant tous appartenu à des bureaux de tabac. Votre Turc a sa place marquée dans mon musée, entre un Sauvage du plus beau noir et un Jean Bart assis sur un baril de poudre.

— Ah ! si c'est comme cela... murmura la femme.

Mais le mari hochait toujours la tête en signe de refus.

— Voyons, voyons, trois cent cinquante francs ! dit Restout.

La femme répéta :

— Trois cent cinquante francs ?...

— Agis comme tu voudras, dit à la fin le vieillard ; pour moi, je ne me mêle plus de cette affaire.

Et il rentra dans son arrière-boutique.

— Monsieur, reprit la femme d'un ton décidé, puisque votre désir est si vif, ajoutez encore cent francs, et le Turc est à vous.

Ce n'était déjà plus *notre* Turc, c'était *le* Turc !

— Diable ! cela fera quatre cent cinquante francs ! dit Restout.

— Oui, quatre cent cinquante francs. C'est notre dernier mot. Et encore est-ce un sacrifice que nous faisons.

— Allons !

Le marché fut conclu. Restout indiqua un domicile où l'on devait, le lendemain matin, apporter le Turc et l'échanger contre la somme convenue.

V

Quelques heures plus tard, Restout répétait la même scène dans le débit de tabac de la rue Fontaine. Il marchandait le Grenadier. Mais là, il connut tout de suite qu'il avait affaire à un industriel sans conviction, sans superstition, incapable de s'attacher à un morceau de bois. Le sentiment n'eut donc aucune part dans ce second marché. Le buraliste, exclusivement préoccupé d'une idée de bénéfice, ne fit aucune difficulté pour vendre son Grenadier ; il aurait vendu pareillement son lit ou son comptoir ; ce n'était pour lui qu'une question de prix. A cet effet, il déploya toutes les ressources d'un esprit finaud et borné ; il

exposa que ces sortes de bonshommes étaient devenus très-rares, qu'on avait cessé depuis longtemps d'en fabriquer, qu'on n'en rencontrait plus qu'en province — et encore ! que le sien était une œuvre d'art et que le bois en était extrêmement précieux. Mais si engageante que fut sa faconde, elle lui rapporta moins que la résistance attendrie du vieux couple de la rue de l'Ancienne-Comédie. La vente du Grenadier fut arrêtée à cent quarante francs.

Rendez-vous fut également pris, le lendemain, pour la livraison et le paiement.

Ces deux importantes affaires terminées, le comédien Restout rentra sans sourciller dans sa banlieue escarpée, où il eut l'heur de rencontrer le premier rôle du théâtre de Montmartre et de lui gagner trois glorias au noble jeu de billard.

VI

Or, voici ce que, dans son imagination scélérate, avait combiné le comédien Restout :

Au débitant de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie il avait donné l'adresse du débitant de tabac de la rue Fontaine, — et au débitant de tabac de

rue Fontaine l'adresse du débitant de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie.

A tous les deux il avait assigné la même heure : dix heures du matin.

En conséquence, chacun d'eux partit de chez soi vers neuf heures et demie, portant entre ses bras, celui-ci le Turc, celui-là le Grenadier.

Cela faisait se retourner et sourire quelques passants.

Celui qui portait le Turc, le vieillard de la rue de l'Ancienne-Comédie, était le plus à plaindre : il baissait la tête et marchait précipitamment; on eût dit un Romain fuyant avec ses Lares.

La veille au soir, il avait attendu pour desceller son Turc que ses clients fussent partis, que le gaz fût éteint, que la rue fût déserte ; et, à la lueur d'une chandelle, il avait accompli cet acte, comme une chose honteuse. Sa nuit avait été sans sommeil, et, au matin, il s'était vu sur le point de reclouer le Turc à sa place. Mais sa femme lui avait rappelé la parole donnée, et il était parti en soupirant.

L'autre, au contraire, le débitant de la rue Fontaine, portait arrogamment son Grenadier, et son air

semblait dire aux passants : « Riez à votre aise ; moi, j'ai fait un excellent marché ; je vais déposer cette marionnette chez un niais qui me l'achète six fois sa valeur ! »

VII

Une rencontre était inévitable entre les deux marchands ; elle eut lieu sur la place du Carrousel. Ils entrevirent la vérité comme dans un éclair ; mais ils n'osèrent pas s'interroger, et ils continuèrent leur route, après s'être croisés en frémissant d'inquiétude.

Ils doublèrent le pas. Que devinrent-ils lorsque, arrivés au terme de leur course, l'un et l'autre se trouvèrent an face d'un débit de tabac concurrent ?

Le vieillard se laissa tomber — avec son Turc — sur le trottoir...

La rage dans le cœur, au bout de quelques instants, chacun d'eux reprenait le même chemin, en remportant son enseigne bafouée. On ne dit pas s'ils se rencontrèrent encore.

Toutefois est-il que la crainte du ridicule les empêcha de replacer à leur porte les bonshommes de bois. Les deux débits de tabac existent toujours ;

mais où est le Turc? Qu'est-devenu le Grenadier?

J'ignore si le ciel fit de longs remords au mystificateur Réstout. Je sais seulement qu'il changea son itinéraire de Montmartre à l'Odéon et de l'Odéon à Montmartre.

MÉMOIRES D'UN HOMME

A QUI IL N'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

I

Je m'appelle Duval.

Je suis fils de Duval.

Et petit-fils de Duval.

Le nom de tout le monde!

Tout petit, j'ai mangé de la bouillie.

J'ai eu la coqueluche.

Le médecin a dit que cela ne serait rien.

Cela n'a rien été.

..... Voulez-vous que je continue?

II

Et pourquoi pas?

Le beau mérite de raconter des événements importants dont on a été acteur ou témoin !

Il est trop facile d'exciter l'intérêt avec des batailles, des adultères, des vols, des duels, des faillites.

Mais n'avoir rien vu, n'avoir rien fait, et vouloir cependant laisser sa trace ici-bas !

A la bonne heure !

N'être rien, — et avoir l'ambition d'écrire sa vie, comme Rousseau, comme Casanova, comme madame Roland, comme Alexandre Dumas !

Parlez-moi de cela !

Voilà qui est bien plus fort !

Voilà qui est bien plus rare !

Voilà ce que j'entreprends, moi, Duval, le premier venu, — le héros de l'insignifiance.

III

J'ai dit que j'avais le nom de tout le monde.

J'ai aussi l'air de tout le monde.

Lisez mon passe-port.

Front : moyen.

Nez : moyen.

Bouche : moyenne.

Menton : moyen.

C'est le triomphe de l'impersonnalité.

La preuve que je ressemble à tout le monde, c'est que tout le monde m'accoste plusieurs fois par jour en s'écriant : « Ah! pardon, je vous prenais pour monsieur un tel. »

Les femmes ont un mot terrible pour désigner les gens de ma figure : « Il est de ceux dont on ne dit rien. »

La nature m'a refusé jusqu'au plus simple tic.

Je suis la foule, la chose qu'on n'aperçoit que tout autant qu'elle est agglomérée.

... Voulez-vous que je continue?

IV

Ma jeunesse...

Je n'ai pas eu de jeunesse.

C'est ce qui m'attriste le plus, quand j'y songe.

A l'heure où les autres font briller leurs vingt ans au soleil comme de belles pièces d'or neuves, à l'âge où toutes les têtes ont des délires, où toutes les poitrines ont des chansons, où les yeux et les mains se

cherchent dans une atmosphère d'amour, — j'étais déjà assis sur le rond de cuir de l'employé.

Or, il n'arrive rien sur les ronds de cuir.

De même que j'avais été un sage enfant, je suis resté un sage jeune homme.

Je n'ai pas eu de dettes.

Je n'ai pas eu de maîtresses.

J'ai aimé — dans les livres seulement.

J'ai regardé passer le plaisir, — de ma fenêtre, ouverte les dimanches soirs.

V

Pendant trente ans, le front penché sur des registres verts à angles de cuivre, j'ai pu entendre s'apaiser un à un tous les battements de mon cœur.

Pendant trente ans, j'ai été la gloire de l'administion des contributions directes.

Pendant trente ans, j'ai envoyé à mes concitoyens des petits papiers blancs, verts, bleus et roses, pour les inviter à payer leurs termes échus.

Et je me suis toujours maintenu à la hauteur de cette mission.

Si je me raille un peu moi-même, c'est par amour-propre, et afin que vous ne me regardiez pas comme un être absolument vulgaire.

La vérité est que dans ces professions claustrales, où la mécanique et la routine tiennent tant de place, l'esprit finit par prendre des plis comme le corps. Un voile s'étend et s'épaissit sur l'intelligence. On n'agit plus que machinalement. La pensée s'est assoupie.

J'ai donc été de ceux — plus nombreux qu'on ne croit — qui ne pensent à rien.

VI

Balzac a trop exagéré le drame dans les âmes d'en bas. Il les a dosées à sa mesure.

Il vous a dit à quoi pensent :

Le paysan qui chasse à la loutre ;

L'invalide qui regarde jouer au cochonnet ;

La garde malade qui remue une tisane ;

Le clerc d'avoué qui feuillette un dossier.

A mon tour, si j'avais le temps, — moi, Duval, — je vous dirais à quoi ne pensent pas :

L'épicier qui casse son sucre ;

L'expéditionnaire qui taille sa plume;

Le valet de pied qui attend ses maîtres sous le vestibule de l'Opéra;

La sentinelle qui baye aux étoiles.

Accoutumez-vous à regarder comme immense le nombre des individus qui ne pensent à rien.

Penser à rien, — c'est peut-être le bonheur!

A coup sûr, c'est la santé.

... Voulez-vous que je continue?

VII

Il me serait peut-être arrivé quelque chose si je m'étais marié.

Que l'on ne prenne pas cela pour un mot de vaudeville.

Mais je ne me suis pas marié.

Je n'ai pas osé.

Alors, le hasard s'est détourné de moi tout à fait, et j'ai été comme oublié dans la vie.

L'accident lui-même m'a dédaigné.

Pas de pot de fleurs tombant sur ma tête!

Pas de querelle au café !

Pas de montre volée !

Les voyages m'auraient bien séduit ; mais où aller ? A quelle contrée donner la préférence ? Pourquoi l'Italie plutôt que l'Espagne ? Et pourquoi pas le Frangistan.

L'indécision m'a cloué sur place.

Et maintenant, quand un désir de locomotion s'empare trop vivement de moi, j'étends la main vers les trois ou quatre rayons qui forment ma bibliothèque.

Je prends et je relis mes deux ouvrages préférés.

L'un est le *Voyage autour de ma chambre*, par le comte Xavier de Maistre.

L'autre, plus modeste encore, et sans nom d'auteur, est le *Voyage dans mes poches*.

VIII

Mais au moins j'aurais pu, comme citoyen ou même comme simple passant, assister à quelque fait considérable, approcher ou seulement apercevoir quelque personnage fameux.

Je l'aurais pu certainement.

L'ironique destinée m'en a toujours empêché.

Un rhume de cerveau me tenait au lit lorsque éclata la révolution de février.

Quelques jours ensuite, je voulus voir M. Ledru-Rollin.

Il venait de passer.

J'ai également manqué l'ouvrier Albert d'un quart d'heure.

Ce n'est donc pas moi qui projéterai jamais des lueurs sur notre histoire.

De la légende du dix-neuvième siècle, je n'ai retenu que le refrain, un seul mot, que je répète à la façon du perroquet effrayé :

— Boum !... Boum !

... Voulez-vous que je continue ?

IX

Non. Je finis, — car la liste de tout ce qui ne m'est pas arrivé remplirait aisément cent voulumes.

Il ne m'est jamais rien arrivé, — même en rêve.

D'ordinaire, cependant, la nuit est la revanche du

jour; les têtes les plus calmes s'illuminent alors de mille féeries intérieures; un régisseur invisible vient frapper les trois coups dans votre crâne pour une comédie aux cent actes divers.

Moi, je n'ai jamais rêvé que de choses indifférentes, de mon chapeau qui s'envolait ou d'une allumette chimique qui ne voulait pas *prendre*.

Qu'ajouterai-je encore?

« Cache ta vie, » a dit un sage. Je n'ai pas de peine à cela.

La terre me sera légère, car je n'aurai pas beaucoup pesé sur elle.

Le monde aura été pour moi une feuille de présence où je me serai contenté de signer mon nom, — mon nom de Duval.

LE DINER DU LANCIER

I

Une belle arme, la lance!

De beaux hommes, les lanciers!

La lance! droite, reluisante, effilée, haute, avec un joli drapeau qui claque au vent!

Les lanciers! les moins farouches de tous les cavaliers, coiffés élégamment, cambrés en selle, riants et rapides!

J'ai l'honneur de connaître un lancier, un ancien lancier, et de déjeuner quelquefois avec lui dans un café du boulevard.

A toutes les qualités de l'homme du monde et du militaire en retraite, ce lancier joint un appétit considérable.

Sa lance s'est changée en fourchette.

II

— Vous souriez de ma fière prestance à table, — me dit-il l'autre matin, après avoir exterminé une plantureuse entre-côte ; — et vous avez raison de sourire.

» Je vous souhaite de portez un jour vos soixante ans comme je porte les miens.

» Et cependant, ce que je suis n'est rien en comparaison de ce que j'ai été.

» Je parle du temps où j'avais l'honneur de servir dans les lanciers...

» Garçon ! qu'est-ce que vous allez nous donner maintenant ?

» Dans ce temps-là, j'avais, comme à présent, cinq pieds huit pouces, bonne mesure. J'étais maigre, et je dévorais. Il ne me fallait pas moins de neuf livres de pain par jour ; neuf livres, oui, monsieur.

» Ajoutez à cela que mon gousset était assez mal garni.

» Et vous comprendrez qu'une fois je me sois laissé aller à manger un Saint-Michel.

— Un Saint-Michel? répétai-je, ébahi.

— Tout entier... avec son dragon.

— Contez-moi donc cela.

— Volontiers, mais après les légumes, répondit judicieusement le lancier.

III

Après les légumes, le lancier commença :

— C'était en 1818.

» De l'histoire, monsieur, de l'histoire!

» Je venais de passer un congé dans ma famille, aux environs de Rouen.

» La veille de mon départ, mon père me donna une lettre pour un de ses amis avec lequel il avait fait les campagnes de la Hollande, sous Pichegru, et qui habitait Gisors, où je devais m'arrêter.

» Gisors, charmante petite ville, située dans le département de l'Eure, renommée pour ses filatures et ses fabriques d'étoffes; 3,500 à 4,000 habitants.

» Je pris la lettre, et, le lendemain, une diligence de passage me débarqua à Gisors.

» Monsieur, je ne sais pas quel effet produit sur

vous la diligence, mais elle me creuse littéralement l'estomac, à moi.

» Le trajet m'avait mis sur les dents.

» Et comme c'était précisément l'heure de la *dînée* pour les voyageurs de la diligence, — qui avait sa destination plus loin, — j'entrai à l'auberge du *Soleil d'Or* où la table d'hôte était servie.

» Je crus cependant devoir m'informer à demi-voix auprès d'une servante :

» — Combien coûte le dîner ici?

» — Trois francs, me répondit-elle, et trois francs dix sous avec le café.

» — Voilà mon affaire, pensai-je.

» Et je m'assis.

IV

» Je m'assis.

» Ne me faites pas répéter.

» Je m'attablai modestement, sans en avoir l'air, comme quelqu'un qui accomplit une chose toute simple, à côté des autres voyageurs, en disant à mon voisin de droite :

» — Pardon, monsieur!

» Et à ma voisine de gauche :

» — Pardon, madame !

» On ne se serait douté de rien.

» Ah ! il faut être juste : la table était bien servie.

» Pour Gisors, c'était superbe !

» Il y avait de tout : poissons, entrées chaudes et froides, hors-d'œuvre (je raffole des hors-d'œuvre; cela doit vous paraître singulier, n'est-ce pas ?), pâtés, rôts, blanc-manger...

» Et tout cela était sur la table à la fois, dans des plateaux, sur des réchauds, à la portée de chacun, parce que les voyageurs ne pouvaient disposer au plus que de vingt-cinq minutes, et qu'il leur fallait se hâter à cause du proverbe : « La diligence n'attend pas. »

» Les voyageurs, à qui ce programme était connu, mangeaient gloutonnement et au hasard.

» C'était horrible à voir.

» Pouah !

» Moi, j'y mettais plus d'ordre et de discernement. Voulant épargner de l'embarras aux servantes, j'attirais à moi la plupart des plats et je les nettoyais avec une conscience véritablement exemplaire.

» Il arrivait de temps en temps que maintes bouteilles étaient, de ma part, l'objet d'une méprise ; mais avec quelle bonne grâce, reconnaissant mon erreur, je disais à ma voisine de gauche :

» — Pardon, madame !

» Et à mon voisin de droite :

» — Pardon, monsieur !

V

» On commença à m'apercevoir et à s'inquiéter de moi vers la fin du premier service.

» Ce ne fut d'abord qu'un léger murmure.

» — La fille ! dit un gros fermier rougeaud, où sont donc les foies de veau sautés ?

» — Dame ! répondit-elle en me désignant, c'est monsieur qui les a finis.

» Elle aurait pu dire aussi bien que c'était moi qui les avait commencés.

» — Mademoiselle, voulez-vous me faire passer les navets au beurre ? disait une vieille dame.

» — Les navets au beurre ?...

» Et la servante s'arrêtait en me regardant.

« J'avais la tête penchée sur mon assiette.

« Et je mangeais toujours.

« Je mangeais sans affectation et sans honte.

« Je mangeais de bon cœur, comme on dit chez nous.

« Une jolie table d'hôte, ma foi !

VI

« — Allons, messieurs les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît ! en voiture !

« Puisque vous êtes allé en diligence, vous connaissez ces fatales paroles ; elles sont toujours accueillies par un sourd grognement de révolte et de résistance.

« On obtient quelquefois cinq minutes de répit.

« Mais bientôt la même voix, la voix du conducteur, s'élève plus sévère, plus pressante :

« — Allons, messieurs, en voiture ! en voiture !

« Les voyageurs se lèvent alors, jetant un regard de regret sur le dessert à peine entamé.

« Les choses se passèrent ainsi à Gisors.

« Avec cette différence que, moi, je ne bougeai pas de ma place.

« Tous mes soins étaient appliqués à la destruction d'un fromage de Livarot.

« J'adore le Livarot !

« Le maître de l'auberge, qui était déjà entré sous divers prétextes et qui m'examinait avec inquiétude, vint me frapper sur l'épaule en disant :

« — Eh bien, jeune homme, vous n'entendez donc pas ?

« — Quoi ? fis-je la bouche pleine.

« — La voiture va partir.

« — Oh ! moi, je ne pars pas, répondis-je avec candeur.

« Et, étendant le bras, je groupai devant moi les plats du dessert.

VII

« — Desservez ! desservez ! cria l'aubergiste du *Soleil d'Or* à ses gens.

« Ce fut un combat désespéré.

« Nous luttions de vitesse, eux pour ôter, moi pour retenir.

« Pendant que d'une main je me cramponnais à un

saladier de fraises, de l'autre j'atteignais une assiette de macarons.

« La victoire leur resta.

« Malédiction !

« Il n'y eut plus sur la table que la nappe, deux vases de fleurs, et, entre ces deux vases de fleurs, une énorme pièce de pâtisserie fort compliquée.

« Un objet d'ornement !

« Une chose faite pour l'œil !

« Cette pièce, qui figurait une espèce de montagne, était surmontée d'un groupe colorié représentant l'archange saint Michel terrassant un dragon et le perçant de sa lance.

« La lance, c'était ma partie.

« Les domestiques étaient sortis d'un air narquois, me laissant seul dans la salle.

« Seul, c'est-à-dire en tête-à-tête avec le Saint Michel.

« Évidemment ils étaient sans méfiance.

« Ce Saint-Michel me troublait et m'agaçait.

« J'aurais voulu ne pas le voir.

« Je comprenais bien qu'il était là surtout pour la parade, pour le spectacle.

« Mais, d'un autre côté, je me disais que si l'on fait des pâtisseries, c'est pour qu'elles soient mangées.

« Et que le dîneur a droit de consommation sur tout ce qui se trouve sur la table.

« Mon hésitation ne dura que quelques minutes.

« Je fis taire mes scrupules.

« Je me penchai, et je portai une main sacrilége sur le Saint-Michel.

VIII

Le lancier continua :

— Je dois ce témoignage à la vérité d'avouer que cet archange était effroyablement dur ; les parties de massepain en étaient absolument desséchées ; bref, ce n'était pas bon.

« Pas bon du tout !

« Mais j'avais faim.

« L'aubergiste du *Soleil d'Or* entra justement comme j'achevais la ruine de cet édifice.

« La stupéfaction le rendit immobile.

« — Mon Saint-Michel ! s'écria-t-il.

« — Quelque chose de fameux, murmurai-je.

« Et me dirigeant vers lui, qui demeurait les yeux

fixés sur mon assiette entièrement dépourvue de vestiges, je lui mis dans la main le prix de mon dîner, c'est-à-dire une pièce de trois francs.

« Ce que nous appelions autrefois un petit écu.

« Et je sortis fièrement.

« Il me regarda partir...

IX

« A peine avais-je fait trois pas dans la rue que je revins vers lui, afin de savoir l'adresse de cet ami de mon père pour lequel j'avais une lettre de recommandation.

« — M. Mauprat? me répondit-il bourrument, c'est le cafetier de la place; mais je ne vous conseille pas de vous présenter chez lui aujourd'hui; toute la maison est sens dessus dessous.

« Et l'aubergiste me tourna le dos.

« Je ne jugeai pas à propos de faire mon profit de son avis désobligeant; j'allai au café de la place, qui était fermé en effet.

« Mais, en tournant autour de la maison, je trouvai une porte; je montai. Une grande agitation régnait dans l'escalier que remplissait une foule de personnes

très-bien mises; et j'eus quelque difficulté à être introduit auprès de M. Mauprat, qui me parut lui-même très-affairé.

« Cependant, lorsqu'il eut lu la lettre de mon père il m'embrassa cordialement, en me disant :

« — Parbleu ! vous ne sauriez arriver plus à propos : je marie ma fille aujourd'hui ; vous allez être du dîner.

X

« — Mais, objectai-je timidement, c'est que je viens de dîner à table d'hôte.

« — Bah ! bah ! s'écria-t-il, ces dîners de table d'hôte, est-ce que cela tient au ventre ? D'ailleurs venez par ici.

« Et me prenant le bras, il me conduisit vers un placard, d'où il tira une bouteille d'eau-de-vie et un grand verre, qu'il remplit jusqu'aux bords.

« — Avalez-moi cela, me dit-il, et vous aurez bientôt oublié votre dîner.

« Avait-il tort ? avait-il raison ?

« Toutefois est-il qu'après avoir bu je me laissai

placer à une immense table en fer à cheval, au milieu d'une centaine d'invités.

« Les parfums d'une soupe homérique achevèrent de me faire perdre la mémoire ; et, lorsque le bouilli se présenta, je m'en servis moi-même une énorme tranche en contre-fil.

X

« — Comme vous venez tard, cher ami ! dit derrière moi M. Mauprat à un nouvel arrivant.

« — Ne m'en parlez pas ! j'ai été retenu jusqu'à présent par un animal, une espèce d'anthropophage... Un peu plus, il engloutissait ma table et mes chaises.

« A cette voix, je me retournai, et j'aperçus l'aubergiste du *Soleil d'Or*.

« Il me reconnut, et pensa défaillir en me voyant aux prises avec le bouilli.

« — Qu'avez-vous ? lui demanda M. Mauprat.

« — C'est lui ! dit l'aubergiste d'une voix étranglée.

« — Qui, lui ?

« — Celui qui a mangé mon Saint-Michel.

« On le plaça à côté de moi ; et pendant tout le

festin, il ne cessa de pousser des exclamations d'étonnement en me regardant.

« Je finis par ne plus m'occuper de cet imbécile et par faire honneur au repas, qui fut magnifique comme la plupart des repas de noce en province.

« Vous en savez quelque chose, vous aussi, mon gaillard.

« Et maintenant que je vous ai conté l'histoire du grand Saint-Michel, à votre santé !

Une belle arme la lance !

De beaux hommes, les lanciers !

L'AMI DES ACTEURS

I

Tout enfant, lorsque ses petits camarades, animés d'un noble enthousiasme, suivaient, en marquant le pas, la musique des régiments, lui demeurait planté, pendant des heures entières, devant les affiches de spectacles.

Il épelait les noms des acteurs :

A, r, ar, n, a, l, nal; Arnal.

B, o, u, bou; t, i, n. tin; Boutin.

C, a, ca; c, h, a, r, char; cachar; d, y, dy; Cachardy.

Et ainsi de suite depuis A jusqu'à Z, depuis les Funambules jusqu'à la Comédie française.

Ce fut de cette façon qu'il apprit à lire.

II

Le reste de son éducation s'acheva sur le trottoir de l'ancien boulevard du Temple, entre les marchands

de coco et les marchandes de sucre d'orge. Posé là dès quatre heures de l'après-midi, il voyait arriver un à un les acteurs se rendant à leurs théâtres, et il recueillait des observations du genre de celle-ci :

— Tiens ! M. Francisque a une redingote neuve !

— Mademoiselle Léontine ne sera jamais prête pour son entrée; elle ne sera trompée d'heure, bien sûr!

Le soir, après la représentation, il ne manquait jamais, avec quelques fanatiques de son espèce, d'aller attendre la sortie du premier rôle, pour lui faire une ovation et l'escorter jusqu'à son domicile.

Ce fut une heure mémorable dans son existence d'enfant que l'heure où il osa dire à M. Albert, qui venait de jouer *Atar-Gull* :

— Monsieur Albert, voulez-vous que je porte votre parapluie?

Et où M. Albert daigna lui accorder cette faveur.

III

Oh! marcher derrière un acteur!

Quel bonheur c'était pour lui!

Quelle émotion il éprouvait à se dire ceci, — ou à peu près, — en le suivant :

— Cet homme qui n'a l'air de rien, qui va, les mains dans ses poches, qui est habillé comme vous et moi, et dont la chaussure commence même à s'user, c'est d'Artagnan, c'est le duc de Villaflor, c'est Cartouche, c'est Monte-Cristo, c'est Ruy-Blas, c'est le maréchal de Saxe, c'est Salvator Rosa! Tout à l'heure, cet homme quittera son pantalon à carreaux et son paletot noisette; il s'habillera de soie et de velours; son valet de chambre lui passera au cou le collier de la Toison-d'Or! Tout à l'heure, l'homme que voici et que personne ne regarde, sera acclamé par une foule immense accourue exprès pour le voir; les mains battront à son aspect; les esprits voleront au-devant de lui! Tout à l'heure, cet homme, que chacun coudoie sans lui demander excuse, et à qui la première grisette venue dirait en ce moment : « Passez votre chemin! » cet homme tiendra toutes les femmes haletantes sous sa parole; elles le trouveront beau, elles lui jetteront des fleurs, et il n'en est aucune qui ne souhaitera d'être aimée par lui! Il se roulera dans le crime et dans l'orgie; il escaladera des murailles, il enlèvera des jeunes filles, il soustraira des testaments, il se battra en duel, il deviendra fou, il assistera à des bal-

lets, lui, ce passant, cet homme si simple et si calme d'allures, l'homme dont j'emboîte le pas !

Oh ! marcher derrière un acteur !

IV

Devenu jeune homme, il se décida, après bien des timidités et des hésitations, à franchir la barrière qui le séparait des acteurs et à entrer dans leur intimité.

Entrer dans l'intimité des acteurs, c'est entrer dans leur café.

Il choisit, pour commencer, le plus modeste, le café Achille, qui était surtout fréquenté en ce temps-là par les pensionnaires du Petit-Lazari ; il alla s'asseoir non pas à la place de tout le monde, parmi les consommateurs ordinaires, mais dans l'endroit réservé aux acteurs, dans le coin des acteurs, à la table des acteurs, sur le divan des acteurs.

Je me doute que le cœur lui battit d'une violente sorte à cet acte d'effrayante audace.

Un gros homme, qui fumait la pipe, le regarda d'un air étonné, et lui dit :

— C'est la place de Saint-Prosper.

Il se recula respectueusement; et, quand, cinq minutes après, il aperçut Saint-Prosper, il prit texte de sa tentative d'usurpation pour lui offrir une canette de bière de Strasbourg.

Le gros homme en eut sa part.

Tels furent les commencements de l'ami des acteurs.

V

L'ami des acteurs a employé plusieurs années pour arriver du café Achille, cette ombre, au café des Variétés, cette splendeur, — en passant par le café de la Gaîté, par le café du Cirque, par tous les cafés dramatiques, sans compter les caboulots.

Aujourd'hui, il est arrivé.

Ce que cela lui a coûté de canettes, je ne dirai pas que lui seul le sait; mais il y aurait de quoi mettre à flots trente galiotes avec leur équipage hollandais.

Il est arrivé! c'est-à-dire il connaît tous les acteurs, une armée! depuis les généraux jusqu'aux simples soldats, et les tambours, et les cantinières; il a barre sur eux, il a le droit de les apostropher dans la rue, de leur taper sur le ventre, de les arrêter par un bou-

ton d'habit, de leur demander des billets de faveur, de leur donner des conseils, de faire leur partie de domino!

Les connaissant, il a pris insensiblement leurs manières, leurs habitudes, leur costume ; il est rasé de bleu ; il boit l'absinthe à trois heures, il dîne à quatre.

Il leur a emprunté leur langage, en l'outrant et en l'employant à contre-sens.

Il appelle mademoiselle Boisgontier la *Bois-bois*.

Il trouve à Gourdin du *galoubet* (une bonne voix).

Il déplore qu'on n'ait donné à Omer qu'un rôle de *cent cinquante* (lignes).

Il dit d'une pièce ennuyeuse qu'elle est *crevante*.

Il déclare que Deshayes est un *bénisseur* ;

Et que Montdidier *colle des affiches*, c'est-à-dire qu'il joue, les mains étendues (1).

(1) L'ami des acteurs aura beau faire avec son demi-argot, il n'approchera jamais de la puissance d'expression des deux titis que j'ai entendus l'année dernière.

Ils sortaient du Théâtre-Français, où l'on venait de jouer *le Verre d'eau* et *la Joie fait peur*.

Un de leurs camarades les accoste et leur demande ce qu'ils ont vu.

— *Le Glacis de lance* et *la Rigolade f... le taf*, répondent-ils. (*Note de l'auteur.*)

Ses façons de complimenter n'appartiennent à aucun vocabulaire et sont pleines de contorsions :

— Non, vois-tu, tu m'as fait plaisir... Non, ça y est, c'est complet... Non, tu crois peut-être que je blague... Non, parole d'honneur ! tu ne sais pas tout le bien... Non, mais tu es *d'un nature...*

VI

Voulez-vous le voir dans son élément ?

Voulez-vous le surprendre en plein rayonnement et en pleine extase ?

Allez au café des Variétés, et, dans la partie vitrée, regardez cet homme à l'œil mobile, à la bouche pleine de sourires, qui se tient debout, afin de se transporter plus promptement d'un groupe à un autre. C'est lui. Il cause avec tout le monde, disant bonjour ou *adieu*, à la bordelaise ; reconduisant ceux qui partent, encombrant le seuil, empêchant le service. Il se précipite au-devant d'Alexandre Michel, qui ne l'aperçoit pas ; il secoue la main de Parade, droit, roide, indifférent ; il interroge Munié, aux petits yeux clignotants et attendris ; et Munié, qui est bon comme le bon pain, lui

répond avec sollicitude. Il parle canut à Berthelier; à Raynard, il dit : « La claque! la claque! » Par-dessus le nez de Grenier, il cherche à distinguer Colbrun, son cher Colbrun. Bien qu'occupé dans le café, il a cependant un œil sur le boulevard. Crosti passe, imposant comme un treizième César ; il le hèle d'un *psit* amical; il salue également du geste Dieudonné et Blaisot. Il fait rapporter de la bière, et trinque avec Ballard; il ne dédaigne pas la compagnie de Ballard, parce qu'il y a toujours quelque chose à gagner dans la conversation des personnes sensées, Mais Bache l'inquiète et l'offusque avec ses grands saluts, ses courbes cérémonieuses, ses obséquiosités, son nez et son œil questionneurs, ses lèvres pincées et son habitude de faire répéter : « Monsieur me fait l'honneur de me dire?... Monsieur m'a adressé la parole? » Il aime mieux la brusquerie militaire de Christian, qui, vêtu de noir, boutonné jusqu'au menton, la poitrine effacée, lui crie d'une voix exercée au commandement : « Vas-tu te taire, crétin! Quel grelot, mes enfants! Asseyez-vous donc dessus, et muselez-le après! »

L'ami des acteurs est enchanté.

Il fait rapporter de la bière.

Il a trois formules d'invitation, dont l'insistance varie selon l'importance de celui à qui il s'adresse.

La première, banale et presque négative :

— Tu ne prends pas quelque chose?

La deuxième, plus précise, avec un caractère d'affabilité :

— Prends-tu quelque chose?

Enfin, la troisième catégorique, et qui ne tolère pas de refus :

— Prends donc quelque chose!

VII

L'ami des acteurs a cela de particulier qu'il connaît tout le monde et que personne ne le connaît.

Là est la nuance originale.

On ne sait pas son nom.

On ignore ce qu'il fait.

La plupart du temps, on le désigne par un prénom qui n'est pas le sien : on l'appelle Auguste, et il se laisse appeler Auguste.

Plusieurs prétendent que c'est un tapissier, d'autres que c'est un fabricant de peignes.

Quoi qu'il en soit, c'est un fort galant homme.

Je lui demandai une fois pourquoi, avec le goût si déterminé qui le pousse vers la vie du théâtre, il ne s'était pas fait acteur.

Il demeura un instant immobile et frappé d'un coup de lumière; puis il me répondit comme M. Prud'homme, à qui l'on conseillait de prendre un bain pour se débarrasser d'une mauvaise odeur dont il ne cessait de se plaindre depuis l'âge de six ans.

— Je n'y ai jamais pensé!

UNE NATURE EN DEHORS

I

Corfou! — En rangeant des papiers anciens, je retrouve ce nom singulier au bas de plusieurs lettres. C'est le nom — ou le sobriquet, je ne sais plus au juste — d'un camarade de jeunesse, d'un ami de fredaines. Où est-il à présent? qu'est-il devenu? Certainement il existe toujours. Il y a des personnes dont le souvenir éloigne toute supposition funèbre; Corfou est de ce nombre. Il était trop grand, trop fort, trop superbe, à l'époque où je l'ai connu, pour n'être pas encore grand, fort et superbe maintenant. Allons, allons, Corfou se porte bien; Corfou va à merveille! Pensons à autre chose.

Penser à autre chose? Et pourquoi? Cette physionomie très-distincte m'arrête, me retient. Je veux

essayer de la fixer sur le papier. Cette mémoire bourdonne à mes oreilles, au point de m'importuner; — débarassons-nous de cette mémoire. Parlons de Corfou aujourd'hui; c'est le moyen le meilleur de n'y plus songer demain.

Ce nom, retrouvé par hasard, me remet sous les yeux tout un passé dont je ne suis ni fier ni attristé; un passé émietté, dévoré dans les délires du quartier Latin. J'ai « fait la noce » avec Corfou, voilà ce qu'il y a de clair. Le café de l'*Europe*, le café *Belge*, le restaurant Dagneaux, les bals masqués de l'Odéon, les bosquets de la *Closerie des Lilas*, et cette partie du *Prado* qu'on appelait la *Chaussette-d'Antin* ont retenti de nos bruyances. Mais je n'étais qu'un simple conscrit dans cette armée de jeunes gens où Corfou avait rang de colonel. D'abord, ma taille n'offrait rien d'imposant, tandis qu'il rappelait le cèdre des chœurs de Racine. Pour donner une idée de la stature de Corfou, il faudrait amalgamer les types de Nadar, de Privat d'Anglemont, de Molin, de Marc-Trapadoux, de Pothey, de l'acteur Bignon, — race des géants, avec lesquels, d'ailleurs, il s'est souvent rencontré sans désavantage et sans rivalité.

Tout était excessif en lui. Il avait trop de cheveux, trop de sourcils, trop de barbe. Il avait la voix trop forte, la poignée de main trop rude. Il faisait tout trop vite. C'était une nature en dehors, — débordante, ruisselante, obéissant à son premier mouvement. La matière le menait beaucoup, je suis forcé d'en convenir. Après un festin, il devenait ivre d'impertinence. Je l'ai vu monter sur une table, chez Bullier, et là, déchaînant le tonnerre enfermé dans sa cravate, hurler par trois fois : « — A bas les étudiants ! » Corfou s'est battu à tout ce qu'on a voulu, comme on a voulu, autant qu'on a voulu ; et il s'est toujours retrouvé sur ses jambes.

Corfou a connu la pauvreté, — parbleu ! Mais il l'a traitée fièrement, de haut en bas. En ce temps-là, s'il avait froid, il descendait sur les boulevards extérieurs, sciait un jeune arbre et l'emportait sous le bras, dans sa chambre.

II

Un trait inouï et sublime de probité domine l'existence de Corfou.

Cela devrait être raconté au bruit des harpes par un poëte coiffé d'or.

Il avait un tailleur, comme tout le monde, — et, comme tout le monde, il devait de l'argent à ce tailleur.

Le tailleur avait épuisé tous les modes de réclamations ; il en était arrivé à la période exaspérée et aux visites quotidiennes.

Corfou, lui, se montrait imperturbablement exquis ; il avait toujours une parole d'espoir — et une chaise — à offrir à son créancier.

Un matin, pourtant, le drame fit explosion.

Le tailleur eut un mot de trop.

Corfou devint pâle ; il aurait pu aisément le jeter par la fenêtre, mais il se contint.

Il boutonna sa redingote et prit son chapeau.

— Monsieur, dit-il, attendez-moi un instant ; je vais chercher votre argent et je vous le rapporte.

— Je vous suis, fit le tailleur.

— Non pas, reprit Corfou, l'injure a eu lieu ici ; c'est ici que doit avoir lieu la réparation. Vous allez m'attendre.

— Je préfère vous accompagner.

— Je n'ai pas besoin de vous. Restez.

— Mais, moi, j'ai affaire au dehors, murmura le tailleur commençant à s'inquiéter.

— Cela m'est bien égal.

— Monsieur !

Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne soyez payé ! s'écria Corfou.

D'un geste impérieux, clouant le tailleur au plancher, il partit après l'avoir enfermé à double tour.

Il était midi alors.

A quatre heures, Corfou n'était pas encore rentré; — il dépêchait vers son prisonnier un commissionnaire chargé, non pas de le rendre à la liberté, mais de lui faire passer par-dessous la porte un billet ainsi conçu :

« Je n'ai recueilli que la moitié de la somme; je vais me mettre en route pour le reste. Vous trouverez de quoi manger dans le petit buffet à côté de la fontaine. Il y a une moitié de pâté, veau et jambon. A bientôt. »

Le tailleur écumait.

Pourtant, l'appât d'un remboursement total l'empêchait de se livrer à aucun scandale et d'appeler par la croisée. Il prit son mal en patience.

A neuf heures du soir, nouveau commissionnaire

de Corfou; nouveau message par dessous la porte.

« Mauvaises nouvelles! La plupart de mes amis sont absents. Je vous écris du café de *Paris*, où je viens de dîner pour m'étourdir. Tout à l'heure, j'irai tenter le jeu, afin de parfaire la somme qu'il vous faut. Voyez à quelles extrémités vous me poussez! Couchez-vous, car je rentrerai peut-être tard. Mes draps sont blancs. »

Le tailleur faillit avoir une attaque d'apoplexie. Il tenta d'ébranler la porte; il introduisit la pointe d'un couteau dans la serrure : inutile!

Sur ces entrefaites, un mauvais petit bout de bougie qu'il avait découvert à grand'peine s'éteignit et le laissa plongé dans de ridicules ténèbres.

Il se jeta tout habillé sur le lit.

... Le lendemain matin, il se sentit secoué au collet; c'était Corfou qui rentrait.

— Dites donc, vous auriez bien pu quitter vos bottes, ce me semble!

Et, après avoir aligné devant le tailleur plusieurs piles d'argent en échange de sa facture, il le guida vers son seuil, et il lui indiqua — du bout du pied — l'escalier de service, où, pendant quelques minutes,

on entendit un bruit sourd, pareil au bruit d'un quartier de roche qui roulerait et bondirait dans un ravin.

III

S'il est galant ?

C'est la galanterie dans toute sa fleur, dans tout son imprévu, dans toute sa fascination, dans toute son audace. Audace heureuse ! irrésistible audace !

Corfou, à Lyon, voit passer sur le quai Saint-Antoine une femme richement parée, une femme du monde. Il la trouve jolie, et il s'arrête, ne dissimulant pas son admiration. Puis, il s'approche d'elle, et, rassemblant dans un salut toutes les grâces du dix-huitième siècle, il lui jette ces paroles :

— Hôtel de l'*Europe*, chambre 4, de trois à cinq heures.

Et il s'en va, sans attendre la réponse.

S'il est galant ?...

I est même croustilleux.

La tête enflammée par le punch (car il est resté fidèle au punch ; c'est sa date), Corfou se rend au bal de la Préfecture de N***. Il fait le tour des salons,

rouge, l'œil attendri, avec de vastes effets de poitrine et des fredons de satisfaction.

Comme cela : — Bromm! bromm! Ti la la, ti la la... *Viens, gentille dame!...* Broum!

Devant une porte, il se trouve face à face avec la femme du receveur général, dont une immense crinoline ne dérobait pas — l'état intéressant.

Corfou cligne l'œil d'un air d'intelligence et de malice, et lui dit de son plus aimable ton :

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas été sage!

En présence de deux cents personnes.

Corfou s'est marié. — Qu'est-ce que je dis donc là? — On a marié Corfou, et il s'est laissé faire.

Il n'en a pas moins continué d'être — un mari en dehors.

Trois jours après la noce, il a conduit sa femme au café, à son café.

Et, appelant le garçon par son nom :

— Joseph! ma canette!

Le garçon lui a demandé :

— Vous allez bien, monsieur Corfou?

Le mariage peut être envisagé de diverses sortes.

IV

Il voit des tortues à l'étalage d'un marchand de comestibles; il en achète une, et il la porte dans la main jusque chez lui.

Sa domestique, l'entendant rentrer, accourt en criant :

— Monsieur! monsieur! madame vient d'accoucher!

— Est-il possible! exclame Corfou; — tiens, Julie, je viens d'acheter une tortue...

Le médecin arrive à son tour, et lui dit :

— Réjouissez-vous, mon cher, c'est un fils que vous avez, un fils magnifique!

— Un fils, docteur! un fils! quel bonheur! — Regardez donc cette tortue que je viens d'acheter...

On le pousse dans la chambre de l'accouchée.

— O ma chère amie! s'écrie-t-il en se précipitant sur elle; ma pauvre Éléonore, comme tu as dû souffrir! — Voilà une tortue que je t'apporte...

Sa femme n'a que la force de lui tendre la main.

— Trente sous!, murmure-t-il.

— Ah! que je suis heureuse! parvient enfin à dire la malade avec sensibilité.

— Chère femme!

Mais, toujours préoccupé par sa tortue, Corfou ajoute :

— Et quand nous en serons las, nous en ferons un excellent potage.

V

Corfou, mon camarade; Corfou, mon ancien compagnon d'entre onze heures et minuit, si tu viens à lire ces quelques lignes, — où que tu sois, en Californie, chez les Turcs, ou dans un riant village de la basse Bourgogne, ton pays natal, je crois; écris-moi, mon cher Corfou. Dis-moi que tu es toujours le même, que tu as encore ta verve d'autrefois, que tu es plus que jamais une *nature en dehors*. — Ah! quelle peine et quelle déception pour moi, si, comme tant d'autres de mes amis, tu allais me répondre que les temps sont changés, et que tu en as fini résolûment avec le passé, et que d'autres idées te sont venues, et que des projets nouveaux ont germé dans ta tête! — car

voilà leur refrain aux jeunes gens d'hier et d'avant-hier, à nos connaissances vieillies du quartier Latin. L'esprit de suite et de gaieté leur a manqué absolument. Si, par malheur, il en est advenu ainsi de toi, mon bon Corfou, si tu es actuellement un homme sérieux, — alors ne me réponds pas, fais le muet et le mort. Tu m'obligeras, vrai. Je ne tiens pas à connaître un autre Corfou que celui que j'ai connu; je ne veux pas défaire le roman de ma jeunesse, si com plet comme cela, et où s'encadre si bien ta tête résolue et joyeuse.

L'OEIL,

LA DENT ET LE CHEVEU

I

L'ŒIL. — Pendant que, dans son alcôve, Hélène, brisée par le bal, s'agite sous les flèches noires du Sommeil, disons ses douleurs et les nôtres. Pauvre Hélène!

LA DENT. — Pauvre Hélène!

LE CHEVEU. — Pauvre Hélène!

L'ŒIL. — Elle est une des quatre ou cinq reines de Paris, la ville aux prodiges. Les peintres et les sculpteurs s'agenouillent quand elle passe; les musiciens écoutent en elle chanter la voix d'argent. Assurément, il faut la reconnaître pour une des femmes les plus victorieusement belles de sa génération.

LA DENT. — De quelle génération?...

L'ŒIL. — Chut! la voilà qui fait un mouvement.

LE CHEVEU. — Un mouvement et un soupir. Hélène souffre depuis quelque temps, et je sais le secret de sa souffrance.

LA DENT. — Moi aussi.

L'ŒIL. — Moi aussi.

LE CHEVEU. — Elle songe que ses jardinières ne regorgent plus, comme autrefois, de ces bouquets miraculeux que les amoureux seuls savènt cueillir en plein janvier.

LA DENT. — Elle songe que, depuis un an, personne ne s'est tué ni battu en duel pour elle.

L'ŒIL. — Elle trouve que les jeunes gens d'aujourd'hui commencent à devenir bien respectueux.

LA DENT. — Hélène s'inquiète.

LE CHEVEU. — Hélène s'effraie.

LA DENT. — A quoi cela tient-il ? (*Un silence*)

L'ŒIL. — C'est que je rougis.

LA DENT. — C'est que je jaunis.

LE CHEVEU. — C'est que je blanchis.

II

L'ŒIL. — Flamme ! astre ! aurore ! diamant ! j'étais tout cela autrefois. Je resplendissais, je caressais, je foudroyais. Un ange venait clore mes paupières chaque soir, un ange venait les ouvrir chaque matin.

LA DENT. —Perle ! ivoire ! disaient de moi les poëtes classiques, de moi, la trente-deuxième d'une brigade éblouissante. — Des dents de jeune loup ! disaient les poëtes romantiques ! — Et comme je savais mordre à toutes les pommes de tous les paradis terrestres.

LE CHEVEU. — Un diadème, lorsque Hélène était coiffée ! Une inondation dès qu'elle enlevait son peigne ! Un manteau de roi ! tout le Titien !

L'ŒIL. — A présent, une ligne bleuâtre s'accuse au-dessous de mes paupières.

LA DENT. — A présent, les pommes me sont défendues comme des crudités ; les cigarettes me sont interdites parce qu'elles altèrent l'émail et qu'elles dessèchent la lèvre.

LE CHEVEU. — J'étais un cheveu autrefois ; à présent, je ne suis plus qu'un tube capillaire. Et la tête

d'Hélène, cette tête digne de tous les hommages et de toutes les adorations, voilà qu'on l'appelle un cuir chevelu. Hélas!

L'ŒIL. — Hélas!

LA DENT. — Hélas!

LE CHEVEU. — A qui m'a-t-on associé, justes dieux! à une natte d'Alsacienne, et à des bandeaux dont j'ignore l'origine!

L'ŒIL. — Maudite soit cette épingle noircie dont on me blesse tous les jours pour m'allonger!

LA DENT. — Maudites soient ces petites limes et ces petites brosses qui me font grincer!

LE CHEVEU. — Et ces pinces d'acier auxquelles je n'ai échappé jusqu'ici que par miracle!

L'ŒIL. — Mon orgueil est vaincu; je sais maintenant comment on pleure.

LA DENT. — La fluxion n'est plus un mot pour moi : je la sens, elle arrive. — Au secours!

LE CHEVEU. — Éloignez ces eaux, ces huiles, tous ces corrosifs sous lesquels je me tords et me consume. — Au secours!

LA DENT. — Des élancements! — Au secours!

III

LE CHEVEU. — Plutôt que de voir s'effiler ainsi mon existence misérable, pourquoi n'ai-je pas fait partie de cette dernière mèche qu'Hélène a donnée il y a un an (on ne la reprendra plus à pareille libéralité !) à ce jeune capitaine qui partait pour la guerre ? Je serais à cette heure enfermé dans un médaillon d'or et abrité sur une chaude poitrine, tandis qu'un jour ou l'autre, ici on me b layera comme un témoin honteux !

L'ŒIL. — Un pince-nez, voilà mon avenir.

LA DENT. — Qu'est-ce donc que ces mots qu'on murmurait hier devant moi : pivots, ligatures, monture en caoutchouc ? — « Sans nuire à la mastication, » ajoutait-on.

L'ŒIL. — Eh bien, êtes-vous contents, vous tous qui avez aimé Hélène et qu'Hélène n'a pas aimés ! Vous tous, qui vous êtes inutilement roulés à ses pieds et qui avez inutilement crié son nom dans vos fièvres ! Nous étions ses complices alors, nous sommes vos vengeurs aujourd'hui.

LE CHEVEU. — Etes-vous satisfaits, vous toutes,

ses rivales, qui pâlissiez à ses côtés, et qui vous irritiez de son inaltérable éclat! Venez la voir à présent; l'heure va sonner pour elle, l'heure sans pitié.

LA DENT. — La déesse va redevenir mortelle. Adieu, Hélène.

L'ŒIL. — Adieu, Hélène.

LE CHEVEU. — Adieu, Hélène.

L'ŒIL. — Chut! elle étend les bras, et sa belle gorge se soulève sous le poids de quelque rêve funeste.

LE CHEVEU. — Ses traits expriment l'épouvante...

LA DENT. — Pourquoi donc? (*Un silence.*)

L'ŒIL. — C'est que je m'éteins.

LA DENT. — C'est que je tremble.

LE CHEVEU. — C'est que je tombe.



LES RÉPUTATIONS
DE CINQ MINUTES.

I

Il a écrit, le matin, un article dans le petit journal en vogue. Il traverse le boulevard, le front radieux, et jette sur les passants un regard qui semble dire : « *Ils l'ont lu !* » À la hauteur du passage des Prince, un individu se précipite à sa rencontre et lui serre les bras : « Mon cher, recevez mon compliment, c'est fait de main de maître ! » Devant la rue de Richelieu, un autre : « Il n'y a que vous pour tourner les choses de la sorte ! Vous avez de l'esprit comme un ange. » Il poursuit sa démarche triomphale, en distribuant des sourires qui font tout ce qu'ils peuvent pour demeurer indifférents.

Vainement essaye-t-il de s'arrêter en face de l'affiche du théâtre des Variétés, un de ses camarades s'appro-

che, et lui dit avec un air moqueur : « Sais-tu que ton article fait un tapage du diable ? Seulement, tu devrais bien recommander à l'imprimeur de ménager les fautes de français. Quatre en deux colonnes ! tu veux donc qu'il n'en reste plus pour tes confrères ?... »

Rien ne manque, — pas même l'envie, — à cette réputation de cinq minutes.

II

Il passe dans une allée de bois de Boulogne, emporté par une voiture aussi frêle qu'un ressort de montre. A ses côtés est une jeune femme, renversée dans une mer de dentelles que paillètent çà et là des pointes de diamants, pareils à ceux que le soleil allume sur la crête des vagues. Il conduit lui-même. Sur son chemin, le long du lac, sur les gazons, dans tous les coupés, ce n'est qu'un cri d'étonnement : « Félicien avec la Maëstricht ! — Cela n'est pas possible ! — En êtes-vous certain ? — Comment se fait-il ? — Depuis quand ? » Et vous apercevez d'ici le scintillement de tous les lorgnons, de tous les pince-nez, de tous les binocles.

Félicien n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid; il n'a jamais fait parler de lui ni en bien ni en mal. De toutes les fleurs des pois des clubs parisiens, c'est assurément la plus insignifiante. Pourtant le nom de Félicien est dans toutes les bouches.

Sa réputation durera cinq minutes.

III

Il fait sa partie de bezigue dans un estaminet abject, attenant au théâtre. C'est un acteur de troisième ordre. Tout à coup il interroge la pendule et se lève : « Le deuxième acte va finir » dit-il. Puis il ajoute, en appelant le garçon : « La consommation est pour moi. » Et il prend son chapeau graisseux; il monte quatre à quatre jusqu'à sa loge où un coiffeur l'attend; il se peint de rose et de blanc, il entre dans un maillot de satin, il se coiffe d'une perruque à boucles. Il était vilain comme tout, il est presque superbe. Dans le drame nouveau, il s'appelle le marquis de Monsorel; une très-belle scène est celle où il arrache une jeune fille à un *piége infâme*; il y a un geste, un mouvement, — involontaires peut-être;

— N'importe ; on lui fait une ovation ; il n'est question que de lui pendant l'entr'acte.

Déshabillé, et revenu au café pour achever sa partie de bezigue :

— Il paraît que cela a bien marché, lui dit un des joueurs.

— Oui, j'ai eu un succès *bœuf*, répond-il avec modestie.

Cinq minutes ! cinq minutes !

IV

Elle a levé la jambe plus haut que toutes les autres. Rassemblant ses jupons et faisant claquer sa langue avec impatience, l'œil tourné vers l'orchestre pour attendre le signal, la hanche balancée, elle est partie au premier coup d'archet, tournoyant comme un derviche ; et lorsqu'elle s'est trouvée face à face avec son cavalier, elle lui a enlevé son chapeau d'un coup de pied, dont la promptitude ferait comparer l'éclair à un lambin.

Autour d'elle tout le monde a battu des mains ; on s'est étouffé pour la voir, on est monté sur les ban-

quettes. Et Henri Delaage, qui passait par là, a inscrit son nom sur ses tablettes (il est le seul qui ait encore des *tablettes !*) et il l'a envoyé immédiatement aux journaux belges.

C'en est fait ! voilà Truffette-la-Limousine célèbre — pendant cinq minutes !

V

Il a tué père et mère ; il s'est servi pour cela d'une petite hache fort commode, qu'on l'avait vu aiguiser la veille sur les bords de la rivière de la Bièvre. La nuit venue, il s'est introduit dans la maison. Avec la hachette, il a fait trois entailles dans la tête du vieillard et quinze dans celle de la pauvre femme. On l'a arrêté à deux lieues de là. Il avait encore sous ses sabots des cheveux de ses victimes.

On a instruit son procès et il a paru aujourd'hui devant la Cour d'assises. Dès le matin, les abords du palais de Justice éteaient littéralement obstrués ; dans la salle, la foule était compacte, et l'on remarquait aux places réservées un assez grand nombre de dames en élégante toilette. L'assassin n'a pas semblé

intimidé par cet appareil imposant. L'auditoire a frémi devant l'impassibilité de son attitude et l'expression farouche et basse de sa physionomie. Quelques-unes de ses réponses ont excité une sensation profonde.

Ce soir, les journaux doubleront leur tirage, et tous les lecteurs se jetteront avec avidité sur ces horribles détails.

Lui aussi est une réputation de cinq minutes !

LE CHICARD

I

Minuit sonne.

Par une belle gelée de février, enveloppé d'un paletot insuffisant, le menton perdu dans un cache-nez, il arpente le trottoir du boulevard des Italiens.

Une femme en domino est à son bras.

Arrivés au coin de la rue Le Pelletier, où se tiennent des gardes à cheval à côté des ifs lumineux, ils jouent des coudes à travers la foule; ils pénètrent tous deux jusque sous l'auvent de l'Opéra.

De son costume, à lui, on ne distingue encore qu'un gigantesque plumet et des bottes à la russe.

Il se redresse devant le contrôle; il se débarrasse de son cache-nez, et, comme pour essayer ses moyens, il lance d'une voix de stentor ce nom aux employés :

— Monsieur Guizot !

II

Les employés ne sourcillent pas.

Ils connaissent toutes les charges, surtout celles de feu Wafflard et de Tivoli.

Sans même le regarder, le contrôleur lui demande, en tendant le bras :

— Votre billet?

— Dumollard! articule notre individu, heureux de cette seconde plaisanterie.

— Oui, oui... votre billet? Dépêchons-nous... vous empêchez le monde d'entrer.

— Hommes de peu de foi! murmure-t-il en s'exécutant, et se sentant poussé par le flot.

Au vestiaire, il s'arrête pour ôter son paletot. Moment d'éblouissement! La chenille se change en papillon. Le bourgeois devient un chicard.

— Viens, Sophie! dit-il en montant majestueusement le grand escalier.

III

Il est coiffé d'un casque en carton doré, d'où jaillit ce prodigieux plumet dont il a été question plus haut. Un catogan de postillon sème la poudre sur ses épaules, auxquelles est attaché un sac de soldat. Sa figure est atrocement tatouée, mi-partie jaune et verte, avec des croissants et des lunes en papier découpé. D'énormes besicles de marchand d'orviétan sont à cheval sur son nez. Les ordres les plus fabuleux s'étalent sur sa poitrine presque nue : dromadaire du bey de Tunis, onagre bleu du grand Mogol, ciron ailé du roi d'Étrurie, condor du duc de Roussillon. A sa ceinture est pendue une cuiller à pot, ainsi qu'une corde d'oignons en guise de breloques. Il a un habit vert d'incroyable, dont les pans balaient le sol ; un maillot d'Alcide du Nord en tournée départementale, des gantelets de cuir, des bottes à cœur et à gland. Il balance négligemment de la main droite un lorgnon large comme une fourche.

IV

A peine son pied s'est-il posé sur les tapis du premier étage, qu'il s'annonce par des effets de grelots, et qu'il s'affirme (un mot à la mode) par une explosion de cris et d'apostrophes.

Il pénètre dans les groupes à la façon d'un boulet de canon; les uns le rudoient, les autres rient.

Il saisit toutes les femmes à la taille, disant à l'une :

— Chère belle, vous venez de laisser tomber votre extrait de naissance!

Disant à l'autre :

— Vaporine! sois à moi... dût la justice des hommes nous poursuivre jusque dans les savanes du nouveau monde!

Et les femmes de se rejeter en arrière et de crier à l'horreur.

Une seule qui cause avec un Anglais, se retourne froidement et lui dit :

— Eh bien, après?

V

Il danse.

Il appelle cela danser.

Avec ses grands bras et ses grandes jambes il a vite fait d'organiser le vide autour de lui.

Enveloppant sa danseuse d'une étreinte enthousiaste, il s'avance avec elle, en imprimant à sa botte gauche des balancements égaux.

Puis, il la rejette brusquement aux bras de son vis-à-vis.

Il passe en cinq minutes par toutes les nuances du vertige et de l'indifférence, de la furie et du dédain.

Il marche, — il bondit.

Il ondule comme un navire, il tourne comme un moulin à vent, il piaffe comme un cheval.

Et le cavalier seul !

Les mains brandies, le talon épileptique, la voix luttant avec l'orchestre, l'œil plein de gaz et de sang.

Il se tord en sautant, et saute en se tordant.

Il se jette à plat ventre, — et il se relève.

Et, en se relevant, il imite le geste gracieux d'un homme qui offre une rose à sa danseuse.

VI

Il a perdu Sophie, ou plutôt Sophie l'a perdu, — que dis-je? perdu! servons-nous donc des mots de notre temps : Sophie l'a lâché. — Un chicard est trop gênant pour une femme. Un chicard doit toujours aller seul, comme le bourreau.

Sophie l'a lâché pendant qu'il s'obstinait à demander à un Chinois sa photographie; elle a pris le bras d'un jeune monsieur, tout émerveillé de ce commencement d'aventure, et elle a disparu avec lui dans les couloirs faits pour la causerie. Quand le chicard s'est retourné, il n'a plus vu personne.

Il s'informe, il s'inquiète, il s'alarme; il prend à gauche; il revient sur ses pas; il monte sur les banquettes; il fouille de son nez toutes les loges; il explore les galeries; il inspecte les buffets; il se penche par-dessus les rampes d'escalier en appelant à tue-tête :

— Sophie! hé! Sophie!

Un être barbu, fagoté en nourrice, se jette à son cou, en lui disant :

— Me voilà! rassure-toi!

VII

Il parlemente avec un des huissiers qui défendent l'entrée du foyer aux personnes travesties, car l'idée fixe de tous les chicards est de forcer ou d'éluder cette consigne :

— Je vous entends bien... on n'entre pas... mais écoutez-moi : j'ai un rendez-vous devant l'horloge... ah! c'est un motif, un rendez-vous... Au moins, n'abusez pas de cette confidence, il y va de l'honneur d'une marchande de tabac.... Si vous me laissez entrer, je vous rapporterai une orange... Hein? vous dites qu'il y a un règlement? Voilà ce qui vous trompe; il n'y a pas de règlement... qu'on me montre le règlement, ou qu'on me ramène à la féodalité!... Voyons, mon ami, laissez-moi me faufiler... je serai la décence même... Chaque minute que vous me faites perdre me déshonore aux yeux de cette femme... Faut-il vous prier à mains jointes, cœur de roche? faut-il me mettre à vos genoux, cruel?

Et le voilà aux genoux de l'huissier.

VIII

Assis près de l'orchestre où les quadrilles l'ont refoulé, il se tourne vers son voisin, un monsieur cravaté de satin noir, et dont le nez est tout en sueur, par suite de l'attention passionnée qu'il prête à la danse.

— Monsieur, lui dit-il, n'est-ce pas une chose à la fois anormale et pénible, à l'époque où nous sommes, au degré de civilisation où nous voilà parvenus, et dans la voie de progrès où nous nous engageons chaque jour... de voir des nations policées s'égorger entre elles, à l'instar des peuplades barbares, et comme en ces temps primitifs où les trois quarts du genre humain étaient plongés dans la nuit de l'ignorance et de la superstition?

Le monsieur ne bronche pas.

— N'est-ce pas votre opinion? continue le chicard.

Visiblement contrarié, le monsieur affecte de regarder d'un autre côté.

— Observez que je ne prétends en aucune sorte vous imposer ma manière de voir.

Le monsieur fronce le sourcil et pince les lèvres; son nez suait tout à l'heure, il fume à présent.

— Êtes-vous éclectique?

— Laissez-moi tranquille, gronde sourdement le monsieur.

— Pas poli, dit chicard.

Et posant amicalement la main sur son épaule :

— Mais considérez donc, mon bonhomme, que...

Pour le coup, le monsieur n'y tient plus :

— Je vous défends de toucher à *mes vêtements* ou je vous fais mettre au poste.

— Excusez! Dis tout de suite que tu es Fouché, alors.

IX

Il se rue dans le café qui communique avec l'Opéra.

Il a trouvé un compagnon, il a mis la main sur un autre chicard, tout pareil à lui-même, même plumet, mêmes bottes.

Tous deux font leur entrée en s'étayant mutuellement, en culbutant les tables, en accrochant les tabourets.

Le premier chicard dit au second :

— Laisse-moi faire !

Le second chicard répond au premier :

— Vive la charte !

Les garçons de café, qui ne vont jamais aux gens qui les appellent, se précipitent en échange au-devant des deux chicards qui ne les appellent pas.

— Qu'est-ce que désirent ces messieurs ?

— Comment ! ce que je désire ? hurle le premier ; désire est joli ! Je ne désire pas... je veux, j'exige !

— Qu'est-ce que veulent ces messieurs ?... du punch ?

— Oui, du punch ! toujours du punch ! mugit-il.

— Et un solo de harpe, murmure mélancoliquement le second, en se laissant couler sur un tabouret.

X

— Sophie, as-tu ton châle ?

C'est lui qui, ahuri, avachi, adossé au mur, à quelques pas du vestiaire, adresse machinalement cette question à une femme imaginaire. Il est quatre heures du matin.

— Sophie, as-tu ton châle?

Il n'en peut plus; sa tête penche, appesantie, sur son estomac; ses bras sont inertes; ses genoux fléchissants. Son plumet s'est cassé à toutes les portes; un pan de son habit vert est resté aux mains d'un garde municipal. Ce n'est plus un homme, c'est une ruine qui s'écroule.

— Sophie, as-tu ton châle?

Tout le monde défile devant lui depuis une demi-heure. Il ne voit personne, on le heurte, on lui rit au nez; tout lui est égal. Il n'a de conscience que pour répéter toutes les cinq minutes :

— Sophie, as-tu ton châle?

Une bande de pierrots et de pierrettes descend ou dégringole l'escalier. L'un d'eux, qui n'a plus de chapeau, plus de farine, plus de gants, s'écrie en apercevant le chicard :

—Tiens, c'est Tolbiac! emmenons déjeuner Tolbiac!

On prend sous le bras le chicard, qui n'entend rien, et on l'emmène à la maison Dorée.

XI

Arrivés à la maison Dorée, le chicard tombe, la figure la première, dans un homard.

— Mais ce n'est pas Tolbiac ! s'écrie une des femmes en l'examinant.

— Alors, c'est bien plus drôle, dit un pierrot.

— Si c'était Tolbiac, où serait le plaisir? ajoute un autre.

— Dites donc, vous ! fait une pierrette d'un ton féroce, en secouant le chicard au collet, est-ce que vous allez nous empêcher de manger le homard?

Le chicard se contente de grommeler :

— Sophie, as-tu ton châle ?

Houspillé par tous, il retrouve cependant une lueur de gaieté; il commence une chanson qu'il n'achève pas ; il essaie de jongler avec deux bouteilles ; il pique des cure-dents dans les cheveux des femmes.

Puis tout à coup, comme saisi d'une idée, il se lève et appelle le garçon.

— Qu'est-ce que tu veux, Tolbiac?

— Garçon! l'almanach Bottin! dit le chicard, rempli d'une émotion étrange.

— Pourquoi faire? lui demande-t-on.

— C'est que mon patron m'attend ce matin pour opérer une saisie dans le quartier Vintimille.

LES PARISIENS DU DIMANCHE

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers! — Soleil, darde tes rayons les plus dorés sur cette foule! — Voilà les Parisiens du dimanche!

Ils sortent de chez eux, ils se répandent sur les boulevards, ils prennent d'assaut les omnibus. Dans les gares de chemins de fer c'est comme un bourdonnement d'abeilles. Il y a là des rubans d'un rose vif aux bonnets des commères de quarante ans, d'honnêtes redingotes de mari, des collerettes d'idylle; partout des figures empressées, heureuses et propres. Tous se hâtent, ils vont aux bois.

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers! — Soleil, darde tes rayons les plus dorés sur cette foule! — Voilà les Parisiens du dimanche!

Aux bois de Boulogne, de Vincennes, de Fleury,

d'Aulnay, de Montmorency! Dans tous ces jardins d'amour où Fragonard a suspendu ses balançoires, où Lantara s'est reposé! Ils s'en vont aussi le long de l'eau, regardant glisser les nombreuses embarcations montées par des rameurs et des rameuses en vareuse rouge. D'autres plus indolents ou plus modestes, se contentent de s'asseoir sur les talus verdoyants des fortifications.

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers! — Soleil, darde tes rayons les plus dorés sur cette foule! — Voilà les Parisiens du dimanche!

Sous les tonnelles, sur les terrasses au-devant des portes des restaurants, en travers des chemins, par les fenêtres toutes grandes ouvertes, c'est un fracas d'assiettes, de couteaux, de chaises, de verres et de voix. Les servantes ahuries ne savent à qui répondre. Les esprits ingenieux se dirigent vers la cuisine, pour y choisir eux-mêmes leurs mets; ils soulèvent le couvercle des casseroles fumantes. — « Voulez-vous un joli morceau de veau? leur dit le traiteur en tablier blanc; quant à du lapin, il ne nous en reste plus. »

Sonnez, mirlitons ! glapissez, fritures ! embaumez, rosiers ! — Soleil, darde tes rayons les plus dorés sur cette foule ! — Voilà les Parisiens du dimanche !

Le soir ce sont des feux d'artifice à tous les bouts de l'horizon. Les bombes du *Château-des-Fleurs* répondent aux fusées du *Château-Rouge*. A Grenelle, la tour *Malakoff* illuminée ; la tour *Solferino* illuminée, à Montmartre. Tout autour de Paris une aveuglante guirlande de bals. L'ouvrier s'en revient, portant triomphalement sur l'épaule son enfant endormi, tandis que la mère, inquiète, les suit, en murmurant de minute en minute : « Tiens-toi bien, Jules ! »

LES VIEILLES BÊTES

I

Nul au monde plus que moi ne t'environne de respect et d'amour, sainte Vieillesse !

Tu es l'expérience attendrie, la majesté douce, le dernier sourire et le dernier rayon.

Mais nul au monde n'est plus irrévérencieux, plus impitoyable que moi, pour ceux qui te déshonorent ou qui te font ridicule.

Pourquoi les cheveux blancs sauvegarderaient-ils Jocrisse ?...

Le nombre des vieilles bêtes est immense, hélas ! Je n'en entreprendrai pas une classification complète, à la manière de Linnée ; — je n'ai jamais rien fait de complet dans ma vie ; je ne commencerai pas par l'*Annuaire des vieilles bêtes*.

Je me contenterai d'en piquer quelques-unes sur

le papier, et d'appeler mes amis autour d'elles pour en rire.

II

Un des caractères principaux des vieilles bêtes, c'est leur prétention à l'infaillibilité.

Il semblerait au contraire que l'âge, les événements, les catastrophes, les déceptions, auraient dû leur apprendre à se tenir dans une méfiance et dans une réserve continuelles.

Point du tout.

De même qu'elles ont une façon inexorable de mettre leur cravate, les vieilles bêtes ont aussi une façon inexorable de penser.

Leur point de départ est qu'elles rendent des oracles.

Une vieille bête politique, — c'est une des séries les plus abondantes, — se faisait lire le journal, un matin, devant moi.

Le lecteur arrive à un passage important, à l'annonce d'une combinaison ministérielle, dans laquelle entraient plusieurs hommes nouveaux.

La vieille bête soulève un peu la tête, se fait répéter

les noms, sourit, se renverse dans son fauteuil, en fermant à moitié les paupières, — comme M. de Talleyrand.

Puis, tapant sur sa tabatière en or :

— Ce ministère-là ne durera pas huit jours.

Le ministère a duré deux ans.

III

Je connais une vieille bête qui est habituée de la Comédie française.

Elle est rogue, elle est importante, elle crache avec bruit, elle hausse les épaules à tout propos.

Elle n'aime que le vieux répertoire, les pièces mortes, les auteurs enterrés. Son admiration en est restée à Alexandre Duval. Elle commence cependant à comprendre Scribe et *Valérie*.

Lorsqu'on joue *les Caprices de Marianne*, *l'Aventurière* ou *la Fin du roman*, la vieille bête s'agite dans son fauteuil; elle se tourmente, elle soupire, elle tousse, elle ricane, elle se retourne, elle feint de dormir.

La vieille bête n'admet pas plus les comédiens nou-

veaux que les écrivains nouveaux ; elle s'écrie en joignant les mains : — Ah! ma pauvre Dupont, où es-tu? Ah? Duchesnois! ah! Armand! ah! Cartigny! ah! Baptiste!

Un soir, incommodé par le voisinage de la vieille bête, j'essayai de discuter avec elle; je lui représentai poliment que, si parfaite que fût mademoiselle Dupont, j'étais convaincu qu'Augustine Brohan pouvait lui être comparée sans désavantage; que Bressant valait bien Armand, et que Cartigny avait trouvé dans Got un digne successeur.

J'accumulai ainsi pendant quelques minutes les exemples et les comparaisons.

La vieille bête ne trouva rien à me répondre, sinon que j'étais un *insolent,* — et elle me menaça d'*envoyer chercher la garde.*

IV

Ah! voilà comme elles sont, les vieilles bêtes littéraires!

Et celles qui ont fait elles-mêmes des ouvrages, — dans leur temps, — pièces ou volumes!

De ce qu'on ne les joue plus, ou de ce qu'on ne les réimprime plus, tout va de mal en pis, l'art est perdu, un abîme est sous nos pieds.

Deux d'entre elles s'abordent dans la cour de l'Institut, — (considérée comme passage.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui s'écrit aujourd'hui? demande le père d'un *Asdrubal* quelconque à l'auteur d'un recueil d'*Apologues et d'Héroïdes*.

— Moi! s'écrie avec indignation l'interpellé; est-ce que je lis un seul mot de la littérature actuelle? Je me crèverais les yeux plutôt que de les souiller par ces rapsodies!

— Cependant, il est bon de se tenir au courant...

— Allons donc! est-ce que je ne sais pas à L'AVANCE, tous ce que ces messieurs peuvent dire!!!

Et l'on parle de la critique parfois étourdie des jeunes gens.

Comment qualifier alors la critique aveugle des vieilles bêtes?

V

Les vieilles bêtes sont presque toujours des méchantes bêtes.

A un moment donné, Cassandre ne reculera devant aucun moyen pour se défaire de Léandre.

Il y avait une fois une vieille bête qui était un oncle, et qui abusait horriblement de ce titre d'oncle pour opprimer un charmant garçon qui était son neveu.

L'oncle habitait la province; il était riche à lard; il avait maison de ville et maison des champs; il ne faisait rien; il était célibataire; il restait quatre heures à table. Le soir, il jouait aux cartes avec sa domestique.

Le neveu demeurait à Paris, où il étudiait la médecine. Il était seul et pauvre. Il travaillait et dormait dans un taudis immonde; il mangeait des choses infâmes dans un cabaret ténébreux. En revanche, il recevait de son oncle une pension ridicule : quelque chose comme soixante francs par mois.

De temps en temps, le neveu écrivait à l'oncle :

« Je vous jure sur l'honneur que vos soixante francs sont insuffisants à me faire exister ! »

L'oncle répondait stoïquement :

« Un jeune homme doit apprendre de bonne heure l'économie. A ton âge, je savais me tirer d'affaire. »

Alors le neveu se serrait un peu plus le ventre. Mais, au bout de quelques mois, vaincu, il écrivait encore :

« Mon cher oncle, je tends les bras vers vous ! Soyez humain, vous qui avez tant d'argent ! »

Et la vieille bête répondait toujours :

« Tu ne seras pas fâché de trouver cela après ma mort. »

Le mot favori des vieilles bêtes !

Un mot lâche, et sous lequel ils se mettent à couvert toute leur vie.

VI

Oh ! mon histoire n'est pas terminée.

Il arriva forcément un jour où le neveu dut faire des dettes.

Il arriva également un autre jour où les créanciers, ne pouvant être payés par le neveu, s'adressèrent à l'oncle.

Humbles et chétifs créanciers! créanciers du toit, du vêtement et de la nourriture!

Ce jour là, l'oncle irrité supprima la pension de soixante francs à son neveu.

Comment fit celui-ci pour vivre? Je l'ignore. Comment font tant d'autres?...

Des récits lamentables parvenaient par intervalles aux oreilles de l'oncle, qui se contentait de proférer un de ses axiomes :

— Il est bon qu'un garçon mange de la vache enragée.

Une fois, il reçut une lettre d'un accent désespéré, dans laquelle son neveu l'avertissait qu'il était à bout de ressources honnêtes, et que si le ciel ou son « bon oncle » ne lui venait en aide dans les quarante-huit heures, il se verrait obligé de mettre fin à son existence.

— Bah! bah! murmura l'oncle, en haussant les épaules.

— Déclamations de jeune homme! ajouta la domestique.

Les quarante-huit heures écoulées, le jeune homme fit comme il avait dit. Il se tua.

Ce qui se passa dans l'âme de l'oncle à cette nouvelle, on ne l'a jamais su.

Peut-être ne se passa-t-il rien.

Seulement, cinq ou six ans après la mort de son neveu, il se chargea de son épitaphe.

Je vais vous dire comment.

C'était sur la fin d'un gros dîner, entre vieilles bêtes retirées des affaires.

L'une d'elles vint à s'adresser à l'oncle :

— N'aviez-vous pas encore de la famille, il y a quelques années ?

L'oncle répondit, en pelant une poire :

— Oui, j'avais un neveu... *qui a mal tourné.*

LE

CHANT DE LA TISANE

O tisane! tisane réparatrice, faite avec les bonnes herbes de la campagne, édulcorée avec les plus séduisants sirops, apportée sur la pointe du pied, et remuée à petits coups argentins par une main amie; tisane salutaire, je te reconnais et je t'aime!

Le malade est dans son lit : la nuit va finir. La mèche tourmentée d'une veilleuse darde ses derniers feux dans la chambre muette. Le malade ne dort pas; il a perdu depuis longtemps le sommeil; tourné contre la muraille, son œil farouche compte pour la millième fois les dessins de la tapisserie et cherche à y découvrir quelques configurations nouvelles. Le silence qui l'enveloppe lui est odieux. Enfin, on ouvre doucement la porte, on s'approche doucement de son lit, on écarte doucement les rideaux; et une voix murmure à son oreille; « Mon ami, voici ta tisane. »

O tisane! tisane réparatrice!

Il demande si le médecin est venu. Le médecin est la principale préoccupation du malade, sa providence et son joujou; il voudrait l'avoir constamment à son chevet; il amasse dans sa mémoire une foule de choses sur lesquelles il se propose de l'interroger. Mais pourquoi le médecin tarde-t-il tant aujourd'hui? Il avait promis de venir à huit heures, et voilà qu'il est huit heures et demie. « Tu te trompes, mon ami, il est à peine sept heures. — Pourtant j'ai entendu sonner la pendule.. — Ne te fatigue pas, tiens-toi tranquille. » Et, pour détourner sa pensée, sa femme ajoute câlinement : « Veux-tu boire ta tisane? »

O tisane! tisane réparatrice!

La tisane prise, en voilà pour une heure de patience. On reborde le lit, on exhausse l'oreiller. « Ce jour ne te paraît-il pas trop vif? Es-tu assez couvert comme cela? Tâche de transpirer un peu. Je reviendrai de temps en temps pour voir si tu as besoin de quelque chose. » Le malade reste seul. Les bruits de la rue, tels que voitures qui roulent et cris des marchands ambulants, arrivent faiblement à son

oreille. Il songe. Il repasse sa vie, et surtout sa jeunesse, comme on fait toujours dans la maladie, les minutes d'enivrement et les années mal employées; il remet en leur place drames et églogues; parfois, il ferme les yeux pour mieux revoir les figures chères, et quand il les rouvre il les sent mouillés. Un orgue qui s'obstine dans la cour, un orgue aux refrains chevrotants, accompagne sa songerie. Le malade se laisse aller à l'émotion. L'attendrissement le rattache à l'existence, et c'est lui qui sonne pour avoir sa tisane.

O tisane! tisane réparatrice!

Un ami demande à le voir. « Ne le faites pas trop causer, » lui recommande la femme sur le seuil de la chambre. Ils entrent tous deux, elle le précédant : « Mon ami, c'est monsieur Un Tel qui désire te dire un petit bonjour. » Le malade fait un bond de joie. Une visite! la manne dans son désert! « Eh bien, farceur, s'écrie le survenant, c'est donc comme cela que tu t'amuses à nous donner de l'inquiétude! tu as donc bien du temps à perdre? Imagine-toi que je n'ai appris ton accident qu'hier au

soir ; je ne voulais pas y croire. Mais je vois avec plaisir que tu n'es pas aussi mal qu'on me l'avait dit... » Le malade écoute cette voix avec ravissement ; il s'agite et veut étendre le bras. « Ne te découvre pas ! dit la femme. — Non, ne te découvre pas, répète l'ami. » Le malade se résigne, et dirige du moins un regard chargé de reconnaissance sur ce mortel tombé du ciel. « Allons, allons, reprend celui-ci, cela ne sera rien ; il ne s'agit que de ne pas se *frapper*. Avant de m'en aller, mon bon, je veux te voir boire ta tisane. »

O tisane ! tisane réparatrice !

C'en est fait, le visiteur est parti, et avec lui la lumière, le bonheur. Le malade retombe dans son apathie jusqu'à l'heure où se joue la tragédie palpitante et atroce de la nourriture. Il supplie, la femme refuse. Il implore un blanc de volaille ; il descend jusqu'à l'œuf à la coque ; il s'abaisse jusqu'au biscuit. La femme est implacable. Il jure qu'il se porte à merveille ; l'ami qui vient de sortir n'a-t-il pas trouvé qu'il avait une mine florissante ? La femme ne veut rien entendre ; elle quitte la chambre pour reparaître

un instant après, un bol à la main. « Ah ! je l'ai attendrie, se dit le malade ; c'est un potage qu'elle m'apporte. » C'est la tisane !

O tisane ! tisane réparatrice !

Enfin, on annonce le médecin, sortant d'un coupé comme s'il sortait d'une boîte, paré, sentant bon, la voix discrète, le geste apaisant, le sourire aux lèvres, ne se doutant même pas qu'il est en retard de deux heures. Le médecin s'asseoit en face du malade ; il lui raconte les courses qu'il a faites, celles qu'il doit faire encore ; il dit les quartiers démolis et les embellissements, et comme quoi il a l'intention d'acheter des terrains du nouveau boulevard La Fayette. Le malade fait d'immenses efforts d'attention. Après vingt minutes d'un spirituel narré, l'aimable médecin prend son chapeau et se dispose à s'en aller. « Mais, docteur, vous ne m'avez rien ordonné ! — Oh ! vous êtes hors de danger depuis longtemps ; continuez, je reviendrai. Est-ce qu'on ne vous donne pas à manger ? (Un soubresaut du malade.) — Vous savez bien, monsieur, dit la femme, que vous l'avez formellement défendu. — Vous pouvez maintenant lui donner ce

qu'il demandera, avec modération, bien entendu... Et surtout, beaucoup, beaucoup, beaucoup de tisane! »

O tisane! tisane réparatrice, faite avec les bonnes herbes de la campagne, édulcorée avec les plus séduisants sirops, apportée sur la plante du pied, et remuée à petits coups argentins par une main amie; tisane salutaire, je te reconnais et je t'aime!

JE M'APPELLE CORBIN

J'ai à raconter une aventure arrivée à une femme, autant affolée de noblesse que la comtesse d'Escarbagnas.

Elle ne voulait frayer qu'avec des gens de qualité.

Et pourtant, elle était née avec un cœur sensible.

Comment accorder la voix, la voix suppliante de ce pauvre cœur, avec l'accent impérieux de l'orgueil héraldique ?

Il fallait au moins douze quartiers pour lui baiser la main;

Vingt quartiers pour lui écrire un billet doux;

Trente quartiers pour lui dire : Je vous aime!

Il fallait remonter jusqu'aux croisades pour suivre la progression.

Aussi, que de fois son cœur eut-il à souffrir et à murmurer!

Mais le préjugé fut toujours le plus fort.

Pas d'armes — pas de marquise.

Car elle était marquise.

Un jour, il se présenta un fort bel homme, à la poitrine bombée, aux sourcils extrêmement noirs et *fournis*, comme le Du Bousquet du roman de Balzac : *la Vieille Fille*.

C'était probablement un homme qui avait à se venger de quelque chose ou de quelqu'un.

Il se faisait appeler le vicomte de Saint-Ovipare.

Il avait un carrosse et des gens.

Son ton était exquis.

Il disait *belle dame!* à toutes les femmes, et il baisait dévotement le bout de leurs doigts gantés.

Le vicomte de Saint-Ovipare n'inspira aucune méfiance à la marquise.

Au contraire.

Il chercha à plaire, — il plut.

Il fit son métier de soupirant en conscience.

Enfin, il obtint un tendre rendez-vous.

. . . .

Et... lorsqu'il n'eut plus rien à souhaiter.

Il s'écria d'une voix retentissante :

— Je m'appelle Corbin !

Ne voyez-vous pas, caché sous cette historiette, un mythe très-profond ?

Pour moi, j'y vois mes Illusions parées, fleuries, entrelacées à la façon d'un groupe vaporeux de Gendron, et rasant le lac de ma vie.

Elles m'appellent, elles m'attirent du regard, du sourire et de la voix.

L'une me dit, en effeuillant des bouquets et en me les jetant au visage :

— Je suis Camille !

L'autre, en me montrant les saules :

— Je suis Galathée !

Celle-là, blanche et fière :

— Je suis Hélène !

Eperdu, enivré, je me laisse peu à peu séduire par ces ravissantes fées ; je les suis et je les poursuis ; et lorsque je parviens à les saisir et à les étreindre dans mes bras passionnés, elles s'écrient, mes Illusions, avec de mauvais éclats de rire :

— Je m'appelle Corbin !

ÉPITRE

AU ROI DE PRUSSE

Sire,

Voilà bien longtemps que je travaille pour Votre Majesté. L'heure de ma récompense est-elle proche?

Voilà bien longtemps que je me dévoue, et que je m'épuise, et que j'espère, — et que j'attends.

Il y a juste vingt ans, jour pour jour, que je suis à votre service, Sire, et que je fais partie des gens de lettres, qui est un beau corps, modestie à part.

Ah! Votre Majesté peut se vanter de posséder une nombreuse et vaillante armée. Des troupes toujours fraîches, sans cesse renouvelées, constamment enthousiastes, que l'on mène avec un mot, et dont on fait tout ce que l'on veut avec une promesse!

Seulement, comme les troupes de notre vieille République, elles auraient bien besoin qu'on leur votât une paire de souliers.

Mais il faut croire que l'auguste oreille de Votre Majesté est devenue un peu dure, — ou que vos courtisans ne laissent pas parvenir jusqu'à elle nos réclamations et nos plaintes.

Jadis, vos recruteurs, en m'entraînant au cabaret pour me faire mettre mon paraphe au bas d'un enrôlement, m'avaient promis un avancement rapide. Un d'entre eux même n'avait pas hésité à m'affirmer que j'avais un bâton de maréchal dans mon buvard.

Moyennant quoi j'avais signé.

Hélas! c'est absolument comme si j'avais signé un pacte avec la misère, l'affront, l'injustice et l'angoisse.

Vingt ans se sont écoulés, pendant lesquels je vous ai donné, Sire, ma force et ma santé, mes jours les plus superbes, mes heures les plus fécondes, les jours et les heures qu'on regrette éternellement.

Pendant vingt ans, la tête grosse du fatras des bibliothèques, j'ai chaque soir, régulièrement et patiemment, allumé ma lampe et écrit des pages sur

outes sortes de choses. — Et j'ai reconnu que j'écrivais pour Votre Majesté.

J'ai voulu aimer, et les trésors de mon cœur je les ai versés aux pieds de statues habillées de robes de soie. — Et j'ai reconnu que j'aimais pour Votre Majesté.

Aujourd'hui, je suis las; je suis las et je suis vieux. De mes cheveux noirs, la moitié est partie à votre service, Sire, et l'autre moitié est en train de blanchir. Et de tous les points, du nez, du front, des yeux, partent, se croisent, s'élancent des rides longues et sinueuses, — qui sont les fusées de ce feu d'artifice que le temps met cinquante ans à tirer sur une face humaine.

L'admirable ressort qui ouvrait et fermait ma bouche avec tant de précision s'est insensiblement détendu; je me surprends quelquefois la lèvre pendante, sans savoir pourquoi.

Ma pensée aussi est sans ressort. C'est le commencement de la fin. N'en doutez pas, Sire, votre sujet a fait son temps.

O mes aspirations et mes ambitions! O les gloires rêvées, les joies entrevues! — Les recruteurs m'avaient menti!

Le vieux racoleur s'était gaussé de moi. En fait de bâton de maréchal, je ne trouve dans mon buvard qu'un tout petit bâton de cire à cacheter, dérisoirement pailleté d'or, qui va me servir à cacheter cette dolente épître à Votre Majesté.

LE

RÉPERTOIRE D'UN FARCEUR

I

Hélas! je connais un farceur!

Je sais bien, — un farceur ne s'appelle plus aujourd'hui un farceur; le mot est allé rejoindre les vaudevilles de Désaugiers et les romans de Paul de Kock. — On dit un *cascadeur* maintenant. — Mais si le mot a changé, l'espèce existe toujours, invariable, et, hâtons-nous de l'écrire, insupportable. Le farceur est capable de rendre la gaieté haïssable, dans un temps donné.

Hélas! je connais un farceur!

Je le connais depuis l'enfance. — Le jour qu'il tira la langue à son maître d'école, pour la première fois, sa vocation fut décidée il avait fait rire ses petits camarades. Mon intention n'est pas de le suivre dans

ses essais très-vulgaires ; il ne manquerait plus que cela ! Qu'il suffise de savoir que l'homme a tenu ce que promettait l'enfant. — Lors de son mariage, dans les corridors de la mairie, il trouva le moyen d'attacher une queue de cerf-volant au collet de l'habit de son beau-père. — Rien ne lui est sacré. Il semble que pour lui la vie ne soit autre chose qu'une invitation à une partie de plaisir, avec ce post-scriptum de la main du Créateur : *On fera des farces.*

Hélas! je connais un farceur!

Et comme il a bien l'air d'un farceur! Quels gros yeux! Quelle bouche fendue jusqu'aux oreilles! Quesl gestes à la *Titi le Talocheur!* — Du plus loin qu'il m'aperçoit, il se met à jeter son chapeau en l'air et à danser sur le trottoir. Tout le monde se retourne, c'est ce qu'il voulait. Il me prend par le bras, et la première parole qui sort de sa bouche est :

— Savez-vous *celle* du cuirassier qui a gagné le gros lot à la lotèrie du *Vase?*

Je comprends qu'il veut me conter une farce, et je hausse les épaules.

— Si vous la savez, continue-t-il, avouez-le tout de

suite et ne me faites pas poser... Mais non ; où l'auriez-vous entendue ? Enfin, vous m'arrêterez...

Et il me raconte *celle* du cuirassier.

Et après celle du cuirassier, celle du dragon, et puis celle du tambour-major.

Hélas ! je connais un farceur !

Tout en marchant à mon côté, il ne laisse pas que de se préoccuper des passants : il feint de choir avec fracas en frôlant une femme ; il salue des personnes en voiture qu'il ne connaît pas ; ou bien, s'arrêtant soudain, il me désigne au sommet d'une maison quelque objet chimérique, — et voilà une vingtaine d'individus attroupés autour de nous. Trop heureux si, au moment de nous séparer, moment que je hâte de tous mes efforts, il ne me saisit pas en criant de toutes ses forces :

— Monsieur, vous allez me rendre la montre que vous m'avez dérobée ! !

Hélas ! je connais un farceur !

En société, il ne tarit pas. — C'est un acteur perpétuellement en scène. Il ne recule devant aucune

audace, pas même devant la ventriloquie, — art qui tend à disparaître. Avec une serviette autour de la tête, il s'affuble successivement en religieuse et en Mauresque. Et il parle! Il n'y en a que pour lui. Les bourgeois l'écoutent avec délices, et s'en vont répétant :

— Il n'y a pas moyen de s'ennuyer cinq minutes avec cet être-là!

Hélas! je connais un farceur!

II

Un incident bizarre a récemment marqué mes relations avec ce farceur.

Si acharné et si habile qu'il fût à *tenir le crachoir*, il était quelquefois forcé de s'interrompre. Dans ces intervalles, il s'éclipsait modestement dans une chambre voisine ou dans un coin de jardin, partout enfin où il croyait pouvoir être seul. — Alors, il tirait furtivement d'une poche de côté un carnet sur lequel il jetait les yeux. — Ce rapide examen fait, il semblait que sa verve en reçût un nouveau stimulant, et il rentrait

au salon plus brillant et plus farceur que jamais. J'avais surpris ce manége, et j'en étais fort intrigué. Le hasard seconda ma curiosité. A la suite d'un repas poussé un peu loin, un échange de paletots, prémédité de mon côté, mit en ma possession le carnet mystérieux.

C'était, ainsi que je l'avais d'ailleurs supposé, un recueil de facéties, bourdes, pointes, quolibets, jeux de mots, scènes, chapelourdes, reparties, gaillardises, classés avec une certaine méthode, adaptés à toutes les circonstances de la vie, assortis au goût de tout le monde; — un bréviaire, ou plutôt un répertoire de joyeusetés cueillies, c'est-à-dire ramassées partout, dans les vaudevilles, dans les journaux, dans les cafés, dans les bals publics, dans les tables d'hôte, sur les talus des fortifications; — un ensemble du plus détestable goût, qui peut quelquefois forcer le sourire, mais qui fait naturellement hausser les épaules.

Se pourrait-il que ce fût là le niveau d'un certain esprit contemporain? Les succès de *mon ami* le farceur me le donneraient presque à supposer.

Quoi qu'il en soit, j'ai tenu à reproduire ici, au

hasard, plusieurs traits de cet esprit. J'en ai vraiment le rouge au front. Mais quelque chose me soutient dans cette exhibition de lazzi tour à tour effrontés ou piteux : c'est l'espoir de les rendre désormais impossibles.

En les livrant à la publicité, je les enlève peut-être à la circonlocution.

Connue la farce, — ruiné le farceur.

III

Extraits du Répertoire

Pages 2 et suivantes. CONTREPETTERIES ET LOCUTIONS PAR A PEU PRÈS.

D'un travail achevé, dire : — c'est le *nègre plus ultra.*

Des approches du soir : — l'heure du *crépsulcule.*

D'un individu mélancolique : — gai comme *poinçon.*

Au lieu de mercredi prochain : — *mercrechain prodi, mercrechi prodin, mercredin prochi.*



IMAGES ORIGINALES, EXPRESSIONS BURLESQUES.

D'une femme que tout le monde admire et trouve superlativement belle. La regarder froidement, et dire en levant les yeux au ciel :

— Oui. Elle me rappelle un notaire que j'ai bien aimé !

D'un homme qui prend du ventre :

— Il bâtit sur le devant.



Page 5. FARCES DIVERSES POUR TOUTES LES SAISONS.

Entrer au bras d'un ami, — qu'on n'a pas prévenu, — dans un magasin quelconque, et s'exprimer, non pas dans une langue étrangère (on pourrait trouver à qui parler), mais dans une langue inventée.

Exemple :

— *Balacla tomar epsin molinod cummus no ferra pribumel van gomallet rusine.*

La marchande, ou le marchand, tend l'oreille, et murmure gracieusement :

— Je ne comprends pas.

L'ami devient écarlate.

Continuer alors, en désignant un objet :

— *Zémi réazor changuerbem souls vollis flan?*

— Combien ceci? fait la marchande, se croyant sur la trace; trente-deux francs cinquante centimes, monsieur.

— *Stoltz?*

— Trente... deux... francs! francs!... répète la marchande avec une télégraphie de tous les doigts.

— *Boum rosa! Boum rosa! Tiglitir?*

Poursuivre, sur cette donnée, jusqu'à complète apoplexie de votre ami, — ou jusqu'à la fureur soudaine de la marchande.

Effet certain.



Au théâtre, crier : *bravo Arnal!* lorsque c'est Mélingue qui joue.

Et, lorsque madame Thierret est en scène, se pencher vers son voisin de stalle, en disant assez haut pour être entendu.

— Cette Déjazet aura toujours vingt ans!

***

Pages 9 et suivantes. IMITATIONS ET TOURS D'ADRESSE.

Imiter avec la voix et avec les pieds un régiment qui passe, le bruit des tambours et des commandements répétés, ainsi que la marche du père Bugeaud et l'air de la *Reine Hortense.*

***

Imiter, derrière un paravent, ou simplement le dos tourné :

Le rabot;

La scie;

Un enfant indisposé;

Une bouteille qu'on débouche;

L'orage;

Les gazouillements d'une volière;

Les chants de l'étable;

L'herbe qui pousse.

*
* *

Imiter la fanfare du coq dans ses trois tonalités bien distinctes :

D'abord, glapissante et cassée, un vieux coq : — *Je m'en vais quand je veux!*

Puis, retentissante, un coq dans la force de l'âge : — *Je m'en vais quand je veux!!*

Enfin, grêle et claire, un tout jeune coq : — *Tu es bien heureux!!!*

*
* *

Représenter sur la muraille, avec les doigts (une bougie étant placée à cet effet), les ombres de deux chats qui se guettent, s'éloignent, se rapprochent, et font entendre successivement des *miaou* de tendresse et des *frou frou* d'enragés.

Excellent en partie de grisettes.



Page 12. CHANSONS ET POÉSIES VARIÉES.

Lâcher du Gustave Nadaud dans le demi-monde.

Les Deux Gendarmes;

Les Reines de Mabille;

La Lorette;

Je souffle la bougie; m'aimez-vous?

Aborder la Colmance dans les ateliers d'artistes et aux dîners en vareuse :

Ça vous fend la bouche à quinze pas.

Quel cochon d'enfant!

Joli mois de mai.

Auteurs anonymes : *Mam'zelle Lise. C'est le temps où l'on aime. Au pied du Liban,* etc., etc.



Pages 15 et suivantes. NARRATIONS IMPORTANTES ET DE LONGUE HALEINE.

Le Condamné à mort, d'Henri Monnier;

Le Condamné à mort, de Vanderburch et Tisserant ;

Le Condamné à mort, d'Eugène Chavette.

*
* *

La Diligence de Lyon ;

La Chasse ;

Le Père d'Adolphe.

Les noces de Madame Francastor !

Prud'homme en bonne fortune.

*
* *

Page 20. MYSTIFICATIONS.

Tout le répertoire du célèbre cor Vivier. — Oh ! Vivier ! — un dieu !

Son coup de pistolet dans une cellule d'un établissement inodore est un trait de génie.

Rechercher avec soin ses moindres faits et gestes. — On vient de me raconter l'aventure du *mannequin*; je m'empresse de la consigner dans mes tablettes.

Attardé, un soir d'hiver, chez un peintre de ses amis, qui demeurait en face d'un bureau d'omnibus, Vivier avise tout à coup, dans un coin de l'atelier, un mannequin revêtu d'une robe de femme.

— Prête-moi ce mannequin ? dit-il à l'artiste.

— Pourquoi faire ?

— Je n'en sais rien ; mais laisse-moi l'emporter.

— Volontiers, répond le peintre, habitué sans doute aux excentricités du cor.

Et Vivier s'en va bras dessus bras dessous avec le mannequin.

Il était onze heures. Le dernier omnibus était sur le point de partir. Il n'y avait personne dedans. Le cocher dormait sur son siége ; le conducteur battait la semelle sur le trottoir.

Vivier monte avec son mannequin et s'installe dans les places du fond. Grâce à la demi-obscurité, le mannequin, assis comme une personne naturelle, faisait illusion.

L'omnibus s'emplit peu à peu. On part.

— Pour deux personnes ! dit Vivier en passant douze sous au conducteur.

Dix minutes après, arrivé devant sa porte, il descend,

laissant le mannequin dans la voiture, — sans s'embarrasser de la surprise et de l'effroi que celui-ci doit y causer tôt ou tard.

***

B.... aussi, le long acteur B...., fournit un joli contingent d'historiettes. Elles sont un peu vives, par exemple, et bonnes à émettre seulement à la campagne.

Rappeler entre autres, — avec des circonlocutions, — une entrevue avec un de ses directeurs. B.... sollicitait de lui une avance. Le directeur refusait; B.... insistait avec douceur; le directeur persistait avec dureté.

A la fin, lassé, mais sans rien perdre de son flegme, B.... fit un geste terrible, et lui dit :

— Vous allez m'avancer mon mois à l'instant, ou je... dans votre cabinet!

***

Pages 22 et suivantes. DES PROPOS INCOHÉRENTS.

Je crois être l'inventeur de cette variété de mystifi-

cation; dans tous les cas, je l'ai fait arriver à un haut degré de perfectionnement.

La meilleure façon d'en donner une idée est de rapporter à peu près la conversation que j'eus dans un grand dîner.

J'avais remarqué la physionomie débonnaire d'un de mes voisins, et j'attendais avec impatience qu'il m'adressât la parole.

Ce moment arriva.

LE VOISIN. Voilà un délicieux potage; n'est-il pas vrai, monsieur?

MOI. Assurément; il y a dans ce potage des combinaisons dont le soulèvement peut se sous-entendre sans nuire à l'austérité des fonctions illusoires.

LE VOISIN. Vous dites?

MOI. Je suis de votre avis; toutefois, vous me permettrez de croire, qu'en parlant ainsi, vous vous placez exclusivement au point de vue des subrécargues, opposition dont un arrêt devrait interdire à jamais la volatilisation.

LE VOISIN. Comment cela, monsieur?

MOI. Eh, oui! Vous laissez planer un sentiment de

suspicion, impétueux et subreptice, dû autant à la solidarité d'un principe équitable qu'au libre arbitre du plénipotentiaire que tout le monde nomme.

LE VOISIN. Quel plénipotentiaire, s'il vous plaît ?

MOI. J'en appelle à ces dames et à ces messieurs. Tout est légitime, rien n'est abandonné au hasard. C'est une volute, capable d'aveugler ; ne nous écartons des idées rationnelles que dans la limite inoffensive de la combativité. Triste, j'en conviens, mais nécessaire. Toute synthèse a sa base ; qui le nie ? Monsieur *désignant le voisin*) soutient une mauvaise cause.

LE VOISIN. Moi, monsieur !

MOI. Évidemment ! Votre solution, qu'engendre-t-elle ? Prétendre ériger en système les insanités d'un esprit foncièrement cubique, melliflu, solitaire, incapable d'un élan collecteur, c'est tomber droit dans le manichéisme, etc., etc.

IV

Ne lâcher le voisin que lorsqu'on le voit suer à grosses gouttes.

Voyons, vous devez avoir assez de ces échantillons, mes chers lecteurs, restons-en là pour aujourd'hui, — et pour toujours.

J'ai rendu le paletot, — mais j'ai gardé les tablettes.

Depuis cette soustraction, il m'est arrivé de me trouver plusieurs fois avec le farceur.

Il n'est plus le même; sa verve est embarrassée, sa parole est hésitante. On sent qu'il lui manque quelque chose...

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE

CLICHY. — Impr. Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

DE

MONTMARTRE

A

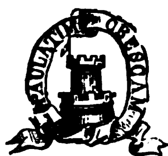
SÉVILLE

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30.

CHARLES MONSELET



DE MONTMARTRE À SÉVILLE



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1865

DE

MONTMARTRE A SÉVILLE

MONTMARTRE

J'avoue en souriant que j'aime Montmartre, que je l'ai aimé de tout temps, &, puisque Montmartre va bientôt disparaître, ou, du moins, se transformer profondément, je veux consacrer à Montmartre quelques lignes de souvenir.

Comment expliquer cela? Montmartre me fait l'effet d'un de ces pays créés en même temps que la *Bibliothèque bleue* & les images d'Épinal.

Une idée naïve s'y rattache invinciblement. Je me rappelle avec délices les plaisanteries sur l'Académie de Montmartre, sur les moulins « où les enfants d'Éole broient les dons de Cérès », selon l'expression d'un poëte classique, & surtout la fameuse inscription : *C'eſt ici le chemin des Anes.*

Paris me semblerait incomplet sans Montmartre. J'aime, lorsque je passe sur le boulevard des Italiens, à m'arrêter en face de la rue Laffitte & à saluer du regard l'ancienne tour du télégraphe, qui apparaît, dans une verte échappée, au-dessus de Notre-Dame de Lorette.

Et cependant, le Montmartre d'aujourd'hui eſt bien différent du Montmartre d'autrefois. Il a été aplani, rogné, diminué par tous ses abords. Chaque jour, des maisons montent à l'escalade & l'envahissent. Puis, il a perdu une de ses principales curiosités : les carrières, qui ont été comblées. — Elles ouvraient encore, il y a une quinzaine d'années, leurs perſpectives myſtérieuses; la plupart offraient des conſtructions régulières; les voûtes étaient soutenues par des piliers. On les traversait en tous sens.

Ces carrières avaient eu trois races très-diſtinctes de locataires : d'abord les animaux antédiluviens, dont les ossements retrouvés ont fourni de si ingénieuses hypothèses à Cuvier;

ensuite les carriers, qui y travaillaient à toute heure de jour & de nuit; & enfin, quand les carriers furent partis, les vagabonds de toute espèce en quête d'un asile, c'eſt-à-dire d'une pierre pour reposer leur front.

Un autre coup porté à la physionomie pittoresque de Montmartre, ç'a été la suppression de sa fête annuelle, une des plus animées & des plus joyeuses, &, par suite, la disparition de son champ de foire, célèbre dans l'univers entier. Après la déchéance du carré Marigny, la place Saint-Pierre était devenue, en effet, le principal refuge des saltimbanques. J'y ai vu les dernières marionnettes convaincues jouer *la Pie voleuse;* j'y ai entendu le dernier saint Antoine supplier, en sautant sur ses genoux :

Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !

tandis qu'un *paquet* de petits diablotins se ruait en bonds désordonnés contre sa cabane ébranlée par l'orage.

Non! tu danseras!
Tu chanteras!

Et c'étaient chaque soir, pendant deux ou trois semaines, sur cette place relativement étroite, un bacchanal, une foule, une démence,

des cirques en toile, des dioramas dans des berlines, des tableaux de toute dimension représentant des géantes, des physiciens, le tremblement de terre de la Guadeloupe, le mont Blanc, des oiseaux savants, des albinos, un serpent faisant six fois le tour du corps d'un voyageur, des eſtrades garnies d'athlètes en brodequins fourrés & de danseuses de corde en jupons à paillettes, des parades à coups de pied, de grosses têtes en carton s'agitant sur des tréteaux, un ouragan de piſtons & de clarinettes, des hurlements dans des porte-voix, des réveils de ménagerie & des illuminations soudaines!

Maintenant, sur cette place, c'eſt le silence & c'eſt la solitude. Une ſtatue informe de saint Pierre se dresse au milieu de ces ruines sablonneuses.

On a fait à la butte elle-même une ceinture de planches qui en interdit l'ascension. Plus de promenades à la butte! Comprenez-vous cela, ô Parisiens de la banlieue?... C'était aussi une des gaietés de Montmartre, ces parties sur ce coteau escarpé, ces glissades, ces défis, ces envolées de robes claires, ces chutes suivies d'éclats de rire. Il y avait tel dimanche où rien n'était plus charmant à voir que cette fourmilière humaine. Des familles entières étaient assises, laissant pendre leurs jambes au bord des talus; des

bourgeois, armés de longues-vues, interrogeaient l'horizon, un horizon sans pareil, une vapeur d'or baignant des milliards de toits, de grands nuages empourprés du côté de l'arc de triomphe de l'Étoile !

Qu'on ne s'y trompe pas : la butte Saint-Pierre eſt, avec la rampe du Trocadéro, un des plus beaux points de vue du monde.

Tel qu'il eſt encore, Montmartre mérite une étude, une aquarelle si vous voulez, car Montmartre se compose de tons très-différents. Ses aspects sont plus variés qu'on ne croirait. Il eſt impossible d'en saisir l'ensemble, même du faîte de la tour Solferino.

Et puis, en fin de compte, il reſte quelque chose du vieux Montmartre; il reſte un village singulier, perché à une hauteur respectable, avec des rues étroites & tortueuses, des masures toutes noires, des cours qui exhalent des odeurs de laiterie, de vacherie, de crèmerie. Les habitants vous regardent passer avec étonnement par la porte à claire-voie de leurs boutiques.

On arrive à ce hameau escarpé par des escaliers assez nombreux, & dont quelques-uns sont d'un effet pittoresque, entre autres celui qui s'appelle passage du Calvaire. On y arrive aussi par une succession de rues tournantes, accessibles aux voitures. Pourtant je ne réponds pas

que vous déterminiez une expression de satisfaction bien vive sur le visage d'un cocher, lorsque vous lui jetez négligemment cette indication :

« A Montmartre! place de l'Église! »

Elle n'a rien de remarquable, cette église; on va voir, dans le jardin du presbytère, son Calvaire, qui eſt aussi célèbre que l'était celui du mont Valérien. Tout alentour, dans la rue des Rosiers, dans la rue de la Bonne, dans la rue Saint-Vincent, dans la rue des Réservoirs, le long de l'ancien cimetière, se cachent des maisons de campagne ravissantes & ignorées, remplies d'arbres de toute espèce & de tout pays; des retraites silencieuses, touffues, enceintes de vieilles murailles brodées de fleurs. Le plateau compris entre l'église & les moulins eſt certainement le point le plus agréable de Montmartre; le versant qui regarde la plaine Saint-Ouen, ourlé par la rue Marcadet, eſt tout à fait coquet & riant. Il y a là des ravins, des sentiers, des champs *sérieux,* des damiers de culture, des cabanes de bonne mine. L'œil embrasse une ligne onduleuse de coteaux bleuâtres, au bas desquels apparaît, entre vingt tuyaux d'usines, la basilique de Saint-Denis, veuve de son clocher.

Le côté vilain de Montmartre, le côté pelé, déchiré, tourmenté, eſt celui qui commence au

Moulin de la Galette, un des derniers moulins dont la hauteur était jadis couronnée. Deux autres ne sont plus que des squelettes de bois pourri. C'eſt la région des guinguettes, des bals, le dimanche, dans les arrière-boutiques de marchands de vins. La semaine, on n'y rencontre que des terrassiers, occupés auprès des charrettes remplies de gravois. Ces hangars noirs sont des fabriques de bougies, m'a-t-on assuré. J'ai découvert, près de là, un café orné de cette enseigne passablement ambitieuse : *Café des Connaisseurs*.

Ce versant s'incline sur le nouveau cimetière & eſt bordé par la rue des Dames, puis par la rue des Grandes-Carrières.

Tels sont les principaux aspeċts, assurément particuliers, de Montmartre. Ils ont eu leur peintre spécial dans Michel, un artiſte peu connu, pauvre, bizarre, qui avait trouvé là sa campagne romaine. Les études de Michel n'étaient guère recherchées & guère payées, il y a trente ans, dans les ventes publiques, où elles se produisaient en assez grand nombre. Il eſt vrai qu'elles n'offraient rien de bien séduisant : c'étaient des toiles d'une dimension importante, représentant des carrés de sol, la plupart sans accident, des amas de broussailles avec le ciel à ras de terre, un ciel brouillé, profond,

trifte. Mais tout cela était largement peint, d'un ton jufte. Aujourd'hui, les tableaux de Michel sont mieux appréciés; on les paye, sinon un prix élevé, du moins un prix honorable. Ce sont surtout les artiftes qui les achètent.

Dans les nouvelles dénominations de rues, j'aurais souhaité de voir la rue Michel, à Montmartre.

Les deux plus récents hiftoriens de Montmartre sont Gérard de Nerval & M. Léon de Trétaigne.

Le premier, dans sa *Bohême galante,* au chapitre intitulé : « Promenades & souvenirs, » a écrit six de ses pages les plus exquises. Il raconte comment il faillit acheter autrefois, au prix de 3,000 francs, la dernière vigne de Montmartre.

« Ce qui me séduisait, dit-il, dans ce petit espace abrité par les grands arbres du Château des Brouillards, c'était d'abord ce refte de vignoble lié au souvenir de saint Denis. C'était ensuite le voisinage de l'abreuvoir, qui, le soir, s'anime du spectacle de chevaux & de chiens que l'on y baigne, — & d'une fontaine conftruite dans le goût antique, où les laveuses causent & chantent, comme dans un des premiers chapitres de *Werther*. Avec un bas-relief consacré à Diane, & peut-être deux figures de naïades

sculptées en demi-bosse, on obtiendrait, à l'ombre des vieux tilleuls qui se penchent sur le monument, un admirable lieu de retraite, silencieux à ses heures... »

A côté de cet abreuvoir s'élève aujourd'hui une maison élégante, dont le propriétaire eſt cet aimable Berthelier, le chanteur de chansonnettes & de vaudevilles.

« Il ne faut plus y penser! — s'écrie Gérard avec ce doux sourire que je revois toujours; — je ne serai jamais propriétaire! » Et ses visions d'antiquité lui reviennent de plus belle. Il aurait fait faire dans cette vigne une conſtruction si légère! « Une petite villa dans le goût de Pompéi, avec un impluvium & une cella, quelque chose comme la maison du poëte tragique. Le pauvre Laviron, mort depuis, m'en avait dessiné le plan. »

C'eſt ainsi qu'en peu de lignes ce délicat esprit a su dégager toute la poésie agreſte de Montmartre.

Le second hiſtorien, dans le sens grave & imposant du mot, eſt, comme je l'ai dit, M. Léon de Trétaigne. Ses études sur Montmartre & Clignancourt, conſtituant un volume in-octavo, ont paru en 1862. Elles résument tous les travaux précédents & embrassent une période considérable de siècles. C'eſt le volume qu'il faut ouvrir si l'on veut connaître les révolutions de

cette éminence de terrain depuis le supplice de saint Denis, date à laquelle elle entre violemment dans l'hiſtoire.

Que d'événements importants se sont passés à Montmartre! Que d'hommes fameux y ont paru, pour prier ou pour combattre!

L'empereur de Germanie, Othon II, y a fait chanter un formidable *Alleluia* qui s'entendit jusqu'à Notre-Dame épouvantée.

Le pape Eugène III y a officié solennellement, saint Bernard lui servant de diacre.

Charles VI, au lendemain du *ballet des sauvages,* où il faillit trouver la mort dans les flammes, s'y eſt rendu en pèlerinage, accompagné de toute sa cour.

Ignace de Loyola & François Xavier y ont prononcé leurs vœux & jeté les premières bases de la Compagnie de Jésus.

Henri IV y a établi son quartier général lors de son troisième siége de Paris. On veut même qu'il y ait senti battre son cœur, — qui battait d'ailleurs assez facilement, — pour une abbesse d'un couvent de bénédictines.

A ce même couvent, transformé & purifié, le Régent & le jeune roi Louis XV sont venus maintes fois faire leurs dévotions.

Puis le vent de la Révolution a soufflé; &, sous la Terreur, Montmartre, l'innocent & tran-

quille Montmartre, a vu son nom changé en celui de *Mont-Marat*.

Tranquille, viens-je de dire! Ne vous y fiez pas. En 1814, quatre cents dragons y ont lutté héroïquement contre vingt mille hommes de l'armée de Silésie.

Vous voyez que les souvenirs abondent en cette localité.

Ce livre, très-complet, mène le lecteur jusqu'à l'adminiftration de M. le baron Michel de Trétaigne, père de l'auteur & maire de Montmartre pendant plusieurs années.

MM. de Trétaigne père & fils habitent eux-mêmes, au bas de Montmartre, dans la rue Marcadet, un ravissant domaine composé d'une maison, ou plutôt d'une *petite maison*, ornée de bas-reliefs érotiques, & d'un parc d'une étendue qu'on ne soupçonnerait jamais dans un faubourg parisien. De longues avenues de tilleuls & de marronniers, d'épaisses charmilles, des pelouses immenses, des peupliers gigantesques, des cèdres, des arbres de Judée contribuent à rendre invraisemblable cette propriété magnifique.

Aujourd'hui, le maire de Montmartre eft M. Leblanc.

Ce n'eft pas la faute à cet honorable fonctionnaire s'il eft forcé de signer tous ses actes : *Le maire, Leblanc*.

PARIS

I

L'AURORE

L'aurore ! Ah oui ! une jolie chose, à Paris !

C'eſt d'abord la lutte muette & siniſtre du noir & du bleu, entre deux hautes rangées de maisons. J'habite un faubourg. La vapeur ténébreuse saisit mes mains lorsque je pousse mes persiennes, qui cèdent en se plaignant ; il me semble que je me réveille dans un grand puits. J'ai le frisson.

L'aurore ! Ah oui ! une jolie chose, à Paris !

Cependant les masses commencent peu à peu à prendre du relief. Le coin de rue s'accuse. Je diſtingue les enseignes ; je lis : *Café de l'Union* en lettres jaunes ; plus loin : *Emy & Ce*, *four-*

nitures pour tailleurs. — Du reste, aucun bruit, pas un murmure. Je suis bien seul. La première boutique qui s'ouvre est celle du marchand de vins; un garçon transi essuie le comptoir de plomb. — Presque aussitôt j'entends tomber lourdement les volets du boulanger. La vie va commencer : le pain & le vin sont en présence.

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

En attendant, voici l'armée des balayeuses; leurs grands balais traînent avec un son monotone sur les pavés qu'ils essuient; on dirait les ailes d'une chauve-souris battant un mur. Les balayeuses ne voient rien, n'entendent rien; elles sont tout à leur tâche; elles se parlent à peine. — Un inspecteur passe, s'arrête, les regarde, & continue sa route. Les balais vont toujours.

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

Il ne fait pas encore tout à fait clair là-haut; il fait pâle. — Aux maisons d'en face quelques rideaux ont été écartés; je vois soulever les vitrages des chambres à *tabatières*, où couchent les cuisinières. En bas, les chiens errants reprennent leur course à travers les ruisseaux. La première charrette se montre.

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

Les ouvriers se rendent au travail, tenant

sous le bras, comme une conquête, un morceau de pain enveloppé dans un mouchoir de couleur. Ils marchent hâtivement, isolés. Des laitières s'inftallent à leurs places accoutumées sous les portes cochères. L'air fraîchit, les cheminées fument.

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

Un *pochard* rentre chez lui. Il a les yeux rougis; son chapeau a dû se heurter contre un plafond trop bas; — aux coudes de sa redingote sont des taches blanchâtres : il s'eft frotté sans doute aux parois d'un escalier. Ce pochard a l'air bon d'ailleurs, il respire bruyamment & fait des haltes pendant lesquelles il parle tout haut & lève les yeux au ciel. Il n'eft pas encore malade, mais il le sera dans une heure; — que la morale se rassure!

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

C'eft fini : voici la lumière, voici l'aurore! Elle va teindre de nuances diamantées les murs, les vitres sales, les trottoirs, les balcons, les enseignes, les tuyaux de plomb, les boutiques, les passants. Il va resplendir, mon faubourg!

L'aurore! Ah oui! une jolie chose, à Paris!

II

L'HEURE DE L'ABSINTHE

On avait déjà l'heure du berger; voici venir maintenant l'heure de l'absinthe.

Paris n'eſt continuellement occupé qu'à se créer des habitudes. A l'habitude du tabac, à l'habitude de la bière, il a ajouté depuis plusieurs années l'habitude de l'absinthe.

Qu'on ne s'attende pas à de banales imprécations contre ce breuvage-émeraude, comme dirait Victor Hugo. Je sais les désordres que son abus entraîne.

Donc, Paris n'avait guère autrefois qu'un seul motif pour aller au café, motif honnête, plausible, celui de savourer, entre six & sept heures du soir,

La fève de Moka dans l'émail du Japon.

Bientôt il s'aperçut que ce n'était pas assez pour lui d'aller au café après dîner; il voulut encore y aller avant.

Dès lors, l'heure de l'absinthe fut imaginée.

L'heure de l'absinthe commence vers quatre heures de l'après-midi.

A ce moment tous les cafés, principalement ceux du boulevard, présentent l'aspeƈt le plus animé. C'eſt la Bourse des oisifs après la Bourse des affairés.

Des groupes de trois ou quatre personnes s'organisent autour de chaque table, — à l'extérieur pendant l'été, à l'intérieur pendant l'hiver.

C'eſt un va-&-vient de plateaux; les garçons, la bouteille d'absinthe au poing, demandent aux consommateurs :

— Monsieur, pure ou avec de la gomme?

— Non, avec de l'anisette.

Car il y a cent manières de prendre l'absinthe, & puis aussi de la *faire*, c'eſt-à-dire de la troubler avec l'eau, de la mêler, de la battre, de la lier. J'ai connu des professeurs d'absinthe.

La *Muse verte!* ainsi l'ont baptisée quelques poëtes désespérés.

Un fléau moderne! a-t-on ajouté. — Pas si moderne, car on trouve dans l'Apocalypse deux versets consacrés à l'absinthe & aux buveurs d'absinthe. L'Apocalypse a tout vu, tout annoncé; c'eſt encore le livre le plus aƈtuel que nous ayons.

Voici ces deux versets, détachés du chapitre VIII :

« 10. Puis le tiers ange sonna de la trompette, & il cheut du ciel une eftoille ardente comme un flambeau, & cheut en la tierce partie des fleuves & ès fontaines des eaux.

« 11. Et le nom de l'eftoille eft *Absinthe*, & la troisième partie des eaux devint absinthe, & plusieurs des hommes moururent par les eaux à cause qu'elles devinrent amères. »

Mais pour peu que la couleur vous effraye ou vous semble suspecte, lecteur, on a à vous proposer l'absinthe blanche, l'absinthe hypocrite, qui rassure le passant sur votre moralité & lui fait croire que vous buvez de l'orgeat.

Du refte, ainsi que je l'ai dit, l'absinthe n'eft qu'un prétexte chez beaucoup de gens. Cela eft si vrai, que la moitié d'entre eux se font apporter du vermouth, du madère, du marsalla ou du bitter.

Oh! le bitter! — Quelques-uns le prennent en le mélangeant avec du cognac, du curaçao, de la menthe & deux morceaux de sucre. Je m'abstiens de tout commentaire.

Cela n'en eft pas moins l'heure de l'absinthe.

Elle eft tellement passée dans nos mœurs, cette heure-là, que rien n'eft plus fréquent que de surprendre au coin d'une rue le dialogue suivant :

— Tiens! c'eſt vous! Qu'eſt-ce que vous devenez? on ne vous voit nulle part.

— Mais si!

— Où donc?

— Tous les soirs au café de ***.

— A quelle heure?

— A l'heure de l'absinthe, parbleu!

Ainsi, dans cette merveilleuse capitale, s'enrichit & se poétise journellement le langage de Voltaire & de Joseph Kelm.

III

LA VIEILLE MARCHANDE

Le médecin philosophe La Mettrie a fait un pamphlet intitulé *l'Homme-machine*, qui eut jadis un grand retentissement. C'eſt vrai, il y a des hommes-machines, mais pas dans le sens de l'athée La Mettrie. Ce sont de nobles machines, exercées au travail & au devoir. Machines, ces humbles employés que leurs pieds conduisent, depuis trente ans, à la même heure, au même miniſtère! Machines, ces ouvriers courageux qui se réveillent avant le jour, s'habillent à la chandelle & se rendent à l'atelier, les yeux

saignants, les mains bleuies! Machines, ces braves soldats qui, sur le signe d'un chef, s'en vont porter d'un bout du monde à l'autre le nom & la gloire de la France!

J'ai connu une de ces machines, la plus singulière & la non moins touchante de toutes. C'était une femme du peuple, une vieille femme. Tous les matins, régulièrement, à la première heure, elle venait s'asseoir à l'angle d'une rue du Marais, avec une petite table devant elle, sur laquelle il y avait une douzaine de sucres d'orge, quatre ou cinq oranges & autant de morceaux de pain d'épice. Une fois assise, la vieille femme attendait les chalands.

On a parlé des bohémiennes de l'Espagne, des pauvresses extatiques de l'Orient; la marchande du Marais aurait pu leur donner la main. On retrouverait son portrait dans quelques dessins de Decamps. Elle était vêtue, c'eſt-à-dire couverte, de brun & de noir; hardes amoncelées en paquet & condamnées à une humidité perpétuelle. Aucuns cheveux ne ressortaient sous ses coiffes ténébreuses. Des rides sur sa figure, & encore des rides. Plus de lumière dans son œil, plus d'expression dans sa bouche. Elle avait soixante-dix ans, & elle en paraissait quatre-vingts.

La vieille femme demeurait là toute la journée,

hiver comme été, muette, immobile, ne faisant de geſtes que ceux qu'il fallait pour ranger symétriquement sa rare marchandise; guettant, sans le solliciter, le passage d'un enfant ou le caprice d'une bonne. Mais les enfants, comme les bonnes, vont aux brillants étalages & aux visages souriants. Les gâteaux poudreux de la vieille n'étaient faits tout au plus que pour exciler la convoitise des petits *voyous* en haillons. Il n'y avait que les gens du quartier, habitués à la voir depuis un nombre infini d'années, qui lui achetaient de temps en temps, par charité ou par superſtition.

Quand arrivait la nuit, la marchande tirait de sa poche un morceau de chandelle, qu'elle allumait & qu'elle entourait d'un papier huilé. A ce moment seulement elle se mettait parfois en frais de voix, & elle jetait à travers le vent & la pluie ces paroles tremblottantes :

« Demandez de bons sucres d'orge... de bons pains d'épice... la valence! »

J'étais habitué à entendre cette pauvre voix en revenant des théâtres; car la vieille marchande reſtait à son poſte jusqu'à minuit, la tête courbée, les mains sous son tablier. Ce tableau qui m'affligeait finit par me révolter. Il devait y avoir là une énigme douloureuse. Il fallait que cette créature fût absolument abandonnée du

ciel & des hommes; il fallait qu'elle n'eût ni parents, ni amis, ni voisins; qu'elle fût seule sur la terre enfin!

C'était ce qui me trompait.

Informations recueillies, j'appris qu'elle tenait à une famille d'artisans, dont elle était l'aïeule. Dans cette famille assez nombreuse, tout le monde travaillait, depuis le père jusqu'aux enfants, & même les petits-enfants; tout le monde partait le matin, celui-ci pour l'usine, celui-là pour le chantier ou pour le magasin. La maison reſtait déserte; on ne s'y retrouvait qu'à l'heure de la couchée, pour se sourire & se dire: « Courage! » C'était pour obéir à cette loi du travail que l'aïeule quittait, elle aussi, chaque matin son grabat, & se dirigeait vers son poſte accoutumé. Ombre de marchande exerçant une ombre de commerce! Ayant toujours travaillé, elle voulait travailler toujours, l'attendrissante & sublime machine! Vainement avait-on essayé plusieurs fois de la retenir au logis; vainement avait-on insiſté pour l'engager à goûter le repos auquel elle avait tant de droits; on avait toujours trouvé une tête inflexible. Son bénéfice était dérisoire; ses recettes quotidiennes s'élevaient à cinq ou six sous peut-être. N'importe! le principe était consacré : elle faisait son devoir; elle gagnait son pain, comme les autres.

Il n'y a pas longtemps, cet hiver, que, passant par le Marais, je n'ai plus vu la marchande de sucres d'orge.

J'ai compris.

IV

LE PETIT PATISSIER

Le petit garçon pâtissier eſt habillé de blanc de haut en bas ; il a un pantalon blanc, une veſte blanche & une toque blanche.

Sur sa belle toque blanche, son patron a posé une large corbeille où s'étale un glorieux vol-au-vent, flanqué de plusieurs douzaines de petits-fours. Le vol-au-vent fume, les petits-fours fument. C'eſt un plaisir.

Le patron a dit au petit garçon pâtissier :

« Hâte-toi ; la famille Dubroca a commandé ce vol-au-vent pour six heures ; il en eſt six & demie ; tu n'as pas un inſtant à perdre ! La facture eſt sous la serviette. »

Le petit garçon pâtissier part comme une flèche ; mais, au détour de la rue, son pas se ralentit, &, après s'être assuré qu'il n'eſt point suivi, il se plante en contemplation à la devan-

ture d'un marchand d'eſtampes. Le vol-au-vent fume toujours; les petits-fours fument toujours!

Ce n'eſt qu'au bout d'un quart d'heure que le petit garçon pâtissier se décide à continuer sa route, lentement, le nez aux aguets. — Un cheval de voiture s'abat sur le macadam; les sergents de ville accourent pour dresser procès-verbal; la foule s'amasse. Le petit garçon pâtissier eſt au premier rang, avec sa corbeille sur sa toque blanche.

Il va ainsi, s'arrêtant à propos de tout: pour une affiche qu'on pose, pour une partie de billes entre gamins, pour un homme qu'on transporte chez un pharmacien, pour un régiment qui rentre à la caserne.

Heurté par tout le monde, c'eſt miracle si son fardeau conserve l'équilibre. — Le vol-au-vent ne fume plus, les petits-fours ne fument plus.

Cependant la famille Dubroca eſt dans l'anxiété. Elle a envoyé trois fois chez le pâtissier. On se penche toutes les cinq minutes sur la rampe de l'escalier; rien n'arrive. La famille Dubroca maugrée juſtement.

Sept heures & demie sonnent. Aux premiers jets des becs de gaz, le petit garçon pâtissier s'aperçoit qu'il n'eſt plus dans son chemin. Il s'in-

forme; il veut regagner le temps perdu; le voilà qui court. — Oh! l'imprudent!

Comme il passe par une rue déserte, un chien aboie après lui & saute sur sa vefte, qu'il tire à belles dents. Le petit garçon pâtissier veut se débattre. Dans ce débat, la corbeille se renverse & roule à terre, avec son contenu...

Les passants rient, le petit garçon pâtissier pleure. Il ne rentrera pas, ce soir, chez son patron; il sait qu'il serait battu & renvoyé. Sa mère a la main moins lourde; il rentrera chez sa mère. C'eft un bon fils.

Le petit garçon pâtissier eft habillé de blanc du haut en bas : il a un pantalon blanc, une vefte blanche & une belle toque blanche.

Il eft joli comme un amour, même au milieu de ses larmes, & sa corbeille vide à la main.

Mais le petit garçon pâtissier eft trop jeune pour les fonctions importantes dont on l'inveftit si maladroitement à Paris.

Pour *porter en ville* un vol-au-vent & des petits-fours, ce n'eft pas trop de toute la prudence & de toute la célérité d'un homme fait.

V

CEUX QUI NE VEULENT PAS RENTRER CHEZ EUX

— Voyons, messieurs, allez-vous-en... il eſt une heure sonnée... Vous allez me faire trouver en contravention, comme l'autre soir!

Telles sont les paroles que prononcent quotidiennement tous les maîtres des principaux cafés du boulevard à une heure après minuit.

Les habitués ne s'inquiètent ordinairement guère de cette première sommation.

— Cinq-quatre! s'écrie un joueur de dominos.

— Quatre partout! réplique un second.

— François, un bock!

On les croirait chez eux.

Pendant ce temps les garçons vont & viennent & mettent les volets à la devanture, avec un grand bruit de barres de fer & de boulons.

— Messieurs, recommence le cafetier avec un accent déchirant; je vous en prie... la police eſt à la porte. Georges! Eugène! enlevez tous ces plateaux!

Et lui-même monte sur un tabouret pour éteindre le gaz.

Joueurs & consommateurs font entendre un cri de rage. Les plus acharnés sollicitent une bougie, — qu'on leur refuse.

Enfin les volets sont mis. Il ne reste qu'une petite ouverture, par laquelle les habitués s'en vont à regret, un à un, en se baissant — & poussés par le cafetier.

Cette scène-là, je le répète, se renouvelle régulièrement tous les soirs, avec les mêmes individus pour acteurs.

Ce sont, pour la plupart, des gens qui se rattachent à l'art par quelque côté, mais que mène plus encore l'indéfinissable attrait de la vie irrégulière.

Les voilà sur le trottoir du boulevard, abandonnés à eux-mêmes. Vous croyez peut-être qu'ils vont se séparer sur une poignée de main & rentrer chez eux. Ah! bien oui! L'idée leur en traverse un instant le cerveau. Mais quoi! rentrer chez eux, quand ils étaient si bien à l'entretien commencé; quand leurs coudes étaient si bien façonnés à la table égayante; quand leurs têtes sont précisément montées au diapason qu'il faut pour l'expansion & la faconde! Rentrer, s'enfoncer dans la grande rue lointaine, déserte, silencieuse, qui conduit au repos, au devoir, à toutes les choses sévères! Rentrer est bien dur, rentrer est impossible.

Ils ne rentreront pas.

Mais où iront-ils ?

Placés dans des conditions riantes de fortune, ils auraient le club pour satisfaire leur amour de la veillée. Mais, à demi pauvres qu'ils sont, il ne leur reste qu'à parcourir les cercles inférieurs (sans calembour) du Paris nocturne, — un enfer médiocre, quoi qu'on en ait écrit.

L'un d'eux propose alors un bouchon mystérieux, où la tolérance est poussée jusqu'à deux heures. Cette proposition est acceptée avec reconnaissance. La bière coule de nouveau : toujours la bière ! Mais, hélas ! deux heures arrivent bientôt, — & la scène du café recommence au bouchon.

Pour la seconde fois ils se retrouvent sur le pavé, moins disposés que jamais à aller se coucher.

Et ils se rappellent avec amertume le temps où les cabarets de la halle restaient ouverts toute la nuit ; où Baratte & Bordier ne connaissaient pas d'entr'actes ; où les liqueurs coulaient sans interruption sur le comptoir de Chandelier ; où la petite porte étroite de Paul Niquet était comme un arc de triomphe où s'engouffraient continuellement d'éclatants ivrognes !

Ce temps n'est plus, ô regrets ! La Halle, — ce pâle Hay-Market parisien, — s'est faite pu-

dique & ensommeillée. C'eſt seulement à partir de quatre heures du matin qu'elle daigne compatir aux supplications des altérés & des amateurs d'huîtres. Quant à Paul Niquet, il eſt mort, bien mort; & ses descendants intentent des procès aux écrivains qui invoquent son souvenir.

Telles sont les mélancoliques réflexions qui assaillent *ceux qui ne veulent pas rentrer chez eux.*

Il eſt rare cependant qu'à ce moment suprême il ne se détermine pas soudain, dans leur nombre, un amphitryon qui, décidé à tout, excepté au sommeil, les emmène ordinairement souper dans la salle commune du restaurant Brébant, — ce paradis des noctambules.

Là, grâce aux propos joyeux qui se répondent d'une table à l'autre, les heures s'écoulent. Ils boivent & ils causent, ils fument & ils causent, ils causent sans cesse.

Et lorsqu'ils voient paraître le jour, ils sont triomphants!

LE CROISIC

On m'a parfois reproché de *manquer de paysage,* & d'être, à de certains égards, une nature trop exclusivement citadine. J'avoue que, malgré moi, la civilisation me poursuit sans cesse & partout. En outre, j'ai une manière de voir aussi absolue que naïve. Pour M. Jourdain, tout ce qui n'était pas des vers était de la prose, & tout ce qui n'était pas de la prose était des vers; — pour moi, tout ce qui n'eſt pas la campagne eſt la ville, & tout ce qui n'eſt pas la ville eſt la campagne.

Ensuite, tout se ressemble à mes yeux. C'eſt-à-dire que, selon moi, il n'y a au monde qu'une forêt, qu'une prairie, qu'un fleuve, qu'une grande route, qu'une chaumière, qu'un buisson. Appelez cela Fontainebleau, Compiègne, les Ardennes,

cela eſt toujours la même chose. Qui me dira si c'eſt la Seine ou la Saône, ce cours d'eau qui baigne tant de coquettes maisons, tant d'îles touffues? J'ai beau me déplacer, toujours le même ruban de queue se déroule devant moi, avec les mêmes buissons blancs de poussière & les mêmes moutons conduits par le même chien.

Lundi dernier, j'ai pris place dans le bateau à vapeur qui va de Nantes à Saint-Nazaire. Il y avait chez moi un parti convenu de poésie; ma bonne volonté était tellement manifeſte que je n'avais pas reculé devant l'achat d'un Guide & d'une carte, adoptés l'un & l'autre par le conseil de l'Université « dans sa délibération du 19 avril 1850. » Ce simple fait conſtituait une modification énorme dans mes habitudes & la plus vaſte concession possible à l'usage. Jusqu'alors mon plaisir avait été de voyager dans des conditions d'ignorance crasse, & de pénétrer dans les départements avec la candeur d'un homme qui fait des découvertes.

Cette fois, pendant toute la traversée, mon nez eſt reſté fourré dans mon livre, avec une conscience vraiment britannique. Mais le moyen de n'être pas rappelé à la civilisation la plus extrême en lisant que « Donges, vis-à-vis Paimbœuf, s'honore d'avoir donné naissance à Éva-

riſte Boulay-Paty, le poëte lyrique couronné avec tant d'éclat par l'Académie française! »

On met trois heures environ pour aller de Nantes à la mer. L'embouchure de la Loire ressemble à toutes les embouchures des fleuves. L'horizon eſt immense, l'air eſt vif. — Sur le pyroscaphe qui me transportait, je me suis refusé avec une énergie farouche à lier conversation avec les passagers. Je voyage trop peu pour consentir à associer mes sensations. Et puis il exiſte maintenant une classe d'individus qui ont un langage de voyage, comme ils ont un sac de nuit. A peine ont-ils dépassé l'octroi, qu'ils s'empressent de tirer de leur gosier quatre ou cinq mots d'*artiſte* qu'ils étalent à tout propos sur leurs discours, comme on étale du beurre sur du pain. Ce sont eux qui, se plantant à côté de vous & regardant ce que vous regardez, disent niaisement : « Ce pays a *du caractère.* »

Ou bien encore : « N'eſt-ce pas, monsieur, que le coſtume de ces environs a *son cachet?* »

Il s'en eſt trouvé un pour me dire : « Comme c'eſt *local!* »

Et ils sourient, en attendant une approbation que, pour ma part, je leur refuse implacablement.

Saint-Nazaire m'a vu débarquer par le temps le plus calme du monde. Après avoir fait trois

fois le tour de cette bourgade, dans laquelle les prophètes du commerce aperçoivent déjà le port le plus important de France, je me suis enquis d'un carrosse public pour Guérande. On m'a inftallé, moi huitième, dans une petite diligence, regorgeant de séminariftes & de matelots. Les séminariftes causaient à demi-voix de Monseigneur & de la tournée paftorale qui allait prochainement avoir lieu ; les matelots mangeaient; ils fouillaient avec leurs *euftaches* dans de considérables morceaux de pain, au milieu desquels étaient introduits d'épais morceaux de lard. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que notre diligence odorante semblait une boutique de charcuterie qui marche.

Ce fut alors que je jugeai opportun de jouer à mon bénéfice le drame du ftore.

Les premières proteftations de mes voisins se traduisirent par d'involontaires contractions d'épaules, car le voisinage de la mer donnait une certaine âpreté au vent. Ces excellents Bretons (y compris les séminariftes) ne concevaient rien aux révoltes du plus impressionnable de mes sens : l'odorat. Je tins bon cependant, & deux heures après j'entrai victorieusement dans Guérande, par une de ses quatre portes noirâtres.

Je serais mal venu à tenter une descrip-

tion de Guérande après les trente ou quarante pages superbes que Balzac y a consacrées au début de son roman : *Béatrix ou les Amours forcées*. On ne s'approprie pas une contrée, un peuple, une architecture, avec plus de puissance & de couleur. Le livre en main, j'ai parcouru ces remparts, qui étaient la promenade favorite du vieux chevalier du Halga, & d'où la vue domine l'Océan; j'ai retrouvé avec Calixte la route qui conduisait chez mademoiselle des Touches. Étrange roman, où la fantaisie impérieuse de l'auteur a transporté le *parisianisme* le plus subtil dans un pays nu & pauvre; où les plus hautes queftions de passion & d'art se débattent au milieu des sables; où passent, imposantes & railleuses, ces trois figures de Camille Maupin, de Conti & de Claude Vignon, dans lesquelles d'indiscrets commentateurs veulent retrouver quelques-uns des traits de George Sand, de Liszt & de Gustave Planche.

Ce dernier eft celui des trois dont la ressemblance eft la plus déterminée. Je demande à rappeler les lignes principales de ce portrait, un chef-d'œuvre : « Le front immense, haut & large de ce jeune homme, chauve à trente-sept ans, semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme & judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon eft imposant, malgré les dégradations

précoces d'un visage autrefois magnifique & devenu livide. Entre dix-huit & vingt-cinq ans, il a ressemblé presque au divin Raphaël; mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'eſt taillé en pointe; mais sa physionomie s'eſt tassée pour ainsi dire sous de myſtérieuses dépressions; les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur; les tons de plomb dominent dans le teint fatigué, sans qu'on connaisse les fatigues de ce jeune homme, vieilli peut-être par une amère solitude & par les abus de la compréhension. Il scrute la pensée d'autrui sans but ni syſtème. Le pic de sa critique démolit toujours & ne conſtruit rien. Ainsi sa lassitude eſt celle du manœuvre & non celle de l'architecte. Les yeux d'un bleu pâle, brillants jadis, ont été voilés par des peines inconnues ou ternis par une triſtesse morne... Les tempes ont perdu de leur fraîcheur. Le menton, d'une incomparable diſtinction, s'eſt doublé sans noblesse. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli; sans être éteinte ni enrouée, elle eſt entre l'enrouement & l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard, couvrent une irrésolution, une faiblesse, que trahit un sourire spirituel & moqueur. Il eſt un détail qui peut expliquer les bizarreries du caractère. L'homme eſt d'une haute taille, légèrement voûté déjà,

comme tous ceux qui portent un monde d'idées... Claude Vignon se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel, & abandonne sa forme avec une insouciance diogénique... C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, & son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire. »

Portrait ou type entrevu, voilà à coup sûr un excellent morceau de style & de pensée.

Ce n'est pas seulement à Guérande que Balzac a marqué sa trace; le matin, j'avais passé en bateau à vapeur devant le village de la Basse-Indre, dont il est tant parlé dans *Mercadet*. La Loire-Inférieure a été deux fois heureuse au grand écrivain.

Trois petites lieues séparent Guérande de la presqu'île du Croisic, où j'ai fixé le terme de mon voyage; je les parcourus en cabriolet par une nuit claire, à travers des marais salants qui brillaient. Chemin faisant, l'idée amère que je *manquais de paysage* me revenait à l'esprit & me rendait chagrin. Se pourrait-il en effet qu'on prît ma discrétion pour de l'insensibilité? — J'éprouve un involontaire sentiment de pudeur à trahir les émotions que je ressens à l'aspect d'un ciel étagé d'une certaine sorte, ou en présence d'une immensité déserte & phosphorescente, comme celle que je traverse en cet

inſtant. Les mots me semblent chétifs pour rendre l'espèce d'oppression dont je suis saisi & le respect qui fait ma figure pensive.

Me voici au Croisic.

—

— « Pardon, monsieur, voulez-vous avoir la bonté de me donner votre nom ? »

Ainsi me parla, le lendemain matin, une petite bonne de l'établissement des bains du Croisic, en me voyant me diriger vers la plage avec l'impatience naturelle à un Parisien. Je lui donnai mon nom, ou plutôt je le lui dictai, ce qui me permit de jeter un coup d'œil, entre les ailes de sa coiffe, sur le regiſtre des voyageurs. La première chose qui me frappa fut ce paragraphe : « Du 24, une bouteille de rhum pour madame la comtesse. » Et un peu plus loin : « Du 30, une bouteille de kirsch pour madame la comtesse. »

Je donnai aussi mon âge & mon domicile habituel; mais, quant à ma profession, je me parai vaniteusement du titre de *rentier*. Que la Société des gens de lettres me pardonne! Ces formalités épuisées, on me permit d'aller me promener sur la jetée du Croisic, qui n'a de parapet

que sur un seul côté; mesquinerie d'où pourraient résulter d'incalculables périls au cas où l'on y rencontrerait un de ces jettatori que la superftition napolitaine commence à imposer à la crédulité parisienne.

Depuis la veille, je n'avais pas ouvert mon Itinéraire; je pensai que c'était le moment d'y revenir : « Le Croisic; 2,402 habitants. Les étymologiftes font dériver le nom du Croisic du mot celtique *groaz*, qui signifie grève, sable, & auquel ils ajoutent la terminaison *ic*, diminutif breton. L'intérieur du Croisic eft trifte, assez mal bâti, pavé de gros cailloux. » Très-bien. C'eft précisément là ce qu'il me faut, car j'ai soif de désolation, d'aridité, de monotonie : 2,402 habitants, c'eft beaucoup, c'eft trop.

Au bout de la jetée, je comptais m'asseoir; mais pas le moindre banc de pierre ou de bois. Refte debout, sybarite; ce sera plus breton!

La mer eft encaissée à cet endroit; &, de quelque côté que le regard se tourne, il aperçoit une île, un phare, un rocher, une langue de sable, enfin tout ce qui peut servir de prétexte à la terre pour s'imposer. En réalité, cette jetée n'offre donc qu'une fatigue sans récompense.

Il m'a paru plus intéressant de reprendre le chemin de la grève & d'aller chercher l'Océan à la pointe du Croisic. Je l'y ai trouvé dans

toute sa majesté. Pas d'arbres derrière moi, une végétation nulle. A mes pieds, des entassements de pierres, les unes plates, les autres perpendiculaires & semblables à des buffets d'orgues. Là encore, *Béatrix,* qui est le véritable guide de ce côté du département, se charge de m'ôter toute envie descriptive; le tableau est complet; rouvrez le livre avec moi, chers lecteurs, & partagez mon plaisir : « Du côté de la mer, la presqu'île du Croisic est bordée de roches granitiques dont les formes sont si singulièrement capricieuses qu'elles ne peuvent être appréciées que par les voyageurs qui ont été mis à même d'établir des comparaisons entre ces grands spectacles de la nature sauvage. Ni les côtes de la Corse, où le granit offre des récifs bien bizarres, ni celles de la Sardaigne, où la nature s'est livrée à des effets grandioses & terribles, ni les roches basaltiques des mers du Nord n'ont un caractère si complet. La fantaisie s'est amusée à composer là d'interminables arabesques où les figures les plus fantastiques s'enroulent & se déroulent. Vous rencontrez sous une voûte naturelle & d'une hardiesse imitée de loin par Brunelleschi, car les plus grands efforts de l'art sont toujours une timide contrefaçon des effets de la nature, une cuve polie comme une baignoire de marbre & sablée par un sable uni,

fin, blanc, où l'on peut se baigner sans crainte dans quatre pieds d'eau tiède. Vous allez admirant de petites anses fraîches, abritées par des portiques grossièrement taillés, mais majeftueux, à la manière du palais Pitti, cette autre imitation des caprices de la nature. Les accidents sont innombrables; rien n'y manque de ce que l'imagination la plus dévergondée pourrait inventer ou désirer. »

C'eft vrai. Mon désir de solitude & de poésie était exaucé surabondamment. Aussi m'oubliai-je là pendant plusieurs heures, & oubliai-je *les bruits du monde.*

Des traces de pas humains m'apparurent enfin; bientôt je me vis en face d'une partie de la population représentée par une trentaine de jeunes filles groupées autour d'un bateau chargé de sel. Elles avaient les jambes nues & leurs jupons étaient relevés jusqu'au-dessus du genou : ne pouvant avoir de la pudeur par en bas, elles étaient, en revanche, hermétiquement enveloppées par en haut. Mon Itinéraire ne m'avait pas menti : « L'induftrie de ce canton eft salicole; la saline eft un relai de mer disposé pour la criftallisation du sel; la forme & l'étendue n'en sont presque jamais les mêmes. »

A quelques pas, ma satisfaction fut extrême d'apercevoir une pierre celtique, plantée perpen-

diculairement dans le sol, à la façon d'un obélisque.

Je bornai là mon excursion le premier jour, & je donnai le reste de mon temps à la civilisation. Rentré au Croisic, je me mis à la recherche d'un barbier, mais inutilement; j'eus beau interroger les enseignes, chercher de l'œil une boutique peinte en bleu, épier le balancement d'un plat de cuivre, rien, absolument rien. Je pris le parti de pousser la première porte venue & de demander au premier visage qui vint se placer à un mètre du mien : — Le perruquier du Croisic, s'il vous plaît? — C'est moi, répondit un jeune garçon. — Mais pourquoi n'avez-vous pas d'écriteau? lui dis-je. — Oh! nous sommes bien assez connu, monsieur!

Je n'insistai point.

L'établissement des bains de mer, fondé en 1846 par un très-intelligent millionnaire de la Touraine, M. Deslandes-Orière, a l'aspect un peu sévère d'une caserne. On y pratique particulièrement l'hydrothérapie à l'eau de mer; j'y ai vu de belles & très-vastes étuves dans le goût romain, toutes dallées en marbres de couleurs différentes. Heureux malades! Comme ils peuvent prendre de magnifiques douches : douches en colonne, douches en pluie, douches en poussière & douches *écossaises!*

L'état brillant de ma santé me permettant de n'accorder qu'un intérêt relatif à cet appareil médical, j'ai abrégé ma visite aux piscines pour m'informer du salon de conversation, — &, comme incidemment, — de la salle à manger. Au salon m'attendait une humiliation profonde. Après avoir cherché sur les banquettes de velours & le long des pianos quelque *figure de connaissance*, je me suis rejeté sur la table des journaux, où, sans choix, j'ai ouvert *la Patrie*. Comme il s'en fallait d'une heure encore que le dîner fût servi, je me vouai à la lecture scrupuleuse de ce journal : quels ne furent pas mon étonnement & ma honte, lorsque, m'avisant d'en regarder la date, je m'aperçus que je venais de lire un numéro du mois de septembre de l'année dernière. Eh bien! franchement, je ne m'en serais jamais douté.

Il était écrit, du reste, que je devais marcher de déception en déception, J'avais vu que le nom du Croisic dérivait de *groaz*, qui signifie sable, & voici ce que je lis maintenant dans un second Guide tombé sous ma main : « LE CROISIC; 2,000 habitants. Les armes de cette ville étaient une croix & quatre hermines, allusion symbolique au nom du Croisic, que certains auteurs font dériver du mot croix, *croazic* en breton, petite croix. » Auquel se fier?

Alfred de Musset affectionnait ce coin de l'Océan, & il y eft venu souvent. Peut-être y a-t-il pris ce nom de Croisilles donné au héros d'une de ses plus spirituelles nouvelles.

Le homard eft l'élément principal des tables d'hôte bretonnes; on l'y sert en buissons, comme les écrevisses. Les petits moutons noirs de l'endroit, que l'on voit toute la journée chercher un brin d'herbe entre deux coquillages, fournissent de médiocres côtelettes & de plus médiocres gigots. En revanche, la pâtisserie eft traitée avec soin. — Nous n'étions guère qu'une trentaine de personnes à table, l'ouverture des bains de mer n'ayant eu lieu que depuis quelques jours. Cependant il y avait l'Anglais indispensable & plusieurs demoiselles du département. Tout ce monde était fort silencieux; en ce qui me concerne personnellement, je n'élevai la voix que pour offrir du vin à ma voisine, mais cette tentative loquace fut presque aussitôt réprimée. Je concentrai alors mon intelligence sur le cercle de mon assiette, &, pour me diftraire, *je mangeai de tout,* comme les enfants.

La même petite bonne qui m'avait inscrit le matin sous le titre de rentier, & à qui cette qualification inspirait sans doute quelque eftime pour moi, m'indiqua pour accomplir ma digeftion une promenade à un tertre peu diftant,

qu'on appelle le Mont-Esprit. On y monte par un sentier en colimaçon, bordé d'un buisson & de touffes de violiers. Au sommet, on embrasse dans toute son étendue l'anse si bizarrement échancrée du Croisic, & sur la gauche on a le coup d'œil de la pleine mer.

Je ne pus pas refter sur le Mont-Esprit aussi longtemps que je l'aurais désiré. C'était le soir, & la journée avait été très-chaude. Autour de moi, à mes pieds, sur ma tête, une nuée de hannetons enivrés voletaient & bourdonnaient dans la vapeur du crépuscule. Quelques-uns venaient donner contre mon chapeau, d'autres s'abattaient en roulant dans la poussière. Un bruit! une importunité! Je fus forcé de leur céder la place.

—

Voilà huit jours que je suis au Croisic, — *petite croix* ou *banc de sable*. Les baigneurs sont arrivés. Cela va ressembler à tout, excepté à la Bretagne. De longs messieurs, revêtus d'étoffes de couleur tendre, la tête couverte d'un petit armet de Mambrin, & tenant entre le pouce & l'index de la main droite un soupçon de canne, se montrent régulièrement sur la plage. Quelques

3.

crinolines les suivent, enfermant des femmes de condition. On tâte le pouls à la mer, on ne lui trouve pas l'écume bonne.

Parfois un de ces messieurs se décide; il eſt imité par une de ces crinolines. Ils entrent dans ces cabanes de bois dont l'agglomération fait songer à des capucins de cartes. Papillons tout à l'heure, les voilà chenilles maintenant, chenilles rayées, bleues, jaunes, rouges. Ils se donnent la main, comme pour une contredanse, & ils s'avancent en mesure vers l'Océan, qui semble leur servir d'orcheſtre. Pendant un quart d'heure, ils se dandinent aux câbles que retient un quinconce de poteaux, — & ils ont pris un bain de mer.

Les journaux arrivent tous les jours; on s'y cramponne avec une ardeur qui m'étonnait dans le principe & qui à présent ne m'étonne plus. Moi-même, j'ai depuis mon séjour, sur ma table de nuit, un morceau du *Musée des Familles* retrouvé dans ma malle, & que je relis machinalement chaque soir. Il y eſt queſtion de pêcheurs danois & de divers phénomènes de l'électricité. C'eſt le pendant, pour moi, du cornet de tabac de La France, dans le *Voyage sentimental.*

Je commence néanmoins à être un peu gêné par le contact des robes splendides qui débor-

dent sur moi, de chaque côté, à la table d'hôte. Les femmes font trois toilettes. J'ai bien essayé de me mettre à l'unisson en arborant successivement les quatre cravates que j'ai apportées de Paris; mais c'était une lutte insensée, & j'ai fini par me renfermer dédaigneusement dans la majeſté d'un immuable habit noir.

Les gens qui aiment à parler haut & à accaparer l'attention publique sont également arrivés; aussi les repas ont-ils une animation que j'avais été impuissant à leur communiquer le premier jour. — On ne danse pas encore, mais on dansera la semaine prochaine. En attendant, on fait de la musique; une jeune fille du Morbihan exécute sans relâche le quadrille de la *Fête des Oiseaux à Quimperlé,* que je saurai bientôt par cœur, comme mon fragment du *Musée des Familles.*

Mes journées se passent en promenades de la pointe du Croisic à la plage du Pouliguen, & en visites au bourg de Batz, qui eſt un bourg d'opéra-comique, où les habitants portent la culotte & le chapeau à la Henri IV.

Mais, hélas! à quel spectacle viens-je d'assiſter au retour d'une de ces visites! Les voitures de Saint-Nazaire & de Savenay, doublées, triplées, jettent en ce moment sur la plage une soixantaine d'hôtes nouveaux. Je les recon-

nais bien : ce sont des pianiftes, ce sont des généraux, ce sont des dames aux perles; c'eft le luxe, c'eft le plaisir, c'eft la mode; c'eft tout le monde enfin, puisque c'eft Paris. Paris s'abat sur le Croisic.

Allons! je partirai ce soir.

SAINT-MALO

Je ne vous engage pas à fredonner dans les rues de Saint-Malo l'ironique refrain : *Bon voyage, monsieur Dumollet !* La vieille ville des corsaires n'a pas pardonné à Désaugiers ses irrévérencieux couplets, & si vous n'avez plus à craindre le coup de dent de ses chiens, vous n'en devez pas moins redouter le coup de dent de ses habitants. — Je suppose que tout le monde connaît la légende des chiens de Saint-Malo; néanmoins, qu'on me permette de faire comme si personne ne la connaissait.

Au temps où Saint-Malo n'avait pas de quais & où la marée haute venait battre le seuil des portes de Saint-Vincent & de Dinan, la garde des remparts était confiée à vingt-quatre dogues de la plus terrible taille, que l'on déchaînait tous les soirs, à dix heures, après avoir eu le soin de

les entretenir dans un état de jeûne bien fait pour exaspérer leur zèle. Ces molosses jouirent longtemps d'une grande réputation & d'une non moins grande considération. La renommée avait porté leurs aboiements sur tout le littoral. Mais ce mode naïf de surveillance devait tôt ou tard avoir son danger; par une nuit plus sombre que de coutume, un officier de marine périt sous leurs crocs. Il ne paraît pas cependant que les chiens de Saint-Malo furent immédiatement destitués.

Tout cela n'eſt pas très-comique, sans doute; mais la jovialité française s'accommode des moindres cataſtrophes. Trente-huit ans après la mort de l'officier de marine, Paris se pâmait de rire devant les lazzis de Brunet, qui venait d'ajouter un type burlesque à la galerie déjà usée des Jocrisse & des Cadet-Roussel. Le personnage de M. Dumollet parut pour la première fois, comme rôle épisodique, dans *les Trois Étages ou l'Intrigue sur l'escalier*, vaudeville en un acte, par Désaugiers, joué en 1808 sur le théâtre des Variétés. Pourceaugnac ou Dumollet, c'eſt le même caractère; il s'agit encore d'un prétendant niais, que l'on éconduit avec force myſtifications. Brunet illumina ce vaudeville, dont le principal mérite consiſtait dans le décor, représentant un escalier. Dès que la création de Dumollet fut

adoptée, son auteur la mit à toutes les sauces. L'année suivante vit paraître *le Départ pour Saint-Malo ou la Suite des Trois Étages*, avec le même décor & les mêmes acteurs. La pièce se terminait cette fois par le chœur d'adieux devenu si célèbre :

AIR : *Bonne fête, monsieur Denis.*

Bon voyage,
Cher Dumollet!
A Saint-Malo débarquez sans naufrage.
Bon voyage,
Cher Dumollet,
Et revenez si ce pays vous plaît!

De ce moment la gloire de Dumollet ne connut plus de limites; les poëtes de la rue s'en emparèrent; on entendit crier *les Adieux de M. Dumollet à la capitale, les Trente-deux Chansons de M. Dumollet;* il y eut même, je crois, un *Almanach de M. Dumollet*. Désaugiers revint à la charge & donna, en 1810 : *Il arrive! il arrive! ou Dumollet dans sa famille*. On eut alors le spectacle de Dumollet père, de madame Dumollet & de Dumollet cadet représenté par Potier. Selon moi, cette farce est la meilleure; c'est du moins la plus extravagante & la plus bourrée de jeux de mots. Brunet y faisait son entrée sur un âne, & comme on le renversait en l'embrassant ; « Je tombe de mon haut! »

disait-il. Il rencontrait un perruquier, qui lui expliquait comment il avait joint à son art la profession de reſtaurateur : « Voilà comme je fais : le plat à barbe d'une main & la casserole de l'autre... — Oui, vous rasez, & ça cuit, » répondait Dumollet. Dans cette pièce seulement, les fameux chiens jouent leur rôle; on les entend aboyer dans la coulisse, & l'on voit accourir Dumollet, les bas en lambeaux. « Ah! mon Dieu! s'écrie son père, qui t'a mis dans cet état? — Qui? qui? vous êtes de Saint-Malo, & vous me le demandez! »

Désaugiers usa la vogue : deux ans après il fit *le Mariage de Dumollet;* mais le caprice du public avait tourné, d'autres types étaient survenus; on souhaita définitivement à celui-ci *bon voyage*. Les gens qui voient & mettent de la politique dans tout avaient essayé un inſtant d'en faire une caricature politique : ils avaient chuchoté le nom de Louis XVIII. C'étaient les mêmes badauds qui devaient plus tard chantonner : « *Rendez-nous notre père de Gand!* »

Mais qu'avaient pensé les Malouins en se voyant ainsi livrés au ridicule, eux & leur ville? J'ai peine à croire qu'aucune proteſtation, collective ou particulière, ne se soit élevée parmi ces Bretons si chatouilleux, si mal endurants. Ceux que j'ai interrogés à ce sujet se sont conten-

tés de me regarder de travers & de changer d'entretien.

Lorsque Saint-Malo n'amène pas sur les lèvres la chanson de *Monsieur Dumollet*, il éveille infailliblement la romance non moins célèbre du *Beau Rocher de Saint-Malo*

Que l'on voit sur l'eau !

Ce rocher, dont on pourrait avoir une haute idée, n'eſt qu'un rocher plat, assis au milieu de la mer & relié à la terre par une étroite chaussée appelée *le Sillon*. Les poëtes l'ont comparé à un navire à l'ancre, les réaliſtes à une poêle à frire retenue par son manche. — Quand plus tard j'ai vu Cadix, un ressouvenir m'eſt venu : j'ai cru revoir Saint-Malo, mais Saint-Malo tout badigeonné de blanc, avec des dômes & deux ou trois palmiers.

Arrivé à Saint-Malo, sans naufrage, par l'*impériale* de la diligence de Rennes, je descendis à l'hôtel de France, le premier qu'on rencontre en venant par terre, & le seul où j'eusse le désir de descendre, car c'eſt le lieu de naissance de Chateaubriand. Seulement le prix élevé auquel l'hôtelier, juſtement renseigné sur la valeur littéraire de l'auteur de *René* & d'*Atala*, me cota son berceau, ne me permit que de prendre la

chambre au-dessus. J'en fus récompensé par un point de vue plus étendu que celui qui frappa les premiers regards de « François-RENÉ de Chateaubriand, fils de haut & puissant René-Auguste, comte de Combourg, & de haute & puissante dame Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedé de la Bouëtardaïs. » Il est né dans une cuisine. Je m'installai dans une mansarde.

De quelque modestie que je cherche à m'envelopper, je ne pus m'empêcher de me rappeler, à l'heure où je mis le pied dans cet hôtel, que le directeur de *la Presse*, M. Emile de Girardin, m'avait chargé, en 1848, moi jeune homme, moi inconnu, d'écrire en son journal la préface des *Mémoires d'Outre-Tombe;* &, sous l'escalier qui conduisait à ma mansarde, je courbai la tête instinctivement comme sous la main invisible du génie.

Je vis deux choses en ouvrant ma fenêtre : la mer d'abord, — immense, verte & légèrement frisée par places, à cause des nombreux écueils désignés dans le pays sous le nom de *Cailloux;* — ensuite, un rocher rattaché par un lien à Saint-Malo, comme Saint-Malo est rattaché à la terre. Sur le flanc de ce rocher, je distinguai une croix & une grille, & je compris que j'avais en face de moi le tombeau de Chateaubriand.

Déterminé à trouver d'autres choses à

Saint-Malo, je parcourus la ville dans tous les sens, après en avoir préalablement fait le tour sur les remparts, ce qui ne me prit pas plus d'un quart d'heure. On ne peut se souftraire à l'impression imposante de cette ceinture de murailles sans cesse battues & rongées par la mer, de ces forts signés Vauban, & de cette énorme tour de Quiquengrogne, monument d'une royale insolence, qui doit son nom, dit-on, à ces paroles hautaines de sa fondatrice, la reine Anne : « *Qui qu'en grogne, ainsi sera ; c'eft mon plaisir !* »

Pendant plus de dix ans M. Victor Hugo a annoncé un roman intitulé : *la Quiquengrogne.*

Saint-Malo eft peu fécond en distractions, autant que j'ai pu en juger par un séjour de près d'une semaine. Il ne faut demander à ces petites villes que ce qu'elles peuvent donner, c'eft-à-dire le point de vue.

Le musée renferme les portraits de tous les Malouins célèbres, depuis Duguay-Trouin jusqu'à l'abbé Trublet. Un tableau représente la translation du corps de Chateaubriand (toujours Chateaubriand!) : on y diftingue, parmi les *autorités*, deux poëtes des environs, tous deux morts aujourd'hui, M. Édouard Turquety & M. Hippolyte de la Morvonnais.

Je me suis enquis du théâtre auprès du propriétaire de mon hôtel ; il n'y eft jamais allé. Sa

femme me dit : « — Dame ! c'est assez difficile... là haut... au fond d'une cour... » Seul, je finis par trouver. O mélancolie ! quinze personnes assiftent au *Médecin des enfants*.

L'*ouvreur*, qui s'ennuie, entre en conversation avec moi pendant les entr'actes ; il me dit les belles soirées du théâtre de Saint-Malo. Il a surtout présents à la mémoire deux faits prestigieux : une représentation de Rachel, & un bal offert au prince de Joinville. « Tout était *velouré* du haut en bas, » me dit-il.

Les appartements à Saint-Malo se louent pour la Saint-Gilles, le 1er septembre.

DE DINAN A ST-THEGONNEC

I

A Gustave B.

D'abord je t'avais écrit cette lettre en langue bretonne; même j'étais assez satisfait de mon exorde : « *Diskoueset hoc'h eus d'in en quemen a darvoud, penaus e oac'h eus va mignonet, ma c'hallan bremâ en em servijont ac'hanoc'h er galit-se.* »

Puis j'ai rabattu de mon exaltation locale, & je me suis traduit moi-même en dialecte de la rue Vivienne. Tu apprécieras, je l'espère, cette concession, & tu excuseras les assonances que je n'ai pas eu le temps de retrancher.

II

Depuis Rennes, j'ai retrouvé la diligence & tous les usages qui se rattachent à ce véhicule fabuleux : l'employé qui vous répond à peine, les arrhes, le conducteur enluminé ; — poussière & secouée de grelots !

Malgré tout cela, j'aime la diligence ; je la préfère au chemin de fer, parce qu'elle me met en communication plus intime avec le paysage, parce qu'elle me fait vivre un instant de la vie de ceux qui passent, & enfin — parce qu'elle va plus vite.

Plus vite, oui, vraiment ; c'est du moins ce qu'il me semble, à moi qui n'ai qu'une idée confuse des distances & qui crois avoir fait beaucoup de chemin quand les chevaux ont bien piaffé, les roues bien sonné, les vitres bien tremblé, le postillon bien juré.

Bien juré, postillon ! — Bien rugi, lion ! — Je l'entends encore, sur la route de Dinan à Saint-Brieuc, faisant claquer son fouet, dont la corde capricieuse & agile menaçait mon œil à chaque instant, car j'étais sur la banquette.

Voici la chanson du poſtillon, telle que je l'ai notée pendant les relais : « Hue!... ktt, ktt, ktt, ktt, kttt..., hue, Péchard !... haï donc... Oôôô... Hé, toi, vas-tu te ranger là-bas!... Cré vingt dieux!... Hue, Jean-Marie!... tchok, tchok, tchok.

« Là, là là... hue, carcan!... Qué qu'il a donc aujourd'hui?... Hue! hue!... Câporal de bon Dieu!... ktt, ktt, ktt, ktt... Y aura de l'eau, ben sûr... hue! »

Une fois j'ai essayé de me jeter en travers de ce monologue, & je n'ai pas été récompensé de ma tentative. — « Serons-nous arrivés dans une heure à Lamballe? » lui ai-je demandé.

Il ne m'a pas répondu & il a frappé plus fort ses bêtes; mais au bout de cinq minutes il a grommelé : — « Ah! ben oui, dans une heure! Vous avez ben le temps encore de gratter vos puces. »

Gracieuse image! Je me suis alors retourné vers le conducteur, un philosophe emmanché d'un brûle-gueule, à l'entretien laconique, mais subſtantiel. « — Quel eſt cet édifice? » lui ai-je demandé.

« — C'eſt la filature à M. Bourdais, » m'a-t-il répondu sans me regarder. Désespérant de conquérir les sympathies de ces deux hommes & de me faufiler dans leur intimité,

J'applique mes regards à la route, au pays, qui n'a rien de particulièrement breton, en dehors des ajoncs dont il eſt semé. L'ajonc, dont la belle couleur rend rêveur, —

Eſt une excellente nourriture pour les chevaux, après qu'il a été écrasé & pilé; il leur communique du feu, de l'entrain. Partout je vois des femmes qui travaillent à la terre.

Où donc sont les hommes? Ils sont en mer, & non ailleurs. On n'en a trouvé que trois, cette année, pour la conscription, dans le canton de Pleurtuit,

Qui compte cependant près de cinq mille habitants. Tous mettent leur gloire à être marins de père en fils; leur orgueil a une hauteur froide que rien ne dépasse.

Il n'eſt pas rare d'entendre un capitaine dire à l'un de ses matelots, avec un accent de mépris : « Tu n'es qu'un soldat! »

Le coſtume des Côtes-du-Nord eſt fort simple : de petites coiffes pour les filles, de grands chapeaux pour les garçons. « Il faudra bientôt songer à marier nos coiffes & nos chapeaux, » dit le père de famille.

Ces petites coiffes, blanches & plates, sur une robe toujours sombre, ont reçu le surnom pittoresque de *têtes de pipes*.

Aux approches de Saint-Brieuc, il y a un bourg

qu'une plaisanterie immémoriale a rendu fameux dans les annales des Messageries.

Lorsque vous demandez le nom de ce bourg, le conducteur, soulevant sa casquette, ne manque jamais de vous répondre : « *Passe-cocu.* »

III

A Guingamp le réveil a été charmant. Il pleuvait dru, bien que ce fût un dimanche; mais les cloches lancées à toute volée, mais les habitants parés & braves, —

Proteftaient contre la malhonnêteté du temps. Dès cinq heures du matin, c'était par la ville une traînée de sabots assourdissante. A Guingamp le réveil a été charmant.

Une assourdissante traînée de sabots & une joyeuse mêlée de parapluies de toutes les couleurs. Le parapluie eft la seconde dévotion du Breton, le parapluie pesant, en gros coton, pouvant abriter une maisonnée.

Quel bonheur de *sortir* le parapluie, de le promener, de lui faire prendre l'air!

Parmi les gens de Guingamp, quelques-uns, ne se contentant pas d'un seul parapluie, en por-

taient sous le bras jusqu'à trois : — celui-ci pour leur belle-sœur, celui-là pour M. Le Goz, & le dernier en cas de rencontre.

A Guingamp le réveil a été charmant. Le propriétaire de l'hôtel de France m'a offert un verre de liqueur de cachou, que je ne connaissais pas encore. Ensuite je suis allé à la messe.

L'église en granit noir eſt d'un grand & étrange effet; au-devant d'un de ses portails, je remarque un saint sculpté & peint, de grandeur naturelle, — & armé d'un tranche-lard.

Je n'ose m'enquérir du nom de ce vénérable personnage, dans la crainte qu'on ne me suppose une intention de moquerie. A Guingamp le réveil a été charmant.

IV

Je viens de contempler le crâne de saint Yves, le patron des avocats.

Le crâne de saint Yves eſt à la cathédrale de Tréguier. Le reliquaire qui l'enferme eſt placé sur le haut d'une tablette, dans une armoire de la sacriſtie.

Une couronne de roses blanches orne son

front jauni. Il refte encore quelques dents à cet avocat.

Morne ville que Tréguier! Brizeux parle de ses chanteurs renommés; je les ai cherchés vainement.

Et pourtant je ne suspecte pas Brizeux;

Mais depuis les livres de cet honnête cœur le temps a marché, emportant chaque jour un peu de la tradition bretonne & des vieillards bretons;

Et la poésie, sans se retirer absolument de ce coin de terre, s'eft assoupie sous le manteau de la cheminée, les pieds dans la cendre,

Ne retrouvant sa harpe qu'une ou deux fois l'an, les jours de procession, & sentant d'année en année sa voix s'affaiblir, son regard s'éteindre,

Perdant, aux plus beaux passages, la mémoire de ses cantiques, — la pauvre femme, la pauvre veuve!

Tréguier a vécu, hélas! Tréguier a vécu de la vie des batailles & des miracles.

Son fondateur allait à Rome & en revenait, à travers les airs, monté sur un cheval blanc.

Tréguier se défendait contre les Anglais, contre les Espagnols, contre les ligueurs.

Aujourd'hui Tréguier, disent les ftatiftiques, — fait un négoce assez important de suif & de miel.

Descendu la veille à l'auberge *aux Trois Avocats,* j'ai hâte de m'en aller, tant je me sens enveloppé de triftesse.

Pourtant, en attendant la diligence qui doit me conduire à Lannion, j'entre une seconde fois dans la cathédrale;

Et, dans un angle, j'avise une porte à demi fermée. Je demande au sacriftain où cela conduit. — « Oh! ce n'eft rien, me répond-il; c'eft une cour... »

Machinalement je pousse la porte, & je me trouve dans un cloître de toute splendeur & de toute conservation, un des plus spacieux que j'aie jamais vus.

Voilà ce que c'eft que les sacriftains.

V

Sur cette côte, fouillée & dentelée par l'Océan, je te recommande une anse, entre Lannion & Lanmeur.

On pourrait l'appeler l'anse aux Prodiges, à cause des faits surnaturels & des exiftences légendaires dont elle a été le théâtre.

Là, saint Efflam, précipité dans la mer, a

abordé; là, saint Michel, invoqué, eſt venu en aide à quelqu'un.

Tout là-bas, sur la gauche, aperçois-tu le clocher de Saint-Jean-du-Doigt?

Un doigt de saint Jean y eſt conservé, en effet; & les fidèles viennent de loin pour l'adorer, comme tu penses.

— Tous les ans, on lui coupe l'ongle, ajoute le conducteur.

VI

Il n'eſt guère possible, en Bretagne, de ne pas parler d'églises & de saints.

Parlons-en donc une bonne fois, & prenons Saint-Thegonnec pour prototype.

Saint-Thegonnec eſt un bourg à quelques lieues de Morlaix, sur la route de Landerneau; — de loin son église, d'un ton grisâtre, n'offre rien de remarquable;

Mais à mesure qu'on en approche, c'eſt une sarabande de tous les ſtyles, une goguette de tous les âges. L'ensemble tend à la renaissance; les détails touchent à toutes les discordances :

L'égyptien & le gothique, Saint-Sulpice & le

moyen âge. Je défie qui que ce soit, — excepté un paysan breton, — d'éprouver autre chose qu'un sentiment de ſtupeur en présence de cet édifice.

A l'intérieur, c'eſt bien pis : une voûte en bois conſtellée de bleu, reposant sur des piliers de granit verdi ;

Une apothéose sans fin, recommençant à chaque chapelle ; le triomphe du bois sculpté sous toutes ses formes : des autels de bois, des colonnettes de bois, des nuages de bois ;

Des cœurs de bois, des fruits de bois, des oiseaux de bois, des flammes de bois, des palmes de bois ;

Des anges de bois, aux ailes éployées, soufflant dans des trompettes de deux sous ; des évêques de bois, comme s'il en pleuvait ;

Saint Pol de Léon, les pieds sur un dragon à gueule écarlate, avec cette inscription : « Peint & doré l'an 1834, lors recteur M. Tanguy. »

(En Basse-Bretagne, les inscriptions sont rarement en latin) ; saint Jaoua, neveu de saint Pol, avec un petit ange conseiller au-dessus de chaque oreille ;

Une chaire en démence, avec des médaillons Pompadour, presque une œuvre d'artiſte.

Tel eſt l'intérieur violent, aveuglant, préten-

tieux, naïf, bouffon & touchant de Saint-Thegonnec.

Le cimetière fait le tour de l'église, selon l'usage; un cimetière ombragé de quelques grands arbres, mais dégradé & plein de fragments de sculpture tombés sur le gazon;

Avec un calvaire, qui eſt cité immédiatement après le calvaire de Plougastel. On y voit les deux larrons habillés à l'allemande, étalant des crevés, comme Gessler.

Devant le calvaire eſt un reliquaire ou charnier, d'un dessin assez attrayant, encombré de petites boîtes noires, un peu plus grandes que des boîtes à sel,

Percées d'une ouverture en forme de cœur & surmontées d'une croix.

C'eſt dans ces petites boîtes que les habitants de Saint-Thegonnec mettent les têtes de leurs parents & de leurs amis, après en avoir obtenu l'exhumation. Bizarre!

En lettres blanches, on écrit dessus : « Ici gît le chef de François Ferec, décédé à Penfò le 25 août 1841. »

Ou bien : « Ici repose le chef de Jeanne Croguennec, épouse de Jean Riou, décédée à Kelafrès. »

J'ai ramassé un *chef* de 1852, car il y en a

partout de ces siniftres boîtes, dans tous les coins, sur tous les rebords & principalement par terre.

O Yorick! que de réflexions tu aurais faites dans le cimetière de Saint-Thegonnec!..

LANDERNEAU

« *Il y aura du bruit dans Landerneau!* » Voilà ce que tout le monde répète en riant & d'un air de malice; mais tout le monde ne connaît pas l'origine de cette phrase. Les habitués du Théâtre-Français, seuls, savent qu'elle eſt tirée des *Héritiers* d'Alexandre Duval, où elle se produit plusieurs fois, avec un effet comique, par la bouche du domeſtique Alain. On a mis des variantes à cette locution, telles que : *On en parlera dans Landerneau; il en sera queſtion dans Landerneau*, etc. Il faut en reporter le sens, ainsi que de la saillie d'Alexandre Duval, à l'importance réelle de Landerneau dans les temps anciens, & à la réputation d'expérience & de sagesse dont jouissaient ses habitants.

Désireux de m'assurer par moi-même s'il y avait autant de bruit que cela dans Landerneau,

je suis arrivé dans une petite ville de la basse Bretagne, blanche & riante, propre comme le tablier d'une jolie femme de chambre. Une rivière la traverse, incidentée d'un batelet à vapeur qui descend jusqu'à Brest, & bordée de quelques arbres en façon de promenade. Les vieilles maisons ont été presque toutes abattues. Des deux églises consacrées à saint Houardon & à saint Thomas, la première vient d'être reconstruite ; — c'était sur son clocher que se voyait autrefois ce fameux disque en métal, connu dans toute province & même au delà sous le nom de *la lune de Landerneau.*

On peut supposer que cette « lune » a contribué au renom comique de Landerneau, surtout si l'on se reporte à l'anecdote de ce gentilhomme breton en visite à la cour de Versailles. Tout le laissait froid; aucune merveille ne pouvait lui faire oublier son pays natal. Quelques-unes des personnes qui l'accompagnaient dans le parc, un soir, à bout d'énumérations, s'avisèrent d'admirer devant lui l'éclat de la lune. « Oh! murmura dédaigneusement le Breton, celle de Landerneau est bien plus grande! » On ignorait qu'il voulût parler de l'astre de son clocher, & l'on fit des gorges chaudes de sa réponse, qui eut bientôt sa place dans les fastes du ridicule.

La nouvelle église n'a pas de lune; en re-

vanche, elle possède un tableau, remarqué à l'une des Expositions parisiennes, & dû à un peintre natif de Landerneau, M. Yan Dargent, un des tempéraments les plus fantaſtiques que je sache. Ce tableau, dont le sujet eſt emprunté à la légende, représente saint Houardon exposé sur la mer dans une frêle nacelle, que poussent doucement vers le port deux anges aux grandes ailes.

Je suis reſté deux jours à Landerneau, — ce qui eſt fort raisonnable, — &, pendant ces deux jours, aucun tumulte n'a frappé mon oreille, pas la moindre rumeur. Une berline de saltimbanques a bien fait mine de s'arrêter; mais, en présence de l'attitude paisible de la ville, elle a rentré ses clarinettes & sa grosse caisse, & elle a continué son chemin. Il n'y a donc décidément pas de bruit dans Landerneau, quoique Cambry écrive que « l'usage des charivaris y a longtemps subsiſté. » Encore une origine que j'allais oublier de signaler!

Ce Cambry, dans son intéressant *Voyage dans le Finiſtère,* daté de 1792, cite des vers d'un représentant de Landerneau, — adressés à une dame du nom de Rose, — & qui sont, ma foi, le triomphe du joli & du galant :

Dans l'île de Cypris, si j'avais un bosquet,
J'y cultiverais une rose.

Si dans les champs de Mars je portais le mousquet,
Je me ferais nommer La Rose.
S'il manquait une sainte au ciel de Mahomet,
Je dirais : Prenez sainte Rose.
Pour orner la bergère, en un simple corset,
Que faut-il ? Un bouton de rose.
Des vers d'Anacréon que n'ai-je le secret?
J'immortaliserais la rose.
Sur l'autel de l'Amour, ma main ne brûlerait
Que des paſtilles à la rose.
Peut-être enfin devrais-je à ce culte discret
Quelque rêve couleur de rose!

Voilà un aimable représentant, dont le nom méritait d'être conservé, — ou tout au moins le petit nom.

Le deuxième jour de mon arrivée, qui devait être aussi celui de mon départ, comme je m'enquérais, dans le *bureau* de l'hôtel où j'étais descendu, des curiosités de Landerneau, quelqu'un me demanda, avec une certaine hésitation, si j'avais vu le musée de M. Saluden. « — Un musée! m'écriai-je. — Un musée ou... un cabinet de curiosités, je ne sais pas au juſte, me fut-il répondu. — Mais ce monsieur admet-il chez lui les voyageurs? — Oh! il ne demande pas mieux! » Et je surpris quelques sourires.

On me donna une servante pour m'accompagner chez M. Saluden. Il fallut traverser le pont sur l'Élorn, au milieu duquel s'élevait autrefois la sénéchaussée, & passer à côté de l'église assez pittoresque de Saint-Thomas. Nous nous

arrêtâmes à l'entrée de la rue de Daoulas, à gauche, devant une maison en élévation sur une butte de terre. La servante frappa. Un homme de cinquante ans environ, en manches de chemise, le pantalon couvert de plâtre, vint ouvrir. C'était M. Saluden; une bonne figure campagnarde, cuite par le soleil. Il me demanda la permission de se laver les mains avant de m'exhiber ses raretés. Ensuite il me conduisit au fond d'un potager où il me fit voir un petit rocher artificiel, orné de coquilles d'huîtres, un jet d'eau, un bassin où dormait une tortue. Je compris sur-le-champ que j'étais myſtifié.

Cependant, le brave homme m'engagea à le suivre dans un escalier tournant. La tête basse, je le suivis. Mais là mes idées se modifièrent un peu, car j'aperçus, accrochés à la muraille ou rangés sur des planchettes, quantité de bibelots dignes d'un coup d'œil. Ma méfiance me reprit lorsque nous nous trouvâmes dans une chambre large comme la main, éclairée d'en haut par une fenêtre dite à tabatière, & que M. Saluden s'écria d'un air triomphant : « Voilà ! »

Voilà ! — c'est-à-dire un pêle-mêle, un capharnaüm, l'assemblage des objets les plus saugrenus : de vieilles boîtes, des parapluies hors d'âge, des flacons de la Société hygiénique, des médailles du théâtre Comte, des rotins. — A côté de cela

pourtant, une chose vraiment précieuse, vraiment artiftique, apparaissait quelquefois, soit une serrure exquisement ouvragée, soit un pastel encore vivace, soit un bijou de ftatuette. Des ftatuettes surtout, il y en avait par monceaux, & puis des fragments de panneaux aux sculptures ravissantes. L'explication de tout cela, M. Saluden me la donna avec bonhomie : il était maçon de son métier, &, en cette qualité, il avait assifté à la démolition de tous les couvents & de tous les châteaux de la contrée. Mû de bonne heure par un vague inftinct d'antiquaire, il n'avait cessé de ramasser & d'emporter ce qui tombait sous sa main, ce qu'on lui abandonnait, les éventails gisant dans la poussière, les portraits d'aïeux dont se gaussait la bande noire, les armes ciselées qu'il achetait au prix du vieux fer. Tel était le principe de sa collection. Par malheur, le goût & l'instruction lui faisant défaut, on avait abusé de sa manie dès qu'on l'avait connue. De là, maint cadeau dérisoire de la part des malins de Landerneau. Celui-ci lui avait envoyé « la pomme de canne de Lavater; » celui-là « un baudrier de garde national ayant appartenu aux *quatre Mousquetaires;* » cet autre « le peigne de Lacenaire, donné par M. Tartempion, directeur de la Conciergerie. » Le plus cruel lui avait offert un canard vulgaire, empaillé, orné

de deux pattes de homard enfoncées dans la tête, avec cette étiquette : « Canard-rhinocéros, tué par le capitaine Enée, sur les bords du Styx, lors de sa descente au Ténare. »

Je souffrais pour M. Saluden en examinant ces monuments d'une trop facile myſtification, & j'allais prendre congé de lui, lorsqu'il me dit : « Mais vous n'avez pas vu la dixième partie de ce que j'ai ! » Alors il ouvrit sept ou huit placards qui se dédoublaient comme des feuilles de paravent, & contre les parois desquels recommençait en effet une exposition des mêmes richesses accolées aux mêmes niaiseries. Je remarquai le portrait du patriarche de la Bretagne au dix-huitième siècle, — Jean Causeur, mort à cent trente-sept ans. Ce portrait exiſte gravé.

J'abrége. M. Saluden n'eſt pas seulement un collectionneur ; il a inventé & fabriqué des instruments agricoles, ingénieux & utiles, pour lesquels les expositions départementales lui ont maintes fois décerné des prix & des mentions.

QUIMPER-CORENTIN

Qui le croirait? C'eſt du bon, de l'inoffensif La Fontaine que Quimper-Corentin a reçu son premier sarcasme. La fable du *Charretier embourbé* commence ainsi :

Le phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le deſtin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !

Où La Fontaine a-t-il pris son dédain pour la bonne ville de Quimper? Voilà bien nos Parisiens de cour! « *Dieu nous préserve du voyage!* » Et moi je dis, mon cher poëte, que vous n'auriez pas eu assez de vos yeux pour

contempler ce *certain canton* & ses habitants. Vous, l'homme des sensations naïves, le flâneur antiacadémique, vous seriez tombé en extase au beau milieu de Quimper-Corentin, un matin de marché, par exemple; — & le soir vous aurait vu, loin *d'enrager,* admirer aux clartés ſtellaires la robuſte silhouette de la cathédrale.

Oui, vraiment, une cathédrale, la plus vaſte de la basse Bretagne & l'une des plus belles. Si j'en parle tout de suite, c'eſt parce que c'eſt la première chose qu'on aperçoit dans la ville. Elle date du quinzième siècle, & elle eſt dédiée à saint Corentin, premier évêque de Quimper. Ce Corentin était un pieux ermite qui passait sa vie auprès d'une fontaine, où Dieu entretenait pour lui un poisson perpétuel. Chaque matin, après ses prières, Corentin jetait son filet & amenait un poisson, — toujours le même, — qu'il coupait régulièrement en deux moitiés, dont l'une était gardée pour sa nourriture, & dont l'autre était rejetée dans la fontaine. C'était bien le cas de s'écrier avant notre fabuliſte :

Petit poisson deviendra grand!

Ce miracle, raconté par Albert le Grand, eſt consigné dans la prose qui se récite le jour de la fête de saint Corentin.

C'eſt à ce poisson que l'ermite dut sa promotion à l'évêché de Quimper. Un jour qu'il allait commencer son modeſte & monotone repas, un grand bruit de chevauchée se fit entendre. C'était le roi Grallon, en chasse avec sa suite, & qui, égaré depuis plusieurs heures, ressentait vivement l'aiguillon de la faim. Ce monarque dut laisser échapper une légère grimace à l'aspect du maigre menu de Corentin; — mais celui-ci, confiant en Dieu, se fit fort de lui donner à manger, à lui & à toute sa cour. Il alla à la fontaine & en tira l'autre moitié du poisson, qui se multiplia à l'inſtant, de manière à rappeler les plus beaux temps de la mer de Tibériade. Grallon dit alors :

— Voilà le paſteur qu'il faut à mes sujets!

Et il l'emmena avec lui.

Depuis, Grallon & saint Corentin sont reſtés étroitement liés dans la mémoire des habitants du pays de Cornouailles. Si le saint a donné son nom à la cathédrale de Quimper, la ſtatue équeſtre du roi, en manteau flottant, se profile encore aujourd'hui, vénérable & pittoresque, sur la plate-forme qui relie les deux tours.

La seconde épigramme contre Quimper-Corentin eſt du fait de Piron. — La Fontaine & Piron! Au moins ne sont-ce pas là d'obscurs gouailleurs! Reprenant en sous-œuvre une mys-

tification connue, Piron a placé dans *la Métromanie* un bonhomme de cinquante ans qui envoie au *Mercure* des vers datés de Quimper-Corentin et signés d'un nom de femme. Damis, à cette lecture, s'éprend de cette muse & prétend l'épouser. Voici la scène où le valet Mondor interroge son maître :

MONDOR.

De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illuftre Deshoulières;
D'une fille à laquelle eft uni mon deftin.

MONDOR.

Où diable eft cette fille?

DAMIS.

A Quimper-Corentin.

MONDOR.

A Quimp...

L'enthousiafte Damis coupe court à sa surprise en lui montrant un numéro du *Mercure* qui contient un « Sonnet de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur Cinq-Étoiles. »

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles
Et voit bien que c'eft moi qui suis les Cinq-Étoiles.

La ville de Quimper-Corentin ne protefta pas

plus contre la comédie de Piron qu'elle n'avait proteſté contre la fable de la Fontaine. Mais elle dut s'étonner de cette circonſtance, & murmurer en elle-même : « Je ne me croyais pas si plaisante que cela ! » Il était clair qu'à Paris on la regardait comme une partie du globe extrêmement éloignée, quelque chose comme Tombouctou.

Il n'y avait cependant pas longtemps que Quimper avait dépêché à ces railleurs un de ses plus terribles enfants, — un matois, expert lui aussi au jeu de l'épigramme & de la satire, — Fréron, pour le nommer. Mon Dieu, oui ! Fréron eſt né à Quimper-Corentin, tout bêtement ; il a été élevé à Quimper-Corentin, chez les Pères Jésuites qui y avaient un très-beau collége ; & c'eſt de Quimper-Corentin qu'il eſt parti pour cette longue et implacable croisade contre les philosophes, qui a duré plus de trente années. Il ne fallait pas moins qu'un Breton pour cette lutte prodigieuse avec Voltaire ; lutte qui eut toute l'Europe pour spectatrice, & où l'avantage & l'honneur ne furent pas toujours du côté du géant de Ferney.

Quimper a le droit de se montrer fière de Fréron. J'ai étudié autre part l'œuvre & la vie du célèbre critique ; je ne pourrais que me répéter en confessant ma sympathie & mon eſtime

pour son talent. — L'auteur de *l'Année littéraire* quittait de temps en temps Paris pour venir se refaire dans sa ville natale, où il avait des intérêts de famille & d'argent. Il s'y maria même avec sa cousine Anne Royou, — de ces Royou qui continuèrent sa tâche monarchique & religieuse.

Il se peut encore aujourd'hui que les beaux esprits de cabinet & les vaudevilliſtes s'attardent à plaisanter Quimper-Corentin. Heureusement que nos artiſtès & nos poëtes modernes ont un autre point de vue. Leleux & Luminais y sont allés chercher des toiles imprégnées du meilleur sentiment de la nature. Brizeux y a trouvé des chants pour son livre des *Bretons*, dont je veux citer ici un fragment, un tableau de foire, qui remplacera à merveille les descriptions que je pourrais tenter.

C'eſt aujourd'hui qu'il va du monde vers Kemper!
Des montagnes, des bois, du côté de la mer,
Hommes en habit bleu, femmes en jupe noire,
On ne voit que des gens s'en allant à la foire.
Il en vient de partout. Gelé pendant la nuit,
Sous le pied des beſtiaux, le chemin retentit.
Que de vaches, de bœufs, de petites charrettes,
De pesants limoniers secouant leurs sonnettes !
Place à ces jeunes gens qui passent au galop!
Place aux filles allant modeſtement au trot!
Et charrettes, beſtiaux ou chrétiens, cette foule
De toutes les hauteurs vers la ville s'écoule.

Tant de gens sont venus au marché des jours gras,
Qu'à peine dans Kemper on pourrait faire un pas.

...Nous, vers le champ de foire, allons! Le nombre augmente
Et la bruyante ruche en plein midi fermente.
A peine ce matin on pouvait faire un pas,
Le plus fort maintenant ne peut ouvrir les bras.
Cependant nul marché ne tient que si l'on tape
Dans la main, & que l'autre à son tour y refrappe;
Il faut fendre la presse, & dans un cabaret
Boire ensemble, ou l'accord mal formé se romprait.
Durant une heure, — ainsi l'usage le demande, —
Pour un verre de cidre on chicane, on marchande.
Durant tous ces débats, les génisses, les veaux
Sont là, roulant leurs yeux & tendant leurs naseaux.
On tire leurs jarrets, on trait les pis des vaches;
Les taureaux en fureur font claquer leurs attaches.
Mille gens, mille bruits. O peuples de Corré,
Vaillants hommes de Scaer, Loc-Ronan, Plou-Aré,
Vous n'avez rien perdu des anciennes coutumes;
Nos pères connaîtraient leurs fils à leurs coftumes;
Vous la portez encor, la braie aux plis flottants,
Et vos grands cheveux bruns, longs depuis trois mille ans!

J'abrége avec regret. La cohue & le tumulte vont *crescendo*. Les gendarmes & les conscrits entrent dans la bagarre. C'eft un tohu-bohu d'une vérité sans égale; on entend crier le papier.

Finissons-en avec cette idée de ridicule attachée, on ne sait pourquoi, au chef-lieu du Finiftère. Dans un séjour d'une semaine, je n'ai pu apprécier complétement le caractère de ses habitants, mais je sais qu'il réunit toutes les qualités de loyauté & d'humanité. Lorsque après

la journée du 31 mai les représentants du peuple Pétion, Barbaroux, Guadet, Buzot, Louvet & plusieurs autres se répandirent dans les départements, dénoncés, poursuivis, traqués, ils ne trouvèrent d'asile sûr qu'à Quimper. Il faut lire, dans l'ouvrage de Louvet : *Quelques notices pour l'hiſtoire & le récit de mes périls,* il faut lire l'expression brûlante de sa reconnaissance pour les braves gens qui ne craignirent pas de lui offrir, ainsi qu'à ses collègues, l'hospitalité de leur propre maison, — & cela au risque de leur liberté & de leur vie. Ils firent plus, ils procurèrent aux fugitifs un bâtiment qui, après mille dangers, les conduisit à Bordeaux.

Des *villes comiques* comme cela, donnez-m'en beaucoup !

LYON

—

I

JÉROME COTON

« *Surtout, n'oubliez pas d'aller voir Jérôme Coton!* » m'avait-on dit, en apprenant que je partais pour Lyon. J'avais pris un peu à la légère cette recommandation, & j'en perdis tout à fait la mémoire dans les huit premiers jours qui suivirent mon arrivée. Mais lorsque j'eus vu tout ce que Lyon enserre (expression de Jean-Baptiste-Rousseau); lorsque j'eus accompli mon pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières; lorsque j'eus suivi les opérations militaires du maréchal de Castellane; lorsque j'eus visité les métiers de la Croix-Rousse; après avoir mangé des becs-

figues au chalet du parc de *la Tête-d'Or*, & des queues d'écrevisses à la sauce Nantua au café de Lyon; après être allé admirer au musée les fleurs de Saint-Jean & de Berjon; après avoir pressé la main de Joséphin Soulary, en son bureau de la Préfecture; après avoir applaudi le ténor Wicart dans *le Prophète;* après surtout avoir fait ma visite obligée à ces hommes éminents, Louis Perrin & Aimé Vingtrinier, qui continuent la tradition des illustres imprimeurs lyonnais, je me rappelai le nom de Jérôme Coton.

Il me restait cependant encore bien des choses à voir, si j'avais dû m'en rapporter à une pancarte pendue au mur de ma chambre d'hôtel, signalant à « MM. les voyageurs, comme digne de leur attention, » le tombeau de la fille d'Young, l'auteur des *Nuits*, situé dans les jardins de l'Hôtel-Dieu. — Tout ce qu'on voudra, mais pas Young! — La même pancarte, passant du lugubre au riant, indique la Roche-Cardon comme une délicieuse promenade : « Rien d'aussi frais que ce vallon, qui fut le confident *muet* des rêveries amoureuses de Jean-Jacques. »

Que dites-vous de ce confident *muet?*

Insensible aux séductions de la pancarte, je me mis à m'enquérir de Jérôme Coton, &, quelques jours après, j'avais recueilli sa légende, que je donne ici comme véridique & sincère.

Jérôme Coton, qui s'intitule lui-même « le premier mime de France, » eſt le doyen des acteurs lyonnais. Ce n'eſt pas qu'il soit très-vieux : soixante-cinq ou soixante-huit ans. Il eſt sec, de mine patibulaire, la voix caverneuse & prophétique. Sous le premier Empire, il fut soldat au 102ᵉ de ligne, « régiment de la Fourche ». La paix le rendit à ses foyers & à sa truelle, car Jérôme Coton eſt plâtrier de naissance (& aujourd'hui encore il se charge volontiers de quelques petites *bricoles*) ; mais déjà le mélodrame avait ravagé cette âme naïve ; *Hariadan Barberousse* & *l'Homme de la Forêt-Noire* lui étaient apparus pendant son sommeil ; il ne rêvait que de forteresses assiégées, de donjons en ruines, de chaumières isolées ; il plaçait le plaisir dans un manteau sombre, le bonheur dans une lanterne sourde, le paradis dans la tour du Nord. Il croyait toujours se réveiller au bruit d'un signal, & machinalement il cherchait ses piſtolets sous son oreiller...

Enfin Jérôme Coton céda à la voix secrète : il s'engagea. Il fut tour à tour *Palmerin d'Angleterre*, *Abelino ou l'Homme à trois visages*, *Tékéli*, *Monbars l'Exterminateur;* il fut ce qu'il eſt encore maintenant, l'incarnation la plus complète du mélodrame. Il joua pendant quelques années aux Céleſtins & courut la province

dans un rayon d'une cinquantaine de lieucs.

La nouvelle rue de l'Impératrice, dans son parcours, a coupé en deux la galerie de l'Argue, juſte à l'emplacement qu'occupait un petit théâtre, que je ne saurais mieux comparer qu'au théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne, à Paris. C'était là que Jérôme Coton avait fini par s'inſtaller, avec une troupe à lui, recrutée dans le peuple; c'était là qu'il avait tenu haut & ferme le drapeau du mélodrame, qu'il avait lutté contre les envahissements du vaudeville & de la comédie, se bouchant les oreilles au seul nom de Scribe, & allumant régulièrement ses flammes de Bengale entre onze heures & minuit.

Directeur, régisseur & acteur, on conçoit combien sa triple activité avait de quoi s'exercer. Aussi n'était-il pas rare de le voir s'interrompre au milieu d'une tirade pour aller augmenter ou diminuer la lueur du quinquet; oublier son rang de grand maître des chevaliers de l'ordre Teutonique pour murmurer à la cantonnade : « *Apportez-moi donc le fauteuil de velours!* »

Non-seulement Jérôme Coton a été tout ce que nous venons de dire; non-seulement il a parcouru tous les cercles de l'enfer dramatique, le plus complet des enfers, à dire d'experts; mais encore il lui était réservé d'être... décor. Oui, décor. Il manquait un pont dans une *action mi-*

litaire; on s'en aperçoit au dernier moment; ce pont eſt indispensable. Eh bien! c'eſt Jérôme qui fera le pont; il se jette à plat ventre, & son corps simule le trait d'union entre les deux rives, peu diſtantes l'une de l'autre...

Pends-toi, Rosambeau! tu n'aurais pas imaginé celle-là!

Prenez Doyen, prenez Ricourt, vous n'arriverez jamais à la conviction, à la passion, à l'enthousiasme de Jérôme Coton. Son théâtre de la galerie de l'Argue démoli, il en conſtruisit un autre à la Guillotière, qui n'eut pas une longue exiſtence. Voûté par l'âge, mais non vaincu, c'eſt aujourd'hui dans les environs de Lyon, à Roanne, à Saint-Étienne, qu'il promène les idoles de Caigniez, de Cuvelier & de Pelletier-Volméranges. De temps en temps aussi, il obtient la permission de donner une représentation au théâtre des Céleſtins. Ce jour-là eſt un jour de joie pour une partie de la population lyonnaise; on entre en chantant dans la salle; on applaudit *devant que les chandelles soient allumées,* car Jérôme Coton eſt aimé, Jérôme Coton eſt adoré; il n'y a pas pour lui assez de fleurs & de battements de mains. Dès qu'il paraît, l'intimité la plus touchante s'établit entre le public & lui. « Bonjour, Coton! — Bravo, Coton! » Ce sont des interruptions toutes cordiales, mais qui ne

respectent pas la pièce représentée : « Coton, ne l'écoute pas, c'est un traître! Ne crois pas ce qu'il dit; il t'a abîmé tout à l'heure. Coton! repousse sa poignée de main ! »

Quelquefois Jérôme Coton essaye de protester; il réclame le silence : « Messieurs, vous paralysez mes moyens, dit-il en s'avançant vers la rampe. — C'est vrai! Tu as raison, Coton! Bien parlé, Coton! Nous allons nous taire! Silence là-bas! » Et les trépignements de recommencer de plus belle.

Dans une pièce militaire, *la Chaumière hongroise*, ou *l'Espionne russe*, je ne sais au juste, le drapeau français a été enterré sous la neige. Arrive Jérôme Coton. A tous ses avantages Jérôme Coton joint le désagrément d'une vue très-basse. Il cherche le drapeau, il s'incline, il ne trouve rien. Les spectateurs lui viennent en aide : « Pas par là, Coton! Par ici! A gauche! Au pied de l'arbre! Tu y es, Coton! »

Une autre fois, il a un poulet à manger. Le voilà qui s'installe devant sa table. Il attaque le poulet, mais le couteau glisse; il recommence & n'est pas plus heureux : « Tu ne vois donc pas que le poulet est attaché, lui crie-t-on; coupe la ficelle, Jérôme! »

Il n'y a pas longtemps, Jérôme Coton jouait à l'Alcazar *la Mort de Turenne*. C'était lui qui

faisait Turenne, — parbleu! Il entrait en scène, avisait un jeune conscrit : « Tu vas te poster devant cette avenue, par laquelle doit déboucher l'armée ennemie, & tu nous préviendras quand il en sera temps! » O mâle candeur des héros! Turenne s'en va, se frottant les mains. Resté seul, le conscrit fait signe à une vivandière, avale successivement plusieurs verres de brandevin, devient galant & tourne le dos à l'armée ennemie. Elle arrive, l'armée ennemie, elle tire sur le conscrit, qui riposte de son mieux. A ce bruit, nos soldats accourent, Turenne en tête, & dissipent facilement les étrangers. « Tu as sauvé ta patrie! dit Turenne au jeune soldat.— Mais non, mais non, Coton! fait le public, se récriant; il n'a rien sauvé du tout; c'est un fainéant! Il caressait la vivandière! — Tu as sauvé ta patrie, continuait Turenne, faisant la sourde oreille; & je vais te décorer sur le champ de ta bataille. » Ce disant, Jérôme Coton se mettait en mesure de détacher sa propre croix; mais sa maudite vue nuisait à la rapidité de son jeu.

LE PUBLIC. — Ne te presse pas, Coton! Défais le nœud bien tranquillement; n'arrache rien, Coton! Nous avons le temps.

Poursuivons notre *Cotoniana*.

JÉROME COTON, *levant les bras au ciel.* —

Suis-je assez infortuné !... fragile jouet du destin... tout conspire contre moi !

LE PUBLIC. — Mais non, Coton, tu te montes le coup !

JÉROME COTON, *armé jusqu'aux dents*.—Cesse de me braver, jeune téméraire... Ne sais-tu pas quel eſt mon pouvoir en ces lieux ? Ignores-tu donc que ton trépas peut entraîner ta perte ?

LE PUBLIC. — Pas possible, Coton !

LE TYRAN.—Allons, qu'une fête brillante couronne cette journée ; que les danses se forment sous mes yeux, & que mes échansons versent le vin dans les coupes... A ta santé, Spalatro !

LE PUBLIC. — Ne bois pas tout, Coton, ça te ferait mal !

JÉROME COTON, *errant dans la chapelle abandonnée*. — J'entends tinter minuit à l'horloge du vieux château.

L'HORLOGE. — Une.

LE PUBLIC, *en chœur*. — Une.

L'HORLOGE. — Deux.

LE PUBLIC. — Deux !... Plus vite, donc !

L'HORLOGE — Trois.

L'horloge s'arrête au nombre sept.

LE PUBLIC. — Eh bien ! Coton, & la suite ? Nous n'avons pas notre compte ! Elle eſt dérangée, ton horloge, Coton ; c'eſt une patraque...

JÉROME COTON. — Cachons-nous derrière cet

arbre pour épier nôtre victime au passage. Elle est loin de me savoir si près.

LE PUBLIC. — On te voit, Coton! l'arbre est trop petit!

JÉROME COTON. — Que Sacripanti tarde à paraître! Qui peut le retenir? (*Il allonge la tête.*)

LE PUBLIC. — Coucou!

C'est ordinairement le samedi saint que la direction des théâtres met la salle des Célestins à la disposition de Jérôme Coton & de *sa troupe,* — car les acteurs pensionnaires ont depuis longtemps décliné l'honneur de partager les ovations décernées au premier mime de France.

Jérôme Coton brille donc sans rival ce soir-là; il change plusieurs fois de bottes molles, il se bat à *l'hache,* en mesure; il danse l'anglaise avec un bâton.

Jérôme Coton ne laisse à aucun autre le soin de rédiger ses affiches; il y fait un cours d'histoire à propos de chaque mélodrame. Les amateurs lyonnais conservent ces monuments d'une jovialité spéciale. Il m'en a été communiqué quelques-unes. Je transcris celle-ci :

THÉATRE DE LA GALERIE DE L'ARGUE

Aujourd'hui Mercredi 11 *octobre* 1854

—

AU BÉNÉFICE DE M.

JÉROME COTON

plus ancien des Artiftes de la cité lyonnaise.

Grand spectacle extraordinaire, composé de

CŒLINA

OU L'ENFANT DU MYSTÈRE

Mélodrame en trois actes et en prose, par feu Guilbert de Pixerécourt, surnommé à Paris et en province *le Voltaire du beau mélodrame.*

Cet ouvrage sera orné de chants, danse, pantomime, et d'un dénoûment qui surprendra agreablement le spectateur. — PREMIER ACTE: La Révélation. Arrivée de Truguelin; soupçon; préméditation d'un meurtre. Un Ange veille! La menace. — DEUXIÈME ACTE: Les Fiançailles. Francisque Humbert; sa lettre; terreur; mariage rompu; séparation; douleurs. Le docteur. — TROISIÈME ACTE: Fuite de Truguelin; désespoir; repentir. Le meunier d'Arpennaze. L'hospitalité; la cicatrice; effroi; arrestation de l'assassin. Mystère dévoilé; joie générale. Tableau de satisfaction.

M. JÉROME COTON remplira le rôle de Francisque Humbert, qu'il a recréé au théâtre des Célestins en 1817.

L'année suivante, c'eft à Tarare que Jérôme Coton se transporte; il y joue, le 5 mai 1855, *Napoléon à Sainte-Hélène, ou la Mort du grand homme,* par M. Dupeuty. Voici, selon

son habitude, comment il explique cette pièce : « Cet ouvrage a été créé sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin; trois cents représentations (inconteſté) atteſtent son prodigieux succès, ainsi qu'à Lyon où ce chef-d'œuvre poétique n'a cessé d'attirer la foule, & cela eſt à la connaissance d'un grand nombre d'habitants de Tarare, qui ont fait le voyage pour aller admirer, sous les traits de Gobert & de Prudent, le grand homme qui, malgré les injuſtices qu'on lui fit éprouver, son dernier soupir fut pour la gloire de nos armes & la prospérité de la France, sa mère patrie, qui disait en quittant son beau rivage : *Adieu, belle France, terre des braves! Moins de traîtres dans ton sein, & tu serais encore la reine du monde!...* »

Il va sans dire que c'eſt Jérôme Coton qui remplissait le rôle de Napoléon, ou plutôt qui le *recréait*, selon son ingénieuse expression. Il terminait le spectacle par *le Parleur éternel*, & madame Jérôme Coton chantait (je copie toujours l'affiehe) les *Souvenirs du jeune âge*, du *Pré aux Clercs*, musique d'AUBER. — Dans cette même ville de Tarare, il annonçait un grand éclairage *pyrotechnique & amphibologique*. — Je n'irai pas plus loin, on croirait que je charge.

Lors d'une de ses dernières apparitions aux Célestins, il joua *Robert chef de brigands*. Nous

ne voulons pas nous répéter, mais imaginez tout ce qu'on peut accumuler sur une affiche de quatre pieds de haut : — *La tour infernale.* — *Délivrance du vieillard ; la nature a brisé ses liens.* —*Rosinski soupçonné.*—*Pardon général pour Robert & ses compagnons, terminé par un grand tableau d'indulgence.*

Cette fois, très au courant des habitudes de ses spectateurs & se méfiant de leur enthousiasme, il crut devoir imprimer cet avis : « Jérôme Coton prie avec instance ses compatriotes & les étrangers qui embelliront par leur présence la jolie bonbonnière du théâtre des Célestins, de ne pas applaudir pendant le cours de cette représentation toute philanthropique qu'à la fin des actes, si cela leur convient ; il le répète pour la deuxième fois, cela entrave la marche des ouvrages & des artistes qui se sont réunis à lui. S'en remettant aux bontés & connaissances des habitués de nos deux scènes, il ne doute pas d'un seul instant qu'ils accueilleront favorablement sa demande. Il est, d'un public éclairé, le très-dévoué & respectueux serviteur. »

On avait raison de me recommander Jérôme Coton ; c'est le dernier chapitre d'une histoire oubliée & qui n'a jamais été faite : l'histoire du mélodrame. Après lui, il ne restera plus rien d'un genre si longtemps fameux.

II

GUIGNOL

Un de mes étonnements, en arrivant à Paris, il y a une quinzaine d'années, fut de voir, dans les Champs-Élysées, la plupart des baraques de Polichinelle décorées du nom de *Guignol*. Je n'avais pas été préparé à cette confusion ou à cette transformation de type, & j'en conçus beaucoup d'inquiétude. Machinalement je prenais la route de l'Arsenal pour me renseigner auprès de Nodier, lorsque je me rappelai que Nodier était mort. On me dira peut-être qu'il était facile de m'adresser aux montreurs de marionnettes eux-mêmes; mais cela était trop facile, en effet. Les moyens naturels répugnent aux curieux.

Il s'écoula donc quelque temps avant que je susse ce que c'était que Guignol; j'avais fini par croire que c'était le nom du propriétaire de ces baraques. Combien de Parisiens encore plongés dans la même ignorance à ce sujet! Enfin un

hasard, je ne sais plus lequel, m'amena à cette découverte : que Guignol était une marionnette originaire de Lyon, moderne, ne ressemblant à aucune autre, ni par le langage, ni par le coftume, l'incarnation grotesque de l'ouvrier en soieries appelé *canut*.

Ce premier point obtenu, le refte allait tout seul. Mon plan d'enquête fut circonscrit aux Lyonnais de ma connaissance, près desquels ma curiosité trouva amplement à se satisfaire. Et mon voyage à Lyon, entrepris avec cette préoccupation, m'a définitivement mis en mesure de me conftituer l'hiftorien & le poëte de Guignol.

—

L'homme qui, dans un temps aussi troublé que le nôtre & aussi dévoré de soucis industriels, a la puissance de créer une marionnette & de l'imposer à son époque, cet homme-là me paraît aussi fort que Prométhée. Songez-y donc : une marionnette, une marionnette nouvelle! au dix-neuvième siècle! Je ne sais pas d'audace comparable à celle-ci. Vous trouverez vingt types de comédie avant de trouver une formule de marionnette. Puis, une fois la marionnette inventée, la faire admettre, la faire connaître, la faire entrer dans nos habitudes &

dans nos mœurs; mieux que cela, lui assigner son rang parmi les autres marionnettes, les grandes, les consacrées, les classiques! Voilà le surprenant, l'incroyable, l'impossible! Après le génie, le tour de force!

Cet homme s'eſt trouvé cependant, & l'éternelle gloire de Lyon sera de lui avoir donné naissance. Il s'appelait Mourguet; il était enfant du peuple, colporteur, marchand de chansons; mais, avant tout & surtout, il avait la marionnette infuse. Tout petit, — je parle de quelques années avant la Révolution de 1789, — il s'amusait à organiser des représentations à une fenêtre du quatrième étage de la rue des Prêtres. On se tromperait si l'on allait s'imaginer qu'il inventa tout d'un coup la figure de Guignol. Il n'en était alors qu'au simple Polichinelle. Lorsqu'il eut âge d'homme, il fonda une baraque sur le cours Morand, &, plus tard, au jardin Chinois. Mais le jardin Chinois, où étaient inſtallés aussi des chevaux de bois & des petits spectacles de danse, ne *travaillait* que pendant la belle saison. Les hivers, Mourguet les passait à Vienne & aux environs; il y donnait des soirées de Polichinelle. Son théâtre était vite dressé dans l'arrière-boutique ou le salon : quatre piquets & la traditionnelle toile à carreaux rouge en faisaient tous les frais.

A cette époque, Mourguet sentait déjà vaguement s'agiter quelque chose dans son cerveau; il éprouvait ces maux de tête qui précèdent toujours l'enfantement des Pallas. Un caprice du public le jeta dans sa voie. Le public, injuste envers les marionnettes comme envers les hommes, se lassa un jour de Polichinelle & manifesta son ingratitude par ce mot local : « *C'est guignolant!* » Mourguet demeura calme sous l'affront. Il avait son projet. Peu de jours ensuite on vit apparaître une singulière petite marionnette, couverte simplement d'une veste & parlant comme on parle dans les faubourgs de Lyon. Il l'avait baptisée du nom de Guignolant. Les spectateurs auraient pu prendre fort mal cette plaisanterie, qui était tournée à peu près comme une épigramme; ils furent ravis. A un certain moment, Guignolant, armé d'un bâton, s'approcha de Polichinelle, &, du premier coup, il le fit voler en éclats. Un mouvement de stupeur courut parmi la foule, qui comprit aussitôt que *le grand Pan était mort*. Polichinelle, en effet, était bien & dûment assommé; &, à partir de ce jour-là, il ne reparut plus sur la scène.

Ce drame avait lieu en 1818.

Le nouveau fantoche, que l'on appela Guignol par abréviation, devint bientôt l'idole du peuple yonnais, dont il reproduisait l'accent & les ges-

tes. Mourguet avait de la verve, &, sans avoir lu Ariſtophane, il s'en appropriait heureusement certaines audaces. Ce n'était pas assez d'avoir créé Guignol, il fallait encore lui donner des compères, un entourage qui ne fût pas celui de Polichinelle; la révolution devait être complète jusqu'au bout. Alors furent trouvés Gniafron & la Madelon, dont je parlerai tout à l'heure.

Aucuns genres de succès ne manquèrent à Mourguet. Passant à Lyon, Talma voulut le voir, Talma voulut le féliciter. Mourguet ne fut point ingrat envers la gloire; depuis longtemps il songeait à assurer le sort de sa création; toute sa famille avait été élevée dans le respect & l'amour de Guignol; il fit souche d'*impresarii*, formant & désignant comme ses successeurs son fils d'abord, & ensuite son gendre Josserand. Le café du Caveau sur la place des Céleſtins, — où un transparent éclaire encore aujourd'hui le nom de Guignol, — a été le théâtre de leurs représentations fameuses.

Je ne veux pas chercher comment l'esprit de concurrence se mit un jour au sein de ce trio. Lyon apparemment n'était plus assez grand pour contenir Guignol, car Josserand, donnant l'essor à son ambition, prit en 1832 la route de Paris. Il se montra au boulevard du Temple & aux Champs-Élysées; il alla même à la cour de

Louis-Philippe, où on le demanda. Ce fut ainsi que s'accomplit à Paris, comme elle s'était accomplie à Lyon, l'usurpation du royaume de Polichinelle par Guignol, usurpation qui, plus tard, devait tant m'étonner. Voilà donc un point d'hiſtoire fixé.

—

Aujourd'hui Mourguet eſt mort, Josserand eſt mort, mais Guignol vit toujours ; on le retrouve dans tous les quartiers de Lyon. Là où la tradition s'eſt conservée le plus fidèlement & le plus complétement, c'eſt dans l'ancienne rue Écorche-Bœuf (les Lyonnais prononcent Corche-Bœuf), à présent rue du Port-du-Temple. Entrez vers huit heures du soir, au numéro 16, à l'hôtel du *Cheval noir ;* suivez une assez longue allée & tournez à droite : vous vous trouverez dans un café, au fond duquel se dresse un petit théâtre. L'orcheſtre eſt figuré par un piano, que tient un aveugle.

Le speƈtacle commence, mais Guignol ne paraît pas tout d'abord. Ce sont des scènes d'ombres chinoises, des féeries ambitieuses. On boit & on fume dans la salle. A dix heures, il se fait un certain mouvement parmi le public, tout composé d'éléments populaires. La toile se re-

lève pour Guignol : Guignol eſt en scène ; le voilà avec son petit serre-tête noir, terminé par une queue ou *sarsifis* en demi-cercle, avec sa veſte marron à boutons blancs. Il salue par hauts-le-corps brusques & courts ; son visage eſt absolument dépourvu de nez, particularité étrange ! On doit supposer qu'il l'a usé à force d'en taper le rebord du théâtre pour scander son débit.

Guignol parle *canut,* & l'on rit. Il n'eſt pas aisé de donner une idée de l'accent *canut,* accent traînard, plein d'inflexions doucereuses, caressantes, hypocrites même ; avec des *o* & des *a* démesurément circonflexes : une *sâlle*, une *tâble ;* puis, des terminaisons vives, dans le goût bordelais. Quant au vocabulaire *canut,* une mosaïque d'argot, de patois, de néologismes à dérouter Francisque Michel.

Guignol *bambane* (il flâne), en attendant son ami & compère Gniafron ; on entend celui-ci chanter un refrain bachique dans la coulisse ; on le voit : il a d'épais favoris, un vaſte chapeau tromblon presque blanc. C'eſt un savetier, comme l'indique son nom, un savetier toujours en proie au *soifement.* Point de bonnes parties, point de bonnes *fripes* pour Guignol sans Gniafron, & réciproquement. Je ne répondrais point de la parfaite moralité de ces deux amis ; ils se prêtent assez volontiers un coup de main à l'occasion,

comme dans *le Déménagement,* une des pièces classiques de leur répertoire.

J'ai dit : leur répertoire. Il y a répertoire, en effet; grandes & petites pièces, en un, deux & trois actes. Les plus fameuses sont :

Guignol avocat.	*La tête de cochon.*
Guignol dentiste.	*Le marchand de picarlats.*
Guignol revenant.	*Le marchand d'anguilles.*
Guignol magicien.	*La botte de paille.*
Guignol dans la lune.	*Tape sur moi.*
Guignol en Chine.	*Turlupiton.*
Le marchand de veaux.	*Les frères Kock.*
Tu chanteras.	*La racine merveilleuse.*
La moutarde de Dijon.	*Les couverts volés.*
La théière.	*L'alchimiste.*
La redingote.	*Le pot de confitures,* etc.

Ces petites pièces sont fort gaies; une d'elles, qui passait la permission, *la Redingote,* a dû être défendue. Tous les Lyonnais vous la diront, — entre autres Berthelier, Pierre Dupont, Pailleron. Il s'agit d'un quiproquo roulant sur une redingote & une fille. *Guignol avocat* a dû également être rayé du tableau. D'autres scènes, telles que *le Marchand de picarlats* (les *picarlats* sont des fagots), ont une saveur de terroir; on voit Guignol amenant son âne chez un perruquier, pour que celui-ci lui accommode la *mustache* & la *muche.* Naturellement le perruquier refuse. « Ah! tu ne veux pas

le raser à bâbord; eh bien, tu le raseras à tribord! » s'écrie Guignol en retournant l'animal.

—

J'ai retrouvé *l'Habitant de la Guadeloupe,* ce beau & naïf drame de Mercier, dans *les Frères Kock,* du répertoire de Guignol. Jérôme Kock, parti tout jeune pour *les grandes Indes,* revient à Lyon avec une fortune colossale; il n'a rien de plus pressé, comme un bon cœur qu'il eſt, que de s'informer de ses deux frères. Ils s'adresse juſtement à Gniafron, toujours entre deux vins, selon son habitude; il apprend de lui que Kock l'aîné eſt devenu notaire ou *gribouillon,* mais que c'eſt un homme dur & avare, un caractère vaniteux. « Et le cadet? demande Jérôme avec appréhension, le connaissez-vous aussi? — Si je le connais! répond Gniafron, nous avons fait nos *étuves* ensemble. — Quelle profession exerce-t-il? — Il eſt bijoutier sur le genou. — Dites-moi où il demeure, s'écrie Jérôme. — Là, monsieur. — Comment, dans une maison d'aussi chétive apparence? — Pas d'apparence! dit Gniafron; une maison de six étages! — Je n'en vois que deux. — C'eſt qu'il y en a quatre d'enterrés. »

Jérôme Kock, plein d'émotion, veut aller frapper à la porte de son frère; Gniafron l'arrête

pour le prévenir que Kock cadet a été forcé par la misère de changer de nom, & qu'il s'appelle Guignol aujourd'hui. C'eſt Kock le notaire qui, choqué du voisinage d'un savetier, lui a donné cent écus en échange de ce sacrifice. Jérôme remercie Gniafron de ses renseignements & l'engage à venir le voir à l'hôtel de l'Europe. « L'hôtel de l'Europe! s'écrie Gniafron, j'y suis reçu à bras ouverts; j'y ai-t-un de mes amis qui rince la vaisselle; je peux vous présenter à lui. — Merci, réplique Jérôme en souriant, j'ai mon valet de chambre. — Il a-t-un valet, murmure Gniafron; moi, j'en ai quatre dans mon jeu de cartes. »

Reſté seul, Jérôme le millionnaire recommence la double scène de *l'Habitant de la Guadeloupe* & se présente tour à tour incognito chez ses deux frères. Le notaire l'éconduit brutalement. Guignol, au contraire, manifeſte le plus cordial empressement. « Vous venez m'apporter des nouvelles de Jérôme, dit-il; ah! le bon garçon; quand il n'avait que trente sous, il m'en donnait toujours quarante! » Cédant à son attendrissement, Jérôme se fait alors connaître; la surprise & la joie éclatent chez Guignol de la façon la plus comique : « Ah! mon Dieu! c'eſt vous... c'eſt toi, grande bête... que je t'embrasse, mon pauvre vieux... Louison! Louison!... Comment,

c'eſt toi, *avéque* des manchettes & un *bugne à trois lampions!* (un chapeau à trois cornes). Que veux-tu que je te fasse? Fumes-tu? Veux-tu que je t'envoie chercher du tabac? Non?... Louison, jette-toi dans les bras de ton oncle! Vois comme il est *ſloupé* (bien mis)!... Mais tu dois avoir faim? Qu'eſt-ce que tu veux pour la *chiquaison?...* Je me rappelle qu'autrefois tu aimais les gras-doubles... Embrasse-moi donc! Il faut que je te fasse un ressemelage soigné... Louison, apporte la forme numéro huit... tu seras *canant* (très-beau). »

Voilà la note de la nature; on ne peut qu'admirer & s'incliner.

—

Une autre parade non moins réjouissante eſt *Guignol dentiſte.* Au lever du rideau, Guignol & Gniafron s'abordent avec triſtesse; ils sont sans *pécuniaux,* c'eſt-à-dire sans argent, & ils avisent au moyen de déjeuner.

Guignol. — Vois-tu, Gniafron, la *tailleuserie* & la *savaterie*, ça ne va plus; nous devrions changer de métier.

Gniafron. — Quel métier pourrions-nous bien faire, mon ami *Chignol?*

Guignol. — Mettons-nous marchands de vin.

Gniafron, *indigné*. — Marchands de vin! Eſt-ce que ça se vend le vin? Si t'en avais, tu le vendrais donc?

Guignol. — Et qu'en ferais-tu, toi?

Gniafron. — Je le boirais; mais le vendre, jamais!

On discute sur le choix de plusieurs professions.

— Fais-toi dentiſte! s'écrie Gniafron, comme inspiré.

— Je ne connais pas la *dentisserie,* répond Guignol; mais toi qui connais tout, pourquoi que tu ne te fais pas dentiſte?

— Pourquoi? parce que pour être un bon dentiſte il faut avoir beaucoup de toupet, & que tu as une dose de menteric *que* se porte bien.

— Oh! par exemple! réplique Guignol.

— Alors pourquoi donc que tu m'as dit l'autre jour qu'étant allé te promener au bois de la Roche-Cardon tu avais trouvé un nid de lièvre où il y avait dix œufs dedans?

Suit un assaut de bourdes plus énormes les unes que les autres, à la façon de M. de Crac & du baron de Munchausen. Guignol consent à passer pour dentiſte auprès d'un vieux bonhomme dont la mâchoire a dérouté l'art de tous les praticiens.

— Je lui ferai croire que tu es un *docqueteur* qui vient de très-loin, dit Gniafron.

— C'est ça; fais-moi venir de la Gouape-qui-loupe (la Guadeloupe); tu m'appelleras Chigna-Chilus, né à Saint-Symphorien-d'Ozon, département du Haut-Rhin, canton du Cantal, & le Puy-de-Dôme par dessus.

— Bravo!. dit Gniafron, & tu parleras latin.

— Mais s'il le connaît, objecte Guignol, il verra que je ne le sais pas.

— Je lui dirai que c'est un latin étranger.

Le vieux arrive, le menton enveloppé dans un mouchoir, poussant des *hélas!* à chaque parole. Guignol veut être seul avec lui pendant l'*opérance*. Voici l'interrogatoire auquel il commence par le soumettre :

GUIGNOL. — Ouvre le portail, vieux. (*Il l'étend sur le rebord du théâtre, & lui ouvre la bouche.*)

LE VIEUX. — Oh! là! là! que vous me faites mal!

GUIGNOL. — Ce n'est rien; si je ne vous *dégrabole* pas cette dent-là, je veux que le diable vous emporte. Quel âge avez-vous?

LE VIEUX. — Soixante-trois ans.

GUIGNOL. — Avez-vous été marié?

LE VIEUX. — Trois fois.

GUIGNOL. — Avez-vous des enfants?

Le Vieux. — Trois.

Guignol. — Combien faites-vous de repas par jour?

Le Vieux. — Trois.

Guignol. — Êtes-vous riche?

Le Vieux. — Trois cent mille francs.

Guignol. — Où demeurez-vous?

Le Vieux. — Rue des Trois-Carreaux.

Guignol. — A quel étage?

Le Vieux. — Au troisième.

Guignol. — Tout par trois! Eh bien, je vais vous guérir en trois coups. Attendez. (*Il sort & revient avec un bâton.*) D'abord, une légère friction le long de la colonne *vertébroque*. Vous cracherez quand je dirai : Trois. Y êtes-vous?

Le Vieux. — Oui.

Guignol. — Une! (*Il lui donne un coup de bâton.*) Deux! (*Même jeu.*) Trois! Crachez. (*Le vieux tombe.*) Eſt-elle tombée?

Le Vieux. — C'eſt ma tête qui eſt tombée; mais la dent n'a pas bougé de place.

Guignol. — Nous allons recommencer.

Le Vieux. — Non pas, non pas; vous finiriez par m'assommer. Le derrière de la tête me fait à présent plus de mal que le devant.

Guignol. — J'ai votre affaire. (*Il va chercher un piſtolet.*)

Le Vieux. — Ne plaisantez pas avec cet instrument.

Guignol. — Voyons, tenez-vous tranquille. (*Il le place contre une coulisse & va se mettre à l'autre extrémité.*)

Le Vieux. — Mais vous allez me tuer!

Guignol. — N'aie pas peur, ganache. (*Il vise, le coup part & le vieux tombe. Guignol lui extirpe une immense dent de cheval.*) Je crois bien que vous deviez souffrir; c'eſt un vrai nid de sauterelles. Faites-m'en cadeau, elle servira de girouette à mon château.

Tout le monde eſt accouru au bruit de l'explosion; on félicite Guignol, & le vieux lui demande ce qu'il réclame pour une aussi belle cure.

— Cent francs, dit hardiment Guignol.

— Ce n'eſt pas assez, en voilà trois cents, répond l'opéré.

— Trois cents francs! Venez que je vous en arrache une autre!

Je m'arrête; j'en ai dit assez, je crois, pour faire attribuer désormais à Guignol sa part d'importance dans l'hiſtoire des marionnettes; c'eſt tout ce que je voulais.

—

Hommes graves! hommes graves! ne vous étonnez point du zèle & de la conviction qui ont présidé à cette étude. Je respecte vos rêveries devant un chiffre, devant un marbre, devant une plante, devant un insecte; respectez mes rêveries devant un pantin. Allez à la Bourse, hommes graves! allez au Palais, allez à la Douane, allez à la Sorbonne, je vous comprends & je vous approuve. Moi, comme le Wilhem Meister de Gœthe, je demeure accoudé sur cette table de café, dans la fumée, devant ce petit théâtre, au bruit de ce piano...

AMIENS

A Jean Riant ! — C'eſt l'enseigne d'un cabaret situé au bas d'Amiens, au coin de la rue de la Barette & sur le bord de la Somme. *A Jean Riant !* Et tout invite à entrer dans cette maison, dont la pierre a été peinte en vert, ainsi que cela se pratique pour la plupart des cabarets du Nord. Du reſte, on adore la couleur verte à Amiens, tout le témoigne : la rue du Puits-Vert, la rue des Verts-Moines, la rue des Verts-Aulnois, l'hôtel du Vert-Soufflet.

Au milieu d'un cadre de feuilles vertes, — des feuilles de vigne, naturellement, — un peintre local a représenté le type inconnu de Jean Riant sous les traits d'un énorme compère en manches de chemise, au teint rubicond, aux lèvres entr'ouvertes, & dont les cheveux hardiment blonds ont cette crêpelure, indice de la

passion & de la force. Il tient un verre dans sa main. Au-dessus de cette peinture, qui n'eſt pas plus naïve qu'il ne faut, on lit cette indication : AMÉDÉE, DÉBITANT.

Mais que m'importent Amédée & son débit ! C'eſt à Jean Riant seul que je viens rendre hommage.

Quand je m'arrête dans le cabaret de Jean Riant, je monte au premier étage. De la fenêtre, je vois la Somme, à qui ses nombreux & hauts peupliers donnent des reflets si verts & si profonds. Ces peupliers font avec leurs belles feuilles métalliques & luisantes un tapage continuel : ils s'inquiètent, ils s'étonnent, ils se penchent les uns vers les autres comme pour se consulter ; puis ils éclatent, ils se tourmentent, ils sanglottent. L'eau les laisse dire, & coule lentement en charriant des légumes.

— Garçon ! une bouteille !

Je fais comme Jean Riant ; je lève mon verre, & je suis heureux. Je ne pense pas, je me contente de la sensation. J'envoie mes yeux se promener tout là-bas, au fond de ces épaisses masses d'arbres qui interrompent l'horizon ; & ils y vont en compagnie de ma rêverie. Comme ils se trouvent bien sous ces allées touffues ! Les nuages, où tant de gens cherchent leurs idées, me plaisent moins : d'abord, ils sont si blancs

qu'ils me font cligner les paupières; j'aime mieux les voir couler dans la Somme.

Le temps eſt superbe, mais le vent eſt un peu fort; je ne m'en plains pas: cela rafraîchit mon front & disperse mes cheveux. Devant moi, un jeune officier pêche à la ligne. La rivière eſt par-ci par-là un peu abîmée par les teinturiers, qui sont en grand nombre à Amiens. — Au lointain, tout eſt marais & tourbières; les cultivateurs vont de l'une à l'autre de leurs maisonnettes dans un bateau étroit & long; chacune de ces maisonnettes a un potager où resplendissent des tournesols magnifiques, où s'étalent des nappes de cresson qui font frissonner d'aise, où verdoient des choux énormes avec de larges feuilles (conçoit-on que ces choux-là recèlent un si joli & si tendre petit cœur!). Tout cela eſt charmant à examiner du cabaret de Jean Riant. C'eſt la Venise maraîchère.

Je ne parle pas de ces innombrables ponts de bois, — joie du paysage, — non plus que des grandes roues de moulins qui battent l'eau. Il n'y a rien de tel que les environs d'Amiens pour cette variété d'aspects. Quel dommage qu'il n'y vienne pas de vin, n'eſt-ce pas, Jean Riant?

Voilà les peupliers d'en face qui font un vacarme prodigieux: il va pleuvoir. Plus affermis

sur leurs troncs, les petits arbres fruitiers des jardins voisins ne bougent pas, eux, & se moquent du vent. Mais, échevelés & flexibles, les acacias se donnent à tous les diables, ils se lamentent, ils se tordent par toutes leurs branches...

Adieu le soleil ! il recule devant le vent & se voile. Pour moi, je ne m'en soucie guère. A ta santé, Jean Riant, joyeux patron de ce gîte picard, bonne face, grosse santé, belle humeur, Bacchus du peuple ! Que j'aie longtemps pied alerte & longue soif, & je te promets sonores litanies ! — Jean Riant, protégez-nous ! — Jean Riant, étoile du port (en amont), brillez sur nous ! — Éloignez de nous, Jean Riant, les trois plus épouvantables fléaux du monde : la fièvre, la guerre & l'amour ! — Je m'arrête, car il faut des rimes à cette litanie, comme il faut des clochettes d'or à une haquenée de reine ; des rimes qui aient le son & la couleur, la couleur du rubis, le son du cristal. Hélas ! pour oser tenter une pareille œuvre, je ne suis encore que Jean Souriant.

BORDEAUX

I

Bordeaux! ce nom éveille immédiatement une idée de grandeur, de magnificence, d'orgueil. Une forêt de mâts & de pavillons se dresse tout à coup aux regards; on aperçoit de vaſtes rues, bordées de maisons hautes, larges, imposantes, sculptées avec faſte, & qui sont les hôtels d'une ariſtocratie commerciale. Il semble qu'on connaisse Bordeaux avant de l'avoir vu; c'eſt une des villes qui réalisent le plus complétement l'image qu'on s'en eſt formée.

J'ai passé à Bordeaux la première partie de ma jeunesse; & j'en veux parler pendant quelques pages, d'abord pour obéir à ce besoin d'évocation dont tout homme eſt saisi à moitié

de sa carrière; ensuite, parce que le Bordeaux d'aujourd'hui eſt bien différent du Bordeaux d'autrefois. Que voulez-vous? trente ans, vingt ans même suffisent dans notre époque à transformer entièrement une cité, mœurs & physionomie, habitants & maisons.

Dès le quatrième siècle, Bordeaux avait rang parmi les villes célèbres. Son enfant, le poëte Ausone, devenu consul à Rome & gouverneur du fils de l'empereur Valentinien, parle d'elle en ces termes : « Depuis longtemps je me reproche un impie silence, ô ma patrie, toi, grande par Bacchus (*vous voyez, déjà!*), célèbre par tes fleuves, tes grands hommes, les mœurs & l'esprit de tes citoyens, & la noblesse de ton sénat! »

Il trace ensuite un tableau de Bordeaux, plein de lignes majeſtueuses : « Bordeaux eſt le lieu qui m'a vu naître; Bordeaux, où le ciel eſt clément; où la terre, fécondée par l'humidité, prodigue ses largesses; où sont les longs printemps, les rapides hivers & les coteaux chargés de feuillage. Son fleuve qui bouillonne imite le reflux des mers. L'enceinte carrée de ses murailles élève si haut ses tours altières, que leurs sommets aériens percent les nues. On admire au dedans les rues qui se croisent, les maisons bien alignées & la largeur des places; puis les portes qui répondent en ligne directe aux carre-

ſours, &, au milieu de la ville, le lit d'un fleuve alimenté par des fontaines. Lorsque le père Océan l'emplit de son reflux, on voit la mer tout entière s'avancer avec ses flottes. »

A part les hautes murailles dont il ne reſte aucun veſtige, on pourrait croire ce tableau signé d'hier.

Mais ce n'eſt pas le Bordeaux d'Ausone que je prétends évoquer,—non plus que le Bordeaux de Huon, du prince Noir ou des deux Sourdis. Peut-être aurais-je aimé à m'arrêter sur la période brillante du gouvernement du duc de Richelieu, &, le loisir aidant, j'aurais essayé de reconſtruire une société bordelaise toute d'opulence & d'éclat.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, je revois un Bordeaux que j'appellerai le *Bordeaux gascon*, & dont les traces n'exiſtent plus guère. Je revois des femmes d'une haute ſtature, couronnées de coiffes géantes, droites & carrées; ce sont les matrones du Grand-Marché & du marché des Récollets, — ou plutôt du marché des Grands-Hommes, pour me conformer aux dénominations révolutionnaires. Ces amazones de la marée avaient pour petits noms : Cadiche, Cadichonne, Seconde. Elles parlaient un patois vivement accentué, qui me fut toujours singulièrement agréable, & où revenait souvent

le fameux *quésaco*. A cette époque, on avait les oreilles si généralement frappées par ce patois, dans les rues, dans les boutiques, que tout le monde le comprenait, — si tout le monde ne le parlait pas.

Le patois bordelais a eu son poëte dans le boulanger Verdié, bien avant que le patois agenais ait eu le sien dans le coiffeur Jasmin. *Meste* Verdié demeurait rue Pont-Long; c'était entre deux fournées de *choines* & de pain *cô* qu'il rimait ses récits populaires, d'une gaieté un peu salée.

Il faut avoir entendu un Bordelais de la vieille souche réciter, avec l'accent & le geste indispensables, *le Retour de Guillaoumet dans ses foyers :*

Lou binte-dus octobre, après abé bregnat,
M'aribat un cousin en habit de sourdat.
Lou counechéby pas denpuey quatorze annades
Que quitet lou peïs per chégue les armades.
... Té! té! dissury jou; quoi! c'est toi, Guillaoumet?
Qui t'aouré counéchut dam aquet grand plumet?

Ce Guillaoumet revenu de la guerre est un drôle qui récompense son cousin Bernat de son hospitalité en séduisant sa femme, la Mariote. Cette narration burlesque fut si bien accueillie lors de sa publication, que le boulanger-poëte se crut obligé de lui donner plusieurs *suites*. Ce

fut d'abord la *Catastrophe affruse arribade à meste Bernat, ou sa Séparation dam Mariote,* &, peu de temps après, l'*Arribade de Guillaoumet dens lous anfers :*

> Que bedy ? qu'es aco ? tant de focs & de flammes !
> Es aco lou séjour oun descenden las ames ?

Tel fut le succès de l'odyssée de Guillaoumet qu'il se rencontra des gens pour l'attribuer à M. de Martignac, ce Maurepas girondin. C'était la mode alors à Bordeaux de tout attribuer au sémillant avocat, coupable d'ailleurs de plusieurs vaudevilles & de quelques autres œuvres légères & anonymes, introuvables, dit-on, — mais que je retrouverai. Le pauvre Verdié fut désolé de se voir disputer sa gloire; il n'en *patoisa* pas moins jusqu'à la fin de ses jours. A la série des Guillaoumet il faut joindre : *Bertoumiou à Bourdeou, ou lou Peysan dupat ; Antony lou dansaney, ou la Rebue dos Champs Elyseyes de Bourdeou ; lou Sabat daou Médoc, ou Jacoutin lou debinaeyre dam Piarille boussut,* etc., etc. — Ce sont des petits cahiers de huit, douze ou seize pages, qui se vendaient aux ficelles des étalagistes, moyennant deux ou trois sous.

La plus caractéristique de ces compositions, à mon avis, est un dialogue intitulé : *Cadichoune*

é Mayan, ou les Doyennes dés fortes en gules daou marcat, dialogue épicé comme un kari, chapelet de tropes poissards, & pouvant soutenir la comparaison avec les *bouquets* les mieux assortis de Vadé. J'ai vu jouer *Cadichoune é Mayan* sur le théâtre dit de Gilotin, que remplacent aujourd'hui les Folies-Bordelaises. — Quelque chose de hideux, cet ancien théâtre Gilotin, à l'intérieur comme à l'extérieur! — C'étaient deux hommes qui représentaient les deux doyennes; je laisse à penser s'ils s'étaient affublés de coiffes démesurées!

Elles ont donc disparu peu à peu, les grandes coiffes; les dernières se sont réfugiées autour de l'église Saint-Michel, ce quartier de la vieille artisanerie. Encore quelque temps & on ne les retrouvera plus que dans les spirituels dessins de M. de Galard, un des premiers propagateurs de la lithographie à Bordeaux (avec Goya). C'eſt là aussi qu'il faudra aller chercher ces grisettes dont la renommée fut pendant si longtemps européenne, ces jolies filles qui formaient une population à part dans la population; race fine, petite, brune, aux cheveux lisses sur le front & au chignon enveloppé dans un foulard de couleur éclatante. Aujourd'hui le bonnet a tout à fait détrôné le foulard, cette délicieuse importation créole.

Voilà pour mon *Bordeaux gascon*, quant

aux coſtumes & au langage. Les rues, les édifices, à présent transformés & qui se lient à la même époque, ne sont pas moins présents à ma mémoire. Sans remonter au Tourny planté d'arbres & dont la physionomie offrait, à ce qu'on rapporte, un caractère autrement amusant que de nos jours, — je puis accorder un regret au Jardin Public que j'ai vu si ombreux, si solennel, avec ses tilleuls centenaires, ses taillis profonds, ses pelouses & sa terrasse d'un si noble ſtyle. Les jeudis & les dimanches, tout un peuple d'écoliers s'ébattait dans ses herbes hautes & autour des chevaux de bois. Les militaires y faisaient l'exercice le matin ; d'autres fois, c'était une classe de tambours qui assourdissaient les échos. Aux heures embrasées de l'après-midi, quelques comédiens y venaient apprendre leurs rôles à l'ombre. La galanterie y avait aussi ses droits, comme vous le pensez bien ; le crépuscule amenait avec lui son cortége d'ombres indécises & de couples aux mains entrelacées.— Ce Jardin Public-là n'exiſte plus; ses ombrages ont été remplacés par des parterres, fort élégants & fort peu myſtérieux.

J'ai connu la Baſtide, lorsque la Baſtide n'était qu'un riant village; j'ai suivi, à travers les plus jolies guinguettes du monde & les plus délicieuses maisons de campagne, le chemin fleuri

qui allait vers la Souys. Ce chemin a été remplacé par un autre, tout le long de la berge, droit comme un I.

Mais ma pitié pour les arbres m'éloigne un peu de Bordeaux, j'y rentre. Quelque sympathie que j'éprouve pour le passé, je n'en suis pas cependant à regretter le fort du Hâ, cette abjecte prison. Peu m'importe qu'on ait rayé de mon *Bordeaux gascon* ce monceau de pierres & de fer, cette ruine laide & noire, pleine seulement des souvenirs du terroriste Lacombe.

Je ne prends pas aussi facilement mon parti de la métamorphose de la rue Sainte-Catherine, — *cette principale artère de notre cité,* comme ne manquait jamais de dire feu *l'Indicateur,* le journal-Prudhomme de Bordeaux. (*L'Indicateur* disait aussi en parlant des membres du conseil municipal : *nos édiles.*) — La rue Sainte-Catherine actuelle porte dans son long parcours l'empreinte de l'esprit moderne, froidement pratique & ingénument positif, l'esprit d'un siècle sans architecture, ce qui sera la grande insulte que l'on jettera plus tard au dix-neuvième siècle. La rue Sainte-Catherine actuelle est claire, propre, d'une régularité irréprochable; elle fait très-bien sa partie dans le chœur des grandes rues neuves de Paris & de Lyon, auxquelles elle ressemble en tous points.

L'ancienne rue Sainte-Catherine était tortueuse, sombre, étroite; elle changeait dix fois de physionomie & de nom dans sa route; elle allait d'abord cahin-caha jusqu'à la place Saint-Projet; là, le désordre s'emparait de ses pas; elle s'engouffrait dans un petit passage, dégringolait une ruelle pour aboutir à la fontaine du Poisson-Salé; elle devenait la rue du Cahernan, &, jouant des coudes à droite & à gauche, elle débouchait sur les fossés des Carmes, qu'elle traversait. Elle s'enfonçait alors dans le quartier israélite & s'intitulait la rue Bouhaut. — Oh! ce quartier & cette rue! je voudrais rendre l'impression étrange qu'ils m'ont laissée; je voudrais donner une idée de ces grandes maisons sévères, aux fenêtres toujours closes, aux cours à galeries superposées & ouvertes. Le bas de ces maisons était presque uniformément occupé par des boutiques de marchands d'habits, de ces boutiques encombrées & profondes où les juifs excellent à faire la nuit. Des noms d'origine espagnole ou portugaise s'étalaient fièrement sur les enseignes: Chimène, Léon, Mendès, Rodriguez, Nunez, Lopez, Diaz, etc. Chaque maison était exhaussée de cinq ou six marches sur lesquelles jouaient & criaient des enfants singulièrement nombreux. Toute une population reconnaissable à ses yeux perçants, vieillards à barbe blanche, jeunes filles

à chevelure noire, se pressaient, circulaient dans cette rue Bouhaut, appelée familièrement par ses habitants eux-mêmes *le canton* ou *la nation*, & qui était le centre du quartier israélite, si considérable & si important à Bordeaux, à toutes les époques.

Au bout de la rue Bouhaut était la place Saint-Julien, où avaient lieu les exécutions capitales. Ce théâtre sanglant faisait le pendant du Grand-Théâtre, situé à l'autre extrémité de la rue Sainte-Catherine. — Grâce à Dieu, ne m'y étant jamais trouvé au petit jour, je n'ai rien à raconter de ses légendes siniſtres...

Je désirerais en finir avec les rues avant d'arriver aux hommes. Or, ma mémoire est semblable elle-même à un carrefour où je me sens attiré de tous les côtés. C'eſt la rue du Puits-de-Bagne-Cap qui veut me dire son fabliau du basilic; c'eſt la rue des Argentiers & la rue des Bahutiers qui essayent de m'induire en moyen âge; c'eſt la rue Saint-James, pleine des souvenirs de la domination anglaise; c'eſt la rue des Ayres, où il n'y a que des fleuriſtes; la rue Bouquière, où il n'y a que des tourneurs tabletiers; la rue Bouffard, où il n'y a que des cordonniers; c'eſt la rue Victoire-Américaine, avec sa double rangée de maisons uniformes & fières; ce sont des rues aux noms plus bizarres les uns que les

autres : la rue des Trois-Canards, la rue Maucoudinat, la rue Tombe-Loly, la rue Arnaud-Miqueu, la rue Cache-Cocu (aujourd'hui rue Sainte-Eugénie), la rue du Grand-Cancéra & la rue du Petit-Cancéra, la rue de la Grande-Taupe & la rue de la Petite-Taupe, la place Colombe, le chemin de Terre-Nègre, la rue Coupe-Gorge,— derrière le cimetière de la Chartreuse. Horreur!

Ce sont les Allées d'Amour, terminées d'une façon si romantique par le porche de Saint-Seurin, les Allées d'Amour qui me disent : « Ingrat! n'auras-tu pas un mot pour nous dans ta nomenclature? Nous t'avons vu bien souvent, en une certaine année où tu semblais prendre à tâche de justifier notre nom; tu passais régulièrement à la même heure, entre chien & loup; tu te dirigeais vers la rue des Religieuses, puis tu revenais sur tes pas, lentement, tournant la tête, t'arrêtant jusqu'à ce qu'un bruit de feuilles réveillées t'annonçât la présence de la personne attendue. Pour nous avoir oubliées, il faut que tu aies trouvé à Paris d'autres Allées d'Amour! (1) »

Hélas!

Et le bon vieux palais Galien, cette ruine en-

(1) Mon digne ami le docteur Vénot m'écrit pour m'apprendre que les Allées d'Amour doivent être orthographiées : *allées Damour*, du nom d'un chanoine. — Tant pis! je ne détruirai pas ma période.

nuyée, perdue au milieu des échoppes, s'affaissant chaque jour & s'en allant en poussière ! Le palais Galien, ce reste misérable d'une chose immense & splendide ! Des fragments d'arceaux briquetés & durement cimentés s'en voyaient encore, de distance en distance, encastrés dans les murailles des maisons de la rue Fondaudége. — Je ne saurais mieux comparer ces débris qu'aux Thermes de l'hôtel de Cluny.

Quant au théâtre...

II

SÉJOUR DE MOLIÈRE A BORDEAUX. — LA GRANGE-CHANCEL. — LES SALLES DE SPECTACLE AVANT LOUIS.

M. G*** s'exprima de la sorte :

— Je suis le doyen des habitués du Grand-Théâtre de Bordeaux, & accessoirement du Théâtre-Français. Vous souriez de l'espèce de vanité que j'apporte dans cette déclaration. C'eſt moi qui porte constamment une calotte de velours noir ; & c'eſt moi aussi que l'ouvreuse eſt parfois obligée de venir réveiller, quand la rampe eſt éteinte.

Je n'ai pas toujours dormi comme maintenant ; vous allez vous en apercevoir. J'ai eu longtemps des yeux très-ouverts & des oreilles très-attentives ; c'eſt de moi que date l'expression locale : *Ecouter le ballet*. Si je ferme les yeux aujourd'hui, c'eſt pour revoir mes vieilles & chères connaissances.

Je ne suis pas un savant, mais j'ai de la mémoire ; &, puisque vous voulez bien faire appel

à mes souvenirs, je vais essayer de grouper quelques épisodes, de raviver quelques portraits.

Vous ne me trouverez pas très-ferré sur les origines de l'art dramatique dans notre ville.

La présence de Molière à Bordeaux, avec la troupe de la Béjart est une tradition généralement admise. On cite l'excellent accueil qu'il reçut du duc d'Epernon, gouverneur de la Guienne ; on indique dans la rue Montméjean le théâtre où il donna ses représentations ; on rappelle que c'est là qu'il fit jouer son premier essai tragique, *la Thébaïde*, & l'on ne cherche point à dissimuler l'insuccès de cette œuvre. Ces affirmations sont tellement précises, qu'elles ont été enregistrées & acceptées par tous les biographes de l'illustre comique (1).

(1) Pourtant, il s'est trouvé dernièrement, à Bordeaux même, un homme très-honorable & très-sincère qui a essayé de contester la valeur de ces renseignements. Dans une *Histoire des théâtres de Bordeaux,* M. A. Detcheverry, archiviste de la mairie, élève des doutes sur le passage & le séjour de Molière. De ce que, dans les dossiers relatifs au gouvernement du duc d'Épernon, il n'a rencontré ni quittance ni enregistrement théâtral, M. Detcheverry est bien près de conclure au rejet de la tradition.

En pareille matière cependant, il faut compter pour quelque chose la tradition, surtout lorsque, comme ici, elle ne sert aucune opinion & n'est utile à aucune caste. A défaut des pièces officielles que réclame M. Detcheverry, il est d'autres documents qui ne sont pas sans autorité. Je crois à deux voyages de Molière à Bordeaux, & peut-être à un troisième. Je vais dire les raisons sur lesquelles je m'appuie.

Je sais avec plus de certitude que la Grange-Chancel, préludant à ses trop véhémentes *Philippiques*, écrivit chez nous, & dans l'âge le plus tendre, ses premières tragédies.

On sait que Molière quitta Paris en 1646 pour exploiter la province avec une troupe dirigée par Madeleine Béjart. Vers quelle ville importante se dirigea-t-il d'abord? Bordeaux réclame, & sa réclamation semble fondée par la date de *Séjanus*, tragédie de Jean Magnon, — ce poëte excentrique qui se vantait d'avoir fait sept cent cinquante vers en moins de dix heures, & qui mourut assassiné sur le Pont-Neuf. *Séjanus* est dédié au duc d'Epernon (Bernard de Nogaret de la Valette). L'auteur rappelle en termes reconnaissants la protection accordée par Monseigneur à la troupe de la Béjart pendant son séjour à Bordeaux. Cette dédicace, imprimée en 1647, permet de supposer que la Béjart était à Bordeaux en 1646. Si la Béjart y était, Molière y était aussi. — Voilà pour le premier voyage.

Deux ans après, en avril 1648, on retrouve Molière en représentation à Nantes, ainsi qu'il résulte de pièces authentiques. On perd ensuite sa trace jusqu'à Narbonne, où sa présence, le 10 janvier 1650, est confirmée par un acte de baptême où il figure en qualité de parrain. Mais entre Nantes & Narbonne, il y a Bordeaux; M. Bazin & plusieurs autres historiens n'hésitent pas à déterminer jusqu'aux premiers mois de 1649, — époque des troubles de la Fronde, — le séjour que Molière dut y faire.

J'avoue qu'en ce qui concerne un troisième passage, je n'ai d'autre guide que l'ouvrage de M. Emmanuel Raymond: *Pérégrinations de Molière dans le Languedoc*. Il est vrai que c'est un des livres les plus riches en documents inédits qui aient été publiés depuis sept ans. Voici comment s'exprime M. Emmanuel Raymond, après avoir signalé la rencontre de Molière avec Chapelle & Bachaumont à Carcassonne, au mois d'août 1656: « De Carcassonne, la troupe de Molière se porta sur Castelnaudary, visita une seconde fois Toulouse, s'arrêta à Agen, & alla faire à Bordeaux le malencontreux

Au dix-huitième siècle, deux acteurs qui devaient tenir une place estimable à la Comédie-Française, Bellecour & d'Alainval, méritaient les applaudissements du public bordelais, réputé déjà comme très-difficile.

Vers la même époque, une de nos plus gracieuses compatriotes prenait son essor vers l'Académie royale de musique ; c'était mademoiselle Fel, à qui Jean-Jacques Rousseau a consacré quelques lignes de ses *Confessions*, mademoiselle Fel, la maîtresse de Grimm, & qui créa le rôle de Colette dans *le Devin du village*.

Un assez grand nombre de salles de spectacle se succédèrent avant l'érection du fameux monument de Louis. J'étais trop jeune pour me les rappeler aujourd'hui. Je sais seulement que,

essai de *la Thébaïde*, dont le président de Montesquieu a rendu compte. »

Je borne là mes investigations, après lesquelles il me paraît difficile de croire que Molière *ne soit pas allé à Bordeaux*.

Le 14 janvier de cette année (1865), à l'occasion du deux cent quarante-troisième anniversaire de la naissance de Molière, Bordeaux s'est piqué d'honneur plus que Paris, en faisant représenter sur son Théâtre-Français, une comédie en deux actes & en vers, intitulée *Molière à Bordeaux*. L'auteur est M. Hippolyte Minier, un de ces poëtes & de ces sages qui se trouvent fort bien de la province où ils ont enclos leur ambition. Ce n'est ni sa première pièce, ni son premier succès. Les lettrés connaissent de M. H. Minier des satires extrêmement remarquables.

tour à tour incendiées, elles n'ont laissé nulle trace, ni dans la rue du Chai-des-Farines, ni sur la place de la Mairie, ni sur les fossés de l'Intendance, non plus qu'à la porte Dauphine, où elles furent situées.

L'ère dramatique de Bordeaux ne date réellement que de la fondation du Grand-Théâtre, par Louis.

INAUGURATION DU GRAND-THÉATRE. — BEAUMARCHAIS. — LES CINQ GENRES. — LE GRAND-OPÉRA. — UNE ÉMEUTE. — PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE. — LAYS. — LA PAUVRE FEMME. — MADAME CATALANI. — MADAME BRANCHU. — L'OPÉRA-COMIQUE.

On a tout dit sur le Grand-Théâtre de Bordeaux, sur cette majestueuse œuvre d'art dont l'édification dura sept ans & coûta des millions; c'est notre *régent*, à nous. Pourtant ce ne fut pas sans subir de longues luttes, sans endurer d'odieuses tracasseries, que Louis put mener à fin son monument. Un jour que Beaumarchais, de passage à Bordeaux, était venu le voir au milieu de ses échafaudages, le pauvre architecte lui confia ses chagrins & ses découragements.

— Allons, lui dit en riant l'auteur de *Figaro*, faisant allusion aux appareils de toute sorte qui l'environnaient, allons, en élevant cet édifice à

ta gloire, ne t'attendais-tu pas à être encombré par les *grues?*

Malgré cette apparence de plaisanterie, Beaumarchais s'intéressa sérieusement aux projets de son ami, l'aida de son influence, qui était grande, & de ses conseils, qui étaient bons ; ce fut même à cause de Louis que Beaumarchais resta à Bordeaux une partie de l'année 1778 ; il appliqua son imagination & son activité à la réalisation des fonds nécessaires pour l'achèvement de la salle ; — & ce diable d'homme, qui traînait en tous lieux le succès après lui, contribua vivement au triomphe définitif de Louis.

L'ouverture du Grand-Théâtre eut lieu solennellement le 8 avril 1780. On joua *Athalie.*

Cinq genres s'emparèrent de cette salle toute resplendissante : le grand-opéra, la tragédie, la comédie, l'opéra-comique & le ballet.

Le grand-opéra fut d'abord défrayé par Gluck & Piccini ; je me souviens encore des magnifiques représentations d'*Armide*, où brillait la belle voix de mademoiselle Clairville, sans rivale dans les *rôles à baguette;* on désignait ainsi les rôles de fée & de reine. *Œdipe à Colone*, *Clytemnestre*, *Zoraïme & Zulnare*, *Anacréon chez Polycrate*, *Sargines*, *Gulistan*, *Stéphanie & Montano*, m'ont fait passer des

moments délicieux. Je crois encore entendre la voix de Donat, une des plus puissantes *hautes-contre* que l'on ait jamais connues. Aujourd'hui, les hautes-contre s'appellent des ténors. Pauvres ténors ! en ai-je vu assez défiler devant cette rampe : Fay, Lecomte, Dumas, Tesseire, Ragueneau, Valgalier.

Trois ans après l'ouverture du Grand-Théâtre, c'est-à-dire en 1783, il y éclata une émeute considérable. Je vais vous la raconter dans ses détails. Gaillard & Dorfeuille étaient alors directeurs. Le parterre les demanda un soir, en criant qu'il voulait voir jouer *Castor & Pollux* par un acteur de Paris, alors de séjour à Bordeaux. Méconnaissant le vœu du public, les jurats défendirent aux directeurs de se présenter ; ils allèrent même plus loin, & comme on insistait, ils firent baisser la toile sans annonce & éteindre les lumières. Le parterre indigné cria beaucoup ; il évacua la salle pourtant, mais la sortie fut si bruyante, que les jurats se crurent obligés de faire enlever un des cabaleurs & de le faire conduire à l'hôtel de ville dans une voiture escortée du guet à cheval, le sabre nu.

Jusque-là ce n'était rien, ou du moins c'était peu de chose.

Mais, le lendemain, les têtes avaient fermenté. On se rendit en foule au Grand-Théâtre, avec

la résolution de ne point laisser jouer avant qu'on n'eût rendu à la liberté le jeune homme arrêté la veille, & que les directeurs ne fussent venus eux-mêmes présenter des excuses.

Les jurats avaient prévu ces dispositions & répandu en conséquence dans le parterre un grand nombre de *mouches* ou espions; reconnus, ceux-ci furent renversés & foulés aux pieds. Des valets de ville survinrent, &, le sabre au bras, tombèrent sur la jeunesse.

Un cri général d'indignation partit des loges, des balcons & du parquet. « Tue! tue! » exclame-t-on de tous côtés; ces mots raniment les jeunes gens, & la soldatesque eſt repoussée. Mais ce triomphe ne leur suffit pas : il leur faut la délivrance du prisonnier, ainsi que la punition des directeurs. Dorfeuille paraît & essaye quelques soumissions; on les rejette. Alors un jeune homme se hisse sur les épaules d'un groupe, & fait défense à tout le monde de revenir au théâtre d'ici à trois mois.

A neuf heures & demie on se sépara; le spectacle n'ayant pas eu lieu, la recette dut être versée dans la caisse de l'hôpital.

Les jours suivants, trois mille personnes au moins, rassemblées sur la place, s'emparaient des avenues du théâtre, les barricadaient, empêchaient les abonnés d'entrer, chassaient la

garde bourgeoise, & reconduisaient les femmes avec recommandation de ne plus revenir, si elles ne voulaient s'exposer à être fouettées.

Cette mise en interdiction ne pouvait durer longtemps. Malgré le privilége qu'avait la ville de se garder elle-même, M. de Fumel fit demander des troupes. Deux cents dragons arrivèrent. En outre, le parlement lança ses foudres & ordonna une instruction contre les séditieux. Ces coups d'autorité firent renaître le calme, mais néanmoins on continua à ne pas aller à la comédie, excepté quelques capitaines de navire et quelques étrangers.

En fait de cabale, convenez que celle-ci est une des plus importantes que les annales dramatiques aient eues à constater (1).

En juin 1793, Lays donna douze représentations ; mais notre municipalité, le considérant comme suspect de modérantisme, l'empêcha de continuer. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après Thermidor, ce même voyage fut reproché à Lays, & qu'à Paris on l'accusa de s'être rendu à Bordeaux avec une mission du comité de salut public.

Pendant quelques années les représentations

(1) Il faut toutefois placer au premier rang l'émeute de Marseille, arrivée en 1772 & remplie d'incidents épouvantables.

furent plus orageuses que jamais; elles devinrent même sanglantes à l'époque de la réaction thermidorienne. Au commencement de 1795, l'acteur Compain fut massacré en plein théâtre. Il avait paru un instant au spectacle du Lycée des Arts, à Paris.

La réaction n'épargna pas les femmes. Madame Louise Fusil, engagée pendant cette même année pour remplir les Dugazon, a raconté dans ses *Souvenirs* la scène dont elle faillit être victime :

« Je jouais *la Pauvre femme*, opéra royaliste de Marsollier. Au moment où je m'écrie : *La terreur ne reviendra jamais, j'en prends à témoin tous mes concitoyens!* on applaudit avec fureur & l'on cria *bis*. Je répétai avec un très-grand plaisir, & m'avançant sur la scène, je dis avec beaucoup d'énergie : *Non, la terreur ne reviendra jamais!* A peine avais-je terminé cette phrase, qu'on me lança une pièce de monnaie en cuivre, appelée *monneron*, & presque aussi grosse qu'un écu de cinq francs; elle me tomba sur la poitrine & me fit perdre l'équilibre. Fort heureusement j'avais un fichu très-épais; mais si je l'eusse reçue à la tête, j'étais tuée. On ne peut se faire une idée des vociférations & du tumulte que cela occasionna ; si l'on eût trouvé celui qui avait jeté ce *monneron*, il eût été écharpé. J'en éprouvai cependant beaucoup moins de mal qu'on ne pouvait le craindre ou qu'on l'avait espéré. On rejoua cette pièce le lendemain, & l'on

peut penser combien je fus applaudie; mais lorsque je redisais les mêmes phrases, je jetais involontairement un coup d'œil fugitif vers l'endroit d'où était parti le projectile. « N'ayez pas peur! me criait-on; ils ne s'en aviseront pas! » En effet, tout se passa sans opposition. On rejoua plusieurs fois cette pièce, & chaque soir j'étais accompagnée par une foule de jeunes gens qui me suivaient jusque chez moi, dans la crainte qu'il ne m'arrivât malheur. M. Brochon, ami de Barbaroux & de M. Ravez, me reconduisit pendant longtemps. C'était un avocat d'autant plus eftimé à Bordeaux qu'il avait été le défenseur officieux de plusieurs accusés dans un temps où cette noble mission n'était pas sans danger (1). »

En 1806 (au mois d'avril, si ma mémoire me sert bien), la célèbre Catalani vint donner deux concerts qui révolutionnèrent Bordeaux. Je n'ai pas besoin de rappeler ici la prodigieuse étendue de sa voix; nulle mieux qu'elle n'a mérité le surnom de *première chanteuse du monde*. Madame Catalani était, en outre, une fort belle personne, taille avantageuse, figure sympathique; &, ce qui eft très-rare, surtout chez les cantatrices italiennes, sa mise était d'une grande simplicité.

A son deuxième concert, le public ne laissa pas achever *Maison à vendre*, qui commençait

(1) *Souvenirs d'une actrice,* par madame Louise Fusil. Paris, 1841.

la soirée. On demanda à grands cris madame Catalani ; car on ne disait pas encore *la* Catalani : l'admiration n'empêchait pas le respect.

Le comédien Mayeur, dont je parlerai plus tard, & qui assiſtait avec moi, dans un coin du parterre, à cette solennité, improvisa la boutade suivante, qui parut le lendemain dans quelques journaux :

De cette virtuose admirable, étonnante,
Tout l'auditoire eſt dans l'enchantement.
Hé ! qu'a donc de si surprenant
Sa belle voix que chacun vante ?
Un rossignol en fait autant.

Madame Branchu succéda, quelques mois après, à madame Catalani, & obtint un succès à peu près égal.

Toutes les célébrités du chant tiennent à honneur de venir se faire entendre sur notre scène : aussi n'en eſt-il pas une qu'il ne nous ait été donné d'applaudir, depuis mademoiselle Falcon jusqu'à madame Tedesco, depuis Nourrit jusqu'à Duprez.

L'opéra-comique, cet annexe du grand-opéra, jouit d'une grande faveur à Bordeaux ; au nombre de ses meilleurs & de ses plus anciens interprètes, les noms de Moreau-Sainti & de Grignon arrivent tout d'abord sur mes lèvres. Eſt-ce ma

faute, à moi, si mes plus vives sympathies sont pour le passé ? D'autres vieillards viendront, dans cinquante ans, qui vanteront à leur tour les jeunes talents d'aujourd'hui. Laissez-moi être de mon âge & me rappeler ceux qui furent jeunes en même temps que moi.

LA COMÉDIE ET LA TRAGÉDIE. — LECOUVREUR. — L'EMPLOI DES TURCS. — RICHAUD-MARTELLY, PERROUD. — ROMAINVILLE SUR LA TABLE DE DISSECTION. — L'HABIT DE DESFORGES. — LES MÉMOIRES DE LAFON. — LIGIER.

L'ancien répertoire semble avoir fourni sa carrière ; la tragédie est morte depuis Rachel ; la comédie agonise. Il fut une époque, cependant, où la scène bordelaise, fertile en sujets de premier ordre, rivalisait avec la Comédie-Française. C'était l'époque où elle se recrutait de Romainville, de Lecouvreur, de Richaud-Martelly, de Desforges & de Perroud.

Je n'ai pas eu le plaisir de voir Romainville ; de l'aveu de tous ses contemporains, c'était un valet précieux, un Crispin rempli de feu & de mordant.

Lecouvreur, le financier, était l'ami de Lekain, de Monvel & de Molé, avec lesquels il avait joué souvent en province, & qui le tenaient pour un comédien supérieur. Ses commencements

avaient été très-difficiles, & il aimait à les raconter : clerc de procureur dans une petite ville du Poitou, il quitta brusquement le tabouret de son étude pour se présenter chez M. Bernos, directeur d'une troupe ambulante. Lecouvreur n'était pas beau ; il avait les genoux un peu cagneux.

— Monsieur, lui dit le fier Bernos, avec des jambes comme les vôtres on ne peut pas représenter des héros.

— Je débuterai en Turc, répondit doucement Lecouvreur, dans Orosmane, Bajazet, Mahomet...

— Mais, monsieur, croyez-vous donc que j'aurai toujours des Turcs à vous donner ?

Néanmoins, le candidat insista avec tant d'humilité, que M. Bernos consentit à le recevoir.

Si Lecouvreur n'avait pas de rival dans les financiers, Desforges (qu'il faut se garder de confondre avec Desforges, l'auteur de *la Femme jalouse*) était inimitable dans les paysans. Il jouait aussi dans l'opéra-comique, où il tenait l'emploi de Juliet, à qui je l'ai vu souvent préférer.

Richaud-Martelly avait conquis une très-belle réputation dans les premiers rôles de comédie, en dépit d'une tournure assez commune & d'un

organe lourd ; mais il faisait habilement servir ses défauts dans *le Misanthrope* & dans *l'Habitant de la Guadeloupe*. C'était, en outre, un homme de littérature ; on lui doit principalement une pièce en cinq actes, les *Deux Figaro*, qui est imprimée.

Le premier comique était Perroud, qui, déjà à Paris, avait créé, en 1791, le rôle de Figaro dans la *Mère coupable*, au théâtre du Marais. Perroud avait commencé par le drame & la tragédie, & ce ne fut que très-difficilement qu'il se résolut à les abandonner ; je lui ai vu représenter, le même soir, Pyrrhus dans *Philoctète*, & Brillant dans le *Mariage du Capucin ;* c'était en 1797 ou 1798. La comédie finit cependant par avoir le dessus, & ce fut tant mieux. Perroud joua à Bordeaux, de la façon la plus heureuse, *l'Auberge de Calais, la Revue de l'an VI, le Collatéral, ou la Diligence à Joigny*. Il avait une singulière aptitude pour l'emploi des gascons, qui représentèrent longtemps, comme on sait, une spécialité au théâtre. Plus tard l'Odéon nous l'enleva définitivement.

De tous ces intelligents comédiens, deux seulement ont leur portrait dans le foyer du Grand-Théâtre : Romainville & Desforges.

Celui de Romainville est placé au-dessus de la cheminée. C'est un grand tableau sur fond

noir, avec un quatrain en lettres d'or, où Romainville eſt qualifié de *Roscius des Français*. Il est représenté en coſtume de Crispin, une jambe sur une table, l'autre posant à terre, la mine effarée. Cette poſture eſt une énigme pour beaucoup de personnes. Il s'agit de *Crispin médecin*, comédie de Hauteroche. Crispin, surpris en rendez-vous chez le docteur Mirobolan, n'imagine rien de mieux que de se faire passer pour un pendu qu'on attend, & de se coucher tout du long sur une table de dissection. On conçoit les terreurs du malheureux Crispin, & l'on voit d'ici ses lazzis lorsque le docteur Mirobolan parle de l'ouvrir. C'eſt un ces lazzis que le peintre a cherché à reproduire.

Le portrait de Desforges occupe le fond du foyer ; c'eſt une toile fidèle & spirituelle. Une inscription rappelle le talent de l'acteur, en même temps que l'honnêteté de sa vie privée. L'habit de Desforges, le même qui a servi au peintre, eſt conservé comme une relique dans le magasin du théâtre.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des portraits du foyer, mentionnons aussi ceux de Louis, de Blache père, maître de ballet, & de François Beck, chef d'orcheſtre. Cela fait cinq portraits en tout; ce n'eſt pas assez, il faudra en ajouter d'autres; &, pour ne pas sortir du grand

répertoire qui nous occupe en ce moment, j'indiquerai tout de suite aux peintres bordelais deux de nos plus célèbres compatriotes, Lafon & Ligier.

J'ai été l'ami de Lafon, &, si je m'arrête un peu à vous en parler, vous m'excuserez, n'eſt-ce pas? L'*Achille gascon,* comme on l'appelait à Paris, aurait mon âge s'il vivait encore. Il fut un des soutiens du Théâtre-Français, vous vous en souvenez; & ses rivalités avec Talma ont amusé toute une génération, qu'elles ont divisée en deux camps. Lafon & ses partisans ne prononçaient jamais le nom de Talma; ils disaient: *l'autre.*

Retiré aux Chartrons, dans sa vieillesse, le *Tancrède* des beaux jours de l'Empire avait beaucoup perdu de sa majeſté; il était devenu très-obèse, & il ressemblait à un serrurier énorme. Mais ce qu'il n'avait pas perdu, c'était le port de tête, l'ampleur du geſte, & cette affabilité que tout homme intelligent gagne au contact habituel des chefs-d'œuvre & dans la fréquentation des personnages illuſtres.

Lafon a laissé des Mémoires, — quarante volumes environ! — dont je m'étonne de ne pas voir paraître une partie. Ils ne peuvent cependant qu'être infiniment curieux, car leur auteur a vécu dans une période splendide, & il s'eſt trouvé

mêlé à des événements trop romanesques pour n'être pas de l'hiftoire.

Quant à Ligier, cette autre célébrité de la tragédie & du drame, espérons que lui aussi écrira ses Mémoires, & qu'il les publiera de son vivant. L'homme qui a créé le Chriftian de *Clotilde* & le Triboulet du *Roi s'amuse*, cet homme-là doit avoir de piquantes anecdotes à nous révéler sur la littérature moderne. En attendant, & depuis que Bordeaux, grâce aux chemins de fer, n'eft plus qu'un faubourg de Paris, Ligier vient passer les entr'actes de ses succès dans sa jolie maison de la rue Ségalier.

LA DANSE. — DAUBERVAL ET SA FEMME THÉODORE. — LEURS PORTRAITS DANS LES LANDES. — HUS JEUNE. — BLACHE PÈRE. — POTIER, DANSEUR COMIQUE.

Si la musique eft aimée à Bordeaux, on peut dire que la danse y eft idolâtrée. Le premier maître de ballet & le premier danseur dont le Grand-Théâtre se glorifie eft Dauberval; il fut engagé, avec sa femme Théodore, à vingt-huit mille livres par an, quelques années avant la Révolution, ce qui était un prix énorme pour l'époque. Dauberval était alors dans la force de l'âge & du talent. — Quelques mots sur ses antécédents vous intéresseront peut-être.

Dauberval avait eu pour maître ce bon Noverre, qui plaçait la danse au niveau de la philosophie, & qui écrivait de graves traités sur la portée sociale des entrechats. Noverre, lui ayant donné la théorie, le céda à Veftris, qui lui donna la pratique. Après avoir composé, dès l'âge de quatorze ans, des ballets pour les théâtres de Lyon & de Turin, Dauberval, qui était alors svelte & beau, débuta à l'Opéra dans le genre sérieux. Il y obtint des succès réels & qui, dit-on, franchirent même la rampe, car à cette époque les plus grandes dames, même celles qui avaient tabouret chez la reine, ne dédaignaient pas de prendre des leçons de danse auprès des zéphyrs de l'Opéra.

Au milieu de ses triomphes de toute espèce, la fatalité voulut que Dauberval devint gros. Il maudit les dieux & l'Olympe, & il se résigna à l'emploi des comiques. L'amant de Flore se transforma en un Faune bruyant & aviné; le rire chassa le sourire. Ce jour-là, ce fut un grand scandale chez les duchesses & les maréchales *du côté cour;* en revanche, ce fut un grand bonheur pour l'art.

Garrick & Lekain le regardaient plutôt comme un comédien célèbre que comme un danseur. Il refta vingt ans à Paris, & mérita d'être appelé *le Préville de la danse,* — un beau & ingénieux surnom!

Maintenant, qu'eſt-ce qui valut à la scène de Bordeaux l'inappréciable privilége de fixer Dauberval, depuis l'âge de quarante ans jusqu'à sa mort? Un ordre d'exil, simplement. Comme tous les grands artiſtes, Dauberval avait ses caprices: il refusa de danser devant la reine. Le lendemain, il lui fallut quitter Paris.

Rendons grâce à ce hasard, car Dauberval doit être regardé avec raison comme le père de cette école de danse bordelaise d'où se sont élancées presque toutes les réputations aériennes de ce siècle. C'eſt de Bordeaux qu'il a daté cette composition si gaie de *la Fille mal gardée,* rêve de Florian, toile de Greuze, traversée par un rayon de la malice de Beaumarchais. Madame Dauberval y était ravissante dans le rôle de Lise, bien qu'elle commençât à être âgée. On la citait également dans l'Isaure de *Raoul Barbe-Bleue,* mais à des titres bien différents, car, dans ce dernier ouvrage, c'était le plus vif attendrissement qu'elle savait exciter.

Les autres ballets de Dauberval sont : *Télémaque, le Page inconſtant* (1), *Amphion, ou*

(1) *Le Page inconstant,* c'eſt *le Mariage de Figaro* mis en ballet à l'époque où le roi venait d'interdire la représentation de la pièce de Beaumarchais dans toutes les villes de province. Cette idée fut suggérée à Dauberval un jour qu'il dînait avec sa femme chez un des premiers négociants de

l'Élève des Muses, *Psyché & l'Amour*, *Annette & Lubin*, & *le Déserteur*, où il remplissait le rôle de Montauciel.

L'explosion révolutionnaire permit à Dauberval de retourner à Paris, où il tint un salon renommé; mais il n'y refta que peu de temps; ses prédilections étaient définitivement acquises à Bordeaux. — Il y a quelques semaines, ayant résolu de faire le tour du bassin d'Arcachon, par terre, je m'arrêtai à Audenge pour me procurer une voiture. Audenge eft un petit village à moitié englouti dans les sables. J'entrai chez le facteur de la pofte, qui m'avait été indiqué comme étant le seul qui pût me fournir des moyens de transport pour Arès, où je voulais aller. Pendant qu'il attelait, mes yeux se portèrent sur deux médaillons gravés qui décoraient le mur; c'étaient les portraits de Dauberval & de sa femme, très-finement exécutés. Au-dessous du premier on lisait : « Jean Bercher Dauberval, né à Montpellier, le 19 août 1742. » Et cette inscription de Tibulle : « *Mille habet ornatus, mille decenter habet.* »

Au-dessous du second médaillon : « Théodore Dauberval, » & ces deux devises : « Ses talents

Bordeaux; *le Page inconstant* eut un succès d'enthousiasme ; vingt ans plus tard il fut joué à Paris, où il produisit le même effet.

séduisent, son esprit entraîne. — L'amitié seule peut apprécier son cœur. » Du refte, ni âge, ni lieu de naissance, sans doute par galanterie. Cette tête de Théodore, coiffée à l'antique, était d'un beau caractère.

Les deux portraits avaient été dessinés par Le Fèvre & gravés par Legoux.

Surpris, comme on le pense bien, d'une telle rencontre au milieu des Landes, j'appris du facteur que *monsieur* Dauberval avait possédé des terrains entre Audenge & Lenton. Et quels terrains, miséricorde! Le cheval de voiture qui me les fit traverser s'y enfonçait jusqu'aux genoux. — C'était bien la peine, pensais-je, d'avoir été une des célébrités de l'Opéra & la coqueluche des grandes dames du dix-huitième siècle, pour venir sur la fin de ses jours s'enterrer mélancoliquement dans ces sables brûlants, pour voir s'écouler sa vieillesse dans un désert qui était vraiment le bout du monde; car, en ce temps-là, il fallait plus de deux jours pour se rendre de Bordeaux à Audenge!

Il eft vrai de dire que Dauberval ne faisait pas de longs séjours dans ses bois de pins & dans ses champs de sable. Après avoir pris sa représentation de retraite, ennuyé de l'inaction, comme tous les vieux artiftes, il se mit à voyager. Ce fut dans un de ses voyages, à Tours,

qu'il mourut, âgé de soixante-trois ans, le 14 février 1805.

De l'école de Dauberval sont sortis Didelot, Auguste Veftris & mademoiselle Allard.

Hus jeune lui succéda sur notre scène dans l'emploi rendu si difficile de chef de ballets. Il avait de la grâce & quelques idées. On lui doit : *l'Apothéose de Flore, les Hamadryades, ou l'Amour vengé, les Jeux de Pâris au mont Ida,* & *Tout cède à l'Amour*. A cette époque commençait à se faire remarquer le danseur Albert, beau garçon, qui alla soutenir à l'Académie royale de musique la réputation de l'école de danse de Bordeaux.

De 1812 à 1817 environ, ce fut le règne de Blache père, règne glorieux & marqué par une multitude de ballets dignes d'entrer en comparaison avec ceux de Dauberval & de Gardel. Je ferais tressaillir le cœur de beaucoup de mes contemporains en leur rappelant : *la Chafte Suzanne, la Noce villageoise, Almaviva & Rosine, l'Amour & la Folie, Aaroun-al-Raschid, ou le Calife généreux, les Filets de Vulcain, l'Amour au village, Glaucus & Scylla, Fulbert, ou le Petit Matelot,* & ces *Meuniers* qui durent encore, ces *Meuniers* qui dureront toujours.

Blache eut l'idée d'une innovation très-heu-

reuse & qui devait réussir : il imagina de donner un rôle, dans son ballet d'*Almaviva & Rosine*, à Potier, qui jouait alors les comiques au Théâtre-Français ou théâtre des Variétés. Potier, dont le talent se pliait à tout, endossa la longue soutane de Basile & dansa même un pas avec la fringante Suzanne. Une autre fois, Blache père lui confia un personnage de bailli dans ses *Vendangeurs,* qui étaient le vaudeville de Piis & Barré, arrangé en pantomime.

Voilà mes meilleures soirées! Ensuite vint Robillon, le facétieux; puis, dans le genre gracieux, mademoiselle Angélique Martin, mademoiselle Bellon, madame Guy-Stéphan. Le ballet eſt toujours vivace chez nous; & ma lorgnette, assidûment braquée sur l'horizon de la rampe, y voit chaque jour se lever de nouvelles conſtellations.

LE THÉATRE-FRANÇAIS. — LE THÉATRE-MOLIÈRE. — LE THÉATRE MAYEUR. — LE THÉATRE DE LA GAITÉ.

Le Théâtre-Français était autrefois administré par la direction du Grand-Théâtre. Dans le principe, on y chantait l'opéra-comique, & l'on y représentait des pantomimes, voire même des petits ballets.

Un seul nom domine mes souvenirs du

Théâtre-Français : Potier! Pendant deux ou trois ans il a rempli cette salle de sa joie, de son esprit, de son originalité, de sa science profonde. Tous les rôles de Brunet, il les a joués, & avec quel succès! Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir *Pomadin*, M. Dasnières du *Sourd, le Béverley d'Angoulême, Nicaise peintre*, Janot & les Jocrisses. Ce grand corps sec, long, cette physionomie attentive, cet œil en éveil, ces geſtes imprévus, cet accent saccadé, tout cela m'apparaît, revient, & me force encore à rire comme autrefois. Autrefois, c'eſt-à-dire 1805 & 1808.

Du reſte, le Théâtre-Français a toujours possédé une troupe fort bonne; ses pensionnaires ordinaires se sont successivement appelés Raucourt, Landrol, Achard, Lafont, M. & Madame Taigny; le théâtre des Variétés a eu leur jeunesse, leur première verve. Modeſte, quoique perpétuellement florissant, il a plusieurs fois été le soutien du Grand-Théâtre.

Néanmoins, il lui a souvent fallu lutter contre des concurrences. L'ancienne Révolution avait amené la liberté des théâtres; on en ouvrit plusieurs; de ce nombre furent le Théâtre-Molière, rue du Mirail, & le Théâtre-Mayeur, sur les fossés des Carmes.

Le Théâtre-Molière s'était inſtallé brutalement dans la chapelle Saint-Jacques, aujourd'hui

rendue au culte. Ses propres ressources ne le soutinrent pas longtemps, & la direction du Grand-Théâtre finit par le prendre à son compte. Elle le fit exploiter par les acteurs de ses deux troupes; on n'y jouait guère que deux fois par semaine, pendant l'hiver, & on mettait la clef sous la porte pendant l'été.

Le Théâtre-Mayeur s'appelait ainsi du nom de son directeur, François Mayeur de Saint-Paul, acteur & auteur, un des hommes les plus étranges avec lesquels je me sois trouvé en relation. Il avait commencé par jouer la comédie à Paris, à l'Ambigu, chez Nicolet, & aux Variétés-Amusantes avec Volange, Beaulieu, Dorvigny & Bordier. Le rôle de *Claude Bagnolet*, dans la pièce de ce nom, lui valut une réputation; on le surnomma *le niais de bonne compagnie*. En ce temps-là, Mayeur composait déjà de petits vers & des farces pour les basses scènes. Par malheur, son succès l'ayant enhardi, il donna dans la dépravation d'esprit; un livre anonyme, qu'il publia sous le titre du *Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion du boulevard du Temple,* excita des bourrasques parmi la gent dramatique. Mayeur, afin de dérouter les soupçons, ne s'était lui-même pas épargné dans cette peinture des mœurs des plus infimes baladins. L'année suivante, il ajouta un second volume au

Chroniqueur, & successivement il publia, avec une rage que n'excuse pas la jeunesse, une série de productions analogues. *Les Pantins du boulevard* passèrent en revue les théâtres des Délassements-Comiques, de Beaujolais, etc. Ses calomnies impures allèrent jusqu'à s'exercer sur la reine, & on lui attribue une comédie odieuse : *l'Autrichienne en goguette*. Le flot de ses diatribes monta tellement, que l'opinion publique s'en émut; tant que Mayeur n'avait vu que ses épaules menacées il avait tenu bon, mais lorsqu'il s'aperçut que sa vie courait des risques sérieux, il quitta Paris & s'expatria.

Après avoir passé plusieurs années dans nos colonies françaises, d'où il entendit la chute bruyante de la monarchie, il se hasarda à remettre le pied sur le sol natal; mais il s'arrêta prudemment à Bordeaux. Du théâtre qu'il éleva sur les fossés des Carmes, on voit encore aujourd'hui le guichet où se diſtribuaient les cartes d'entrée (1). Ce théâtre dura peu de temps; &, tombé du faîte de sa direction, François Mayeur de Saint-Paul dut aller offrir ses services au Théâtre-Molière, & plus tard à celui de la Gaîté, — autre concurrence dont je vous entretiendrai tout à l'heure.

(1) Maintenant c'est un grand café, un Eldorado.

Au Théâtre-Molière, il fit jouer *les Terroristes, ou les Conspirations jacobites*, à-propos en un acte, mêlé de vaudevilles (première représentation le 5 vendémiaire an V).

Papelard, ou le Tartuffe révolutionnaire, par M. La Montaigne, est de la même année (1796), & du même théâtre. L'auteur joua le rôle principal dans son ouvrage : il parut avant le lever du rideau pour inviter les spectateurs à une double indulgence. Quelques jolis traits, quelques vers réussis (il s'agissait d'une comédie en plusieurs actes), ne sauvèrent point *Papelard*. L'acteur n'eut pas plus de succès que l'auteur ; son inexpérience de la scène était complète ; lui & sa pièce ne firent qu'une seule apparition.

Ce La Montaigne était connu depuis longtemps dans les rangs inférieurs de la littérature par des poésies fugitives, dont quelques-unes avaient été remarquées.

En ce temps-là, Bordeaux avait des journaux, des revues littéraires, son *Mercure de la Gironde* entre autres, rédigé par le citoyen Dumas-Denugon, & dont la collection, en quatre volumes in-octavo, est devenue d'une rareté excessive. Pour mieux dire, vous ne la trouverez guère que chez moi, sur ces rayons que vous voyez. Dans ce *Mercure*, il se faisait une

critique dont votre *Mercure* de Paris ne peut pas vous donner l'idée. Je me souviens qu'après une représentation au Théâtre-Molière de *la Papesse Jeanne*, quelques amateurs adressèrent à cette revue des réflexions qui se terminaient de la sorte :

« Que madame Dorfeuille (la directrice du Théâtre-Molière) abandonne enfin ce genre de pièces tout au plus soutenable aux théâtres de foire, ou qu'elle ne se décore plus du nom respectable qu'elle profane. »

Cette lettre était signée des initiales : M., P., V., O., B., *amateurs*.

Lisez vous-même la réponse que se crut en droit de publier, dans le numéro suivant, le régisseur du théâtre. Je ne crois pas que, dans votre carrière de journaliste, vous ayez jamais rencontré quelque chose de plus énorme comme outrecuidance & comme ineptie.

« Au rédacteur du *Mercure de la Gironde*.

« Le messager des dieux, le complaisant Mercure, nous remet à l'instant votre plate diatribe. Fatigué, il demande ce que contient le paquet qu'il vient d'apporter : les réflexions de MM. M., P., V., O., B., amateurs. Ah! Jupiter, qu'elles sont lourdes! Je ne bats plus que d'une aile.

« C'eſt sans doute à la suite d'un feſtin que vous sont venues les utiles réflexions que vous soumettez au public. Vous voudriez, dites-vous, pouvoir donner des éloges à madame Dorfeuille, direčtrice du théâtre de la rue du Mirail, dit Molière. Quelle soif vous dévore? Avortons du parterre, embryons barbouillés de mûres & de lie, apprenez que madame Dorfeuille n'a jamais enivré de flatteurs.

« M...auvaise P...lume, V...énale, O...rdurier, B...aragouin! Vous osez vous parer du titre d'amateurs! vous osez imprimer de pareilles sottises! Que de choses profitables pour vous nous aurions encore à vous dire! Mais nous finissons en vous conseillant de ne plus employer le ſtyle parasite si vous voulez accréditer vos réflexions.

« Au nom de la citoyenne Dorfeuille & des artiſtes du théâtre dit de Molière,

« LIÉBERT, *artiste & régisseur.* »

Le singulier morceau! convenez-en.

Mais arrivons au théâtre de la Gaîté, — concurrence plus récente.

Je crois voir encore sur les allées de Tourny, auprès de l'ancien café Moreau, le charmant petit théâtre de la Gaîté. Jolie salle, grand foyer, agréable jardin. Un ancien direčteur de marionnettes, J.-B. Cortay, dit Bojolais, homme habile & entreprenant, l'avait fondé vers le commencement du siècle. On n'y jouait que le vaudeville, & la foule y affluait. Mais aussi quelle

troupe intelligente, aćtive! C'eſt là qu'ont commencé & se sont formés la plupart des comédiens qui devaient s'illuſtrer à Paris. Lepeintre aîné & Ferville étaient, la première année, les deux colonnettes de ce théâtre en miniature. Lepeintre aîné jouait les traveſtissements, les caricatures & les arlequins, genre aujourd'hui complétement disparu & dans lequel il excellait.

Ferville, qui a fourni une si brillante carrière au Gymnase-Dramatique, Ferville tenait au théâtre de la Gaîté l'emploi des amoureux, des petits-maîtres & aussi les *rôles de galerie*. Les rôles de galerie étaient les personnages hiſtoriques. Il avait une tournure avenante, un débit mesuré, & était, en outre, bon musicien. Ce fut lui qui créa à Bordeaux le rôle de Sainte-Luce dans *Fanchon la vielleuse*.

A ces deux artiſtes déjà très-aimés vinrent se joindre l'année suivante Lepeintre jeune, qui n'avait pas encore cette encolure énorme dont son talent se trouva un jour subitement doublé; & enfin François Mayeur. Ce fut là que l'auteur du *Chroniqueur désœuvré*, après quelques excursions de courte durée à Paris (1) & dans les départements, revint continuer sa carrière dra-

(1) Mayeur a tenu, pendant quelque temps, boutique de librairie dans la cour Mandar.

matique. Il était plus rassis, plus moral; on recherchait son entretien. Mais sa fécondité littéraire était toujours la même : pendant les années qu'il resta attaché aux théâtres de Bordeaux, on ne saurait dire le nombre de pièces de tout genre qu'il composa & qu'il fit représenter : vaudevilles d'actualités, prologues d'ouverture, à-propos sur nos victoires, etc.

Tels étaient les acteurs de notre petite salle de la Gaîté.

Ils réussirent tellement, ils attirèrent tant de monde, &, d'un autre côté, les faillites se succédèrent au Grand-Théâtre avec une si désolante monotonie, que l'administration municipale mit en demeure l'heureux directeur de la Gaîté, Cortay-Bojolais, de fermer sa salle immédiatement, ou de prendre la direction des quatre théâtres de Bordeaux. Ce fut ce dernier parti que choisit Bojolais, & sa gestion compta des périodes brillantes.

En 1819, le théâtre de la Gaîté périt de la mort ordinaire aux salles de spectacle : l'incendie. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui la maison du café Kern.

ANECDOTES CONTEMPORAINES. — LES CÉLÉBRITÉS PARISIENNES A BORDEAUX. — FRÉDÉRICK-LEMAITRE. — MADEMOISELLE GEORGES. HÉLÉNA GAUSSIN.

A force de regarder en arrière, il me revient quelques anecdotes qui vous délasseront peut-être de mes dates.

Bordeaux juge parfois très-singulièrement (j'allais dire injuftement) les artiftes parisiens qui viennent lui rendre visite : Frédérick-Lemaître ne l'a pas remué; Arnal n'a été compris qu'à son second voyage. Souvent même Bordeaux ne se contente pas d'affecter une dédaigneuse indifférence pour les comédiens d'élite; Bordeaux siffle, Bordeaux *chute,* Bordeaux eft sans pitié. Il y a vingt ans, j'ai vu au Grand-Théâtre mademoiselle Georges pleurer de rage, après une représentation de *la Tour de Nesle,* où son passé, la puissance de son gefte, le preftige de son nom, avaient été insuffisants à la préserver d'un outrage d'autant plus sanglant pour elle qu'il n'y avait pas cinq cents personnes dans la salle. Douze heures après, l'altière Marguerite de Bourgogne avait quitté Bordeaux.

L'aventure de mademoiselle Georges me remet en mémoire une incartade de ce pauvre Lhérie,

auteur-acteur, mort dans une maison de santé. Lhérie *chargeait* beaucoup, soit qu'il représentât *Roquelaure*, soit qu'il jouât *Talma ou la Révolution des costumes*. Une fois le public bordelais, plus hérissé que d'ordinaire, s'impatienta de ces excursions trop fréquentes hors du domaine de la vérité; il rappela l'artiste à son devoir. Lhérie, profondément blessé, s'avança au bord de la rampe & proféra ces paroles : « Messieurs, je ne reparaîtrai jamais sur les théâtres de Bordeaux. »

Les gazettes étrangères m'ont appris le décès de mademoiselle Héléna Gaussin, la petite-fille de cette illustre & touchante Gaussin à qui Voltaire adressait cet éloge :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mademoiselle Héléna Gaussin, à qui les indiscrétions de la *Gazette des Tribunaux* avaient fait, dans les derniers temps, une réputation désagréable, donna quelques représentations sur notre Grand-Théâtre. Elle joua principalement la *Marie Tudor*, de Victor Hugo; & la fidélité de mon souvenir, qui n'est tenu à aucune galanterie posthume, m'oblige à déclarer qu'elle n'y obtint aucun succès. C'était une personne très-belle, grande, aux membres bien en place;

mais ses mouvements étaient brusques, sa diction manquait de point d'appui. Elle venait de créer à Paris le rôle de la princesse Brancador, dans *les Ressources de Quinola,* de M. de Balzac. Princesse de fantaisie, à la bonne heure; mais elle ne pouvait évidemment porter le poids des couronnes hiftoriques. Aussi, malgré l'éblouissant albâtre de ses épaules, malgré l'inconteftable race de ses pieds & de ses mains, notre parterre traita de façon assez discourtoise la petite-fille de Gaussin. Les journaux firent comme le parterre. J'étais au *Courrier de la Gironde,* par hasard, lorsque cette bizarre comédienne s'y présenta pour réclamer contre les termes d'un feuilleton. Elle était pourpre de courroux; elle refusa de s'asseoir; &, bien que j'eusse décliné mon titre d'étranger à la rédaction, elle me raconta ses griefs, en marchant à grands pas à travers la chambre. Elle était vêtue de velours du haut en bas, & le vent de sa robe faisait voler les journaux éparpillés sur une table. Elle tira de sa poche des lettres de Hugo, de Balzac, où l'éloge empruntait mille formes ravissantes; &, après m'avoir fait lire ces certificats, elle sortit, fière & convaincue, sans me jeter un seul regard.

Il eft certain que, dans ce court intermède, j'avais trouvé mademoiselle Héléna Gaussin bien

supérieure à elle-même. Par malheur, le public n'était pas en tiers entre nous deux.

AUTEURS BORDELAIS. — DE PIIS. — DE PUYSÉGUR. — DE MARTIGNAC. — DUPATY. — SEWRIN. — ROMAIN DUPÉRIER DE LARSAN.

Si peu importantes que soient les notes que je vous livre, elles ne seraient pas complètes cependant, si je ne vous parlais de ceux de mes compatriotes qui ont écrit pour la scène.

Au nombre de ceux-ci, M. de Piis s'eſt fait un nom charmant par ses paſtorales dramatiques, dont quelques-unes furent jouées à Versailles, sur le théâtre de la cour, vers la fin du dernier siècle. Je crois me rappeler que l'une de ses pièces, *le Saint déniché,* avait été représentée à Bordeaux, avant de l'être à Paris en décembre 1792.

Chaſtenet de Puységur a fait quelques opéras-comiques sous la Révolution.

J'ai connu M. de Martignac, alors qu'il n'était qu'un modeſte avocat, vaudevillisant à ses heures perdues. C'était un homme agréable, vif, causant bien. Un brillant mariage avec une de ses clientes devint le commencement de sa fortune politique & la fin de sa carrière littéraire.

M. Dupaty, l'auteur de la *Leçon de bota-*

nique, affectait des dehors plus solennels & se prenait plus au sérieux. Il est vrai que M. de Martignac n'était que ministre, & que M. Dupaty était académicien.

Je ne parle ici, bien entendu, que des écrivains bordelais qui se sont occupés de littérature théâtrale, plus ou moins exclusivement; car, des autres, le nombre est trop considérable pour qu'il puisse en être fait mention dans ce court récit.

Un des plus féconds, sans contredit, est M. Sewrin, qui, s'étant souvenu à propos de nos localités, fit courir tout Paris à son vaudeville des *Habitants des Landes.*

Laissez-moi maintenant évoquer la figure d'un Bordelais, jadis aussi connu par sa personne que par ses œuvres, & dont le nom ne peut manquer de réveiller le sourire chez ceux de ses contemporains qui existent encore. J'ai désigné Romain Dupérier de Larsan.

A mesure qu'on avance dans le midi de la France, les types burlesques & vantards se multiplient.

Romain Dupérier de Larsan naquit & mourut poëte, mais poëte à la façon du perruquier maître André, auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne.* Il était chevalier & s'en vantait avant la Terreur, quoiqu'il fût chevalier à peu près

comme il était poëte, c'eſt-à-dire pour l'amour de Dieu, car il n'avait ni rentes, ni patrimoine. Du reſte, Bordelais pur-sang, gai, vaniteux, ayant de l'esprit dès qu'il quittait la plume pour la parole, bruyant, original, une manière de Santeuil défroqué. Il voyait un signe infaillible de sa vocation dans son nom, qui formait un alexandrin :

Le chevalier Romain Dupérier de Larsan.

Il se révéla principalement avant la Révolution : il fonda un journal intitulé *la Feuille littéraire;* il publia un *Sermon universel* en proverbes rimés; il compte aussi plusieurs pièces de théâtre, paroles & musique, car Romain Dupérier avait la prétention d'être musicien, & même un peu peintre. Lié avec M. Mélo, qui attacha son nom à l'invention du méloplaſte, il manifeſta plus tard son affection pour ce virtuose en imprimant l'épitaphe suivante :

Ci-gît monsieur Mélo, qui sans morgue & sans faſte,
Nous apprit la musique avec son méloplaſte.

En ce temps-là, on ne se moquait encore pas trop de Romain Dupérier; on le laissait faire. Il était jeune, sa tête pouvait s'organiser; sa vo-

lonté ou quelque hasard heureux l'enverrait quelque jour à Paris; d'ailleurs, qui eſt-ce qui n'a pas commencé par être ridicule? Voilà ce qu'on se disait alors; mais bientôt notre poëte atteignit vingt-cinq ans, puis trente ans, puis trente-cinq ans, & il reſta Romain comme devant. Le *Métromane de la Gironde,* comédie-folie en trois actes & en vers, ne le sortit guère de sa médiocrité.

Comment un homme aussi inoffensif que lui attira-t-il les yeux des tribuns populaires? C'eſt ce qui ne peut s'expliquer que par son origine ariſtocratique. Toutefois eſt-il que la Terreur l'emprisonna au fort du Hâ, puis quelque temps après au séminaire Saint-Raphaël, dit Petit-Séminaire. Il y avait alors plus de mille Bordelais sous les verroux. Au Petit-Séminaire, Romain Dupérier se trouva avec les acteurs des deux théâtres; on eut la visite du général Brown & du représentant du peuple Ysabeau. Les femmes occupaient le premier étage, les hommes le second; mais on se rencontrait souvent, on soupait, on s'appelait citoyen & citoyenne. — Le camarade de chambre de Dupérier était un Braschi, neveu du pape, homme éminent & singulier, voyageur, cabaliſte, médecin, légiſte, polygraphe.

En prison, notre poëte se fit aisément des au-

diteurs de tous les prisonniers; il improvisa des parties littéraires, des bouts-rimés, des charades, des concours pour chaque décadi. Que vouliez-vous qu'on fît contre lui? Il n'y avait pas moyen de guillotiner un homme pareil.

On le relâcha donc. Une fois hors du Séminaire, son premier devoir, disons-le à sa louange, fut d'aller solliciter auprès d'Ysabeau la liberté de sa mère, détenue à Beysac, dans le bas Médoc. Ysabeau était alors à Lesparre. Dupérier y vole, il insiſte pour être introduit. Le représentant du peuple dînait : Dupérier eſt reçu à table; il récite des vers en l'honneur de nos armées conquérantes, il s'exalte, il amuse, il obtient ce qu'il demande.

Lorsque le 9 thermidor eut rendu les Bordelais à leurs foyers, le chevalier Romain Dupérier de Larsan consacra ses loisirs à l'élaboration d'un poëme héroï-comique, en douze chants & en vers alexandrins : *les Verroux révolutionnaires*, deſtiné à raconter à la race future les divers épisodes de sa captivité. Les exemplaires de cet ouvrage sont aujourd'hui fort rares. « Les puriſtes ou les grammairiens, dit-il dans sa préface, me blâmeront peut-être d'avoir bouleversé quelquefois les temps; mais le temps où nous avons écrit était bien plus bouleversé... »

Les Verroux révolutionnaires (prix : 4 liv.

10 s. broché, avec portrait, se vendaient chez l'auteur, dont le domicile était situé rue du Loup, ainsi que l'apprenaient ces deux vers du prologue :

Il demeure à Bordeaux ; ne cherchez pas beaucoup ;
Aux deux coins de sa rue on lit ces mots : *du Loup.*

Ouvrez ce volume & lisez l'argument du premier chant; il vous donnera une idée des procédés lyriques de Romain Dupérier :

« Invocation. Entrée noſturne de Jean Paré, officier municipal, chez Romain ; il entre aviné, sans mandat d'arrêt, avec deux fusiliers bruyants. Sursis donné pour cause de maladie; moyens de défense écrits dans l'intervalle; la véritable généalogie de Romain, diſtée par lui à la bonne vieille qui le gardait; son rêve, sa prophétie & son teſtament. Prompt retour du magiſtrat avec une nombreuse escorte; conduite de Romain à la Commune; son plaidoyer rimé & sa juſtification auprès du gros Bertrand, maire. Nouvel accompagnement dudit Romain chez lui; apposition des scellés; scène touchante du chien de Romain, qui veut le suivre malgré l'opposition de la force armée ; rumeur du quartier. »

Les seuls vers supportables de ce long fatras sont ceux par lesquels il décrit l'arrivée au sé-

minaire Saint-Raphaël des comédiens du Grand-Théâtre & des Variétés. Lisez :

Un jour de cet automne, en frimaire, je crois,
J'entendis un grand bruit & de fort belles voix.
Laissons notre repas. Oh! la plaisante affaire!
Le Grand-Théâtre est mis au Petit-Séminaire!
Sans crime le public rit du malheur d'autrui;
Nous aurons sans payer comédie aujourd'hui.
La scène, comme on voit, sera bien variée :
On a soixante acteurs d'une seule marée.
. . . .
Mainte actrice recluse a montré de la tête;
L'une réclame encor ruban & collerette;
L'autre veut ses chapeaux en casque de dragon,
Ses perles, ses bouquets & son pouf de linon.
Aimable précieuse, & toujours ridicule,
Ignorez-vous qu'ici l'on n'a qu'une cellule?
. . . .
On montre les Trial avec les Laruette,
Et ce qu'on peut avoir de meilleur en soubrette.
On cite, confondus, les acteurs principaux :
Rôles à tablier & rôles à manteaux;
Plus, les pères grondeurs, valets à double mine,
Et, tout près d'Arlequin, Pierrot & Colombine;
Ici, Georges Dandin, le sémillant Damis;
Eraste & Francaleu se retrouvent amis;
Don Bazile a la fièvre. . . . .
. . . .
Lors, des Variétés on voit entrer la troupe;
L'acteur a son bonnet, des sabots, une roupe (1).
J'aperçois là *Pointu*, là *Gilles ravisseur;*
Plus loin *Politicos*, & *Janot* dégraisseur.
Auprès est la poissarde & dame *Mistanflute*
Qui veut à *Dodinet* préparer une lutte.
On voit *Guillot-Gorju*, *Casse-Pierre*, *Fanchon*,
Cassandre, *l'Échaudé*, puis *Christophe le Rond*.

(1) *Roupe*, grande lévite ou plutôt douillette.

Chevalet, Pétronille, ainsi que mons *Dasnière,*
Ont fourni dans ces lieux une illuſtre carrière.
Le bonhomme *Ricco* projette un grand duel
Avec monsieur *de Crac* dans son petit caſtel.
Etc., etc.

Lorsque Romain abandonne le badinage pour les tableaux sombres, il eſt moins inspiré. L'ombre du siniſtre Lacombe semble encore le poursuivre, lorsqu'il essaye de tracer son portrait dans ces mauvais vers :

Ne croyez pas qu'ici longtemps on vous retienne;
D'une heureuse prison vous possédez l'étrenne.
Pour vous je ne vois pas un présage effrayant :
Six juges sont nommés avec un président.
Lacombe en eſt le chef; cet homme a du mérite :
Il vous donne la vie ou bien la mort subite.
C'eſt un fier patriote! On ne fait pas long feu;
De la vie au trépas il n'eſt pas de milieu.

Et plus loin :

Le président compose & traite à la sourdine;
Jouons du portefeuille, ou bien : la guillotine.
Celui-là de son bien a déjà pris le deuil,
Il croit que la prison deviendra son cercueil.
Un autre eſt imposé pour une forte amende;
Sa femme, chez Lacombe, ou propose, ou marchande.
Ce scélérat, du sexe exigeait un tribut!...
L'époux ne peut encore y trouver son salut;
Et, grâce au tribunal révolutionnaire,
Tremblez, tremblez, richards; vous, prêtre réfractaire!
Lacombe va parler, & d'un air courroucé,
Dira : Le tribunal sur ton compte eſt fixé!

Je ne vous arrêterai pas davantage sur ces images de deuil. Après avoir terminé *les Verroux révolutionnaires*, le chevalier Romain Dupérier récapitula avec soin les figures de rhétorique qu'il y avait employées, & il en dressa le tableau scrupuleux que vous voyez :

Descriptions.	28
Comparaisons.	122
Leçons de morale.	180
Vers marquants.	216
Jeux de mots	17
Mots nouveaux.	19
Péroraison	1

J'ignore quel a été le succès de ce poëme; il faut croire toutefois qu'il fut de nature à encourager l'auteur, car jusqu'à la fin de ses jours il rima & fit imprimer ses rimes, à l'aide de souscriptions qu'il allait solliciter & recueillir lui-même. Ses recueils sont nombreux & embrassent tous les genres de poésie, depuis le dithyrambe jusqu'à l'acrostiche. Mais toujours prolixe, même dans les pièces les plus courtes, c'est surtout à lui qu'aurait pu s'appliquer ce mot plaisant : — Comment trouvez-vous mon distique? — Heu! heu! il y a quelques longueurs.

On s'eſt beaucoup entretenu, & avec force éclats de rire, d'une *Iphigénie en Périgord,* qu'il fit jouer & qui n'eut qu'une représentation.

Pauvre homme!

Je ne sais qui m'a dit que la vieillesse du chevalier Romain Dupérier de Larsan avait été adoucie par un héritage inespéré.

En nous rapprochant de nos jours, je trouve M. Honoré, connu par son *Bonardin dans la lune;* M. Ch. Hubert, qui a collaboré avec Théaulon. J'en trouverais bien d'autres encore, mais ceux-là vous les trouverez mieux que moi, car ils ont votre âge, & je ne me suis engagé qu'à vous entretenir des hommes & des choses du temps lointain.

Ainsi parla M. G***, le doyen des habitués des théâtres de Bordeaux.

TOULOUSE

I

LA RUE GOURMANDE.

Voici le menu d'un dîner que je viens de faire à Toulouse, — place du Capitole, naturellement, — chez l'excellent reſtaurateur Tivollier :

Le consommé aux tomates;

La truite des Pyrénées;

Le foie de canard sauce madère;

Le gigot d'isard;

La salade;

Les pêches de Cazères.

Vins : Limoux rouge, corton, champagne.

Ce dîner, j'ai eu le plaisir de le partager avec mon ami Durand. A ce propos, il faut que vous

vous accoutumiez, lecteurs, à me voir un ami par département, au moins.

Durand, que je tiens à vous présenter, est le Mas'Aniel de Toulouse, — politique à part. Cela veut dire, en style relevé, qu'il vend du poisson à la halle. Les plus beaux saumons lui passent par les mains, ainsi que les plus belles huîtres de Marennes. On prétend qu'il a, sous sa blouse pittoresque, une éloquence entraînante, celle d'un Mirabeau de la marée. Je n'y suis point allé voir, — son commerce s'exerçant à quatre heures du matin, — mais je le crois sans peine. Durand *tomberait* quatre Marseillais au jeu de la physionomie, des gestes & de l'accent. Quelle bouche épanouie ! quel regard joyeux & cordial ! Il semble qu'on gagne de la santé & de la joie rien qu'en serrant sa main! Si vous voulez un type de province bien original, fièrement accusé, prenez Durand.

Sa verve ne s'exerce pas seulement au marché ; il est encore un des grands agitateurs du théâtre. Il y fait la pluie & le beau temps, à la façon des dieux turbulents de la fable. Heureux le ténor, fortunée la cantatrice que Durand a prise ou pris sous sa protection ! Il rit dans son ventre des petites cabales des cercles & des protestations isolées des loges. S'agit-il d'enlever un troisième début, Durand arrive avec le faubourg Saint-Cyprien tout entier !

Et, dans la vie privée, quel superbe coup de fourchette ! Je me sens tout petit à côté de Durand.

Expliquerai-je maintenant comment je suis demeuré quatre jours à Toulouse ? Non ; car j'ai des torts à me reprocher envers cette cité poétique. Je n'ai visité ni son Capitole, ni aucun de ses monuments recommandés par la maison lyrique Hachette & Cie. — Barbare que je suis ! Mauvais voyageur !

Je soutiens pourtant que je n'ai pas perdu mon temps à Toulouse.

Exemple : En passant dans la rue Gourmande (il exifte une rue Gourmande à Toulouse, & il n'en exifte pas à Paris, ô injuftice !), je m'arrête devant la boutique d'un bouquinifte. J'entre, je furette. Et, au bout de cinq minutes, qu'eft-ce que je découvre sous un lot de vieilles grammaires latines ?... une perle, un bijou, une rareté entre les raretés, — l'*Imitation*, de l'édition Cazin, avec la figure de Marillier, c'eft-à-dire un petit livre pour lequel les amateurs donnent habituellement carte blanche aux libraires-commissionnaires.

II

LE CAFÉ DU COURS.

A l'une des extrémités de la ville, auprès de la gare du chemin de fer, il y a un Cours brûlé par le soleil, semé de poussière, planté d'arbres enfants. Sur ce Cours, un petit café s'annonce par une tente, un café modeste & solitaire.

A l'extérieur, deux tables vertes sont placées. L'intérieur est une sorte de corridor, tapissé d'un papier rouge velouté, avec des divans de chaque côté. Au fond, un comptoir; &, derrière ce comptoir, un vieux rideau en damas, qui laisse soupçonner une cuisine.

Le *café du Cours* est souvent désert, surtout à l'heure de la chaleur, à midi. Un garçon dort, la tête couchée sur une table. *Le Siècle* de la veille traîne, à moitié déchiré. Simplement vêtue d'une robe noire, une jeune fille se montre quelquefois sur le seuil; ses regards interrogent le Sahara de la promenade.

Elle est élancée & brune; elle a vingt ans. La douceur est l'expression dominante de sa physionomie. Ses cheveux, abondants & fort beaux,

sont très-soignés; en cela seulement se trahit sa coquetterie. Elle tient, avec sa mère, le *café du Cours*. Il y a trois ans que cette dernière, reftée veuve à Lectoure, eft venue à Toulouse, & y a acheté ce petit fonds, qui les fait vivre à peine.

Malgré la chaleur, le hasard leur adresse parfois des consommateurs au milieu du jour. Tantôt, ce sont deux ouvriers qui demandent un jeu de piquet, & qui s'inftallent dans un coin. Tantôt, c'eft un voyageur, — de la famille de Sterne, — qui a soif, & qui cause volontiers.

La jeune fille eft empressée & avenante.

— Monsieur n'eft pas de Toulouse, apparemment ? dit-elle, après avoir apporté la bière sur un plateau.

— Non, mademoiselle, à mon regret.

— Eh bien ! il faut y passer quelques jours.

— Si vous l'exigez... hasarde le voyageur en souriant.

Elle continue sans affectation :

— Vous verrez nos églises qui sont magnifiques, à tout ce que le monde assure... & l'ancien palais de juftice qui vient d'être réparé.

Vers quatre heures, les habitués commencent un peu à arriver. On prend l'absinthe, le vermouth. La jeune fille a un sourire calme pour chacun. Elle hâte le garçon. — De temps en temps, balançant à la main un petit arrosoir en

fer-blanc en forme de cornet, elle trace avec l'eau de gentils dessins sur le parquet.

Parmi ces habitués, il y a presque toujours un amoureux. C'eſt ordinairement un jeune homme silencieux, qui ne fraye avec personne, & qui s'asseoit à une place isolée. Il fait durer sa consommation le plus possible; il recommence la lecture du journal, il demande du papier & de l'encre. Farouche, comme tous les amoureux sincères, il lance des regards irrités aux gens plus hardis que lui qui parlent à la jeune fille.

On ne voit jamais la mère, on la devine tout au plus dans l'arrière-boutique. Elle a compris qu'une vieille femme ne doit pas figurer dans un café.

Le soir ajoute encore à la physionomie mélancolique du *café du Cours*. Un quinquet unique rayonne dans une atmosphère de fumée de tabac. Des ombres jouent aux dominos.

La jeune fille continue à s'empresser de table en table.

Telle eſt sa vie. Ainsi s'écoulent ses belles années, *son printemps*, comme disent les poëtes, Et sa douceur ne se dément jamais, & son humeur reſte toujours égale.

Il arrive quelquefois qu'un individu, buvant

ou jouant, se retourne & lui adresse quelques paroles de lourde galanterie.

Elle se retire dans l'arrière-boutique & ne reparaît plus.

III

MÉDITATIONS DANS UNE CHAMBRE D'HOTEL.

C'eſt vrai, Durand se porte mieux que moi. Je m'en suis aperçu ce soir, pendant le souper. Son teint eſt plus riche en couleur; ses muscles percent sous son embonpoint. Oh ! je l'ai bien étudié. Il *revient* à chaque plat, dès qu'on insiſte tant soit peu. Lui offre-t-on à boire, il fait la moitié du chemin avec son verre. Durand eſt fort.

Durand eſt fort, voilà qui eſt inconteſtable. — Moi, je suis dans les demi-teintes. Je sais ce que je mange & ce que je bois, je le sais trop peut-être. J'ai ma valeur, parbleu ! Mais enfin, ce n'eſt pas cette puissance indifférente de Durand; ce calme de l'Hercule Farnèse. Je suis jaloux de Durand.

Je suis jaloux de Durand; pourquoi m'en dé-

fendrais-je ? Et puis, j'ai déjà reçu plusieurs avertissements de la Providence, — sans compter les *communiqués*, — tels que bronchite, névralgies, affection des paupières. Durand semble n'avoir jamais rien eu de tout cela. Il se meut dans la bonne chère aussi librement que le poisson dans l'eau. Prodigieux Durand !

Prodigieux Durand ! A l'heure qu'il eſt, il dort sur les deux ouïes, — tandis que moi, s'il faut l'avouer, je ressens comme des inquiétudes, j'éprouve comme un malaise, léger sans doute, mais mêlé à des pressentiments moroses. Et, pour m'entretenir dans cet ordre de pensées, j'ai juſtement sous les yeux un volume de Millevoye, trouvé sur ma cheminée, & oublié probablement par le voyageur qui m'a précédé dans cette chambre.

Ce Millevoye n'eſt pas rassurant du tout. Je viens de relire son chef-d'œuvre trop vanté, *la Chute des feuilles*. Heureusement, cela n'a aucun rapport avec la saison où nous sommes, non plus qu'avec ma situation !

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Et sur la branche solitaire
Le rossignol était sans voix.

L'auteur a mis plus tard une variante à ces

deux derniers vers. Il a eu raison. Cette *branche solitaire* faisait supposer des arbres ne possédant qu'une seule branche. Voici le changement qu'il a imaginé :

Le bocage était sans myftère,
Le rossignol était sans voix.

A la bonne heure ! Il y a de la grâce, de la cadence. J'aime ce mot suranné de *bocage*. — Sachons gré aussi à Millevoye d'avoir dit tout simplement : le rossignol, lorsqu'il aurait pu, selon le goût du jour, dire : *Philomèle*.

Trifte & mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
Bois que j'aime...

Trop de *bois !* — Mais pourquoi ce volume s'eft-il trouvé sous ma main ? Le hasard a des ironies qui font frissonner. — Et si ce n'était pas un voyageur qui l'eût oublié ! S'il avait été placé là à dessein.....

Bois que j'aime, adieu! Je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe...

Si j'étais superftitieux pourtant ! — Mais, au

fait, je me souviens à présent : c'eſt l'Académie des Jeux Floraux qui, la première, a consacré *la Chute des feuilles*, & récompensé d'un laurier d'or cette débauche de phthisie. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que les œuvres de Millevoye se rencontrent à Toulouse; ce volume doit appartenir à l'hôtel. — Funeſte exemple ! Rimes grelottantes, *Epidaure* & *encore*... Je quitterai Toulouse demain matin.

Charles Millevoye ! Mes initiales !

STRASBOURG

Une des villes que j'aime le mieux eſt Strasbourg. Resserrée & même à l'étroit dans ses fortifications, elle a le mouvement, le bruit, la vie. Je ne sais que Rouen qui puisse lui être comparée pour certains vieux quartiers demi-croulants & bâtis sur eau. Cette année encore j'ai voulu voir Strasbourg, mais cette excursion ne me sera guère comptée au point de vue archéologique ; je n'en ai rapporté qu'un traité comparatif des diverses bières du Bas-Rhin. Tombé, dès le premier soir de mon arrivée, aux mains du plus courtois mais du plus intrépide déguſtateur du pays, j'ai dû le suivre dans ses explorations & l'imiter dans ses expertises.

L'ombre s'était à peine répandue sur les toits à lucarnes de la vieille ville, que nous nous diri-

gions vers la brasserie du *Dauphin*, sans préméditation de choix, & uniquement parce qu'elle se trouvait la première sur notre chemin. Nous n'y séjournâmes pas longtemps : la bière y était *molle*. On nous vit successivement à la brasserie du *Pêcheur*, du *Grenadier*, du *Chasseur magique*, du *Griffon* & du *Léopard*, — j'en oublie sans doute. La foule était partout, car c'était un lundi, jour d'expansion à Strasbourg comme dans toute la France. Chaque brasserie eſt composée uniformément d'une salle plus ou moins grande, & d'un jardin plus ou moins petit. Des tables & des bancs de bois occupent la salle ; des bancs & des tables de bois occupent le jardin, — lequel jardin n'eſt le plus souvent qu'une cour, plantée d'un arbre. On lit dans un coin : *Pissoir*.

Dans quelques-unes de ces brasseries on remarque, appendue au-dessus du comptoir, c'eſt-à-dire à la place d'honneur, une lithographie coloriée, représentant un joyeux homme en manteau de pourpre doublé d'hermine, assis sur des tonneaux, & tenant de la main droite, levée par un geſte triomphal, une chope d'où déborde une bière écumante. La main gauche s'appuie sur une couronne & une épée. Puissamment hilare, la tête eſt encadrée d'une abondante chevelure blonde & d'une barbe non moins abondante &

non moins blonde. Au bas de cette eſtampe, dont les tons riches frappent gaiement la muraille, on lit ce nom : GAMBRINUS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Gambrinus? La légende en fait le roi de la bière, le Noé de l'orge, le Bacchus du houblon ; la légende prétend même qu'il a régné en Brabant. C'eſt bien possible. — Quoi qu'il en soit, & de quelques ténèbres hiſtoriques qu'elle semble enveloppée, la royauté de Gambrinus eſt partout reconnue. En Allemagne, & surtout en Prusse, on ne jure que par Gambrinus, &, de même qu'à Strasbourg, son image décore & protége la plupart des tavernes.

Il exiſte d'autres effigies du monarque mousseux, plus anciennes & plus naïves. Mon compagnon a réussi à déterrer l'une d'elles, gravure bizarre, sous laquelle on voit cette baroque inscription, qui a la prétention d'être formulée en vers :

De l'orge en *drèche* changeant,
J'eus l'idée, le premier,
La boisson comme la bière d'en brasser.
Aussi, en vérité, les brasseurs diront
D'avoir de leurs états un roi, un maître & un patron.

Si Gambrinus revenait au monde, il n'hésiterait pas à faire de Strasbourg sa capitale. Tout,

en effet, dans cette ville, se ressent de la domination de la bière. Les hommes ont le visage couleur de bière, les cheveux couleur de bière, les vêtements couleur de bière. La terre & les maisons sont rougeâtres, comme la bière. Les femmes (je parle des femmes du peuple) ont l'air de chopes qui marchent.

La principale affaire d'un Strasbourgeois eſt d'aller *essayer* la bière à midi. Ce prélude sans importance ne se compose que de cinq ou six chopes. Il revient à la brasserie vers quatre heures, lorsque sa journée eſt terminée ; alors la déguſtation devient plus grave, les canettes se succèdent. Mais le dîner sonne ; fidèle au repas en famille, il rentre chez lui. On ne le reverra qu'entre huit & neuf ; il eſt vrai que jusqu'à onze heures il semblera vissé à son banc, & que cette fois il s'attaquera, non plus aux canettes & aux chopes, mais aux formidables moos. Gambrinus ne veut pas de tièdes servants !

Il faut croire que la bière se digère & s'évapore bien mieux sur le sol de sa production que partout ailleurs ; sans cela, on s'expliquerait difficilement une aussi grande consommation. Pour ma part, moi que la bière laisse assez indifférent à Paris, je m'étonne de l'attrait qu'elle emprunte à Strasbourg. Je ne m'élève certainement pas jusqu'à l'enthousiasme de mon

compagnon, mais je le suis avec intérêt, je le comprends, je l'approuve, je l'imite...

Parmi les variétés de buveurs de bière, il en eſt beaucoup qui, comme lui, poursuivent de brasserie en brasserie un idéal & ne s'arrêtent que lorsqu'ils l'ont rencontré. A ce moment-là une sorte de courant électrique traverse tout Strasbourg ; la nouvelle se répand comme un mot d'ordre chez les véritables amateurs, qui se répètent les uns aux autres : « C'est à *l'Espérance* qu'eſt ce soir la bière la meilleure ! » Des déplacements s'opèrent aussitôt dans toutes les brasseries ; on dirait des conjurés appelés à un rendez-vous ; *l'Espérance* eſt envahie.

Le lendemain de cette excursion nocturne, M. Henry, l'homme aux pâtés européens, m'emmenait à Haguenau pour m'y faire assister à la cueillette du houblon. Il était temps ; déjà quelques bourgeons menaçaient de roussir. Le spectacle de cette récolte eſt très-intéressant : qu'on se représente une armée de grands échalas renversés, — la forêt de Birnam couchée à terre ; — &, accroupies au milieu de ces branchages, trois ou quatre cents Alsaciennes aux corsages rouges & bleus, paraissant éplucher une immense salade. Autre chose plus curieuse encore : dans une houblonnière, voisine de celle de M. Heim, hommes & femmes venant à man-

quer, on avait fait appel aux cuirassiers de la garnison, & c'était plaisir de voir ces braves militaires remplissant à qui mieux mieux de vaftes paniers.

Le paysage de Haguenau, quoique plat, eft gai & bien coupé ; son horizon grandiose eft fourni moitié par la Forêt-Noire & moitié par les Vosges. — Quant à Haguenau, c'eft une petite ville fortifiée, qui n'a rien pour retenir le regard. Mais qu'on ne s'y trompe pas : nous sommes ici en plein berceau du houblon. Entrez, pour vous en convaincre, à la brasserie du *Lion d'or*, — une vieille maison décorée d'une enseigne rutilante : le roi des animaux étendant sa griffe sur une chope. Dans l'arrière-salle, à côté de l'inévitable Gambrinus, vous lirez cette inscription : « Maison d'Ignace Derendinger père, introducteur de la culture du houblon en Alsace en 1805. »

Le *Lion d'or* de Haguenau jouit d'une renommée qui s'étend à vingt lieues à la ronde. C'eft à la fois une brasserie & une bourse ; j'y ai vu la plupart des grands propriétaires de houblon, causant de leurs espérances & établissant leurs prix courants. Un d'eux m'a promis de m'adresser une de ces rares gothiques chopes en bois de couleur, — comme on n'en retrouve plus que dans cinq ou six familles patriarcales de l'Alsace.

Mes impressions de voyage sont, on le voit, d'un caractère spécial. Je ne m'exposerai pas à des redites en racontant la suite de mon séjour à Strasbourg ; je me contenterai de toucher un mot d'un souper que je fis, la veille de mon départ, au faubourg de la Krutenau. — La Krutenau semble un quartier d'Amsterdam, à la nuit surtout ; on s'y rend par la rue du Renard-Prêchant, en laissant de côté la rue du Jeu-de-Paume & la Tour-aux-Souris. Au bord de l'eau se trouve la brasserie du *Télégraphe ;* c'est là. On y mange des carpes du Rhin frites & des matelottes de lottes, flanquées d'écrevisses énormes ; — je ne sais rien de plus exquis que les foies de lottes, arrosés de vin du pays. Car il est temps de le dire, afin d'atténuer quelques-unes de mes railleries : la bière n'est pas la boisson unique (*poizon inigue*) du Bas-Rhin : le vin reconquiert ses droits dans les festins sérieux. De jolis petits vins que les vins d'Alsace ! Jadis (il n'y a pas si longtemps) on les envoyait à Cologne pour fortifier les vins du Rhin.

Quelques heures après ce souper à la brasserie du *Télégraphe*, je prenais le chemin de fer de Paris, emportant dans ma malle le portrait colorié de Gambrinus.

BADEN-BADEN

I

Dans une contre-allée de la promenade de Baden-Baden, l'œil eſt attiré par deux boutiques de criſtaux de Bohême, qui étincellent des couleurs les plus variées & des feux les plus coquets.

Je m'y arrête souvent; j'admire avec des regards d'enfant les luſtres à pluie de pendeloques, les coupes roses soutenues par des dauphins blancs, les hautes chopes blasonnées & ornées de grands chevaliers à casques, les cloches à dessert, — splendides camisoles de force deſtinées au roquefort épileptique, — les cornets à fleurs au col élancé, les coffrets représentant uniformément sur leurs quatre faces la Trinkhalle, la Favorite, Eberſtein & le Vieux-Château;

les lavabos magiſtrals; & la foule papillotante des verres, verres géants, verres microscopiques, verres à pied, verres-tulipe, verres mousseline, verres de toutes formes & de toutes couleurs, sur lesquels le même artiſte a gravé la même chasse, le même cerf, le même paysage.

Quelquefois, j'entre dans une de ces boutiques; je fais des petits tas, un choix, & je dis au marchand, qui porte le beau nom de Pélikan :

— Mettez-moi cela de côté; je le prendrai à mon départ de Baden-Baden.

Le marchand me répond : *Ya, ya,* flegmatiquement. Il eſt accoutumé à ma manie; il sait qu'au bout de la contre-allée j'aurai oublié mon emplette, — & il oublie ma recommandation.

II

L'autre jour cependant, après une ſtation plus prolongée dans la boutique de M. Pélikan, j'avisai sur une étagère — une carafe.

Une carafe toute blanche, noble, sévère, taillée à pans épais. Éclat frissonnant! Lumière pure & digne! Cette carafe faisait songer à la Source d'Ingres, aux neiges éternelles de la

Sierra-Nevada, aux aubépines fleuries, à l'écume poudroyante des torrents, à Séraphita-Séraphitus, aux épaules des loges du Théâtre-Italien, aux albâtres & aux cygnes, à tout ce qui éblouit, charme & impose.

Au milieu de cette fête du criftal, elle semblait une de ces belles filles qui ne connaissent personne & que personne ne connaît, & qui se tiennent triftement & fièrement assises sur une banquette de bal.

— J'achète cette carafe, dis-je au marchand.

— *Ya, ya,* me répondit-il sans se déranger.

— Et je l'emporte.

Le marchand leva la tête.

— Et je la paye, ajoutai-je.

La carafe fut placée par moi dans ma chambre d'hôtel, à la place d'honneur.

III

Pendant la nuit, la carafe m'a parlé, & elle m'a dit :

« Merci de m'avoir retirée de cette société où j'étais compromise, à côté de ces pots de pommade & de ces flacons frivoles.

« Je ne m'attendais pas à cela de toi, & c'eſt ce qui me rend plus précieux ce bon office.

« Hélas ! tu m'as méconnue bien longtemps !

« Que de fois je t'ai vu me dédaigner & même me repousser dans un repas !

« Et si quelqu'un, plus sage que toi, s'avisait de me saisir, tu t'écriais alors sans pitié : — Garçon ! à quoi pensez-vous donc ? ôtez vite cette carafe de nos yeux !

« Je t'aurais pourtant rendu d'inappréciables services.

« Maintes fois je t'ai lancé des éclairs désespérés, pour t'avertir de te méfier des pécores qui t'environnaient !

« Mais tu détournais obſtinément tes regards enivrés.

« Enfin, aujourd'hui, tu reviens à moi ; je pardonne tout.

« Ne redoute pas la raillerie ; ne suis-je pas ton amie d'enfance & de jeunesse ? Après ton premier rendez-vous, ne bus-tu pas mon contenu d'un seul trait ?

« Reſte avec moi, je suis la santé & la force. Je rendrai tes yeux brillants & ton âme sereine.

« Je ne demande pas la première place dans ton affection ; aie des maîtresses parmi les bouteilles séduisantes & les fioles perfides, puisque tu ne saurais t'en passer absolument ; mais

reviens toujours à moi comme à la femme légitime, à la femme honnête, résignée & secourable.

« Et puisque tu te laisses prendre volontiers aux images poétiques, comme un gros niais que tu es, eh bien! considère-moi, — moi, la carafe, — comme la lune des feltins! »

IV

La carafe se tut, & je l'écoutais encore.

A mon réveil, je l'aperçus sur ma table, toute enveloppée & toute baignée des premiers rayons du soleil.

Je fus presque jaloux du soleil!

Durant la journée, quelque chose de frais & de guilleret courut dans mes veines.

Et je jugeai à ces symptômes qu'il était temps de quitter le pays.

.Comme je me rendais au chemin de fer allemand, avec la rapidité d'une bonne résolution, je fus hêlé sur les degrés de la Maison de Conversation par quelques oisifs :

— Hé! soupes-tu avec nous ce soir? es-tu des nôtres? me crièrent-ils.

Je haussai les épaules & pressai le pas.

Dix minutes après je quittais Baden-Baden, calme, le front haut, — avec ma carafe à la main!

ITALIE

Turin, 30 novembre 1859.

Je viens voir l'Italie frileuse, l'Italie moins son ciel & les touriftes. Je suis servi à souhait : il fait un brouillard qui ne serait pas désavoué sur les boulevards parisiens. La première enseigne que je lis à travers les vitres de l'omnibus du chemin de fer, qui me conduit dans l'intérieur de Turin, eft celle-ci : *Café Solferino.* — Après cinq minutes de trajet, je descends à la *Pension suisse*, rue Charles-Albert, un hôtel comme tous les hôtels, où l'on me donne une chambre comme toutes les chambres. Sur la tapisserie un voyageur français a tracé au crayon la lifte de son linge : deux chemises, quatre faux-cols, onze mouchoirs. — Onze

mouchoirs! il eſt évident que ce voyageur était puissamment enrhumé.

Le temps de réparer ma toilette, & je me pré cipite hors de l'hôtel, au hasard : je me répands dans les rues, j'encombre les faubourgs, j'erre sur les quais, je tourne sur les places. Partout une régularité que m'avaient annoncée les *Guides;* des arcades où circulent des abbés à la redingote courte, au chapeau triangulaire; des perspectives de plusieurs kilomètres; tous les cinquante pas une église ou un théâtre; des *bersaglieri* causant avec des marchandes de pommes, coiffées de la traditionnelle *marmotte;* le portrait de Victor-Emmanuel à toutes les montres des magasins, en grand uniforme & en caporal des zouaves; des vendeurs de journaux à se croire en plein Paris; des omnibus informes & jaunâtres, des coupés de remise, tout le train d'une capitale enfin, avec quelque chose d'éclairé & de joyeux dans les physionomies.

J'irai au théâtre ce soir, bien certainement, malgré ma fatigue. Le Théâtre-Royal eſt fermé; mais dix autres affiches me sollicitent. A laquelle entendre? Le théâtre Carignan annonce *Norma;* — le théâtre Scribe joue *Un monsieur qui suit les femmes* & *les Femmes qui pleurent*, comédie par MM. Thibouſt & Girardin (au lieu de Siraudin); — le théâtre Rossini : *Stenterello e*

sua Figlia, comici ambulanti; — le théâtre Gerbino : *Silvio Pellico e le sue Prigioni, o i Carbonari del* 1821 ; — le théâtre Alfieri (on ne va peut-être pas me croire) : *Madamigella Rachele, o il Padre della Esordiente, commedia in* 4 *atti, del Scribe e Bayard.* Je suis reſté pétrifié devant ces mots : *Mademoiselle Rachel, ou le Père de la Débutante !* Quel trait de génie de la part de l'impresario ! Mais comment M. Félix prendra-t-il la chose ? — Je crois inutile d'ajouter que M. Scribe eſt absolument étranger au *Père de la Débutante*, un des derniers vaudevilles de Théaulon. Ici, M. Scribe eſt de toutes les pièces, comme le fromage eſt de tous les plats.

Les salles de marionnettes ont, elles aussi, de grandes affiches, comme les autres. Le *teatrino San-Martiniano* & le *teatrino del Gianduja* annoncent tous les deux une imitation sérieuse de *Norma*, qui eſt, à ce qu'il paraît, la vogue du moment. — Eh bien ! je verrai les trois *Norma* dans la même soirée; j'en aurai le cœur net.

J'entre au café Fiorio, dans la rue du Pô, un café sans luxe extérieur ni intérieur, mais qui m'a été indiqué comme le rendez-vous de la bonne compagnie de Turin. Sur une table eſt la carte des *pezzi duri* ou morceaux durs: des gla-

ces aux cédrats & aux fraises, aux pèches & aux limons; des crèmes à la cannelle, à la vanille, au chocolat; des bombes & des *biscotti*. — Pour l'inſtant, je me contente du vermouth prévu.

Il eſt cinq heures. — Une invitation cordiale de M. le duc de San-Donato me requiert à dîner avec un de mes amis à l'hôtel de Londres. Le duc de San-Donato, ancien député au parlement de Naples en 1848, premier aide de camp de Garibaldi dans la dernière guerre, eſt un des plus aimables & des plus spirituels personnages qu'il soit possible de rencontrer. Il eſt bien connu par ses sympathies pour la presse française. — Cette première fois, je ne prête peut-être pas à la cuisine italienne toute l'attention qu'elle mérite; les grives à la *polenta*, la purée de truffes blanches, le thon en salmis se succèdent sur la table.

Sept heures.

Au dessert, j'ai mal déguisé mon impatience pour me rendre au théâtre; & M. de San-Donato ayant bien voulu m'excuser, je suis sorti avec mon ami. Cet ami, qui figurera souvent dans ces notes, me demande à n'y être désigné que sous son prénom de Carlo. Il connaît l'Italie moderne aussi bien que Stendhal, & ce m'eſt

une excellente fortune de l'avoir pour compagnon. Carlo, donc, m'a pris sous le bras & m'a conduit au théâtre Carignan, — dont la décoration rouge, sombre & dorée m'a rappelé la salle de spectacle de Versailles, mais agrandie. Le parterre seul était plein; les loges n'ont commencé à être occupées qu'à partir du deuxième acte. Je ne m'appesantirai pas sur l'exécution de l'opéra; elle a été supportable; toutefois je n'ai pu m'empêcher d'être choqué, — puis égayé, — par l'entrée en scène d'un groupe de soldats romains, portant leurs cahiers de musique commodément fichés sur leurs clarinettes, sur leurs cornets à pistons, sur leurs ophicléides.

Du théâtre Carignan je me suis transporté, d'après mon programme, au *teatrino* de San-Martiniano. *Norma* allait finir, deux marionnettes se débattaient sur un bûcher, duquel un guerrier, s'élevant de terre par sauts inconsidérés, approchait une torche en tremblant. En tant que fabrication, ces pantins n'ont rien de supérieur aux nôtres, mais ceux qui les font mouvoir mettent dans le débit de leurs rôles un accent passionné qui nous est inconnu en France. La salle est petite & nue, mal éclairée; quatre ou cinq quinquets classiques, avec leurs disques réflecteurs en fer-blanc, forment la rampe. — On allait continuer la représentation

par la *Crinolomania;* le temps me manquait pour y assifter.

A dix heures, j'étais devant le contrôle du théâtre de Gianduja. Qui ne sait que Gianduja eft le Polichinelle piémontais par excellence? C'eft cette figure, qu'on retrouve en tout pays, de rustre narquois, cynique, épais, — satire populaire, politique quelquefois.

Par malheur, je suis arrivé trop tard pour voir Gianduja dans ses fonctions d'écuyer de Pollion. Mais j'ai pu l'apprécier dans la seconde pièce : *le Puits des fourberies*, « gracieuse farce toute de rire, » selon l'affiche. La toile s'eft lévée sur un effet de neige : des montagnes & des sapins; à droite, une cabane; à gauche, un puits. Au bruit d'une cloche agitée à sa porte, Gianduja a paru, en chemise & en bonnet de coton, des bas rouges, une lanterne à la main. La salle a tressailli en retrouvant son héros. — « Qui frappe à cette heure? » demande Gianduja. — « C'eft moi, Barberine, ta femme; » dit une petite marionnette coquettement habillée. — « Allons donc! » reprend Gianduja, à sa fenêtre; « Barberine eft une honnête femme qui ne court point les chemins par la nuit & le temps qu'il fait; à d'autres! »

J'ai reconnu *Georges Dandin*, mais je n'ai pas moins continué de rire. Va pour Molière en

Piémont ! Gianduja demeure sourd aux supplications de Barberine; il referme ses contrevents & rentre chez lui. — « Gianduja! Gianduja! » s'écrie d'un ton éploré la petite marionnette, en se trémoussant. — « Gianduja eft dans son lit, les jambes étendues, & il réchauffe sa carcasse. » Ainsi parle l'égoïfte, du fond de sa maison. Ce qu'entendant, Barberine feint de se noyer & jette une pierre dans le puits. Vous savez le refte : Dandin-Gianduja se sent pris de remords & se relève pour constater le décès; aussitôt Barberine se précipite dans le logis conjugal dont elle referme la porte. Aux cris poussés par Gianduja, le beau-père arrive, en habit marron parsemé de pois de couleur, & lave d'une grave façon la tête à son gendre. Le mot célèbre : *Tu l'as voulu, Georges Dandin!* eft remplacé par celui-ci, plus philosophique dans la bouche de Gianduja : « Allons manger une douzaine de *peveroni!* » Les *peveroni* sont les piments du Piémont; le peuple s'en repaît avec avidité; c'eft à la fois son ail & son alcool.

Ce dernier *teatrino* eft encore plus laid que celui de San-Martiniano. Je le quittai à onze heures; & je passai, pour m'en revenir, devant les hôtels du *Bœuf-Rouge* & de *la Bonne-Femme.* Les rues de Turin étaient pleines de gens qui chantaient, — non des ivrognes, non

des virtuoses, — mais des artisans de belle humeur & de franc gosier. Leurs chants me poursuivirent jusqu'à ma *Pension suisse*; je les entendis une partie de la nuit.

1er décembre.

Je suis sorti ce matin à neuf heures, avec l'intention d'explorer les étalages & les magasins des bouquiniſtes, dont le nombre m'avait frappé. C'eſt un devoir auquel je ne manque jamais en voyage & qui me rappelle mes plus chères distractions de Paris. Les bouquiniſtes de Turin sont groupés sur une ligne assez étendue : ils occupent presque tout un côté de la rue du Pô, depuis le palais du roi jusqu'à la place Victor-Emmanuel. — Deux noms dominent uniformément dans chaque étalage : *Alessandro Dumas* et *Paolo di Kock*. — Le bon marché y eſt à l'ordre du jour, comme chez nous, comme partout; ce sont de petits volumes de poche, ornés d'une gravure sur la couverture, assez mal imprimés généralement. J'ai cru m'apercevoir que les traducteurs en prenaient à leur aise, surtout avec nos auteurs dramatiques : dans *les Trois Maupin*, ils ont supprimé le nom de M. Henri Boisseaux, le collaborateur de M. Scribe; dans *le Mari à la campagne*, ils

ont changé M. de Wailly en Bailly. — En fait de répertoire italien, je me suis rendu possesseur de *Pipelè, o il Portinaio di Parigi,* c'eſt-à-dire *Pipelet, ou le Portier de Paris,* mélodrame en quatre actes.

J'ai vu quelques beaux livres d'art; mais les bouquiniſtes piémontais sont comme les nôtres : ils connaissent la valeur de leurs volumes. Le temps des trouvailles eſt passé, — c'eſt désolant.

Voici l'époque des Almanachs; j'en fais provision pour mes veilles : *Almanacco nazionale, Almanacco per ridere, Almanacco della Legge communale, Almanacco di Sanremo,* — & le plus gouailleur de tous : *Gerolamo spia del contadino malizioso* (*Jérôme, espion du paysan malicieux*), imprimé à Aſti & écrit entièrement en vers.

Quatre heures.

C'eſt surtout en voyage qu'on eſt obligé de faire comme tout le monde, — en dépit de sa propre volonté. Moi, qui habite Paris depuis treize ans & qui n'ai mis les pieds ni aux Gobelins, ni au musée d'artillerie, ni aux Missions étrangères, je viens de visiter la plupart des édifices de Turin. Les tableaux, les couvents, les athénées tourbillonnent devant mes yeux;

— j'ai besoin de me reposer & de fixer le regard sur quelque chose qui ne soit pas un chef-d'œuvre.

Autrefois, Turin était fameux par la grande quantité de ses églises. Un *ana* du dix-huitième siècle raconte qu'un étranger demandait le temps qu'il fallait pour en visiter les antiquités. *Un' ora*, lui répondit-on. — Et les curiosités ? — *Un giorno.* — Et les musées? — *Una settimana.* — Et les cafés ? — *Un mese.* — Et les théâtres ? — *Un' anno.* — Et les couvents ? — *Un secolo.* — Et les églises ? — *Sempre !*

Il n'en eſt plus ainsi aujourd'hui. Turin a rasé ses chapelles ou en a changé l'appropriation. Il y a toujours cependant un grand bruit de cloches, mais elles ne sonnent plus que les heures. Autant en emporte le vent !

Je ne décrirai ni ces églises, ni ces tableaux; les livres spéciaux sont abondants sur ces matières.

Sous les arcades, on me fait remarquer un homme blond, grand, diſtingué, l'œil très-doux, devant qui tout le monde se découvre. C'eſt M. Rattazzi, le miniſtre de l'intérieur, à qui je dois être présenté ces jours-ci. — Un peu plus loin, Carlo accoſte M. Valerio, promu récemment au titre de gouverneur de Côme; M. Va-

lerio m'engage vivement à visiter sa nouvelle province.

2 décembre.

La neige tombe. Les montagnes qui enferment Turin disparaissent dans un brouillard épais. Que faire? Aller au café Fiorio. Et puis? toujours au café Fiorio. De même que l'Italie entière eſt à présent résumée dans Turin, de même Turin tout entier eſt dans le café Fiorio. C'eſt un salon, une halle, un club, — & même un café. Pourtant, remarquez que c'eſt le plus laid ou du moins le plus insignifiant de tous les établissements de ce genre; il se compose de quatre petites pièces à la suite les unes des autres. Sur ces banquettes de vieux velours viennent s'asseoir indiſtinctement des hommes d'État, des grisettes, des prêtres, des militaires, des *facchini*. Voici le comte Gallina, ancien ambassadeur à Paris & à Londres; voici le marquis Alfieri, président du sénat; il va, les mains derrière le dos, voir jouer une partie de billard. — La porte s'ouvre devant les aides de camp du roi, le général Sanfront, le général Actis & le comte de Cigala; le professeur Berti demande une limonade; le cavalier Biglioni, dont les désaſtres au whiſt sont fameux, propose une partie au comte Cap-

pello ; le chevalier de la Rochette, peu soucieux de sa toilette, en véritable savant qu'il eſt, traîne ses pantoufles le long de chaque table ; un conseiller d'État, M. Mathieu, s'entretient avec M. Franzini, un général. — Le comte Chiavarina bâille au nez d'une gazette. Voulez-vous voir le marquis Ricci, Génois éminent ? il eſt là-bas auprès de M. Melegari. Cette figure maigre eſt celle du marquis Birago, directeur du journal l'*Armonia*, qui eſt *l'Univers* de Turin. — Tournez vos regards du côté des Napolitains : là sont le duc de San Onufrio, le baron Plotino, le major Carrano, & M. Cordova, ex-député au parlement de Sicile ; ils causent à voix basse, & la triſtesse eſt peinte sur leurs expressives physionomies. — Un autre coin, d'une espèce différente, eſt celui des anciens gentilshommes de la chambre du roi, supprimée depuis le nouveau règne ; ceux-ci passent leurs journées à grommeler, à soupirer & à parler du vieux temps avec Auguſtin, un des propriétaires du café, toujours en habit noir.

La fleur des pois fait son entrée : le comte Charles de Robilant serre toutes les mains tendues vers lui ; le marquis Bertone de Sambuy feint de n'apercevoir personne. Sur le seuil se tiennent d'autres élégants Piémontais qui lorgnent les femmes, & les femmes paraissent enchantées

d'être lorgnées. C'eſt que l'approbation des habitués du café Fiorio fait autorité; telle Turinoise, qui aura une robe nouvelle, s'empressera de passer devant le café Fiorio, &, si elle recueille un murmure flatteur, elle emportera du bonheur pour toute la journée; ce n'eſt pas au cours qu'un Turinois fera piaffer son cheval ou courir sa voiture, c'eſt devant le café Fiorio, toujours le café Fiorio.

Fiorio eſt un nom d'homme.

3 décembre.

Journaliſte français, il était de mon devoir d'aller saluer quelques-uns de mes confrères du Piémont ; je n'ai pas besoin de signaler l'importance & le développement acquis par la presse sarde depuis ces derniers temps. Dix feuilles quotidiennes, au moins, desservent chaque matin l'impatience nationale : *l'Union, l'Eſtafette, l'Espoir, le Campanile, le Droit, l'Opinion, la Gazette piémontaise, la Gazette du Peuple* (à un sou), *l'Harmonie,* etc. — Il en eſt d'autres, d'une publicité plus reſtreinte, des *Mouvement,* des *Moment,* des *Indépendance,* que sais-je ? Puis des journaux satiriques à foison ; le premier eſt *le Sifflet* qui publie une caricature tous les jours ; après lui, *Pasquin,* hebdo-

madaire & illuftré ; le plus petit & le dernier venu eft *Figaro à Turin.*

Je me suis rendu d'abord au bureau de *l'Union*, dans un entresol plus que modefte. Au milieu d'une bibliothèque, penché sur un pupitre, j'ai trouvé un petit homme d'une cinquantaine d'années, à l'encolure puissante, coiffé d'un bonnet grec en velours ponceau, — M. Bianchi-Giovini, — un énergique polémifte, un travailleur infatigable. Il fait presque à lui tout seul son journal, le plus accrédité peut-être. Nous causons une demi-heure environ ; en prenant congé de lui, &, pendant qu'il me reconduit, j'aperçois le corridor barré par un chien énorme. C'eft le terre-neuve de M. Bianchi-Giovini ; j'essaye de le caresser, mais un grognement d'une nature peu rassurante m'oblige à retirer la main. M. Bianchi-Giovini & son chien sont populaires à Turin.

Après avoir vu l'ancien journalifte, il me fallait voir le journalifte moderne. Le type m'en eft fourni par M. Marazio, rédacteur en chef du *Droit*, un jeune homme & un avocat distingué. Ses bureaux sont confortables, élégants même. Au *Droit* comme à *l'Opinion*, je suis reçu avec cette confraternité dont les témoignages doublent de valeur à l'étranger.

Au *Fischietto* (*le Sifflet*), je feuillette la col-

lection, remplie de lithographies que signeraient Daumier & Cham. *Le Sifflet* exiſte & siffle depuis douze ans. Il vient de publier ses *étrennes* annuelles, — un almanach illuſtré & rempli de facéties originales & fines.

Une partie eſt intitulée : *les Français à Turin*. C'eſt la collection des jeux de mots nés de la confusion des langues pendant la guerre. Les *Cabassini* ou serviteurs de place y sont raillés pour la prolixité de leurs renseignements à cette époque, et l'on y cite la réponse de l'un d'eux à un de nos cuirassiers qui lui demandait le quartier de cavalerie : — *Allez toujours dritt devant vous jusqu'à Santa-Teresa ; après, voltez à gauche, & allez toujours dritt devant vous pour arriver à la place du Caval d' Bronz ; depuis, voltez encore à gauche pour infiler contra Neuva ; si volez scurser, passez par la galerie Natte ; traversez piazza Castell', slongand' les pas dans la rue du Pô ; contez cinq isoles, revoltez à gauche, & vous trouverez la caserne, bien sicur*. — Mais si je me trompe ? objecte le cuirassier. — Il eſt impossible que vous vous *trompettiez*.

Même jour.

Dîner chez M. Giacomelli, un des peintres du roi. — Deux beaux enfants, l'un de quatre

ans, l'autre de six, sautent sur mes genoux, &, entendant les éclats d'une toux que j'ai apportée de France, s'écrient dans leur gentil baragouin : — « Grosse tambour ! grosse tambour ! Je passe là trois ou quatre heures charmantes.

Le temps s'écoule dans une causerie artiſtique & presque intime. — Invité à prendre le thé chez le prince Lubomirsky, je me hâte de me faire conduire à son hôtel ; mais trop tard ! Le prince vient de rentrer dans ses appartements. Je regrette beaucoup ce contre-temps qui me prive de voir un des premiers salons de Turin ; car le prince Lubomirsky, naturalisé Piémontais, eſt marié à une grande dame française dont tout le monde s'accorde à vanter l'esprit & les grâces.

6 décembre.

La loterie exiſte à Turin. On comprend que je ne manque pas cette occasion de m'enrichir sans rien faire. Le cœur ému, j'entre dans un bureau grillé & encombré de cartons, où un vieux bonhomme me présente un sac rempli de boules de loto, en m'invitant à y plonger les mains. Je remue le sac, selon l'usage, & j'attire plusieurs numéros qui sont immédiatement enregiſtrés. — Si je gagne, je jure de... Mais gar-

dons mes projets pour moi seul; ne les confions pas même au papier.

Même jour. — Neuf heures du soir.

Passant devant le théâtre Rossini, rue du Pô, je prends un billet & j'entre dans la salle. Il n'y a de place nulle part. Debout au milieu du parterre mobile, j'écoute sans y comprendre grand chose quelques scènes d'une pièce intitulée : « *Nom, fortune, patrie, avec Stenterello, maçon, dépositaire fidèle & père par accident.* » Stenterello eſt le type toscan, comme Gianduja eſt le type piémontais ; au physique, c'eſt un drôle grimé à la mode des clowns; ses sourcils que le charbon a tracés, ressemblent à deux arches de pont ; il eſt coiffé d'un tricorne galonné de blanc, derrière lequel se redresse une queue très-serrée dans un ruban noir ; il a une veſte bigarrée. Ses plaisanteries me paraissent lourdes & violentes ; il se mêle à tout & de tout ; il eſt indispensable, quoique souvent il ne tienne pas à l'action. Dans ce dernier cas, on ajoute au titre de la comédie, comme ce soir : « *Avec Stenterello,* » & Stenterello de se promener à côté de l'intrigue, jetant son mot, prodiguant sa gambade. — Quand je dis que je ne comprends rien à la pièce, c'eſt une erreur : je

devine qu'il s'agit d'un fils naturel abandonné par une grande dame ; une cicatrice le fait reconnaître d'un vieil intendant, etc. — Je m'en vais.

7 décembre.

Présentation au comte de Nigra, miniſtre de la maison royale. — M. Nigra, ancien banquier de la cour, eſt un homme de haute taille, parlant posément, écoutant. Il a rendu, en des temps difficiles, des services au Piémont. Son accueil eſt un de ceux dont j'aimerai à me souvenir

8 décembre.

Tout artiſte ou tout lettré, tout patriote ou tout homme du monde ne saurait passer à Turin sans aller faire une visite à Vincent Vela, un des premiers sculpteurs de l'Italie. — Vela, pour ne citer que sa dernière œuvre, eſt l'auteur de cette ſtatue qui s'élève sur la place du Château, & qui représente un soldat tenant le drapeau italien ; personnification & glorification de l'armée sarde tout entière. Vela a décoré plusieurs villes, Milan entre autres, & il n'a pas quarante ans. J'ai été frapper chez lui, ce matin ; mais le hasard veut qu'il soit en voyage ; de ses ateliers, un seul était ouvert : j'ai poussé la porte & je

suis entré. Un de ses élèves travaillait à un bufte de Dante, dont le long regard & la maigreur énergique m'ont donné froid ; j'ai répété mentalement le sonnet d'Augufte Barbier : *Dante, vieux Gibelin...*

Je vois dans cet atelier une copie d'une composition renommée pour son élégance : *la Musique pleurant sur les reftes de Donizetti*. L'attitude de cette femme eft pleine d'abandon, & l'étoffe eft traitée avec autant d'ampleur que de simplicité, le bras gauche tombe mollement sur le genou. Dans un bas-relief, cinq ou six petits génies brisent leurs lyres ; leurs mouvements sont adorables ; je ne reproche à ce bas-relief, qui fourmille de détails exquis, qu'une gaieté incompatible avec le sujet. Je retrouverai ce monument dans le cimetière de Bergame, où l'auteur de *Lucie* eft enterré.

Les autres morceaux qui attirent mon attention sont : une ftatue colossale de Minerve, destinée à la ville de Lisbonne : le *Printemps*, figuré par une jeune fille, riante, palpitante, frêle, une merveille de fraîcheur & de vie ; — le bufte de M. Camille de Cavour ; — une *Veuve* étouffant ses sanglots avec son mouchoir ; — & un grand nombre de personnages de grandeur naturelle, savants ou politiques, dont je n'ai pas su retenir les noms. Vela a une fécondité

singulière, & je n'ai vu qu'un de ses ateliers.

Les cloches sonnent à toute volée ; les magasins sont clos ; la foule remplit les rues. C'est la fête de la Conception.

Demain, je pars pour les duchés de Parme & de Modène.

Plaisance, 9 décembre.

A cinq heures & demie du matin (ô barbarie!) j'ai quitté Turin; &, tout grelottant, les yeux rougis, le teint marbré, je me suis confié au chemin de fer d'Alexandrie. A Alexandrie, un nouveau train m'a conduit au pont de la Trebbia; de là, un infernal omnibus, bas, disjoint, aux vitres brisées, sautillant sur les pierres, s'enfonçant dans la boue, frémissant à chaque cahot, m'a jeté, — c'est le mot, — dans Plaisance la mal nommée. Aux portes de la ville, je reconnais un factionnaire français, un vrai *pioupiou,* piétinant dans la neige & soufflant dans ses doigts. Je m'informe : notre armée est représentée ici par une garnison de huit ou dix mille hommes. Ne serait-ce que pour revoir encore ces têtes amies & riantes, je veux m'arrêter à Plaisance...

Mais, au bout de deux heures, le sentiment national étant pleinement satisfait, — ainsi que

le sentiment artiſtique, — je m'enquiers du prochain départ du chemin de fer. J'emploie le temps qui me reſte à retourner devant la Municipalité, une merveille architecturale; je n'ai d'yeux que pour ce palais, qui eſt toute la ville.

Les Autrichiens ont détruit une partie des fortifications de Plaisance.

Même jour, Parme.

La neige ne m'a pas quitté depuis Turin; c'eſt une désolation répandue sur ces campagnes plates, dont la plupart des arbres ont été coupés au niveau du sol. La neige fait avec moi son entrée à Parme. Il eſt nuit, mais les rayons de la lune luttent victorieusement contre le brouillard, & aident les campaniles à se détacher sur le ciel. Je me promène dans des rues d'une largeur énorme, le long desquelles glissent des Italiens entortillés plutôt qu'enveloppés dans leurs manteaux. La ville eſt muette, quoiqu'il ne soit que huit heures; une buée épaisse attachée aux vitres des cafés m'empêche de voir à l'intérieur. Mes pas qui retentissent sur les trottoirs me portent devant le palais, silencieux & fermé, & dont la solitude ressort davantage en présence de deux jets de gaz, sentinelles indifférentes & flamboyantes. — Ces trois fenêtres, au premier

étage, du côté de l'ancien palais, sont celles de l'appartement habité par le comte de Chambord, pendant ses séjours à Parme.

Les alentours du théâtre, attenant au palais, sont pareillement déserts; & je le croirais fermé, lui aussi, si je n'apercevais tout à coup une porte s'entr'ouvrant & une ombre se faufilant. Je suis cette ombre, & je me convaincs qu'il y a spectacle; on joue une traduction d'une comédie française, en cinq actes : *le Bourgeois de Gand,* par M. Romand. Placé au parterre, j'examine la salle, qui eſt très-grande & très-brillante, mais à peu près vide. Dix minutes me suffisent pour m'y ennuyer. Je sors. — Au détour du théâtre, j'arrive sur une vaſte place dont les édifices sont à demi noyés dans le bleu de la nuit. Une colonne ornait, il y a quelques semaines, cette place; on l'a abattue; c'était celle au faîte de laquelle avait été exposée la tête du malheureux Anviti, — le colonel qui eut l'imprudence de traverser une ville où il était exécré.

Les souvenirs, les réflexions, le froid, tout cela m'oblige à regagner plus tôt que je ne le voudrais l'hôtel de la Poſte. Et comme pour m'entretenir dans une mélancolique disposition d'esprit, des musiciens inſtallés au-dessous de moi ne cessent de jouer pendant une partie de la nuit le *Miserere* de Verdi, ce sanglot sublime,

ce déchirement d'une âme & d'une nation. — Quand reverrai-je, ou, pour mieux dire, quand verrai-je Parme? Je ne l'ai que soupçonné. Pourtant ce soir, cette brume, ce palais, cette place, cette colonne, ce chant, reſteront longtemps gravés dans ma mémoire.

Modène, 10 décembre.

Départ de Parme à six heures & demie du matin. Je cesse de me lamenter, & je m'accoutume au wagon.

Vers neuf heures, Modène apparaît glacé, gelé, fortifié. Un *brougham* me fait traverser la ville en tous sens à la recherche d'un hôtel. Tout eſt plein & surplein; l'armée de la ligue occupe tous les logements. Il me faut reſter au camp volant chez un reſtaurateur.

Dans cette course forcée, j'ai vu Modène de façon à n'en ignorer aucune arcade, aucune maison. Il se peut que ce soit un séjour très-maussade (ainsi que je l'entends dire autour de moi), mais je n'hésite pas à déclarer que j'ai rarement vu de cité plus caractérisée, plus complète, plus empreinte de la couleur & des mœurs du passé; on n'a pas touché à une seule pierre de Modène depuis trois ou quatre siècles, j'en suis certain.

Pour étudier l'église principale seulement, il

faudrait une semaine. Il y a trois églises dans cette église : une au ras du sol, une supérieure, une souterraine. Chacune d'elles a son aspect particulier, — gracieux, solennel & sinisftre.

Les femmes de Modène ont la tête enveloppée d'une cape; c'eft tout ce qui refte du coftume local. Elles portent la crinoline, comme partout, — mais la crinoline ridicule, bossuée, mal attachée, flottante, & par-dessus cette crinoline une chétive robe à carreaux.

Vers deux heures, je me suis rendu au palais, résidence de M. Farini. En attendant que le dictateur pût me recevoir, j'ai parcouru les salles, les appartements, les galeries. François V n'a pas tout emporté; il a laissé des meubles magnifiques, & quelques-uns des buftes de sa famille. Les pièces habitées aujourd'hui par le général Fanti contiennent d'admirables tapisseries, d'une vivacité de couleurs que rien n'égale; elles racontent les aventures de Don Quichotte. Quant au musée, il se compose d'une douzaine de salles, où tous les maîtres italiens sont représentés par des pages importantes, sinon supérieures; — je dis *tous,* sans exception, & j'insifte sur ce mérite de la galerie de Modène, qui en fait un précieux répertoire.

A deux heures trois quarts, j'ai été introduit auprès de M. Farini, dans une chambre très-

haute, tendue de vert, devant une cheminée à colonnettes de marbre blanc. Je n'ai pas besoin de rappeler le rôle de M. Farini dans ces dernières circonſtances : acclamé par les populations de Modène & de Parme, il eſt à leurs yeux la garantie de l'avenir. Ses antécédents sont ceux d'un écrivain de grand ſtyle, d'un pamphlétaire plein de logique & d'ardeur, d'un historien de premier ordre. Il eſt né à Ravenne.

M. Farini a le visage sérieux & pensif; les cheveux commencent à fuir les tempes; le nez eſt fort, avec une courbe. Il ne porte que les mouſtaches, mais abandonnées à toute leur longueur, ce qui lui donne une ressemblance avec Frédéric Soulié. Sa parole eſt lente, un peu sévère. Notre entretien fut bref : il me parla de la France, je lui parlai de l'Italie. — L'adminiſtration des duchés lui eſt facile, en raison du concours sympathique des habitants; mais il lui faut néanmoins déployer une activité incessante. Arrivé la veille de Parme, il me dit que je le retrouverais demain à Bologne.

Je pris congé sur ce mot, & je redescendis l'escalier du palais de la famille d'Eſte.

Même jour.

De Modène à Bologne, le trajet en chemin de

fer eſt d'une heure & un quart environ. Je venais de prendre place dans un wagon en compagnie d'un officier français, lorsque la portière se rouvrit tout à coup, livrant passage à une femme vêtue de noir & voilée. Il était nuit close. Chacun de nous offrit son coin à l'étrangère, & une fois cette offre faite & refusée, nous commençâmes, l'officier & moi, une conversation en français, — je dirai même en parisien. A une plaisanterie dont la compréhension ne nous semblait possible que de la Madeleine au passage de l'Opéra, nous surprîmes un petit rire étouffé chez la dame au voile.

— Seriez-vous Française, madame? demanda aussitôt l'officier.

— Je suis Romaine, répondit-elle; mais j'ai habité Paris... & Londres aussi.

Romaine, en effet; car après ces paroles elle releva son voile & nous reconnûmes ce type énergique & correct qui s'eſt heureusement perpétué jusqu'à nous. J'avais vu ces traits quelque part; je cherchai à rappeler mes souvenirs, tout en engageant l'entretien à l'aide de ces passe-partout de voyage : — « Ah! Paris! il n'y a que Paris au monde! etc. » Tout cela pour en arriver, avec une négligence apparente, à cette interrogation : — « Y a-t-il longtemps que vous l'avez quitté, madame? »

L'inconnue causait bien, très-bien, avec enjouement; elle savait se dérober à nos queſtions, toujours ménagées d'ailleurs; d'autres fois elle allait au-devant. Parlant de Modène & des Modenais, elle dit qu'il faudrait un autre Balzac pour dépeindre cette partie de l'Italie. — Balzac! à ce deuxième point de contact, j'enfourchai de nouveau le coursier de la tirade. A la fin, mon officier, n'y tenant plus, lui demanda nettement si elle était... artiſte dramatique.

Le trait était lancé. — Elle nous regarda tous les deux avec une sorte d'indécision; puis elle avoua qu'elle l'avait été, mais que depuis plusieurs années elle ne l'était plus, par suite de circonſtances *exceptionnelles;* — &, à mesure qu'elle parlait, je me rappelais parfaitement ces cheveux plantés en forêt sur le front, cet œil fier, & jusqu'à cet accent profond, caché sous le rire. Il s'agissait maintenant de connaître le théâtre auquel elle avait appartenu. C'était plus difficile. — Je mis au hasard le doigt sur le Théâtre-Italien; elle tressaillit & se tut.

A moins de lui demander son nom, nous ne pouvions guère pousser plus loin notre inquisition. Nous le comprîmes tous les trois, car il y eut un silence, qui ne fut rompu, jusqu'à l'arrivée à Bologne, que par de banales remarques

sur l'état atroce des chemins de fer & la rigueur de la température. — Mon compatriote & moi, nous demeurions perdus dans nos conjectures. — Elle nous salua, & monta dans une voiture qui l'attendait à la station.

Pourtant notre curiosité devait être bientôt satisfaite : en descendant, quelques minutes ensuite, à l'hôtel Brun, nous fûmes requis d'inscrire nos noms sur le registre des voyageurs. Je montrai alors à l'officier cette ligne fraîchement tracée : — Madame Ronconi.

Bologne, 11 décembre.

A l'hôtel Brun, je relève un détail qui m'étonne : il y a des chambres & des *demi-chambres*. Naturellement je demande une chambre entière, & l'on me donne le nº 57, — à côté du nº 57 1/2.

Dès mon réveil, je sacrifie au saucisson, qui est, comme je m'y attendais, d'un volume formidable. Ce devoir accompli, je me lance à travers la ville, la plus grande & la plus peuplée que j'ai vue depuis Turin. Pour le coup, je me sens en pleine Italie. — Voici les rues tapissées de fresques, voici les palais massifs aux croisées rares, voici une tour penchée, voici la madone au coin de chaque place & dans chaque corridor

d'allée, voici les mendiants épiques, voici la couleur & le ſtyle!

Carlo, que j'ai retrouvé à Bologne, où il m'avait assigné un rendez-vous, m'a présenté à M. le marquis Pepoli, miniſtre des finances de l'Italie centrale, lequel nous a retenus à dîner

M. le marquis Gioachimo-Napoleone Pepoli, un jeune homme encore, eſt petit-fils de Murat par sa mère; il a épousé une princesse de la maison de Hohenzollern; par ce mariage & par sa propre origine, il touche donc à toutes les familles régnantes. — Les Pepoli, profondément enracinés dans le sol italien, étaient seigneurs de Bologne il y a sept ou huit siècles. A défaut de cette souveraineté, leur descendant a hérité de l'affection & du dévouement des Bolonais, à la régénération desquels il travaille activement.

Trente-quatre ans, une haute taille, de belles manières, la courtoisie & la dignité réunies, tel eſt le marquis Pepoli, — qui, comme s'il n'avait pas assez de tous ces dons, s'eſt encore rendu célèbre par des comédies dont le recueil forme deux volumes in-18 (*Bologna,* 1855). L'une d'elles, *Inès de Caſtro,* fait partie du répertoire de madame Riſtori.

Le dîner a été servi à six heures & demie. La princesse y assiſtait, ainsi que le professeur

Montanari, miniſtre de l'inſtruction publique. — Ici on se pare partout de ce titre de professeur, qu'en France, au contraire, nous cherchons sottement à dissimuler. — Pour prendre le café, nous sommes passés dans le cabinet du marquis, un second *musée des souverains,* où j'ai pu regarder & toucher, entre autres reliques, la tabatière que portait Napoléon à Sainte-Hélène, boîte bien simple, dont le couvercle en pierre dure représente une cascade. J'y ai vu aussi le couvre-pieds témoin de son agonie; — plus, quelques volumes d'*Hiſtoire romaine* qu'il feuilletait souvent.

Le marquis Pepoli, comprenant ma curiosité, me conduit encore devant une aquarelle d'Isabey : le roi de Rome endormi dans son berceau; — il me montre la plupart des armes de Murat, sa selle opulente, son nécessaire de voyage, — une tète de femme dessinée par madame la princesse Mathilde, etc.

Plusieurs personnes arrivent, des fonctionnaires, des intimes. La princesse les accueille avec une grâce parfaite. Des tables de jeu se forment; une sorte de bouillotte s'organise avec des cartes nouvelles pour moi; impossible d'y rien comprendre. Je me rejette sur la salle de billard, où deux patriciens d'un âge respectable s'escriment avec animation.

Enfin le marquis vient de nouveau à mon secours; il ordonne à deux domeftiques de prendre des lampes & de nous précéder; il veut jusqu'au bout me faire les honneurs de chez lui & m'initier aux richesses artiftiques de son palais. Nous traversons des appartements inondés de dorures & de glaces, au milieu desquels trônent, retirés du monde & loin des admirations vulgaires, les rois de la peinture, particulièrement Léonard de Vinci, le Guide, Tintoret. — Le marquis m'arrête devant une planche de cuivre, où un petit Amour eft gravé avec une extraordinaire finesse : c'eft l'œuvre du prince de Metternich. — Plus loin, je m'extasie devant un coffret, orné d'émaux par Petitot; les quatre médaillons du dessus, représentant les quatre évangéliftes, passent pour être sans égaux. Je marche de merveille en merveille. — Ces douze pierres, pour lesquelles le mot de précieuses eft insuffisant, Michel-Ange les a gravées; homme unique, à qui toute délicatesse & toute grandeur étaient également familières!

Une salle de spectacle, d'un ftyle pompeux, sert au marquis Pepoli à *essayer* ses pièces, avant de les livrer aux applaudissements du public du théâtre *del Corso* de Bologne & successivement de tous les théâtres d'Italie.

Nous rentrons au salon.

12 décembre.

Ce matin, le secrétaire du marquis Pepoli eſt venu me prendre en voiture pour me faire visiter Bologne. On ne saurait mieux pratiquer l'hospitalité. — Nous allons sonner au couvent des Dominicains, qui eſt situé sur une place où s'élèvent deux tombeaux soutenus par de petites colonnes de sept à huit pieds de haut; étranges monuments, qui répandent la triſtesse autour d'eux. Au bruit de la sonnette, la porte s'entrebâille; le secrétaire parlemente assez longtemps avec une vieille femme qui semble descendre de quelque bas-relief poudreux; bien qu'elle ne paraisse guère convaincue, elle nous laisse entrer; mais elle nous quitte aussitôt en marmottant quelques paroles. Je crois comprendre qu'elle nous dit de l'attendre.

Nous n'en faisons rien, & nous errons au hasard sous les voûtes d'une galerie aboutissant à un cloître, dont les murailles encaſtrent les mausolées d'une grande quantité d'ecclésiastiques illuſtres. Ensuite nous montons un escalier, qui nous mène à des cellules, closes chacune d'une porte de chêne, sculptée, cela va sans dire, car en Italie on sculpte tout, vase, cheminée, girouette; on n'abandonne pas un morceau de pierre, un morceau de bois, sans le soumettre à

des caprices plus ou moins égayants. Le *rond* ou le *carré* absolus sont repoussés comme des éléments de mélancolie; on enjolive jusqu'aux clefs, jusqu'aux serrures, jusqu'aux marteaux de porte, jusqu'aux essuie-pieds. Telle eſt l'Italie. Et quand elle eſt trop pauvre pour sculpter, elle peint. Une maison qui ne signifie rien par son architecture positive & bourgeoise emprunte immédiatement au rose tendre une physionomie impertinente, qui passe aux yeux des touriſtes prévenus pour profondément italienne. C'eſt le dernier & suprême subterfuge de cette nation, qui voit venir avec effroi les entrepreneurs de maisons régulières & blanches, ceux qui ont obtenu les adjudications de la rue de Rivoli & du boulevard de Sébaſtopol.

Le secrétaire & moi nous commençons à être embarrassés, lorsque d'une cellule nous voyons sortir, les mains pleines de flacons aux trois quarts vidés, un frère pansu & se balançant, qui s'étonne de notre présence & qui nous engage à redescendre avec lui. Nous suivons cet honnête sommelier, qui nous remet dans la voie de la chapelle, — une des plus somptueuses assurément qui soient en Italie. J'ai honte de contempler au pas de course ces chefs-d'œuvre qui ont coûté des exiſtences & des siècles. Mais quoi? Fallait-il mieux ne pas les voir? Je préfère

me condamner au regret éternel plutôt qu'à l'éternel désir.

Du couvent de Saint-Dominique nous allons à l'ancienne Université, tapissée sur tous ses murs & sur tous ses plafonds des armoiries de ses innombrables écoliers. Y a-t-il assez de sirènes, de chevaux fabuleux, de griffons, d'oiseaux armés, d'anges, de tours, de lacs, de flambeaux, d'astres, d'épées, de palmes, de fleurs, de boules, de ruisseaux, de portes, de barques? — Certaines fresques contiennent de curieux trompe-l'œil, un peu puérils. — La bibliothèque, où l'on a placé le buste du cardinal Mezzofanti, cet étonnant polyglotte, est d'une magnificence d'ornementation, auprès de laquelle notre bibliothèque de la rue Richelieu a l'apparence d'une grange.

La voiture nous reprend pour nous conduire à la nouvelle Université. Seconde bibliothèque, moins brillante que la première. Un démonstrateur, fort intelligent du reste, me fait perdre un temps précieux dans l'examen du cabinet d'anatomie, — le plus renommé de l'Italie, à ce qu'il paraît. Il ne nous fait pas grâce d'une seule monstruosité.

— Regardez, nous dit-il avec complaisance, ces pièces de cire exécutées sur nature par une *dame* de Bologne.

Je regarde & je frémis; cela, un ouvrage de dame! Le musée Dupuytren n'a rien de plus hideux. Il m'amène presque de force devant un cas d'éléphantiasis.

— Le sujet se porte aujourd'hui à merveille, dit-il; il eſt gaillard comme *vous* & moi.

Je cherche à gagner la porte; mais le démonſtrateur me poursuit toujours; il me tire par le manteau, &, le sourire aux lèvres :

— Monsieur, encore un cancer! encore une petite hernie!

Bologne, 13 décembre.

C'eſt à Bologne que notre poëte comique Regnard (il avait alors vingt & un ans environ, & il voyageait par agrément) fit la rencontre d'une jeune dame provençale, qui exerça une grande influence sur sa deſtinée. Cette dame était mariée, & son mari ne la quittait pas d'une minute. Le futur auteur de *la Sérénade* la vit chez une marquise Angelini, qui donnaît à jouer; il parla, il fut écouté; mais sa funeſte étoile voulut qu'il choisît juſtement le mari pour confident de sa flamme naissante. On devine si celui-ci fut prompt à emmener sa femme & à quitter Bologne. Le futur auteur du *Joueur* les suivit l'un & l'autre jusqu'à Rome, où il perdit

leurs traces. Cependant, un soir qu'il se trouvait à un bal de l'ambassadeur d'Espagne, il fut accosté par un masque magnifique qui, contrefaisant sa voix, lui adressa quelques questions en italien, & lui demanda si, depuis qu'il était à Rome, il n'avait point donné dans quelque tendre penchant. Le futur auteur du *Distrait* répondit assez indifféremment; mais le masque le pressa davantage : — « Les beautés romaines n'ont-elles pas assez de charmes pour vous engager, & n'en est-il point qui égale celle que vous rencontrâtes à Bologne? » Vivement troublé, le futur auteur de *la Coquette* sentit un soupçon traverser son esprit; il allait répondre, lorsqu'une troisième personne s'approcha du masque & l'entraîna. Encore le mari? Probablement.

Mais, cette fois, le futur auteur des *Folies amoureuses* parvint à découvrir la demeure de la belle Provençale & à s'introduire dans la place. Ses affaires prenaient le meilleur tour du monde, lorsqu'il reçut des lettres de France l'exhortant à revenir en toute hâte pour des motifs de la dernière importance. Il dut obéir; mais, en route, il tomba malade de chagrin; la fièvre le retint plusieurs mois à Florence. Enfin, très-faible encore, le futur auteur du *Légataire* prit passage, une nuit, sur un bâtiment

anglais qui faisait voile pour Marseille. — Les deux premières personnes qu'il aperçut le lendemain matin, sur le pont, furent la Provençale & son mari.

On a trouvé dans les papiers de Regnard, après sa mort, quelques détails sur ces aventures : « Quand on jetait les yeux sur sa femme, dit-il, de Prade (c'eſt le nom sous lequel il désigne le mari) entrait aussitôt dans des emportements terribles dont à peine était-il le maître; quand on les en retirait, il savait si bien qu'on était accoutumé à la regarder, que qui ne la regardait pas y entendait du myſtère. » Cette situation embarrassante fut brusquement tranchée par l'intervention de deux corsaires turcs, qui donnèrent une chasse furieuse au bâtiment anglais. Dès qu'ils n'en furent plus qu'à une portée de canon, ces drôles se divertirent en arborant successivement les pavillons de divers pays : français, hollandais, vénitien, maltais, — & finalement l'étendard de Barbarie, coupé en flamme au croissant descendant. Ils accompagnèrent cette dernière cérémonie de l'envoi de toute leur bordée. L'Anglais y répondit dans le même dialecte. Le combat fût acharné, mais le résultat ne pouvait en être douteux, les deux corsaires étant armés chacun de quarante pièces. Après la mort du capitaine anglais, qui fut coupé

en deux par un boulet, ce qui reſtait de l'équipage se rendit, ainsi que les deux époux & Regnard. C'était précisément le jour de la fête du futur auteur d'*Arlequin homme à bonnes fortunes*.

On sait comment ces trois personnes furent emmenées à Alger & vendues à des maîtres différents : — la femme au principal gouverneur de la ville, le mari à un marchand quelconque, & l'amant à un riche Maure, du nom d'Achmet-Talem. Ce fut le mari qui se vit encore le plus mal partagé. Le futur auteur du *Divorce*, s'il faut s'en rapporter à sa relation manuscrite, utilisa sa captivité à la peinture sur étoffes & même en bâtiment. D'un autre côté, les biographes contemporains, qui le tenaient pour un *grand faiseur de ragoûts* (c'eſt leur propre expression que je reproduis), rejettent cette version poétique & veulent qu'il ait été uniquement employé comme cuisinier auprès de son patron. J'aurai garde de prendre parti dans une queſtion de cette gravité. Peintre en bâtiment ou cuisinier, le futur auteur d'*Attendez-moi sous l'orme* demeura plus de deux ans en esclavage, tant à Alger qu'à Conſtantinople ; — on ignore pourquoi il a gardé un silence absolu sur les circonſtances de son séjour dans ce dernier lieu.

Il lui en coûta douze mille livres pour la rançon de la belle Provençale & pour la sienne. L'histoire fait même mention d'un valet de chambre à lui, qui fut compris dans le rachat; mais elle se tait impitoyablement sur le compte de l'époux. — Oh! Regnard! — Il a toujours prétendu que, s'étant enquis de cet infortuné, on lui avait répondu qu'il était mort de la pefte. Quoi qu'il en soit, le futur auteur de *Démocrite* ne poussa pas plus loin ses informations, & se dépêcha de repasser en France avec sa maîtresse. Tout Arles fut aux fenêtres pour célébrer ce retour; pendant plusieurs semaines les régals & les parties de plaisirs se succédèrent à l'envi. Bref, ce roman marchait à grands pas vers son dénoûment naturel, — un mariage, — lorsqu'un événement auquel on était loin de s'attendre vint changer tout à coup la face des choses. Laissons parler l'auteur des *Ménechmes :*

« Zelmis (son pseudonyme galant) était un jour chez sa belle veuve avec quelques-uns de ses amis, quand un laquais d'Elvire vint avertir sa maîtresse que deux religieux, qui venaient d'Alger, souhaitaient lui parler. On les fit monter, & ils entrèrent dans la salle où était la compagnie, suivis d'un homme qui était en fort misérable équipage. La surprise de tous ceux qui étaient présents fut grande à l'abord de ces gens

qu'on ne connaissait point; elle fut extrême quand on vit que cet homme si mal vêtu vint se jeter au col d'Elvire; mais elle fut telle qu'on ne la peut exprimer lorsqu'on remarqua que cet inconnu, après s'être détaché de ses violents embrassements, était de Prade. »

Cette fois, le futur auteur du *Retour imprévu* partit, — & il ne revint jamais.

Même jour.

Disons encore quelques mots de Bologne & des Bolonaises.

Elles se font remarquer par l'abondance & l'épaisseur de leurs cheveux noirs. C'eſt comme un avant-goût de la campagne romaine. Elles sont petites. Chez elles, elles portent conſtamment, en guise de manchons, une légère chaufferette de main.

Il y a à Bologne une rue des Orfèvres, comme dans toutes les capitales; je m'attendais plutôt à y trouver une rue des Charcutiers; mais, en raison de leur grand nombre, ils sont disséminés partout. Le soir, leurs boutiques empruntent une couleur tout à fait fantaſtique : qu'on se figure, dans la partie supérieure de chaque porte, un transparent éclairé à la façon

des ombres chinoises, & étalant, en rouge sombre, des chapelets de saucissons, d'énormes tronçons de mortadelle qui font songer à des décollations de Saint-Jean, des langues à la chair serrée. Le reste de la devanture est plongé dans l'obscurité. Ces transparents vous arrêtent tous les quinze pas.

On me fait voir à l'hôtel Brun une chambre habitée autrefois par Pieri, un des auteurs de l'attentat de la rue Le Peletier.

Ce soir, départ pour Florence. — Les places dans la diligence & dans le courrier étant retenues plusieurs jours à l'avance, j'ai dû (mon temps étant compté) m'assurer d'une chaise de poste. Il est dix heures.

Le fouet du postillon m'avertit de descendre.

Florence, 15 décembre.

Honneur à ce mortel que la soif de connaître
Exile noblement du toit qui l'a vu naître !

C'est Millevoye qui s'exclame sur ce ton cadencé; vous auriez parié pour Delille, n'est-il pas vrai? N'importe; ma *soif de connaître* n'a pas été suffisamment récompensée dans le trajet de Bologne à Florence, & jamais je ne suis demeuré plus convaincu que je n'étais qu'un piteux

mortel. Pour faire vingt lieues environ, il ne m'a pas fallu moins de vingt-deux heures; il eſt vrai que ces lieues se déroulent à travers les Apennins, qui sont bien les monts les plus capricieux & les plus revêches qu'on puisse souhaiter. Mais narrons avec méthode.

J'ai dit que j'avais quitté Bologne le 13 au soir, à dix heures; un repas confortable, arrosé d'un excellent *vino santo*, m'avait prédisposé au sommeil, & j'y cédai après les premiers ébranlements de la chaise de poſte. — Je dormis une heure à peu près; quand je me réveillai & que je mis la tête à l'une & à l'autre portière, j'étais enveloppé d'une clarté qui n'était pas celle de la lune, mais de la neige. En même temps, je me sentais, non pas emporté, mais doucement promené, mollement balancé; je me penchai en avant, & je conſtatai avec une expression ébahie que ma chaise de poſte était attelée de trois paires de bœufs. Oui, j'étais traîné par des bœufs, comme ces monarques indolents dont parle Boileau. Deux hommes les guidaient, marchant au pas & silencieusement. Quoique l'on m'eût prévenu du mauvais état des chemins, j'étais loin de m'attendre à une semblable lenteur de locomotion. Un frisson inconnu agita mes veines : je me demandai si je ne rêvais point, & si ce que je prenais pour des bœufs n'étaient pas des bêtes

apocalyptiques me conduisant vers les nouvelles voies lactées.. On sait que le spectacle continu de la neige a d'étranges actions sur le cerveau; les subissais-je à ce moment?

Au milieu de mon hallucination, la voiture s'arrêta; nous étions à la première poste. Le postillon & son acolyte frappèrent à ma vitre; je compris qu'il s'agissait de bonnes-mains à payer; mais alors nouvel embarras. En Italie, la monnaie change comme le dialecte, tous les dix kilomètres; en arrivant à Bologne, j'avais échangé mon or contre les baïoques pontificaux; maintenant il me fallait troquer mes baïoques pour des *paoli* toscans. Enfin, tout s'arrangea. Mais après le postillon & le guide, ce fut le tour du garçon d'écurie, — & cela ne s'arrêta plus qu'à Florence. J'essayai maintes fois de me rendormir; à chaque demi-heure, toujours le bruit d'un doigt à la portière, toujours un homme, ou deux, ou trois, en manteau marron & la main tendue.

Le fantastique devenait impossible dans de pareilles conditions. Je me condamnai donc à servir de trésorier à ces rustres pendant tout le temps qu'il plairait à la Providence. Mais que de malédictions en chemin! que de rages tantôt sourdes & plus souvent déchaînées! — Ah! l'on prétend que les voyages adoucissent l'homme &

le rendent tolérant, sensible, généreux. Il n'eſt pas de plus grave erreur que celle-ci. Les voyages, au contraire, métamorphosent & aigrissent à la longue les natures les meilleures & les plus pacifiques. Et comment pourrait-il en être autrement avec cet agacement sans trève, résultant d'un changement quotidien de lit & de table, de température & d'idiomes! J'étais parti bon, prodigue; je reviendrai bourru, avare & impertinent, — impertinent surtout, car le bien-être en voyage ne s'acquiert qu'à force de menace & de bruit.

La nuit me sembla longue. Un inſtant je me souvins de la réputation siniſtre des Apennins, & je cherchai à l'horizon quelque silhouette de chapeaux pointus & de carabines; mais il était évident que les brigands étaient couchés. A ce propos, je fis pour la première fois la remarque que je n'avais de ma vie porté une seule arme, contrairement à tant d'individus qui ne peuvent faire un pas sans un poignard au côté ni dormir sans un piſtolet chargé sur leur guéridon. Mon insouciance me parut répréhensible sous plusieurs rapports; mais, sous beaucoup d'autres, je ne pus m'empêcher de plaindre les gens en proie à cette préoccupation conſtante de la défensive.

Eſt-ce que le plaisir qu'ils viennent de goûter

à une représentation de l'Opéra & des Italiens n'eſt pas effacé pour eux du moment qu'ils songent, en s'en revenant, à assujettir le cordon d'un casse-tête autour de leur poignet? De quelle poésie peuvent-ils s'abreuver sous les feuillages sombres, alors qu'ils brandissent leur canne plombée? Il y a des gourdins qu'on nomme plaisamment des *sorties de bal* & qui me gâteraient le bal lui-même. Sans compter que cette cohabitation continuelle avec des engins homicides doit pousser chaque soir à des réflexions du goût de celle-ci : « Allons! mon couteau catalan m'a encore été inutile aujourd'hui! » Et chaque matin : « Hein! comme j'éventrerais avec ceci l'homme qui viendrait m'attaquer! » Riantes perspectives! touchants regrets!

Au petit jour, nous n'avions fait que trois poſtes; la voiture traçait de plus en plus péniblement son sillon dans la neige; les bornes de la route étaient ensevelies, & il ne nous reſtait plus pour nous orienter que les poteaux du télégraphe électrique. Des espèces de cantonniers que nous rencontrâmes, la pelle à l'épaule & la figure ensanglantée par le froid & le vent, nous engagèrent à rétrograder, prétendant que nous allions trouver la tourmente à un demi-mille de là. Le poſtillon & le guide parurent hésiter; moi je ne desserrai pas les lèvres, voulant leur laisser

leur libre arbitre & dégager ma part de responsabilité. J'avais l'air de dire : « Cela ne me regarde pas ; je ne suis pas de ce pays-ci. » Et nous continuâmes notre chemin.

Les cantonniers avaient dit vrai : des tourbillons s'élevèrent peu à peu, s'épaissirent & s'élancèrent sur nous avec furie. Plusieurs fois je sentis la voiture soulevée. Autour de nous il n'y avait ni ciel, ni terre, mais une danse de flocons épais dont l'atmosphère était noircie, & qui avaient pour orcheſtre les sifflements du vent. Nous fûmes trop heureux, au moment où la tourmente atteignait à un degré insupportable d'intensité, de nous adosser, bêtes & gens, à une masure improvisée sans doute d'un coup de baguette par les dieux protecteurs. Vingt minutes s'écoulèrent dans cette situation. Lorsque nous pûmes nous mouvoir sans péril, nous reprîmes avec une sage lenteur la route de Florence. — Ce qu'eſt en été cette partie des Apennins, je ne puis en concevoir aucune idée ; les fabriques y sont rares & d'une architecture qui ne sort pas de l'ordinaire. Aucun bourg intéressant en dehors de sa position. De loin en loin, un débit de sel & de tabac (*sale e tabacchi*) avec la croix de Savoie au-dessus de l'enseigne.

Vers midi, je crus devoir faire une halte co-

pieuse dans une auberge située sur la hauteur. Avec quelle puissance de pantomime j'ordonnai à l'hôtelier de jeter une forêt dans la cheminée, & de grouper sur la nappe toute les victuailles de son garde-manger! Je suis convaincu que j'étais aussi précis, aussi technique en cette circonstance, qu'un dictionnaire italien; mon regard & mon geste parlaient le toscan le plus pur. Bientôt je me vis en présence d'un incendie qui, en me grimpant aux jambes, m'enveloppa rapidement d'une somme de jouissances; presque aussitôt, je fus forcé de me retourner pour faire face à une gigantesque soupière, où nageait un onctueux potage ou *minestra* au riz, aux choux, aux pommes de terre & au céleri, — avec du parmesan râpé dans une assiette, — accompagné d'une immense omelette (l'omelette est de tous les pays) & d'une carafe remplie jusqu'au goulot d'un vin noir. A cet aspect, j'oubliai mes désastres &, l'appétit aidant, je trouvai même que les Apennins avaient du bon. — O lâcheté humaine!

Il fallut que le postillon vînt m'arracher à cette Capoue; sans lui j'y serais peut-être encore, le dos au feu. Aussi fût-ce d'un air passablement maussade que je me réintégrai dans ma chaise de poste, dont la paille glacée me faisait souvenir des cachots célèbres, & que je revis ces

mornes étendues & ces sommets aveuglants de blancheur. Nature! que tes robes d'innocence sont froides!

La journée s'acheva comme elle avait commencé, si ce n'eſt qu'aux derniers relais nous en revînmes aux chevaux; alors la descente des Apennins s'effectua d'une manière assez satisfaisante. A sept heures environ, j'aperçus dans le lointain un bas-fond piqué d'une multitude de points lumineux. C'était Florence. Le cœur me battit, & mes yeux, ardemment fixés sur ce vallon qui tenait si peu de place dans l'immensité de la nuit, semblaient vouloir s'y précipiter. Nous n'y entrâmes cependant qu'à huit heures & un quart. — Je descendis *piazza Santa-Trinita,* à l'hôtel du Nord, à dix pas de l'Arno & à trente du Palais-Vieux. Comme je me récriais devant le propriétaire sur les vingt & quelques heures que m'avait coûté ce voyage, il me répondit : — « Ne vous plaignez pas trop, car la dernière diligence & le courrier arrivés ce matin ont mis trois jours & trois nuits à faire le même trajet!

Florence, 16 et 17 décembre.

Je savais bien que l'enthousiasme n'était pas mort en moi & qu'il n'attendait qu'une occasion

pour éclater & se répandre! Par quoi commencer? Par quel marbre, par quel or, par quel bronze! A quel grand nom & à quelle grande chose dois-je aller tout d'abord? Il n'y a qu'à ouvrir les yeux & à admirer. D'autant plus qu'il ne s'agit pas ici de s'extasier sur des ruines, sur des reftes de temple : tout eft jeune dans Florence, tout eft vivant, tout eft brillant. Et certes, il faut que cette ville soit bien admirable en effet pour resplendir ainsi par la boue, par la pluie, par le verglas, par le ciel gris & sale. J'ai vu Florence sans fleurs & sans soleil, & j'ai été ébloui. Qu'eût-ce donc été dans la *primavera,* alors que l'air tiède s'emplit de parfums & de bruits de cloches?

Pourtant, si vous vous en souvenez, je m'étais bien promis de ne voir que les Italiens; & voilà que l'Italie me prend tout entier, impérieusement, despotiquement. Le chef-d'œuvre s'attache de nouveau à moi & ne veut plus me lâcher; le chef-d'œuvre n'admet ni politique, ni queftions sociales, ni révolution d'aucune sorte; il eft le chef-d'œuvre, — non pas celui qui se cache, orgueilleux & hypocrite, au fond d'un musée, mais celui qui s'étale à la clarté du jour, sur la place publique, au détour de la rue, qui s'appelle le Dôme, le Baptiftère, le Corps-de-garde des Lansquenets, qui saisit le voyageur au passage,

le fascine comme le basilic, le pétrifie comme le sphinx. Philosophes & tribuns, méfiez-vous du chef-d'œuvre, le plus grand ennemi de l'Italie moderne!

Ainsi donc, me voilà retombé sous le joug de la pierre & des métaux. L'art ne rend point facilement sa proie, pas plus que l'Achéron. Êtes-vous contentes, ſtatues à l'immortelle pâleur? me voilà ramené à vos pieds, plus amoureux que jamais. Toiles rayonnantes, maîtres sublimes qui sembliez avoir épuisé mon admiration, vous avez reconquis votre esclave!

Ma première visite a été pour le Palazzo-Vecchio, le point central de Florence. Une foule d'hommes couvrait la place, du côté de la poſte, dont les guichets s'ouvrent en plein air, — singularité que les employés doivent déplorer en cette saison. Etait-ce une bourse ou un marché qui se tenait là? je l'ignore. Un individu, hissé sur une calèche, vantait & débitait je ne sais quel spécifique, avec cette abondance de geſtes & de paroles commune aux charlatans de toutes les contrées. On comprend que je ne m'arrêtai guère à l'écouter. Mes yeux étaient cloués sur le palais des Médicis.

Eſt-ce un palais? eſt-ce un château-fort? eſt-ce un beffroi? Voilà ce qu'on se demande au pied de ce Palazzo-Vecchio, masse crénelée,

qui eſt égayée cependant par une ceinture de blasons peints, aux couleurs éclatantes. — La place sur laquelle il eſt situé pourrait s'appeler la place aux Statues : Michel-Ange, Bandinelli, Jean Bologne, Benvenuto Cellini, s'y coudoient fraternellement sous un ciel qui (je parle par ouï-dire) n'a pas de rival. Je ne puis particulièrement détourner mes regards du Persée de bronze, qui se détache avec tant d'élégance sur les marbres environnants ; c'eſt bien là une ſtatue d'orfévre, fine & dure, mais animée de tous les caprices & de toutes les passions de son extraordinaire auteur.

Je reviendrai sur cette place, j'y reviendrai tous les jours, — & c'eſt à force de répéter cette parole que je parviens à m'en arracher. Le parapluie en tête (ô douleur ! ô profanation !) je me rends à la cathédrale par une rue droite & assez longue, percée de magasins à la moderne, & qui a cela de particulier qu'elle ne laisse rien soupçonner des magnificences auxquelles elle aboutit. — Des magnificences ? eſt-ce le mot exact pour rendre l'impression produite par l'aspect soudain du Dôme de Florence ? Ne conviendrait-il pas mieux de qualifier d'éblouissantes coquetteries ces efforts suprêmes de la mosaïque appliquée à la grande architecture ? En vérité, cette église bleue, rouge, violette, jaune, verte,

ressemble à une fleur gigantesque ; & je conçois l'effet auquel elle doit atteindre sous les rayons du soleil, qui eſt décidément l'aſtre indispensable de l'Italie.

L'intérieur du Dôme ne répond pas à l'extérieur : c'eſt nu, c'eſt froid, relativement surtout à un pays où l'on a l'habitude d'étouffer les moindres chapelles sous une abondance proverbiale de peintures, de reliefs & d'or. Quels peuvent avoir été les motifs de ce contraſte ? Manque de ressources ou manque d'artiſtes ? Cette dernière supposition n'eſt guère admissible : les artiſtes n'ont jamais manqué à ce sol privilégié ; ils y poussent en plein champ. Je consulterai les livres...

Après une dernière & lente promenade autour du Dôme & de son Campanile, je tombe en arrêt devant le Baptiſtère, leur voisin. Le Baptiſtère était autrefois protégé de fossés ; les fossés ont disparu, mais l'eau eſt reſtée sous les apparences de la neige & de la boue, & le Baptiſtère eſt aussi protégé qu'auparavant. Cependant, comme je ne peux pas me contenter de l'admirer à diſtance, je me décide à me frayer un chemin à travers ce lac d'immondices ; j'y réussis à peu près ; — mais, pour entrer, c'eſt une autre affaire. Une heure se passe à cette tentative, une heure délicieuse, il eſt vrai, car c'eſt

volontairement que je reſte l'œil collé sur les portes incomparables de cet édifice. Mes pieds se mouillent, mais cela m'eſt égal ; je m'enrhume en m'extasiant. « Tu n'iras pas plus loin ! » semblent me dire les adorables sculptures de Ghiberti. Et en effet, devant ce Baptiſtère si bien défendu par ses portes, j'hésite, je me demande s'il ne vaut pas mieux m'en retourner plutôt que de tomber du haut de mes sensations. Puis-je voir quelque chose de plus miraculeux ? Évidemment non. Alors imitons ces sages touriſtes qui reſtent en vue de Conſtantinople & qui s'en retournent sans être descendus à terre.

Ainsi dis-je, en un soliloque plein de poésie, & puis, comme j'ai l'habitude de m'écouter moi-même encore moins que je n'écoute les autres, j'entre dans le Baptiſtère. Pour cela, je soulève une de ces horribles draperies que l'on retrouve dans toutes les églises italiennes, où elles masquent intérieurement les portes, haillons fangeux, humides, faits de mille pièces, qu'une main même gantée ne saurait toucher sans être salie, & dont il faut pourtant subir le contact, à moins de ne jamais pénétrer dans ces musées divins. Puissent ces lignes véritablement indignées, aider à la suppression de ces abjects rideaux, durables comme des préjugés, sordides comme l'avarice !

Au fond, je ne suis pas fâché d'avoir vu l'intérieur du Baptiſtère, qui, celui-ci, eſt surchargé de fresques, de moulures, d'eſtrades...

Ces trois visites, — au Palais-Vieux, à la cathédrale & au Baptiſtère, — ont fait de moi une espèce d'homme ivre ; je marche en chancelant dans les rues ; j'ai des étourdissements & des éblouissements ; je me heurte aux passants, d'un air effaré ; il me reſte à peine la conscience de mon être, & je ne ferais aucune objection à la personne qui essayerait de me persuader que je suis devenu tableau ou ſtatue. Néamoins, deux heures venant à sonner, le sentiment d'un jeûne infiniment trop prolongé me rend peu à peu à moi-même ; j'entre dans le premier café aperçu, &, afin de ne pas compromettre l'avenir de mon dîner, je me contente d'une tasse de chocolat & d'un verre de rosolio rouge (le rosolio, une spécialité florentine, comme l'alkermès). Cette formalité remplie, plus rassis, je me retrouve au grand air, fidèle à mon parapluie comme M. Sainte-Beuve. Où irai-je? La galerie des Offices ferme à trois heures ; d'ailleurs, je suis à bout d'enthousiasme pour aujourd'hui : j'ai dépensé ce que j'avais, & jusqu'à ma réserve.

Allons au hasard ; c'eſt la meilleure manière de voir & de s'inſtruire ; errons à travers l'inconnu ; que tout devienne pour moi conquête &

révélation. Sterne & Henri Heine n'ont jamais voyagé autrement ; ils s'arrêtaient sur les ponts, sous les auvents des boutiques ; ils reſtaient, bouche béante devant une enseigne, une cage, une ſenêtre, une robe enflée par le vent. Ils oubliaient l'hiſtoire qui ne les oubliera pas, eux. Ils étaient personnels, rien que personnels, tantôt avec un abandon réel & une grâce ignorante d'elle-même, d'autres ſois avec un ardent vouloir d'esprit ; & par là ils ont bien effrayé les innocents flâneurs à leur suite, les naïfs chasseurs d'imprévu. Pour ma part, leur souvenir m'arrête court toutes les fois qu'oubliant le lecteur, — invisible & solennelle pluralité ! — je me sens prêt à laisser *flotter les rênes* sur les pacifiques coursiers de ma rêverie. Personnel ! & de quel droit ? par quel titre ? Essayez donc de causer avec un sansonnet ou de vous attendrir sur un marchand de tartelettes, avant d'avoir écrit le *Voyage sentimental !* Osez parler de la couleur de vos pantoufles & de vos souffrances d'amour sans avoir signé l'*Intermezzo* & les *Aveux d'un poëte !*

Ah ! j'ai fréquemment & bien méchamment regretté, je m'en accuse, que ces deux charmants esprits (à qui il a manqué si peu de chose pour être de tendres âmes) fussent venus au monde avant moi. Combien ils me gênent dans le peu

que j'ai à dire ! Combien ils me semblent se railler à l'avance de ce que je vais tracer dans ma bonne foi & mon désir de bien penser ! Ils hochent la tête tous les deux, en ayant l'air de s'écrier : « Ce n'eſt pas neuf! nous avons écrit la même chose il y a dix ans, il y a vingt ans, il y a cent ans ! »

Eh bien ! tant pis, à la fin ! Sterne & Henri Heine ne m'empêcheront pas de me promener & d'écrire à la française, — tout Anglais & tout Allemand qu'ils soient ! Qu'eſt-ce que je fais, après tout ? je suis sur mon domaine, tandis que ces deux étrangers ne doivent peut-être qu'à leur transplantation en France l'agréable & vif parfum de leur génie. Qui ne sait que les orgueilleuses vignes du Johannisberg proviennent des ceps de notre Bourgogne ?

Et puis, tout bien considéré, je ne peux pas être autre chose que personnel. De quelle façon m'y prendrais-je pour être autrement ? Un pays, une ville veulent être habités au moins quelques mois durant, avant de livrer le secret de leurs habitudes, de leurs mœurs, de leur physionomie sociale. Volney réside trois ans en Égypte & en Syrie, avant d'écrire *les Ruines*. Moi, je passe, je regarde & je m'en vais. — Il eſt impossible, assurément que ce procédé soit le meilleur, mais eſt-ce à dire pour cela que je doive me taire

absolument ? Tant de braves gens voyagent de la sorte, avec la même rapidité & le même manque de loisir ! Pourquoi ne trouveraient-ils pas dans le livre d'un littérateur aussi pressé qu'eux l'écho de leurs impressions fugitives (1) ?

En errant ainsi, — je rencontre une foule inaccoutumée dans les rues, aux balcons, sur le perron des églises. Je m'informe, & l'on me répond que c'est aujourd'hui l'enterrement du prince Corsini ! Le cortége va passer. Pauvre prince Corsini ! Nos soldats ont pu le voir l'année dernière, au camp, gros, gras, fleuri ; il appartenait à une des plus importantes familles toscanes, & il avait été ambassadeur à Londres. — Je prends rang comme tout le monde, & j'attends le convoi. Je remarque la même absence de recueillement chez le peuple florentin que dans nos multitudes parisiennes, pour lesquelles, cérémonie funèbre ou revue, tout est motif de distraction. Enfin, les sons d'une marche religieuse se font entendre ; on se range devant les chevaux des carabiniers au manteau doublé de rouge, & j'assiste à un interminable défilé de gardes nationaux.

C'est vers l'église de Santa-Croce que s'ache-

(1) **Eh mais ! est-ce que cette page ne peut pas être considérée comme la préface de mon livre ?...**

17 août 1865

mine le convoi du prince Corsini. Nouveau désappointement : la vue de Santa-Croce m'eſt complétement & doublement interceptée, d'abord par des échafaudages qui masquent la façade, ensuite par des tentures qui voilent les échafaudages ; mais je sais que l'intérêt de ce monument n'eſt pas à l'extérieur. Ayant devancé le cortége, je monte au milieu de la foule les marches de Santa-Croce : on vient de tirer les rideaux & d'allumer une innombrable quantité de cierges. Je diſtingue, à travers cette lueur d'or, les tombeaux de Galilée, de Michel-Ange & de Machiavel, — ainsi que les monuments élevés à la mémoire de Dante, d'Arétin, de Raphaël Morghen, d'Alfieri, de Lanzi & de quelques autres illuſtrations plus modernes dont je ne retrouve pas les noms. On me heurte, on me bouscule ; le convoi du prince Corsini fait invasion dans l'église.

18 décembre.

Je me suis présenté ce matin chez M. Le Monnier, éditeur. Ses magasins sont situés au fond d'une cour. Il a une imprimerie qui ne fonctionne que pour lui. M. Félix Le Monnier eſt européennement connu. Son nom eſt attaché depuis plus de vingt-cinq ans à toutes les publica-

tions qui ont ému & secoué l'Italie : Léopardi, Giordeni, Giufti, Gualterio, les poëtes & les philosophes, les savants & les hiftoriens, les hommes de sentiment & les hommes d'action, même les hommes d'esprit, il a tout édité & il édite tout encore. Et c'eft un Français, je suis glorieux de le conftater ; — c'eft dire qu'il édite aussi des livres français.

M. Le Monnier a une activité ou plutôt une assiduité peu ordinaire. A la fin de cette première visite, comme je m'informais des heures où on le trouvait dans son cabinet : « Toujours ! » me répondit-il. M. Le Monnier, en effet, arrive chaque matin à huit heures à sa librairie, pour n'en sortir qu'à onze heures ; à peine s'il s'absente une heure pour son dîner. Voilà comment on fait fortune. — Hélas !

Même jour.

Entrons au palais Pitti. Je commence par les jardins, malgré l'état atroce des allées ; la ville m'apparaît sous divers points de vue plus ravissants les uns que les autres, en dépit de tout. — Imperturbable triomphe du gracieux !

Le palais me frappe moins ; je m'habitue trop aux palais. De même que les gardiens ont un certain air d'indifférence à dire vingt fois par

jour : « Ceci a coûté tant de millions, » de même, à mon tour, j'ai contracté une façon particulière de répondre dans un bâillement : « Ah ! ah ! » En outre, on marche difficilement sur les pavés de mosaïque.

Il y a neuf mois, le palais Pitti était encore la résidence du grand-duc Léopold II. On sait de quelle manière grave & pacifique s'effectua le départ de ce souverain, qui se refusa jusqu'à la dernière heure à toutes les concessions que lui demandait la nation toscane. — Une file de voitures traversa lentement Florence le 27 avril, à midi, au milieu d'une multitude immense, mais muette, calme, immobile ; ces voitures prenaient la route des États-Romains. Jusqu'aux frontières, elles rencontrèrent dans les populations accourues sur leur passage le même mutisme & la même dignité.

A présent, les appartements déserts du grand-duc Léopold sont ouverts aux visiteurs avec leurs richesses intimes ; deux ou trois domestiques ferment chaque soir les volets des hautes fenêtres. Le silence des révolutions accomplies règne dans cette demeure.

19 décembre.

Un de mes bons camarades, le sculpteur Aimé Millet, m'a donné, lors de mon départ de

Paris, une lettre pour le signor Cavalucci, un des conservateurs de la galerie des Offices (*Uffizi*). Je vais la porter à midi ; — & je trouve en M. Cavalucci, comme j'en avais été prévenu, un jeune homme plein de science & d'aménité, qui me fait les honneurs de son paradis.

Mes pas résonnent donc pour la première fois dans cette *Tribune*, le saint des saints de l'art, & où il eſt convenu de ne pénétrer qu'avec un religieux frémissement ! Le frémissement, — je l'éprouve & je ne cherche pas à me le dissimuler, mais je le sens se dissiper en partie à l'aspect de cinq ou six chevalets, — & d'autant de copiſtes amateurs, — plantés indiſtinctement, qui devant la *Fornarina* de Raphaël, qui devant la *Madone* d'Andrea del Sarto, qui devant la *Sainte Famille* de Corrége. Ces chevalets & ces amateurs, vous les retrouverez partout, dans tous les musées du monde, vous masquant tous les chefs-d'œuvre, parfois même vous regardant d'un air courroucé & semblant se plaindre de ce que vous les troublez dans leur travail. Encore si leur travail n'était pas le plus souvent un sacrilége & une caricature!

Ai-je une opinion bien arrêtée & bien nette sur la *Vénus de Médicis* & sur quelques autres joyaux de la *Tribune?* Je ne crois pas. — Ajournons donc mes impressions individuelles, toutes

confondues d'ailleurs dans un vafte sentiment d'admiration...

L'école française eft bien maigrement représentée dans la galerie des Offices. — Je ne dis pas cela pour M. Ingres, qui a envoyé généreusement son portrait l'année dernière.

M. Cavalucci, qui veut me guider dans toutes les salles, m'épargne, par ses érudites explications, huit jours de pèlerinage à ce temple, lequel d'ailleurs ne vaut quelque chose que par ses dieux, car il me paraît chétivement orné & sans ampleur. Trois heures se passent pour moi dans un éblouissement continu, qui ne laisse pas que de comporter une grande fatigue morale & physique. Je m'imagine un moment que ma tête a acquis des proportions considérables; &, même dans la rue, je vois encore tourbillonner devant moi & au-dessus de moi des Judith, des Holopherne, des Vierges au chardonneret, au lézard, à la chaise, au poisson, des saint Jean, des saint Pierre, des Vénus, des Mars, des anges, des prophètes, des apôtres, sans compter une nuée de petits amours « cravatés d'ailes, » qui semblent m'escorter jusqu'à mon hôtel du Nord.

20 décembre.

Le théâtre de la Pergola eft fermé. A cette époque de l'année, c'eft inconcevable! Je n'aurai

donc ni chant ni danse à Florence. — Reſtent les théâtres del Cocomero & Nuovo, & j'y songe bien; mais la seule lecture de l'affiche qui annonce une tragédie sur les Gracques éteint en moi toute curiosité dramatique. Je me rabattrai sur les cafés. — Qui dit les cafés ici, dit le café Doney. On tâche beaucoup de m'en faire admirer la décoration, qui eſt absurde comme celle de tous les cafés européens. Il y a des divans pour les fumeurs, & un salon pour les femmes, tout or, glaces & damas rouge. La demi-tasse coûte trois sous environ; les granits pas davantage. Quant aux allures des habitués, elles sont absolument les mêmes qu'en France : un mot, en entrant, à la dame du comptoir; des poignées demain distribuées de table en table; le garçon qu'on appelle par son petit nom; la bouquetière qui s'avance : — une fleur offerte, une gaillardise rendue; — un regard promené négligemment sur l'*Indépendance*, suivi de quelques bâillements de bon goût. Ce n'eſt pas plus italien que cela. — Les étrangers, eux, demandent le *Moniteur de Toscane*, journal officiel, ou la *Nazione,* journal officieux, ou bien encore le *Risorgimento.*

J'ai entendu dire : « La Toscane eſt la Gascogne de l'Italie. » Il ne m'eſt guère aisé, en un si court séjour, de conſtater la vérité ou du

moins la vraisemblance de cette assertion, qui a bien l'air d'une épigramme. Prétend-t-on avec ce mot railler les Toscans sur leur excès de courtoisie, sur les caresses de leur langage; ou, saisissant le côté le moins flatteur de la comparaison, a-t-on voulu insinuer qu'ils sont plus prodigues de paroles que de faits? La nuance m'échappe et doit m'échapper en effet. Du petit nombre d'observations qu'il m'a été donné de recueillir, j'ai pu conclure que les Florentins aiment à *paraître*, c'est-à-dire à faire montre de leur esprit, de leur distinction & même de leur richesse; mais à la surface élégante de toute grande ville, ne trouve-t-on pas ce léger défaut, plus ou moins caractérisé, selon les latitudes?

ANVERS

Je suis allé dìner, dimanche dernier, à Anvers.

Parti bien doucement de Bruxelles par le train d'une heure & demie, je suis arrivé à Anvers avant trois heures.

Le jour éblouissait. Afin de trouver un peu de fraîcheur, j'ai gagné les quais de l'Escaut par le Canal-au-Beurre, & j'ai pris passage sur le bateau à vapeur qui fait toutes les demi-heures la traversée de la Tête-de-Flandres.

La Tête-de-Flandres eſt un village assis jusqu'au cou dans un marécage, & qui donne une idée juſte des villages humides de la Hollande.

On y mange des boutures d'anguilles aux herbes vertes. On y boit aussi du *bonnedekamp* en guise d'apéritif. Le *bonnedekamp* eſt un liquide amer, dont on jette quelques gouttes

dans un petit verre de *schiedam*, & qui tire son nom de son inventeur ou de son préparateur, Bonnedekamp. — Eſt-ce bon? Je ne m'en suis pas mal trouvé.

De la Tête-de-Flandres, & particulièrement du cabaret *aux Trois Cochers*, on aperçoit tout Anvers, avec ses toits couleur de rouille, avec les clochers de ses églises & les mâts de ses navires. C'eſt un point de vue joli en tout temps, & dont le charme se doublait pour moi, ce jour-là, de la pureté du ciel, du soleil éclatant & de l'heureuse disposition d'esprit où je me sentais.

Après avoir repris le bateau, je me suis fait conduire en voiture, — une voiture dont la caisse était peinte en carmin, — aux anciennes portes de la ville, conſtructions carrées et massives, d'un curieux caractère. On parle de les démolir; cela serait regrettable; elles ne gênent personne, & elles ajoutent au pittoresque d'Anvers. Mais les villes, qui s'enorgueillissaient autrefois de leurs physionomies distinctes, ne tiennent plus aujourd'hui qu'à se rassembler entre elles.

Cela eſt si vrai que mon cocher a voulu à toute ſorce me ſaire traverser le nouveau Jardin public. J'ai vainement essayé de résiſter : il s'était exprimé jusque-là en ſrançais; il s'eſt mis à

me répondre en flamand, pour me convaincre. Le jardin anversois eſt cet éternel jardin anglais que toute ville, grande ou petite, met sa vanité à posséder. Le nouveau, c'eſt le beau.

La chaleur étant tombée, j'ai pu congédier mon cocher & me promener à pied par les rues & par les places. La ville était un peu déserte à son centre, ainsi qu'il arrive partout le dimanche. Je suis allé pendant une heure environ, au hasard, bayant aux vieilles maisons espagnoles, m'extasiant devant le puits-bijou, rendant aux passants la curiosité qu'ils me témoignaient, me retournant pour suivre du regard une femme couverte de la *faille* locale, souriant aux miroirs qui garnissent le bord des fenêtres, pensant à Rubens & au maréchal Gérard, — & surveillant les progrès de mon appétit.

On mange assez bien au *Rocher de Cancale*, près de l'ancienne Bourse, où j'ai dîné. Je reprocherai pourtant aux garçons de service une triſtesse désespérée, & que rien ne juſtifie. Ils apportent les plats, ils débouchent les bouteilles avec un maintien conſterné, une expression lugubre, voisine du remords, & qui finit insensiblement par gagner le consommateur. On a l'air de prendre son dernier dîner. J'avais une larme dans l'œil au dessert. Je suis loin certainement de réclamer la turbulence, souvent familière, des

garçons français; mais je n'entends pas non plus être servi par des gens affligés, quelque suprême diſtinction qu'il y ait à cela.

J'étais attendu le soir avec deux amis, M. P. M... & M. Arthur Stev..., pour prendre le thé chez M. H. Leys, le célèbre peintre belge.

Nous fûmes introduits dans une habitation somptueuse : large veſtibule, salons élégants, serre, bibliothèque, tout le luxe & tout le confort. Voilà comme le talent devrait être toujours logé!

La salle à manger, du plus haut ſtyle, emprunte sa principale décoration à une grande fresque du maître de la maison, représentant un cortége du seizième siècle qui se rend à la fête nocturne de Noël. C'eſt une résurrection complète, gaie, magnifique.

L'hospitalité de la famille Leys eſt elle-même comme un ressouvenir & comme un parfum des vieilles Flandres. Un inſtant, dans le fauteuil sculpté qui m'avait été offert, j'ai perdu absolument le sentiment de ma nationalité : je me croyais un de ces personnages archaïques dont les robes brunes ou rouges se détachaient si vivement sur la muraille. Pour le coup, j'étais certain d'être à Anvers!

Dans cet ordre d'idées, une excursion aux

bassins par la nuit claire d'étoiles, devenait indispensable. Cette partie de la ville était remplie de monde. Devant les tavernes s'allongeaient des rangées de tables. Chacun, homme ou femme, avait à côté de soi un verre de bière, — cela va sans dire, — & une poignée de crevettes grises. A Anvers, on mange des crevettes à toute heure, sous tous les prétextes, sans prétexte, à jeun, avant & après dîner, comme on fait des olives en Provence. Je n'ai pas mangé de crevettes, mais j'ai bu de la bière au milieu d'une population tranquille, s'amusant sans rire, & écoutant, les yeux sur l'eau du fleuve, les musiques ambulantes qui abondent dans ce pays.

A minuit, j'étais de retour à Bruxelles.

LONDRES

Je demeure depuis huit jours dans Temple Bar, à quelques pas de la porte de la Cité. — C'eſt assurément un des endroits les plus bruyants de Londres & celui qui, pour l'affluence des voitures, me rappelle le mieux l'embouchure de la rue Montmartre. Là, tous les matins, un interprète, que les directeurs de l'Orphéon ont bien voulu attacher à la personne de quelques représentants de la presse parisienne, vient frapper à ma porte & me dire :

— Allons, monsieur, levez-vous ; on vous attend pour déjeuner & pour aller au Palais de Criſtal.

Les deux premiers jours, je me suis montré assez obéissant : je me suis levé, j'ai déjeuné & je me suis rendu au Palais de Criſtal.

— Faites-vous partie de la *Société chorale*

de Ruffec? m'a demandé, à l'entrée de la grande salle, un de mes compatriotes pavoisé de rubans & de glands d'or.

— Parbleu ! ai-je répondu.

Puis, j'ai été me faire raser, auprès de la maison dite maison de Pompeï.

En sortant de chez le barbier, un individu habillé de noir m'a offert un papier imprimé. Croyant à quelque annonce de chapellerie, j'ai refusé. Il a insifté avec une nuance suppliante. C'était un morceau de littérature intitulé : *le Vieillard à l'hôpital,* & publié par la Société des Traités religieux. — J'ai mis le papier dans ma poche, car la foule arrivait pour le premier concert des trois mille chanteurs français, — une foule composée d'éléments très-divers, calme dans sa curiosité, mais d'une attitude relativement bienveillante & même souriante. Il n'y avait que des toilettes de ville.

Sur l'amphithéâtre des exécutants, disposé en immense éventail, je remarquai plusieurs poteaux plantés à diftances égales & portant ces noms : Cossé, Saint-Bris, Tavannes, Méru, etc.; d'où je conclus qu'on exécuterait le septuor des *Huguenots*. — En attendant, m'étant assis à l'écart, je me pris à lire le commencement du *Vieillard à l'hôpital :* « Un jour que j'étais allé visiter un homme à l'hôpital de la ville voisine,

on me dit qu'il y avait dans la maison un bon vieillard qui avait une plaie dangereuse à une jambe, & qui serait bien heureux de me voir. L'infirmier me conduisit dans sa chambre, & je l'y trouvai seul & couché. Sa figure vénérable portait l'empreinte de la sérénité *& même de la joie...* »

Trois jeunes Anglaises vinrent en ce moment s'asseoir auprès de moi ; une d'elles était si jolie que j'en reſtai bouche béante. — Où avait-elle été chercher ses cascades de cheveux blonds ? A quel séraphin de vignette avait-elle dérobé l'idéal velours de ses yeux ? Je croyais avoir devant moi la ſtatuette de la Poésie. Un teint semblable ne me semblait pouvoir être obtenu que par l'emploi fréquent d'une limonade, composée avec *les Amours des anges*, de Thomas Moore, & *le Lac*, de Lamartine, édulcorée de quelques mélodies de Schubert. Plus tard, on m'a dit que cette fraîcheur incomparable était sinon obtenue, au moins entretenue par un usage discret de l'arsenic sous un assez grand nombre de formes. — Au diable les tueurs d'illusions !

On ne s'attend pas, je pense, à trouver ici un compte rendu exaćt & raisonné de ce concert, non plus que de ceux qui l'ont suivi. J'aime la musique comme le créole aime le hamac, voilà tout. Quant à prononcer entre *les Enfants du*

Jura & *les Vénitiens de Bayeux*, entre *la Lyre toulousaine* & *le Rebec de Condé-sur-Noireau*, adressez-vous à de plus compétents que moi.

Je me dispenserai également de donner la suite du *Vieillard à l'hôpital*, qui eſt sans conteſte une œuvre pleine de morale & d'onction, mais écrite dans un ſtyle qui n'a encore été annexé à aucune grammaire.

J'aime la rue — autant que Laurent Sterne, dont je viens de voir le portrait & l'écriture au British Museum. La plaie des rues de Londres en ce moment, ce sont les chanteurs américains, ces faux nègres qui chantent avec mille contorsions, en s'accompagnant d'inſtruments en bois. — Après les chanteurs américains, il convient de classer immédiatement les cartes de visites photographiques, qui obscurcissent de leurs petits nuages bruns ou blonds les vitres de tous les papetiers. Entre tous, le portrait d'une actrice, Lydia Tompson, en coſtume de page, se reproduit à l'infini; sa figure eſt bien; ses jambes sont mieux.

Les beaux homards que je vois dans la rue! Non pas qu'ils soient extrêmement gros, mais leur couleur eſt si riche qu'on les croirait *repas-*

sés par un peintre. Ils reposent au milieu d'opulentes laitues d'un vert tranquille. — Chose étrange! la plupart des marchands de comestibles donnent non-seulement à manger & à boire, mais encore à coucher. Sur les panneaux de leur devanture & sur leurs lanternes extérieures, on lit : *Good beds* (bons lits). — Ne cherchons pas trop à approfondir ce myftère.

Dans une petite rue, parallèle au Strand, étroite & obscure, se tiennent les librairies équivoques, les marchands d'estampes coloriées, les bouquiniftes. Je m'approche d'une vitrine & je lis les titres de ces livres français : *Félicia, ou Mes Fredaines, le Cadran de la Volupté, les Bijoux indiscrets, les Extases de l'Amour, Hic & Hæc, ou l'Élève des jésuites d'Avignon,* etc., tout un répertoire aphrodisiaque, en éditions du dix-huitième siècle. On ne se gène pas dans ce coin de Londres ! L'ouvrage de fond, en ce genre spécial, me paraît être un volume intitulé : *Fanny Hill;* il se retrouve à tous les étalages & il coûte une guinée; seulement il eft hermétiquement enveloppé & ficelé ; il faut l'acheter sans l'ouvrir, — *de confiance,* comme nous disons chez nous. Ce n'eft pas que je manque de confiance, mais une guinée me semble pouvoir être mieux employée. Je quitte donc cette ruelle, qui continue paisiblement la tradition de notre an-

cienne galerie de bois, au Palais-Royal. Pour en revenir à l'écriture de Sterne, c'eſt une écriture toute moderne, haute & penchée, élégante & rapide, ni trop maigre ni trop grasse.

— Allons, monsieur, levez-vous ; on vous attend pour déjeuner & pour aller au Palais de Criſtal.

Cette fois, ayant appris qu'il devait y avoir quatre concerts, je laisse dire mon interprète, & je crois pouvoir sans inconvénient disposer de ma journée. Juſtement *le temps eſt beau pour la saison,* comme s'exprime le gendarme célèbre de M. Nadaud : il ne pleut que toutes les demi-heures, — occasion excellente pour voir la Tamise ; je ne la laisse pas échapper : un bateau à vapeur, clapotant dans la brume, m'emporte vers Cremorne-Garden.

Les bords de la Tamise sont siniſtres : pas de quais ; des bateaux noirs amarrés à des poteaux fangeux ; parfois une tentative de verdure au-devant d'une maison sans fenêtre, c'eſt-à-dire deux ou trois arbres qui semblent garder un cimetière particulier. Au printemps, ces arbres doivent se pencher les uns vers les autres, en murmurant : « Frères, il faut fleurir ! »

Au bout de quelques minutes, me voici à Cre-

morne-Garden, une jolie guinguette, où une fête en l'honneur des visiteurs français eſt annoncée pour jeudi. — En m'en revenant à pied, le long de l'eau, tous les petits polissons me poursuivent en faisant : *Coi, coi, coi !* — C'eſt la vieille plaisanterie de John Bull contre Jean Crapaud qui se continue. Jusqu'à la fin des âges, nous passerons pour nous nourrir exclusivement de grenouilles. — Un peu plus loin, des petites filles dansent, en me précédant, une ronde arrangée sur l'air de *Malbrouck*. Tous ces enfants de la misère ont, sous leur crasse & leurs haillons, des traits charmants, des yeux pleins de vie, des dents brillantes, des membres souples dans leur maigreur. Ils passent leur temps à faire la roue devant les passants, à marcher sur la tête. Un regard des policemen les met en fuite, mais ils reviennent à la charge en sautant, riant & tendant la main. Cela doit devenir de rudes matelots. Nos gamins à nous ne savent que geindre ; ils n'ont aucune invention dans leur mendicité, — & ils se réfugient sous les portes quand il pleut.

Je sortais, avec M. Vaudin, d'un café chantant, compliqué d'une exposition de peinture. Il pouvait bien être minuit & demi ; la nuit avait une clarté bleue. Nous nous trouvâmes, sans trop savoir comment, devant le palais de West-

minster, &, bien entendu, nous nous arrêtâmes pour admirer cette gigantesque dentelle. — Un homme qui était là fumant un cigare vint à nous, &, après nous avoir examinés, nous dit, sans trop d'accent :

— Vous êtes Français, messieurs ; moi, je suis membre de la Chambre des communes ; vous plaît-il d'assister à une séance de nuit ?

Nous remerciâmes en acceptant. L'honorable gentleman nous conduisit lui-même à travers les dédales du palais illuminé à outrance. Je fus particulièrement frappé du jour factice qu'un plafond en verre dépoli, éclairé par dehors, envoyait à la salle des Communes ; on se serait cru en plein midi. La séance était assez animée : il s'agissait de pêche à la morue.

Ensuite, nous parcourûmes la bibliothèque & nous fîmes une halte sur la terrasse, — d'où le point de vue, à cette heure, était d'un fantastique & d'un *noyé* à tenter le crayon d'un autre Raffet. Notre aimable guide avait une conversation très-attachante. Étant resté en arrière un instant, je m'enquis de lui à un huissier : il me nomma lord Bruce.

A mon second voyage au Palais de Cristal, j'ai reçu, dès l'entrée, un grand pli émanant

encore de la Société des Traités religieux, & contenant : 1° une pièce de vers sur la prière ; 2° les Mémoires de Jean Woolman ; 3° des Pensées sur l'importance de la religion. — La veille, à la porte d'Exeter-Hall, une dame avait déjà bourré mes poches d'une Bible & d'un Nouveau-Teſtament.

On m'a affirmé que le zèle des réformiſtes était poussé si loin, qu'il atteignait quelquefois aux dernières limites de la candeur. On prétend qu'ils vont chercher non-seulement les pécheurs, mais aussi les pécheresses, jusqu'au fond de l'abîme. Par exemple, il n'eſt pas rare (je parle toujours par ouï-dire) qu'une miss Anna ou une miss Emily quelconque, habituée des salons de Hay-Market, reçoive, de temps à autre, une lettre ainsi conçue : « Quelques personnes qui s'intéressent à vous vous prient de vouloir bien venir prendre le thé tel jour, telle rue. » Naturellement, miss Émily, qui eſt la curiosité même, s'empresse de revêtir ses ajuſtements les plus coquets & de se rendre à l'adresse indiquée. Elle y trouve, — après le thé promis, — de pieuses âmes qui lui lisent un chapitre de la Genèse & plusieurs psaumes du roi David.

Hier, j'ai pris un chemin de fer qui, en un

peu moins d'une heure, m'a transporté au seuil de Claremond. La reine Marie-Amélie & les princes d'Orléans étaient absents ; j'ai pu visiter le parc, qui eft immense & admirable. Rarement de plus beaux arbres avaient frappé ma vue. Deux pièces d'eau, dont l'une a l'importance d'un lac, coupent de leur calme lumière des massifs de verdure agréablement disposés. Presque tous les sentiers sont bordés de lauriers roses ; quelques-uns aboutissent à de petits temples dans le ftyle mythologique du dernier siècle. Du haut d'un observatoire, semblable à une réduction de forteresse, on a un horizon infini. Le soleil, voilé à Londres, brillait à Claremond du plus pur éclat ; sur un gazon étincelant & dru se roulaient d'énormes moucherons au corselet de velours.

Le château de Claremond eft moins un château qu'une maison de belle apparence, blanche & respirant le comfort.

Je ne suis pas sans inquiétude au sujet de quelques lettres pour Paris que, dans ma précipitation, & sur une indication mal précisée, j'ai jetées hier dans un orifice placé à l'angle d'un magasin de denrées coloniales. Je crains que mes lettres ne soient tombées dans un baril de pruneaux.

LISBONNE

« Monsieur, la Compagnie générale des Paquebots à vapeur fluviaux & maritimes inaugurera, le 25 avril 1862, le nouvel itinéraire de sa ligne d'Espagne; &, ce même jour, le magnifique paquebot *la Ville de Breſt,* qui vient d'être conſtruit en Angleterre, entrera en service. Nous avons pensé, monsieur, qu'il serait de bon augure pour le nouveau service & le ſteamer neuf de les placer sous le patronage de quelques notabilités (*sic*), & nous avons décidé que ce premier départ serait affecté à un voyage de plaisir, auquel nous serions très-honorés si vous pouviez vous joindre. Le navire partira de Saint-Nazaire le 25, à midi; ci-joint l'itinéraire du voyage. On pourra facultativement s'arrêter à Cadix, pour aller visiter par chemin de fer Séville & Cordoue... »

Il aurait fallu ne pas avoir une goutte de poésie dans les veines pour répondre par un refus à cette aimable invitation. La Compagnie avait également convié M. Théophile Gautier, M. Francisque Sarcey, M. Edmond About, M. Charles Habeneck, M. Louis de Cormenin, M. Édouard Pagnerre, M. Charles Brainne, M. Henri Fouquier & M. Félicien Mallefille, tous hommes de lettres, tous curieux, tous dilettanti. — Comment se fait-il que nous ne nous soyons trouvés que *trois* au moment de l'embarquement? L'Exposition de Londres réclamait les uns, m'a-t-on dit; les autres avaient redouté les caprices de la mer au printemps; d'autres peut-être se contentaient de l'Espagne des *Orientales* & de l'Andalousie des premières romances d'Alfred de Musset.

Les deux hardis confrères avec lesquels j'ai mis le pied sur *la Ville de Breſt*, sont MM. Charles Habeneck & Fouquier. Un joli salon blanc rehaussé d'or a été mis à notre disposition; voici une table avec tout ce qu'il faut pour écrire; voici un divan avec tout ce qu'il faut pour sommeiller. Les bouquets d'un épais tapis s'épanouissent sous nos pantoufles; les glaces brillent au-dessus des consoles de marbre. C'eſt dans ce salon, plus élégant qu'aucun cabinet de rédaction, que je noircis ces feuilles légères. Les premiers jours

j'ai besoin de me répéter souvent : « Cadix! Séville! Xérès! » pour perdre complétement la notion de la rue Bréda. Le mal de mer aidant, j'y réussis à moitié.

Notre première étape sur l'Océan, après trois jours de navigation, a été Lisbonne. Un soleil couchant de toute magnificence nous a fait complaisamment les honneurs de la capitale du Portugal. L'embouchure du Tage, si renommée, eſt encore, s'il se peut, au-dessus de sa réputation; c'eſt une largeur, une splendeur, une variété de perspectives, qui arrêtent sur les lèvres la sentimentale romance qu'on fredonnait déjà. A gauche, le Château des Maures élève dans les nuées ses assises fantaſtiques, — une chaîne de murailles & de donjons, en conversation réglée avec les Génies. A droite, dans un lointain sablonneux, se prolongent & s'étagent des montagnes qui servent de refuge, dit-on, à des populations demi-sauvages & tout à fait pillardes. Au fond, une centaine de mâts percent de leurs pointes blanches la vapeur pourpre de l'horizon, ayant pour sentinelle avancée la tour de Belem, le dernier mot de l'architecture chevaleresque. — On sait que Lisbonne partage avec Conſtantinople & Naples l'honneur d'être une des plus belles rades du monde. Elle eſt fière aussi de ses sept collines, sur lesquelles s'épar-

pillent, dans une charmante confusion, tant de palais, d'églises, de jardins & de maisons peintes en jaune, en vert, en rouge, en bleu, — si bien qu'on les croirait sorties d'une immense *bergerie*.

Je ne veux ni ne peux être prolixe. Toutefois, & justement parce que je suis pressé, j'ai la prétention de voir plus nettement & de retenir plus fortement. Je me suis déjà expliqué là-dessus. Tel croquis rapide parle mieux à l'imagination que mainte toile savante. Quelqu'un qui demeure trois ou quatre mois dans un endroit finit par perdre la perception des détails; il voit tout par masses & de haut; encore les masses se font-elles insensiblement confuses, &, si haut qu'il se place, l'écho des banalités parlées ou écrites n'en monte pas moins jusqu'à lui. Je ne suis resté que quatre jours à Lisbonne : ce serait trop peu assurément pour un historien, un archéologue ou un moraliste; c'est assez pour un peintre — ou pour un chroniqueur.

Je vais, par exemple, essayer de reproduire la physionomie animée d'une rue de Lisbonne. Choisissons, si vous le voulez, la rue d'Or ou la rue d'Argent, — deux noms heureux pour une cité commerciale. La rue part du Tage & va à la colline; elle est longue, elle est large, elle

a des trottoirs; mais elle eſt pavée, dans son milieu, de cailloux fort pointus. Ses maisons ont quatre ou cinq étages, très-espacés entre eux; la plupart sont couronnés par une mansarde dont le toit en tuiles d'un rouge vif se retrousse à ses deux coins à la mode chinoise. Sur ce toit, le vent sème au printemps des graines que la pluie féconde & qui deviennent de charmantes fleurettes; cette végétation aérienne eſt d'un effet gracieux & imprévu. Les magasins, — *armazem,* en langue portugaise, — étalent moins de coquetterie; chacun d'eux se compose d'une petite boutique étroite, toujours ouverte, où se tient un marchand silencieux &, en apparence, assez indifférent au sujet des chalands. Ce marchand eſt inévitablement un bijoutier, dans les deux rues que je viens de nommer. De marchande, je n'en ai point vu, c'eſt une chose digne de remarque & singulièrement disgracieuse. — La rue eſt sillonnée par des gens de la campagne montés sur des mules; par des femmes du peuple en manteau brun à collet de velours; par une quantité innombrable de porteurs d'eau, ayant sur l'épaule un baril peint de bandes oranges & vertes, & lançant toutes les secondes, sur une note aiguë, ce cri : *Agoa!* Deux gardes du palais, en culotte courte & en habit écarlate traversé par un baudrier, la pique au poing,

rasent les maisons sans trop de solennité. Un nègre, coupable sans doute de quelque méfait, eſt escorté par des caporaux de police, le sabre nu. Au coin d'une église, un sacriſtain jaune & vert quête pour les âmes du purgatoire. Voici un enterrement : le char de la mort, conduit par un cocher coiffé d'un volumineux chapeau de général, eſt agrémenté de vignettes éplorées : saules, mausolées, tibias en croix. Un gamin ne se détourne pas, tout occupé d'un *cri-cri* qu'il porte dans une cage lilliputienne. — Le cri-cri représente une des passions & une des superſtitions du peuple de Lisbonne; on en vend par centaines dans les marchés, tous grouillant & tous chantant dans de grandes caisses parmi des feuilles de laitue qui leur servent de nourriture. Il y a des cages à un ou deux étages, pour un ou deux cri-cris; les artisans les suspendent à leur plafond ou les accrochent au-dessus de leur porte.

Mais la rue d'Or ou la rue d'Argent n'eſt pas à proprement parler la rue originale de Lisbonne. En de certains quartiers ariſtocratiques & moins fréquentés, vous trouverez des maisons à revêtements de faïence & à balcons treillissés; — en d'autres quartiers, principalement dans la vieille ville groupée autour & au-dessus de la cathédrale, vous vous heurterez au ſtyle arabe

dans toute sa laideur & dans toute sa sauvagerie. Là abondent les ruelles lépreuses, les escaliers fangeux, les soupiraux plongeant dans l'ombre & dans la misère, les haillons féroces; là rôdent des troupes nombreuses de chats jaunâtres & maigres, aux oreilles coupées. Ce côté de Lisbonne eſt hideux, & comme pour en augmenter & en compléter l'aspect, un incident lugubre m'attendait dans la vaſte église de Saint-Vincent. A peine y étais-je entré qu'un de mes compagnons me désignant une table de pierre à droite : « Regardez donc cette petite poupée, » me dit-il. Cette petite poupée était un enfant mort. Il paraît que les mères indigentes ont encore l'habitude d'exposer leurs enfants trépassés, afin qu'ils soient enterrés aux frais des prêtres. On fait tout ce que l'on peut pour les en empêcher, mais elles arrivent avec leur petit cadavre caché sous leur manteau; elles guettent un moment de solitude, & ensuite elles se sauvent.

Je n'arrêterai pas plus longtemps votre attention sur ce tableau répugnant. Je préfère vous dire en somme quelle noble & brillante allure de grande capitale a cette Lisbonne, peu connue des touriſtes, même des touriſtes anglais. Des promenades ombragées & des jardins suspendus en varient le caractère régulier; on y rencontre

même des champs cultivés entre deux faubourgs. Les monuments sont la partie faible; j'entends les établissements publics, les théâtres, les couvents. Mais qu'attendre d'une ville presque entièrement rebâtie à la fin du dix-huitième siècle ?

CADIX

—

« Voilà Cadix ! » s'écrie un passager,
Le doigt tendu sur les humides lieues.
Et, tout au loin, je vois se prolonger
La ligne blanche entre deux lignes bleues
Que précisa Byron d'un trait léger.
Je pourrais bien, sans être trop sévère,
Sur ce bleu-là chicaner aujourd'hui :
On eſt en mai, le soleil n'a pas lui,
Et l'Océan soulève un front colère.

J'ai débarqué. Que c'eſt propre & charmant !
Que c'eſt joli ! la gracieuse ville !
Comme on y marche à couvert, fraîchement,
Et que la vie y semble être facile !
Je n'en voudrais ôter qu'une odeur d'huile
Qui vous saisit au nez étrangement.

Mais quel brillant & coquet assemblage
De dômes blancs, de terrasses, de tours!
Quel dentellier rêva ce découpage
Et sur le ciel en fixa les contours?
Chaque maison, comme une cage verte,
Porte un balcon aux fers peinturlurés
Laissant tomber, par la vitre entr'ouverte
Un pan d'étoffe & des œillets pourprés.

Ces cages-là, dont le nombre eſt immense,
Ces cages-là renferment des oiseaux
Tels qu'il n'en eſt nulle part de plus beaux;
On vient de loin entendre leur romance.
C'eſt à la nuit que s'ouvrent leurs barreaux;
Or, ces oiseaux, ce sont les Andalouses.
Elles s'en vont, la dentelle aux cheveux,
Le pied dans l'ombre & l'amour dans les yeux
A la clarté des étoiles jalouses.
Leur teint eſt pâle, avivé d'or ardent;
Puis elles ont ces fameuses cambrures
Que l'éventail scande avec ses murmures!
Et ce sourire agaçant & qu'un rien
— Loin de Cadix — ferait parisien.

Non, il n'eſt pas de ville plus accorte
Et mieux serrée en ses riches atours.
Cette Cadix eſt neuve; mais qu'importe?
De ce neuf-là, donnez-m'en tous les jours.

Heureux celui qui, sous ses colonnettes,
Fait de sa vie un hymne aux cigarettes!

J'en étais là de mes ravissements,
Posant le pied sur toutes les demeures,
Ravi surtout des cours intérieures,
En marbre blanc, avec mille ornements,
Où les jets d'eau sèment des diamants;
Lorsque soudain une enseigne apparue
Vint me causer des éblouissements;
Deux mots,—pas plus,—avaient frappé ma vue;
Mais ces deux mots tenaient un mythe entier,
Car ils disaient tout haut : « Bertrand, bottier. »

Je crus tomber au milieu de la rue.
Bertrand, bottier! là, tout tranquillement,
Dans le pays des fleurs & des guitares,
Auprès des flots soulevés chaudement,
Dans cet azur, dans cet enchantement.
O raillerie & témérité rares !
Bertrand, bottier. Pas autre chose, — un point.

Es-tu content, ô progrès! n'as-tu point
A souhaiter encore d'autre palme?
Fi du poëme! honneur au magasin!
Bertrand, bottier; en effet, c'eſt la fin,
La fin naïve & la conquête calme.
Ne parlez plus de César, d'Attila;

L'envahisseur, le barbare, le maître,
L'homme du sort, regardez, le voilà :
C'eſt ce Français, Parisien peut-être,
Bertrand, bottier, sera suivi dans peu
De Jean, crémier, & de Dubois, lampiſte;
Puis les brasseurs s'en viendront à la piſte.
Adieu, Cadix ! rêve & rayons, adieu !

Rimeurs, rimeurs, craignez, dans vos vertiges,
De rencontrer comme moi l'homme aux tiges !

SÉVILLE

Mon cher Villemessant,

Je m'en voudrais de ne pas vous écrire du pays de Figaro, de cette Séville si jolie & si fameuse. C'eſt un pèlerinage que vous devriez exiger de tous vos rédacteurs; on dirait désormais : « Aller à Séville, » comme on a dit longtemps : « Aller à Corinthe. » Rien n'y paraît guère changé depuis Beaumarchais & depuis Rossini; ce sont les mêmes rues, les mêmes arcades, les mêmes maisons. Le soir de mon arrivée, il y avait des soupirs de guitare dans tous les carrefours; les éventails bruissaient comme une envolée de hannetons; un Lindor, appuyé contre une fenêtre grillée, causait avec une jeune fille, qui l'écoutait en mordillant un œillet. Ce

matin, je viens de coudoyer Basile, glissant le long des murs de la cathédrale. C'eſt bien là l'Espagne du chef-d'œuvre français & du chef-d'œuvre italien.

Rien n'y eſt changé, & cependant je sens qu'on doit se hâter de voir Séville, car il y a dans l'air un souffle de transformation. Ce souffle vient de Paris, cela va sans dire. Il a déjà apporté le pantalon & il menace d'emporter le manteau. Les enfants sont habillés à la mode des nôtres, & il eſt présumable qu'en grandissant ils ne retourneront pas au coſtume de leurs pères. Hâtez-vous donc, touriſtes & poëtes, de voir Séville ! Hâtez-vous, avant que le chemin de fer des fils de Guilhou n'y organise des trains de plaisir & de vulgarisation ; avant que les courses de taureaux ne soient supprimées, — ce qui ne tardera pas. Hâtez-vous, pendant que c'eſt encore le triomphe de la fleur & du sang !

Ce qui, heureusement, promet de ne point disparaître sitôt, c'eſt l'Alcazar, si délicatement reſtauré & si soigneusement entretenu qu'il semble abandonné de la veille seulement par ses hôtes légendaires, ses princesses voilées, ses califes rêveurs. Pourtant la reſtauration n'eſt pas complète ; j'y voudrais des étoffes & des meubles. « — Pourquoi pas les journaux du temps ? »

allez-vous me dire, mon cher Villemessant. Je voudrais encore que le marbre & la porcelaine fussent moins souvent imités par la peinture. Mais là, probablement, mon désir se heurte contre de respectables questions d'argent. — Lors de ma visite à l'Alcazar, un photographe y était installé, la tête couverte d'un voile noir, & braquant son objectif de tous les côtés. Je ne fais pas de réflexion.

Quant aux jardins de l'Alcazar, malgré ma bonne volonté (nul n'est plus candide que moi — en voyage), je ne saurais retrouver la magnificence qui a inspiré aux auteurs de *la Favorite* ce morceau de poésie si populaire :

Jardins de l'Alcazar, délices des rois maures,
Que j'aime à promener sous vos vieux sycomores
Les rêves amoureux dont s'enivre mon cœur !

Les jardins de l'Alcazar, considérablement diminués sans doute, me sont apparus comme d'honnêtes petits potagers sans prétention. Et voilà comment on écrit... la musique !

Je ne sais pas si Jean Rousseau aime les Murillo; mais, s'il les aime, il n'a qu'à venir à Séville : il pourra s'en donner une indigestion. L'École des Beaux-Arts ne connaît pas d'autre peintre; ses tableaux occupent une modeste salle

de rez-de-chaussée, sans ornement, — je ne m'en plains pas, — mais sans confortable, & je m'en plains. Un tableau de M. Galimard eſt mieux logé à Paris. Là, se trouvent la Vierge *peinte sur une serviette*, & un saint Thomas qui m'a particulièrement arrêté, — ce qui ne prouve pas grand'chose, je m'empresse de le dire, car mon opinion ne saurait être comptée en peinture. Je sens, & je me garde bien de juger.

Comme tous les bacheliers des romans de Le Sage, j'avais une lettre de recommandation auprès d'un chanoine de Séville, sur qui je comptais beaucoup pour explorer la cathédrale dans une infinité de ses détails inaperçus ou même inconnus du public, — car il eſt telle sacriſtie plus riche que l'église qui la contient. Mais ce digne personnage étant dangereusement malade, mon exploration a été sommaire.

Extérieurement, la cathédrale de Séville, où tous les ſtyles se heurtent, n'a rien de saisissant; intérieurement, c'eſt autre chose. La grandeur & la richesse y donnent une note suprême, même après Cologne & Milan. Il y a de quoi s'extasier pendant huit jours. Seule, la tour de la Giralda m'a tenu béant d'admiration toute une matinée; encore y suis-je revenu le soir, par le clair de lune.

On engage tous les voyageurs à visiter, —

après la promenade de *las Delicias*, sur la lisière de laquelle eſt la demeure du prince de Montpensier, — on les engage, dis-je, à visiter la Fabrique de tabacs, qui eſt d'ailleurs un fort médiocre édifice. Je ne suis dégoûté de rien, pas même de l'induſtrie, & je me suis laissé conduire tranquillement dans un dédale de salles hautes & basses, à travers un grouillement indescriptible de trois ou quatre mille femmes, fort succinctement vêtues, à cause de la chaleur, & d'une attitude aussi éloignée que possible de la modeſtie. Sans interrompre leur travail, sans bouger de leurs chaises & de leurs tables, — les unes coupant les feuilles du tabac, les autres les roulant, — elles m'envoyaient leurs saluts ironiques, leurs rires turbulents & leurs quolibets, auxquels mon ignorance de la langue m'empêchait d'être trop sensible. Le type espagnol se montre là dans toutes ses variétés & dans son cadre le plus gai; type éclatant, vivace, spirituel, capable, non pas d'éclipser les Parisiennes, mais de les faire oublier pendant un inſtant, — l'inſtant du désir.

Pour ce qui eſt des hommes, mon cher Villemessant, ils vous ressemblent presque tous. Ils ont le regard droit, le menton orgueilleux, la poitrine bombée. Je vous savais bien, par la verve & l'activité, l'incarnation la plus com-

plète de Figaro, mais j'ignorais que l'assimilation fût poussée jusqu'au physique. Enveloppez-vous d'un manteau & venez vous promener sur les bords du Guadalquivir, — tout le monde vous reconnaîtra.

Ils ont aussi, pour achever la ressemblance, votre intraitable sobriété; mais ils n'ont pas grand mérite à cela. Ah ! misère & corde ! comme dit Thomas Vireloque, l'épouvantable nourriture que celle de Séville ! les bizarres combinaisons ! Cela doit venir des Bohémiens en ligne directe. Le mets national, par exemple, dont je n'ai pas retenu ou plutôt dont je n'ai pas voulu retenir le nom, s'apprête d'après la recette que voici : « De l'eau, de l'huile, des vieilles croûtes de pain, de la tomate, des morceaux de melon, de l'ail, du jambon, de l'ognon : le tout exposé à l'air pendant trois nuits. »

Ma répulsion ne s'étend pas cependant jusqu'aux vins; ce serait afficher une noire ingratitude, après l'accueil si touchant que j'ai reçu ces jours derniers, à Malaga, dans les caves les plus célèbres. J'ai toujours eu un tendre pour les vins d'Espagne. Est-ce parce que la littérature romantique les a célébrés à lyre que veux-tu ? Peut-être bien. — Je me souviens, à ce sujet, qu'il y a douze ans environ, Henry Mürger & moi, la tête pleine des poëmes amoureux

& insolents d'Alfred de Musset, nous achetâmes un soir, chez un épicier, une bouteille de xérès, que nous allâmes boire triomphalement tous deux dans une chambre d'hôtel garni, rue Mazarine. M. P.-J. Proudhon, à cette époque, occupait, dans le même hôtel, « tenu par Hautemule, » une chambre au-dessus de celle de Mürger. Ce fut d'une façon toute tapageuse que nous décoiffâmes notre flacon. Mürger m'appelait don Paëz & je l'appelais don Etur.

Les réminiscences cavalières nous arrivaient en foule; nous portâmes la santé de Juana d'Orvedo en invoquant tous les saints de la Caftille. Peu s'en fallut qu'à propos de cette dame nous n'en vinssions aux mains; il cherchait un poignard, & moi je voulais renverser la bougie d'un coup de poing. —Sur notre tête, on entendait les pas réguliers de M. Proudhon, comme une moralité vivante. —Nous fîmes mutuellement de vains efforts pour rouler sous la table. Le xérès, qui avait coûté deux francs cinquante centimes, était atroce. Nous en fûmes très-incommodés.

Hélas! l'heure du vrai xérès, — du xérès de la Fonterra, — devait sonner pour moi seul! & aussi l'heure du valdepenas, de l'amontillado, de l'abocado! Vins éclatants, vins de pourpre & d'or, philtres oubliés par les enchanteurs d'Orient, j'ai demandé à vos aromes quelques-

uns de ces châteaux dont l'Espagne a le monopole ! Mais, ô douloureux symptômes, voici que je deviens insensiblement rétif au rêve & à l'illusion ; voici que je ne sais plus, comme autrefois, m'attarder dans une songerie lumineuse ; voici que j'ai perdu peu à peu l'art de galoper des nuits entières sur le balai de l'imagination. J'ai l'espérance courte, c'eſt triſte à avouer, — courte comme l'heure présente. Si j'essaye encore, de temps en temps, de conſtruire des châteaux en Espagne, ce ne sont plus des palais sur des cimes ; c'eſt quelque chétive maisonnette, jolie sans doute, mais d'une simplicité impardonnable. Chaque année emporte un peu de ma poésie. C'eſt la peau de chagrin qui se rétrécit à vue d'œil dans la main du Raphaël de Balzac. Il ne m'en reſte plus qu'un morceau large comme la paume ; c'eſt assez pour aujourd'hui ; c'eſt assez pour tendre mon verre au vin de Valdepenas, & boire à la santé de Figaro dans sa propre ville.

Recevez toutes mes cordialités, mon cher Villemessant, & croyez-moi bien à vous.

MALAGA

—

A Malaga débarqué
Depuis moins d'une semaine,
Mon cœur, mon cœur attaqué
Court déjà la pretantaine.

J'avais douté de Monpou,
Et, froid comme une banquise,
Nié la brune marquise
D'Amaëgui. J'étais fou.

La mantille, l'œil qui flambe,
L'éventail, le falbala,
C'était donc vrai, tout cela, —
Jusqu'au poignard à la jambe!

Elles sont deux sœurs ici
Qu'il faut aimer ou maudire.

J'irai même jusqu'à dire
Qu'elles sentent le roussi.

J'userais trente guitares
A célébrer leurs appas :
Leurs dents sont des perles rares.
Leurs cils n'en finissent pas.

L'épithète de gentilles
N'eſt point celle qu'il leur faut ;
Ni femmes ni jeunes filles :
Espagnoles ! c'eſt le mot.

Où les ai-je rencontrées ?
A l'Alameda, parbleu !
Par une de ces soirées
Langoureuses sur fond bleu.

Une odeur de sortilége
Sur-le-champ me subjugua.
A présent, ô Malaga,
De tes murs quand sortirai-je ?

Le matin, j'essaye en vain
De répandre sur ma flamme
Un vin noir ! un vin !! un vin !!!
Toujours brûle ma pauvre âme.

Combien de temps durera
Ce déplorable incendie ?

A vos pieds je psalmodie,
Mon Inez! ma Juana!

Donc, le matin, à la cave;
Le soir, à l'Alameda;
Ecris-moi, mon cher Gustave,
Cœur reſtant, à Malaga.

LES COMPAGNONS DE VOYAGE

J'ai voulu, à la fin de ce recueil, noter quelques travers des personnes auxquelles le hasard ou ma volonté ont associé ma vie pendant des jours, des semaines ou des mois. Le voyage est une pierre de touche d'une efficacité singulière; il développe, dans toute leur sincérité surprise, les caractères & les manies.

S'il y avait une conclusion quelconque à tirer de ces lignes, tournées seulement dans le sens enjoué (le côté dramatique est réservé pour une autre fois), ce serait celle-ci :

« Le véritable voyageur doit se passer de compagnons de voyage. »

I

PREMIÈRE VARIÉTÉ

LE PARESSEUX

UN GARÇON D'HOTEL. — Monsieur, il eſt huit heures.

MOI. — Merci. Avez-vous été frapper chez mon ami, à côté?

LE GARÇON. — Oui, monsieur, mais ce monsieur ne m'a pas répondu.

MOI. — Il fallait entrer.

LE GARÇON. — Ce monsieur s'était enfermé.

MOI. — C'eſt bon; je me charge de le faire lever. (*Allant à une porte.*) Pan! pan! Ouvre, c'eſt moi; ouvre donc. Je t'avertis que j'enfonce la porte.

LE PARESSEUX, *ouvrant, en chemise.* — Qu'eſt-ce qu'il y a? le feu à l'*albergo?*

MOI. — Il y a qu'il eſt huit heures, & que nous avons à peine le temps de tout visiter.

LE PARESSEUX, *se replongeant vivement dans son lit.* — Huit heures! jamais de la vie! impossible! tu veux dire six heures.

Moi. — Regarde! (*Tirant les rideaux de la fenêtre.*) Un soleil magnifique.

Le paresseux, *ramenant la couverture sur son nez.* — Veux-tu finir? Tu m'aveugles! Tu m'enfonces un fer rouge dans les yeux! Cache ça! Dérobe-moi ce disque!

Moi. — Tu vas te lever, j'espère.

Le paresseux. — Je suis malade.

Moi. — Je la connais.

Le paresseux. — Parole d'honneur! j'ai passé une nuit atroce; ces lits d'hôtellerie sont ignobles. Ton malheureux ami eſt entièrement tatoué par les punaises.

Moi. — Raison de plus pour te lever.

Le paresseux. — J'ai lu très-tard.

Moi. — Quoi? qu'as-tu lu? Il n'y a pas de livre ici.

Le paresseux. — Laisse-moi dormir encore pendant deux heures, je t'en prie.

Moi. — Voilà ton pantalon.

Le paresseux. — Il n'eſt pas brossé. (*Suppliant*). Une heure au moins, rien qu'une heure!

Moi. — Ah ça! es-tu venu en Italie pour dormir? Voyons, un peu d'énergie. Le grand air te remettra.

Le paresseux. — Le grand air eſt mon ennemi.

Moi. — Mais, malheureux, tu ne tiens donc pas à voir le Dôme!

Le paresseux. — Oh! le Dôme eſt bien surfait... Et puis, j'achèterai le livre de Théophile Gautier.

Moi. — Lâche! Énervé! Couard!

Le paresseux. — Écoute : va tout seul voir le Dôme, & reviens me prendre pour déjeuner. Je te promets d'être debout, je te le jure!

Moi. — Non, tu me sauras gré plus tard de t'avoir arraché à ce sommeil honteux. (*Une lutte s'engage.*)

II

DEUXIÈME VARIÉTÉ

LE MUSARD

Le musard. — T, a, ta... b, a, c, bac... tabac.

Moi. — Si tu vas t'amuser à lire toutes les enseignes!

Le musard. — Il faut bien faire quelque chose en voyage.

Moi. — Allons, viens donc. Qu'eſt-ce que tu regardes, à présent?

Le musard. — Ce petit mendiant. Il eſt bien campé, il a du ſtyle. Tiens, il joue avec une petite bête. Qu'eſt-ce que cela peut bien être que cette petite bête ?

Moi. — Parbleu ! c'eſt un hanneton.

Le musard. — Il y a donc des hannetons partout ? Si j'en achetais ?

Moi. — Oh !

Le musard. — J'aime à rapporter quelque souvenir des contrées que j'ai explorées. Si jamais, par exemple, je visite l'Afrique, je veux en rapporter un lion.

Moi. — Un lion, à la bonne heure; cela se conçoit. Mais un hanneton !

Le musard. — Et puis, un arc & des flèches.

Moi. — Allons, viens, viens.

Le musard. — Pour mettre dans mon cabinet, au-dessus de ma bibliothèque. Vois-tu d'ici l'effet ?

Moi. — Oui, oui.

Le musard. — Mais le vois-tu parfaitement ?

Moi. — Oh !

Le musard. — Ne t'impatiente pas, mon Dieu ! On ne peut pas te parler aujourd'hui; tu es comme un crin.

Moi.—C'eſt que aussi tu t'arrêtes à des riens.

Le musard. — Les riens sont le charme de la

route. Demande à Sterne. Je parie que tu n'as pas lu Sterne?

Moi. — Tu me fais hausser les épaules.

Le musard. — Alors tu ne l'as pas compris ou tu n'as pas voulu le comprendre. Laisse-moi te faire une comparaison.

Moi. — Tu peux faire ta comparaison en continuant de marcher, je suppose.

Le musard. — Cela dépend.

Moi. — Tiens! contemple plutôt cette échappée du fleuve à travers le vieux quartier. Voilà qui vaut la peine de s'arrêter.

Le musard. — Es-tu sûr que ce soit un fleuve?

Moi. — Un fleuve ou une rivière...

Le musard. — C'eſt que c'eſt bien différent.

Moi. — Montes-tu avec moi dans la Tour?

Le musard. — C'eſt ça, la Tour?

Moi. — Tu le vois bien.

Le musard. — Eſt-ce curieux?

Moi. — Tous les *Guides* en parlent.

Le musard. — Mais... très-curieux?

Moi. — Oh!

Le musard. — Là, là... Je crois me souvenir effectivement que de grands événements hiſtoriques s'y sont accomplis. Écoute : va devant.

Moi. — Eh bien! & toi?

Le musard. — Je te suis. Il faut que j'entre dans ce magasin.

Moi. — Pour quoi faire?

Le musard. — Un achat indispensable. J'ai besoin de renouveler ma provision de pains à cacheter.

III

TROISIÈME VARIÉTÉ

LE VOLTAIRIEN

Le voltairien. — Hum! vous ne m'aviez pas prévenu qu'il y avait tant de prêtres dans ce pays-là.

Moi. — Qu'eſt-ce que cela vous fait?

Le voltairien. — Vous savez que je ne peux pas sentir ces oiseaux. C'eſt plus fort que moi. — Allons, bon! un capucin qui vient à droite. Prenons vite à gauche.

Moi. — Mais cela nous dérange de notre itinéraire.

Le voltairien. — Oh! un simple crochet.

Moi. — Voilà cinq ou six crochets que vous nous faites faire. Je ne reconnais plus mon chemin.

LE VOLTAIRIEN. — Pourquoi diable aussi pleut-il des calotins? Cela m'enrage de voir ces fainéants en robe noire! Eſt-ce que tous ces bras ne seraient pas mieux employés à cultiver la terre, je vous le demande?

MOI. — On a écrit sur ce sujet.

LE VOLTAIRIEN. — Vous ne savez que railler, vous. Vous êtes bien heureux. (*Tressaillant.*) Un autre maintenant! Là-bas, en face de nous. Qu'eſt-ce que c'eſt que celui-là, un carme ou un cordelier?

MOI. — Un dominicain.

LE VOLTAIRIEN. — Comme il ferait un beau carabinier! Retournons sur nos pas.

MOI. — Ah non! cette fois; non! non!

LE VOLTAIRIEN. — Alors je vais l'exorciser avec quatre vers de *la Pucelle*.

MOI. — Voyons, Chagornac, ne nous compromettez pas.

LE VOLTAIRIEN. — Au moins, avez-vous un morceau de fer sur vous, une clef, n'importe quoi? Fouillez dans vos poches, fouillez promptement; le voilà qui approche.

MOI. — Je n'ai que ma lime à ongles.

LE VOLTAIRIEN. — Donnez. Il ne faut jamais manquer de toucher un morceau de fer lorsqu'un curé passe auprès de vous; cela éloigne le mauvais sort.

Moi. — Ah ! enfin, voici la cathédrale!

Le voltairien, *bondissant.* — Eſt-ce que vous allez entrer là-dedans?

Moi. — Puisque nous avons fait le voyage tout exprès... Et vous?

Le voltairien. — Moi ! mettre le pied dans le temple de la superſtition & du fanatisme! Jamais!

Moi. — On ne vous force pas à vous confesser; vous regarderez les vitraux.

Le voltairien. — Jamais! Je vous attendrai dehors, en fumant un cigare.

IV

QUATRIÈME VARIÉTÉ

L'AMOUREUX

L'amoureux. — Avez-vous vu? avez-vous vu?

Moi. — Quoi?

L'amoureux. — Comme elle a retourné la tête.

Moi. — C'eſt tout naturel, puisque nous sommes des étrangers.

L'AMOUREUX. — Quels cheveux! quelle taille! Il faut que je la revoie. Marchez toujours; je suis lefte; je vous rattraperai. (*Il s'échappe.*)

MOI. — Eh bien! il se sauve encore? Comme c'eft agréable! Nous avons passé hier toute notre soirée à sa recherche.

L'AMOUREUX, *revenant.* — Ah! mes amis! divine! incomparable! Qu'on a raison de dire que les Andalouses sont les plus jolies femmes de l'Espagne! Elle eft entrée dans une maison de la rue Asdrubal, mais auparavant elle m'a lancé un regard... Ah! je reviendrai par ici!

MOI. — Quand? Nous repartons demain.

L'AMOUREUX. — Eh bien! l'été prochain, ou l'autre; mais je reviendrai certainement.

MOI. — En attendant, hâtons le pas; l'heure nous talonne.

L'AMOUREUX. — Oui, marchons, je le veux bien.

MOI. — A qui envoies-tu comme cela des baisers?

L'AMOUREUX. — A cette petite marchande d'œillets. Elle eft délicieuse, n'eft-ce pas? Tiens, elle rit. Bonjour, mademoiselle! Laisse-moi lui parler.

MOI. — Tu ne sais pas l'espagnol.

L'AMOUREUX. — Voilà ce qui te trompe. Dans tous les pays où je vais, ma première affaire eft

d'apprendre les quelques mots qui conſtituent une déclaration à une femme.

Moi. — Rien que cela?

L'Amoureux. — C'eſt le fond de la langue, comme dirait Beaumarchais.

Moi. — Dépêchons-nous, linguiſte; prends notre bras.

L'Amoureux. — Vous êtes, Paul & toi, deux vrais glaçons. A quoi vous sert de voyager, si vous ne faites pas attention aux femmes?

Moi. — Nous y faisons attention, mais nous ne regardons pas qu'elles.

L'Amoureux. — C'eſt pourtant ce qu'il y a de plus intéressant au monde. Moi, je l'avoue, je voyage avec mon cœur.

Moi. — Ton cœur! ton cœur!

L'Amoureux. — Plaisantez tant que vous voudrez, je... Ah! (*Il tombe en arrêt.*)

Moi. — Qu'as-tu à nous serrer si fort le coude?

L'Amoureux. — Là, à cette fenêtre... quelle ravissante jeune fille! Une tête de vierge!

Moi. — Une tête, oui.

L'Amoureux. — Je vous jure qu'elle m'a fait signe; je l'ai bien vu. Mes amis, je ne vous demande que dix minutes, pas davantage. Le temps de monter chez elle, de me jeter à ses genoux & de redescendre.

Moi. — Tu es fou! nous ne te lâchons pas!

L'amoureux. — Mes amis! mes amis! (*Il parvient à se dégager.*) Je vous rejoins à l'hôtel...

Moi. — C'est joli!

V

CINQUIÈME VARIÉTÉ

LE POSITIF

Le positif, *consultant sa montre.* — Assez admiré comme cela! Partons.

Moi. — Oh! encore! encore un inftant!

Le positif. — Il eft trois heures & demie; vérifiez plutôt.

Moi. — Nous n'avons vu ni la salle des bronzes, ni la galerie des gravures.

Le positif. — Je ne soutiens pas le contraire; mais notre programme ne porte que deux heures à consacrer à l'examen de ce muséum. Les deux heures sont expirées.

Moi. — Hé! nous ne voyageons pas seulement pour exécuter ton programme.

Le positif. — Tant pis! car il a été sagement élaboré & prudemment combiné.

Moi. — Qu'eſt-ce que la sageſſe a à faire ici? Examine ce Titien, cette chair, cette vie, cette lumière!

Le positif. — J'ai apprécié tout cela d'un coup d'œil. Je n'ai pas besoin de recourir à vos pâmoisons. Sous une froideur apparente, je cache un jugement artiſtique plus complet que le vôtre.

Moi. — Voilà du nouveau.

Le positif. — Exemple : Un seul de vous, dans son enthousiasme pour ce tableau de Rubens...

Moi. — Du Titien.

Le positif. — ..... A-t-il remarqué combien le côté gauche du cadre eſt dégradé?

Moi. — Ma foi! non.

Le positif. — Cela saute aux yeux, pourtant. Je vous accorde vingt minutes de supplément, mais pas une seconde avec, ou tout eſt perdu.

Moi. — Le splendide Palma!

Le positif. — Vous ne voudriez pas manquer le chemin de fer. Le dernier départ a lieu à six heures quinze; je m'en suis exactement informé.

Moi. — Et ce Carrache... eſt-il assez étoffé, assez pompeux!

Le positif. — Pourtant il eſt nécessaire de se trouver à la gare un quart d'heure auparavant; vous le comprenez aisément.

Moi. — Tyran ! bourreau !

Le positif. — Combien d'argent avez-vou· l'intention de donner au gardien ?

Moi. — Ce que tu jugeras convenable ; fais à ta guise.

Le positif. — A ce propos, vous savez qu'il faut arrêter nos comptes d'hier.

Moi. — Plus tard.

Le positif. — Chacun de vous, messieurs, me doit, pour sa part, trente-sept francs juste.

Moi. — Grâce !

Le positif. — Sauf erreur ou omission.

Moi. — Te tairas-tu, tortionnaire !

Le positif. — Et voilà comme on me remercie ! Dévouez-vous donc pour vos compagnons de voyage !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.



